



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

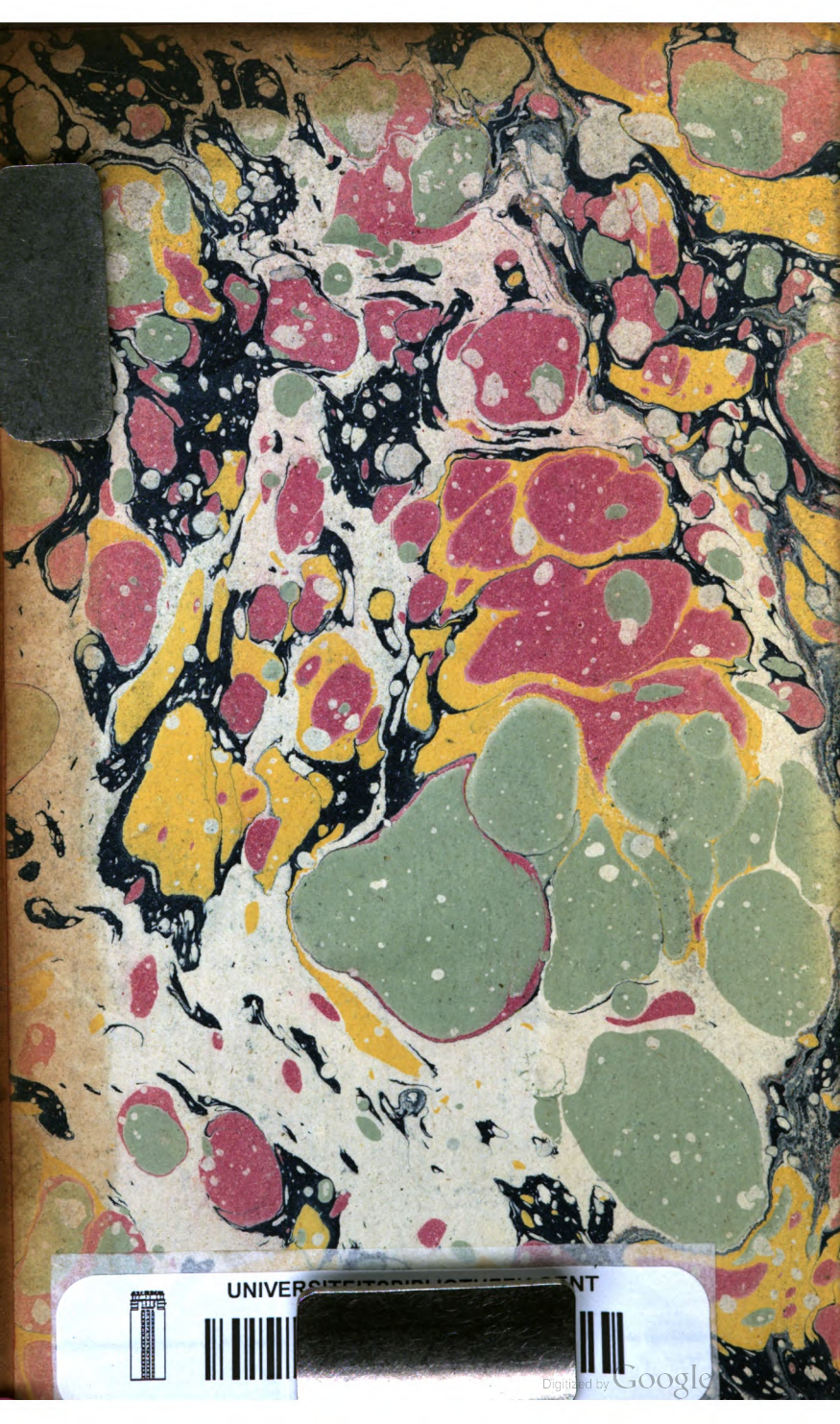
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





UNIVERSITÄT Tübingen

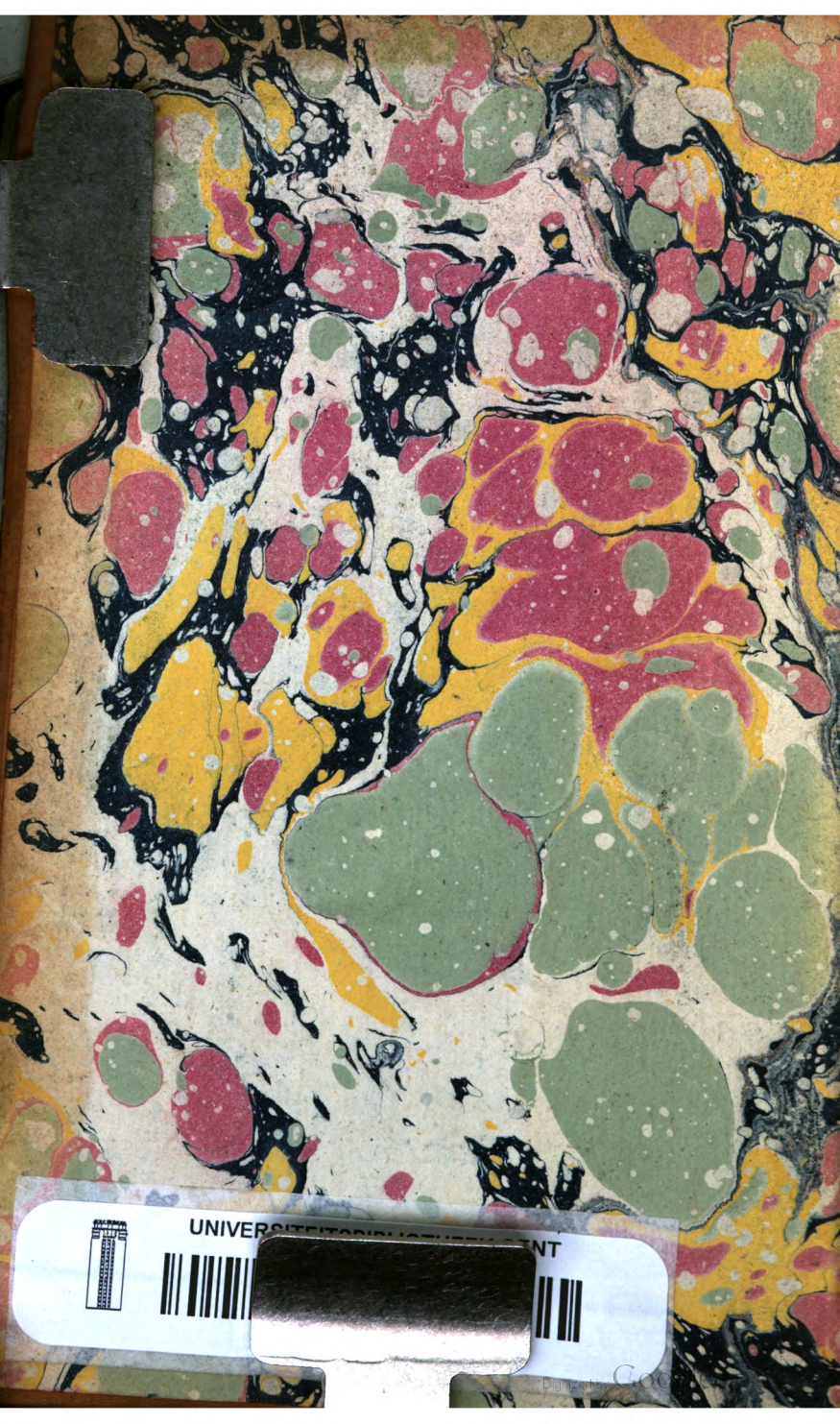


Digitized by Google









UNIVERSITÄT TÜRKISCHES  
NT



Digitized by Google







177 Philosoph.

Dissect.

Philos. 177.







**HISTOIRE**

**GÉNÉRALE**

**D E S**

***DOGMES ET OPINIONS***

**PHILOSOPHIQUES.**



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911

1011-1012

1011-1012

1011-1012

# HISTOIRE GÉNÉRALE DES DOGMES ET OPINIONS PHILOSOPHIQUES.

*Depuis les plus anciens temps jusqu'à nos  
jours.*

Tirée du Dictionnaire Encyclopédique ;  
des Arts & des Sciences.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S.

---

M. DCC. LXIX.



THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY

OF

THE

STATE

OF

NEW

YORK

HISTOIRE  
GÉNÉRALE  
DES DOGMES  
ET  
DES OPINIONS  
PHILOSOPHIQUES.  

---

DES ANCIENS  
PHILOSOPHES  
CONNUS SOUS LE NOM  
D'ACADÉMICIENS.

**L**ES Académiciens étoient une secte de philosophes qui suivoient la doctrine de Socrate & de Platon , quant à l'incertitude de nos connoissances & à l'incompréhensibilité du vrai. Académicien pris en ce sens , revient à-peu-près à ce que l'on appelle Platonicien , n'y ayant d'autre différence entr'eux que le temps où ils ont commencé. Ceux des anciens , qui embrassoient le système de Platon étoient appelés *Academici* , Académiciens ; au lieu que ceux qui ont suivi les mêmes opinions , depuis le rétablissement des

*Tome I,*

A



lettres , ont pris le nom de *Platoniciens*.

On peut dire que Socrate & Platon , qui ont jetté les premiers fondemens de l'Académie , n'ont pas été , à beaucoup près , si loin que ceux qui leur ont succédé , je veux dire Arcésilas , Carnéade , Clitomaque & Platon. Socrate , il est vrai , fit profession de ne rien savoir : mais son doute ne tomboit que sur la physique , qu'il avoit d'abord cultivée diligemment , & qu'il reconnut enfin surpasser la portée de l'esprit humain. Si quelquefois il parloit le langage des Sceptiques , c'étoit par ironie ou par modestie , pour rabattre la vanité des sophistes qui se vantoient sottement de ne rien ignorer , & d'être toujours prêts à discourir sur toutes sortes de matières.

Platon , pere & instituteur de l'Académie , instruit par Socrate dans l'art de douter , & s'avouant son sectateur , s'en tint à sa maniere de traiter les matières , & entreprit de combattre tous les philosophes qui l'avoient précédé. Mais , en recommandant à ses disciples de se défier & de douter de tout , il avoit moins en vue de les laisser flottans & suspendus entre la vérité & l'erreur , que de les mettre en garde contre ces décisions téméraires & précipitées , pour lesquelles on a tant de penchant dans la jeunesse , & de les faire parvenir à une disposition d'esprit qui leur fit prendre des mesures contre ces surprises de l'erreur , en examinant tout , libres de tout préjugé.

Arcésilas entreprit de réformer l'ancienne Académie & de former la nouvelle. On dit qu'il imita Pyrrhon , & qu'il conversa avec Timon ; de sorte que , ayant enrichi l'époque , c'est-à-dire ,

l'art de douter de Pyrrhon , de l'élégante érudition de Platon , & l'ayant armée de la dialectique de Diodore , Ariston le comparoit à la chimere , & lui appliquoit plaisamment les vers où Homere dit qu'elle étoit lion par-devant , dragon par-derriere , & chevre par le milieu. Ainsi , Arcéfilas étoit , selon lui , Platon par-devant , Pyrrhon par-derriere , & Diodore par le milieu. C'est pourquoi quelques-uns le rangent au nombre des Sceptiques , & Sextus Empiricus soutient qu'il y a fort peu de différence entre la secte , qui est la Sceptique , & celle d'Arcéfilas qui est celle de la nouvelle académie.

En effet , il enseignoit que nous ne savons pas même si nous ne savons rien ; que la nature ne nous a donné aucune règle de vérité ; que les sens & l'entendement humain ne peuvent rien comprendre de vrai ; que dans toutes les choses il se trouve des raisons opposées d'une force égale : en un mot , que tout est enveloppé de ténèbres , & que par conséquent il faut toujours suspendre son consentement. Sa doctrine ne fut pas fort goûtée , parce qu'il sembloit vouloir éteindre toute la lumière de la science , jeter des ténèbres dans l'esprit , & renverser les fondemens de la philosophie. Lacyde fut le seul qui défendit la doctrine d'Arcéfilas : il la transmit à Evandre , qui fut son disciple avec beaucoup d'autres. Evandre la fit passer à Hégesime , & d'Hégesime à Carnéade.

Carnéade ne suivoit pas pourtant en toutes choses la doctrine d'Arcéfilas , quoiqu'il en retint le gros & le sommaire. Cela le fit passer pour auteur d'une nouvelle Académie qui fut nommée

A 2

la troisieme. Sans jamais découvrir son sentiment ; il combattoit avec beaucoup d'esprit & d'éloquence toutes les opinions qu'on lui proposoit ; car il avoit apporté à l'étude de la philosophie une force d'esprit admirable , une mémoire fidele , une grande facilité de parler , & un long usage de la dialectique. Ce fut lui qui fit le premier connoître à Rome le pouvoir de l'éloquence & le mérite de la philosophie ; & cette fleurissante jeunesse qui méditoit dès-lors l'empire de l'univers , attirée par la nouveauté & l'excellence de cette noble science , dont Carnéade faisoit profession , le suivoit avec tant d'empressement , que Caton , homme d'ailleurs d'un excellent jugement ; mais rude , un peu sauvage , & manquant de cette politesse que donnent les lettres , eut pour suspect ce nouveau genre d'érudition , avec lequel on persuadoit tout ce qu'on vouloit. Caton fut d'avis dans le sénat qu'on accordât à Carnéade , & aux députés qui l'accompagnoient , ce qu'ils demandoient , & qu'on les renvoyât promptement & avec honneur.

Avec une éloquence aussi séduisante , il renversoit tout ce qu'il avoit entrepris de combattre , confondoit la raison par la raison même , & demeurait invincible dans les opinions qu'il soutenoit. Les Stoïciens , gens contentieux & subtils dans la dispute , avec qui Carnéade & Arcésilas avoient de fréquentes contestations , avoient peine à se débarrasser des pieges qu'il leur tendoit. Aussi disoient-ils , pour diminuer sa réputation , qu'il n'apportoit rien contre eux dont il fût l'inventeur , & qu'il avoit pris ses objections dans les livres du Stoïcien Chrysippe. Carnéade , cet homme à

qui Cicéron accorde l'art de tout réfuter , n'en usoit point dans cette occasion qui sembloit si fort intéresser son amour-propre : il convenoit modestement, que , sans le secours de Chrysippe, il n'auroit rien fait , & qu'il combattoit Chrysippe par les propres armes de Chrysippe.

Les correctifs que Carnéade apporta à la doctrine d'Arcésilas sont très-légers. Il est aisé de concilier ce que disoit Arcésilas , qu'il ne se trouve aucune vérité dans les choses, avec ce que disoit Carnéade, qu'il ne nioit point qu'il y eût quelque vérité dans les choses , mais que nous n'avons aucune règle pour les discerner. Car il y a deux sortes de vérités ; l'une que l'on appelle *vérité d'existence* ; l'autre que l'on appelle *vérité de jugement*. Or il est clair que ces deux propositions d'Arcésilas & de Carnéade regardent la vérité de jugement : mais la vérité de jugement est du nombre des choses relatives qui doivent être considérées comme ayant rapport à notre esprit ; donc , quand Arcésilas a dit qu'il n'y a rien de vrai dans les choses, il a voulu dire qu'il n'y a rien dans les choses que l'esprit humain puisse connoître avec certitude, & c'est cela même que Carnéade soutenoit.

Arcésilas disoit que rien ne pouvoit être compris , & que toutes choses étoient obscures. Carnéade convenoit que rien ne pouvoit être compris ; mais il ne convenoit pas pour cela que toutes choses fussent obscures, parce que les choses probables, auxquelles il vouloit que l'homme s'attachât, n'étoient pas obscures, selon lui. Mais encore qu'il se trouve en cela quelque différence d'expression , il ne s'y trouve aucune différence

en effet ; car Arcéfilas ne soutenoit que ces choses sont obscures , qu'autant qu'elles ne peuvent être comprises : mais il ne les dépouilloit pas de toute vraisemblance ou de toute probabilité : c'étoit-là le sentiment de Carnéade ; car quand il disoit que les choses n'étoient pas assez obscures pour qu'on ne pût pas discerner celles qui doivent être préférées dans l'usage de la vie , il ne prétendoit pas qu'elles fussent assez claires pour pouvoir être comprises.

Il s'ensuit de-là qu'il n'y avoit pas de diversité, de sentimens entr'eux lorsque Carnéade permettoit à l'homme sage d'avoir des opinions , & peut-être même de donner quelquefois son consentement ; & lorsqu'Arcéfilas défendoit l'un & l'autre , Carnéade prétendoit seulement que l'homme sage devoit se servir des choses probables dans le commun usage de la vie , & sans lesquelles on ne pourroit vivre , mais non pas dans la conduite de l'esprit , & dans la recherche de la vérité , d'où seulement Arcéfilas bannissoit l'opinion & le consentement. Tous leurs différends ne consistoient donc que dans les expressions , mais non dans les choses mêmes.

Philon , disciple de Clitomaque , qui l'avoit été de Carnéade , pour s'être éloigné sur de certains points des sentimens de ce même Carnéade , mérita d'être appelé avec Charmide , *fondeur de la quatrième Académie*. Il disoit que les choses sont compréhensibles par elles-mêmes , mais que nous ne devons pas toutefois les comprendre.

Antiochus fut de la cinquième Académie : il avoit été disciple de Philon pendant plusieurs an-



nées , & il avoit soutenu la doctrine de Carnéade : mais enfin il quitta le parti de ses maîtres sur ses vieux jours , & fit repasser dans l'Académie les dogmes des Stoïciens qu'il attribuoit à Platon , soutenant que la doctrine des Stoïciens n'étoit point nouvelle , mais qu'elle étoit une réformation de l'ancienne Académie. Cette cinquieme Académie ne fut donc autre chose qu'une association de l'ancienne Académie & de la philosophie des Stoïciens , ou plutôt c'étoit la philosophie même des Stoïciens , avec l'habit & les livrées de l'ancienne Académie , je veux dire de celle qui fut florissante sous Platon & sous Arcésilas.

Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y avoit eu qu'une seule Académie ; car , disent-ils , comme plusieurs branches qui sortent d'un même tronc , & qui s'étendent de différens côtés , ne sont pas des arbres différens ; de-même , toutes ces sectes qui sont sorties de ce tronc unique de la doctrine de Socrate , *que l'homme ne fait rien* , quoique partagées en diverses écoles , ne sont cependant qu'une seule Académie. Mais si nous y regardons de plus près , il se trouve une telle différence entre l'ancienne & la nouvelle Académie , qu'il faut nécessairement reconnoître deux Académies , l'ancienne qui fut celle de Socrate & d'Antiochus , & la nouvelle qui fut celle de Carnéade , d'Arcésilas & de Philon. La première fut dogmatique dans quelques points ; on y respecta du moins les premiers principes & quelques vérités morales , au lieu que la nouvelle se rapprocha presque entièrement du Scepticisme.

# ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE

## CHEZ LES ANCIENS ARABES.

**A**PRÈS les Chaldéens, les Perses & les Indiens, vient la nation des Arabes, que les anciens historiens nous représentent comme fort attachée à la philosophie, & comme s'étant distinguée dans tous les temps par la subtilité de son esprit; mais tout ce qu'ils nous disent paroît fort incertain. Je ne nie pas que depuis l'Islamisme l'érudition & l'étude de la philosophie n'aient été extrêmement en honneur chez ces peuples; mais cela n'a lieu & n'entre que dans l'histoire de la philosophie du moyen âge. Aussi nous proposons-nous d'en traiter au long, quand nous y serons parvenus. Maintenant nous n'avons à parler que de la philosophie des anciens habitans de l'Arabie heureuse.

Il y a des savans qui veulent que ces peuples se soient livrés aux spéculations philosophiques; & pour prouver leur opinion, ils imaginent des systèmes qu'ils leurs attribuent, & font venir à leur secours la religion des Zabiens, qu'ils prétendent être le fruit de la philosophie. Tout ce qu'ils disent n'a pour appui que des raisonnemens & des conjectures: mais que prouve-t-on par des raisonnemens & des conjectures, quand il faut des témoignages? Ceux qui sont dans cette persuasion que la philosophie a été cultivée par les anciens Arabes, sont obligés de convenir eux-

mêmes , que les Grecs n'avoient aucune connoissance de ce fait. Que dis-je ? Ils les regardoient comme des peuples barbares & ignorans , & qui n'avoient aucune teinture des lettres. Les écrivains Arabes, si on en croit Albufarage , disent eux-mêmes qu'avant l'Islamisme , ils étoient plongés dans la plus profonde ignorance. Mais ces raisons ne sont pas assez fortes pour leur faire changer de sentiment sur cette philosophie qu'ils attribuent aux anciens Arabes. Le mépris des Grecs pour cette nation , disent-ils , ne prouve que leur orgueil & non la barbarie des Arabes ? Mais enfin , quels mémoires peuvent-ils nous produire , & quels auteurs peuvent-ils nous citer en faveur de l'érudition & de la philosophie des premiers Arabes ? Ils conviennent avec Albufarage qu'ils n'en ont point. C'est donc bien gratuitement qu'ils en font des gens lettrés & adonnés à la philosophie. Celui qui s'est le plus signalé dans cette dispute , & qui a eu plus à cœur la gloire des anciens Arabes , c'est Joseph Pierre Ludewig. D'abord il commence par nous opposer Pythagore , qui , au rapport de Porphyre , dans le voyage littéraire qu'il avoit entrepris , fit l'honneur aux Arabes de passer chez eux , de s'y arrêter quelque temps , & d'apprendre de leurs philosophes la divination par le vol & par le chant des oiseaux , espece de divination où les Arabes excelloient. Moyse lui-même , cet homme instruit dans toute la sagesse des Égyptiens , quand il fut obligé de quitter ce royaume , ne choisit-il pas pour le lieu de son exil l'Arabie , préférablement aux autres pays ? Or , qui pourra s'imaginer que ce législateur des Hébreux se fût retiré chez les Ara-

bes, si ce peuple avoit été grossier, stupide ; ignorant ? leur origine d'ailleurs ne laisse aucun doute sur la culture de leur esprit. Ils se glorifient de descendre d'Abraham, à qui l'on ne peut refuser la gloire d'avoir été un grand philosophe. Par quelle étrange fatalité auroient-ils laissé éteindre dans la suite des temps ces premières étincelles de l'esprit philosophique, qu'ils avoient hérité d'Abraham, leur pere commun ? Mais ce qui paroît plus fort que tout cela, est que les livres saints pour relever la sagesse de Salomon, mettent en opposition avec elle la sagesse des orientaux : or, ces orientaux n'étoient autres que les Arabes. C'est de cette même Arabie que la reine de Saba vint pour admirer la sagesse de ce philosophe couronné ; c'est l'opinion constante de tous les savans. On pourroit prouver aussi par d'excellentes raisons, que les Mages venus d'orient pour adorer le Messie, étoient Arabes. Enfin, Albusarage est obligé de convenir qu'avant l'Islamisme même, à qui l'on doit dans ce pays la renaissance des lettres, ils entendoient parfaitement leur langue, qu'ils en connoissoient la valeur & toutes les propriétés, qu'ils étoient bons poètes, excellens orateurs, habiles astronomes. N'en est-ce pas assez pour mériter le nom de philosophes ? Non, vous dira quelqu'un. Il se peut que les Arabes aient poli leur langue, qu'ils aient été habiles à deviner & à interpréter les songes, qu'ils ayent réussi dans la composition & dans la solution des énigmes, qu'ils aient même eu quelque connoissance du cours des astres, sans que pour cela on puisse les regarder même comme des philosophes ; car tous ces arts, si cependant ils en méritent le nom,

tendent plus à nourrir & à fomenter la superstition, qu'à faire connoître la vérité, & qu'à purger l'ame des passions qui sont les tyrans. Pour ce qui regarde Pythagore, rien n'est moins certain que son voyage dans l'Orient; & quand même nous en conviendrions, qu'en résulteroit-il, sinon que cette imposteur apprit des Arabes toutes ces niaiseries, ouvrage de la superstition, & dont il étoit fort amoureux? Il est inutile de citer ici Moïse. Si ce saint-homme passa dans l'Arabie, & s'il s'y établit en épousant une des filles de Jéthro, ce n'étoit pas assurément dans le dessein de méditer chez les Arabes, & de nourrir leur sottise curiosité de systèmes philosophiques: la providence n'avoit permis cette retraite de Moïse chez les Arabes, que pour y porter la connoissance du vrai Dieu & de sa religion. La philosophie d'Abraham, dont ils se glorifient de descendre, ne prouve pas mieux qu'ils aient cultivé cette science. Abraham pourroit avoir été un grand philosophe & avoir été leur pere, sans que cela tirât à conséquence pour leur philosophie. S'ils ont laissé perdre le fil des vérités les plus précieuses, qu'ils avoient apprises d'Abraham; si leur religion a dégénéré en une grossière idolatrie, pourquoi leurs connoissances philosophiques, supposé qu'Abraham leur en eût communiqué quelques-unes, ne se feroient-elles pas aussi perdues dans la suite des temps? Au reste, il n'est pas trop sûr que ces peuples descendent d'Abraham. C'est une histoire qui paroît avoir pris naissance avec le Mahometisme. Les Arabes, ainsi que les Mahométans, pour donner plus d'autorité à leurs erreurs, en font remonter l'origi-



ne jusqu'au pere des croyans. Une chose encore qui renverse la supposition de Ludewig, c'est que la philosophie d'Abraham n'est qu'une pure imagination des Juifs, qui veulent à toute force trouver chez eux l'origine & les commencemens des arts & des sciences. Ce que l'on nous oppose de cette reine du midi, qui vint trouver Salomon sur la grande réputation de sa sagesse, & des Mages qui partirent de l'orient pour se rendre à Jérusalem, ne tiendra pas davantage. Nous voulons que cette reine soit née en Arabie : mais est-il bien décidé qu'elle fut de la secte des Zabians ? On ne peut nier sans doute qu'elle n'ait été parmi les femmes d'orient une des plus instruites, des plus ingénieuses, qu'elle n'ait souvent exercé l'esprit des rois de l'orient par les énigmes qu'elle leur envoyoit ; c'est là l'idée que nous en donne l'historien sacré. Mais quel rapport cela a-t-il avec la philosophie des Arabes ? Nous accordons aussi volontiers que les Mages venus d'orient étoient des Arabes, qu'ils avoient quelque connoissance du cours des astres ; nous ne refusons point absolument cette science aux Arabes ; nous voulons même qu'ils aient assez bien parlé leur langue, qu'ils aient réussi dans les choses d'imagination, comme l'éloquence & la poésie ; mais on n'en conclura jamais, qu'ils aient été pour cela des philosophes, & qu'ils aient fort cultivé cette partie de la littérature.

La seconde raison qu'on fait valoir en faveur de la philosophie des anciens Arabes, c'est l'histoire du Zabianisme qui passe pour avoir pris naissance chez eux, & qui suppose nécessairement des connoissances philosophiques. Mais quand mê-

me tout ce que l'on en raconte seroit vrai, on n'en pourroit rien conclurre pour la philosophie des Arabes ; puisque le Zabianisme , étant de lui-même une idolatrie honteuse & une superstition ridicule , est plutôt l'extinction de toute raison qu'une vraie philosophie. D'ailleurs , il n'est pas bien décidé dans quel temps cette secte a pris naissance ; car les hommes les plus habiles , qui ont travaillé pour éclaircir ce point d'histoire , comme Hottinger , Pocock , Hyde , & surtout le docte Spencer , avouent que ni les Grecs ni les Latins ne font aucune mention de cette secte. Il ne faut pas confondre cette secte de Zabiens Arabes avec ces autres Zabiens dont il est parlé dans les annales de l'ancienne église orientale , lesquels étoient moitié Juifs & moitié Chrétiens , qui se vantoient d'être les disciples de Jean-Baptiste , & qui se trouvent encore aujourd'hui en grand nombre dans la ville de Bassare , près des bords du Tigre , & dans le voisinage de la mer de Perse. Le fameux Moyse Maimonides a tiré des auteurs Arabes tout ce qu'il a dit de cette secte ; & c'est en examinant d'un œil curieux & attentif toutes ses cérémonies extravagantes & superstitieuses , qu'il justifie très-ingénieusement la plupart des loix de Moyse , qui blesseroient au premier coup d'œil notre délicatesse , si la sagesse de ces loix n'étoit marquée par leur opposition avec les loix des Zabiens , pour lesquels Dieu vouloit inspirer aux Juifs une grande aversion. On ne pouvoit mettre entre les Juifs & les Zabiens qui étoient leurs voisins une plus forte barrière. On peut lire sur cela l'ouvrage de Spencer sur l'œconomemosaïque. On n'est pas moins partagé sur

le nom de cette secte que sur son âge. Pococké prétend que les Zabiens ont été ainsi nommés d'un mot hébreu qui signifie les *astres* ou *l'armée céleste*, parce que la religion des Zabiens consistoit principalement dans l'adoration des astres. Mais Scaliger pense que c'est originairement le nom des Chaldéens ainsi appelés, parce qu'ils étoient orientaux. Il a été suivi en cela par plusieurs savans, & entre autres par Spéncer. Cette signification du nom des Zabiens est d'autant plus plausible, que les Zabiens rapportent leur origine aux Chaldéens, & qu'ils font auteur de leur secte Sabius, fils de Seth. Pour nous, nous ne croyons pas devoir prendre parti sur une chose qui déjà par elle-même est assez peu intéressante. Si par les Zabiens on entend tous ceux qui parmi les peuples de l'orient adoroient les astres, sentiment qui paroît être celui de quelques Arabes & de quelques autres Chrétiens, ce nom ne feroit plus alors le nom d'une secte particulière, mais celui de l'idolatrie universelle. Mais il paroît qu'on a toujours regardé ce nom comme étant propre à une secte particulière. Nous ne voyons pas qu'on le donnât à tous les peuples, qui à l'adoration des astres joignoient le culte du feu. Si pourtant au milieu des ténèbres, dont est enveloppée toute l'histoire des Zabiens, on peut à force de conjectures en tirer quelques rayons de lumière, il nous paroît probable que la secte des Zabiens n'est qu'un mélange du Judaïsme & du Paganisme; qu'elle a été chez les Arabes une religion particulière & distinguée de toutes les autres; que pour s'élever au-dessus de toutes celles qui fleurissoient de son temps, elle avoit non-

seulement affecté de se dire très-ancienne, mais même qu'elle rapportoit son origine jusqu'à Sabius, fils de Seth; en quoi elle croyoit l'emporter pour l'antiquité sur les Juifs mêmes qui ne peuvent remonter au-delà d'Abraham. On ne se persuadera jamais que le nom de Zabiens leur ait été donné, parce qu'ils étoient orientaux, puisqu'on n'a jamais appelé de ce nom les Mages & les Mahométans, qui habitent les provinces de l'Asie, situées à l'orient. Quoi qu'il en soit de l'origine des Zabiens, il est certain qu'elle n'est pas aussi ancienne que le prétendent les Arabes. Ils sont même sur cela partagés de sentiment; car si les uns veulent la faire remonter jusqu'à Seth, d'autres se contentent de la fixer à Noé, & même à Abraham. Euty chius, auteur Arabe, s'appuyant sur les traditions de son pays, trouve l'auteur de cette secte dans Zoroastre, lequel étoit né en Perse, si vous n'aimez mieux en Chaldée. Cependant Euty chius observe qu'il y en avoit quelques-uns de son temps qui en faisoient honneur à Juvan, il a voulu sans doute dire Javan; que les Grecs avoient embrassé avidement ce sentiment, parce qu'il flattoit leur orgueil, Javan ayant été un de leurs rois, & que pour donner cours à cette opinion, ils avoient composé plusieurs livres sur la science des astres & sur le mouvement des corps célestes. Il y en a même qui croient que celui qui fonda la secte des Zabiens étoit un de ceux qui travaillèrent à la construction de la tour de Babel. Mais sur quoi tout cela est-il appuyé? Si la secte de Zabiens étoit aussi ancienne qu'elle s'en vante, pourquoi les anciens auteurs Grecs n'en ont-ils point parlé? Pourquoi ne lisons-nous

rien dans l'écriture qui nous en donne la moindre idée ? Pour répondre à cette difficulté , Spencer croit qu'il suffit que le Zabianisme , pris matériellement , c'est-à-dire , pour une religion dans laquelle on rend un culte au soleil & aux astres , ait tiré son origine des anciens Chaldéens & des Babyloniens , & qu'il ait précédé de plusieurs années le temps où a vécu Abraham. C'est ce qu'il prouve par les témoignages des Arabes qui s'accordent tous à dire que la religion des Zabiens est très-ancienne , & par la ressemblance de doctrine qui se trouve entre les Zabiens & les Chaldéens. Mais il n'est pas question de savoir si le culte des étoiles & des planetes est très-ancien. C'est ce qu'on ne peut contester , & c'est ce que nous montrerons nous-mêmes à l'article des CHALDÉENS. Toute la difficulté consiste donc à savoir si les Zabiens ont tellement reçu ce culte des Chaldéens & des Babyloniens , qu'on puisse as surer à juste titre , que c'est chez ces peuples que le Zabianisme a pris naissance. Si l'on fait attention que le Zabianisme ne se bornoit pas seulement à adorer le soleil , les étoiles & les planetes , mais qu'il s'étoit fait à lui-même un plan de cérémonies qui lui étoient particulieres , & qui le distinguoient de toute autre forme de religion ; on m'avouera qu'un tel sentiment ne peut se soutenir. Spencer lui-même , tout subtil qu'il est , a été forcé de convenir que le Zabianisme , considéré formellement , c'est-à-dire , autant qu'il fait une religion à part , & distinguée par la forme de son culte , est beaucoup plus récent que les anciens Chaldéens & les anciens Babyloniens. C'est pourtant cela même qu'il auroit du prouver dans ses principes ;

principes; car si le Zabianisme, pris formellement, n'a pas cette grande antiquité qui pourroit le faire remonter au delà d'Abraham, comment prouvera-t-il que plusieurs loix de Moyse n'ont été divinement établies, que pour faire un contraste parfait avec les cérémonies superstitieuses du Zabianisme? Tout nous porte à croire que le Zabianisme est assez récent, qu'il n'est pas même antérieur au Mahométisme. En effet, nous ne voyons dans aucun auteur, soit Grec, soit Latin, la moindre trace de cette secte; elle ne commence à lever la tête que depuis la naissance du Mahométisme, &c. Nous croyons cependant qu'elle est un peu plus ancienne, puisque l'alcoran parle des Zabiens comme étant déjà connus sous ce nom.

Il n'y a point de secte sans livres; elle en a besoin pour appuyer les dogmes qui lui sont particuliers. Aussi voyons-nous que les Zabiens en avoient, que quelques-uns attribuoient à Hermès & à Aristote, & d'autres à Seth & à Abraham. Ces livres, au rapport de Maimonides, contenoient sur les anciens patriarches, Adam, Seth, Noé, Abraham, des histoires ridicules, & pour tout dire, comparables aux fables de l'alcoran. On y traitoit au long des démons, des idoles, des étoiles & des planetes; de la maniere de cultiver la vigne & d'ensemencer les champs; en un mot, on n'y omettoit rien de tout ce qui concernoit le culte qu'on rendoit au soleil, au feu, aux étoiles & aux planetes. Si l'on est curieux d'apprendre toutes ces belles choses, on peut consulter Maimonides. Ce seroit abuser de la patience du lecteur, que de lui présenter ici

*Tome I.*

B

les fables dont fourmillent ces livres. Je ne veux que cette seule raison pour les décrier comme des livres apocryphes & indignes de toute croyance. Je crois que ces livres ont été composés vers la naissance de Mahomet, & encore par des auteurs qui n'étoient point guéris, ni de l'idolâtrie, ni des folies du platonisme moderne. Il nous suffira, pour faire connoître le génie des Zabiens, de rapporter ici quelques-uns de leurs dogmes. Ils croyoient que les étoiles étoient autant de Dieux ; & que le soleil tenoit parmi elles le premier rang. Ils les honoroient d'un double culte, savoir, d'un culte qui étoit de tous les jours, & d'un autre qui ne se renouvelloit que tous les mois. Ils adoroient les démons sous la forme de boucs ; ils se nourrissoient du sang des victimes qu'ils avoient cependant en abomination ; ils croyoient par-là s'unir plus intimément avec les démons. Ils rendoient leurs hommages au soleil levant, & ils observoient scrupuleusement toutes les cérémonies dont nous voyons le contraste frappant dans la plupart des loix de Moyse ; car Dieu, selon plusieurs savans, n'a affecté de donner aux Juifs des loix qui se trouvoient en opposition avec celles des Zabiens, que pour détourner les premiers de la superstition extravagante des autres. Si nous lisons Pocock, Hyde, Prideaux & les Auteurs Arabes, nous trouverons que tout leur système de religion se réduit à ces différens articles que nous allons détailler. Il y avoit deux sectes de Zabiens ; le fondement de la croyance de l'une & de l'autre étoit, que les hommes ont besoin de médiateurs qui soient placés entre eux & la Divinité ; que ces médiateurs sont



des substances pures , spirituelles & invisibles ; que ces substances , par cela même qu'elles ne peuvent être vues , ne peuvent se communiquer aux hommes , si l'on ne suppose entr'elles & les hommes d'autres médiateurs qui soient visibles ; que ces médiateurs visibles étoient pour les uns des chapelles , & pour les autres des simulacres ; que les chapelles étoient pour ceux qui adoroient les sept planetes , lesquelles étoient animées par autant d'intelligences qui gouvernoient tous leurs mouvemens , à-peu-près comme notre corps est animé par une ame qui en conduit & gouverne tous les ressorts ; que ces astres étoient des Dieux , & qu'ils présidoient au destin des hommes , mais qu'ils étoient soumis eux-mêmes à l'Être suprême , qu'il falloit observer le lever & le coucher des planetes , leurs différentes conjonctions , ce qui formoit autant de positions plus ou moins régulières ; qu'il falloit assigner à ces planetes leurs jours , leurs nuits , leurs heures pour diviser le temps de leur révolution , leurs formes , leurs personnes & les régions où elles roulent ; que moyennant toutes ces observations , on pouvoit faire des talismans , des enchantemens , des évocations qui réussissoient toujours ; qu'à l'égard de ceux qui se portoient pour adorateurs des simulacres , ces simulacres leur étoient nécessaires , d'autant plus qu'ils avoient besoin d'un médiateur toujours visible , ce qu'ils ne pouvoient trouver dans les astres , dont le lever & le coucher qui se succèdent régulièrement , les dérobent aux regards des mortels ; qu'il falloit donc leur substituer des simulacres , moyennant lesquels ils pussent s'élever jusqu'aux corps des

planetes , des planetes aux intelligences qui les animent , & de ces intelligences jusqu'au Dieu suprême ; que ces simulaeres devoient être faits du métal qui est consacré à chaque planete , & avoir chacun la figure de l'astre qu'ils représentent ; mais qu'il falloit sur-tout observer avec attention les jours , les heures , les degrés , les minutes & les autres circonstances propres à attirer de bénignes influences , & se servir des évocations , des enchantemens & des talismans qui étoient agréables à la planete ; que ces simulaeres tenoient la place de ces Dieux célestes , & qu'ils étoient entr'eux & nous autant des médiateurs. Leurs pratiques n'étoient pas moins ridicules que leur croyance. Abulfeda rapporte qu'ils avoient coutume de prier la face tournée vers le pole arctique trois fois par jour , avant le lever du soleil , à midi & au soir ; qu'ils avoient trois jeûnes , l'un de trente jours , l'autre de neuf , & l'autre de sept ; qu'ils s'abstenoient de manger des fèves & de l'ail ; qu'ils faisoient brûler entièrement les victimes , & qu'ils ne s'en réservoient rien pour manger.

Voilà tout ce que les Arabes nous ont appris du système de religion des Zabiens. Plusieurs traces de l'astrologie Chaldaïque , telle que nous la donnerons à l'article CHALDÉENS , s'y laissent appercevoir. C'est elle sans doute qui aura été la premiere pierre de l'édifice de religion que les Zabiens ont bâti. On y voit encore quelques autres traits de ressemblance , comme cette ame du monde qui se distribue dans toutes les différentes parties , & qui anime les corps célestes , sur-tout les planetes , dont l'influence sur les choses d'ici-

bas est si marquée & si incontestable dans tous les vieux systèmes des religions orientales. Mais ce qui y domine sur-tout, c'est la doctrine d'un médiateur, doctrine qu'ils auront dérobée, soit aux Juifs, soit aux Chrétiens; la doctrine des génies médiateurs, laquelle a eu un si grand cours dans tout l'orient, d'où elle a passé chez les cabalistes & les philosophes d'Alexandrie, pour revivre chez quelques Chrétiens hérétiques, qui en prirent occasion d'imaginer divers ordres d'éons. Il est aisé de voir par-là que le Zabianisme n'est qu'un composé monstrueux & un mélange embarrassant de tout ce que l'idolâtrie, la superstition & l'hérésie ont pu imaginer dans tous les temps de plus ridicule & de plus extravagant. Voilà pourquoi, comme le remarque fort bien Spencer, il n'y a rien de suivi, ni de lié dans les différentes parties qui composent le Zabianisme. On y retrouve quelque chose de toutes les religions, malgré la diversité qui les sépare les unes des autres. Cette seule remarque suffit pour faire voir que le Zabianisme n'est pas aussi ancien qu'on le croit ordinairement, & combien s'abusent ceux qui en donnent le nom à cette idolâtrie universellement répandue des premiers siècles, laquelle adoroit le soleil & les astres. Le culte religieux que les Zabiens rendoient aux astres, les jetta, par cet enchaînement fatal que les erreurs ont entr'elles, dans l'astrologie, science vaine & ridicule, mais qui flatte les deux passions favorites de l'homme; sa crédulité, en lui promettant qu'il percera dans l'avenir; & son orgueil, en lui insinuant que sa destinée est écrite dans le ciel. Ceux qui d'entr'eux s'y sont le plus distingués, sont Thebet-Iben Kerri, Albategnius, &c.

## ARISTOTELISME.

## §. I. Vie d'Aristote.

**A**RISTOTE, fils de Nicomachus, & de Phætiade, naquit à Stagire, petite ville de Macédoine. Son pere étoit médecin & ami d'Amintas, pere de Philippe. La mort prématurée de Nicomachus fit tomber Aristote entre les mains d'un certain Proxenus, qui se chargea de son éducation, & qui lui donna les principes de tous les arts & de toutes les sciences. Aristote en fut si reconnoissant, qu'il lui éleva des statues après sa mort, & qu'il en usa envers son fils Nicanor, qu'il instruisoit dans tous les arts libéraux, ainsi que son tuteur en avoit usé envers lui. On ne fait pas trop de quelle maniere il passa les premières années de sa jeunesse. Si l'on en croit Épicure, Athénée & Élien, il avoit reçu de la part de son tuteur une très-mauvaise éducation; & pour le confirmer, ils disent qu'abandonné à lui-même, il dissipa tout son patrimoine, & embrassa par libertinage le parti des armes; ce qui ne lui ayant pas réussi, il fut obligé dans la suite, pour pouvoir vivre, de faire un petit trafic de poudres de senteur, & de vendre des remèdes; mais il y en a qui récusent le témoignage de ces trois philosophes, connus d'ailleurs par leur animosité & par les traits satyriques qu'ils lançoient contre tous ceux dont le mérite les bleçoit; & ils en appellent à Ammonius, lequel rapporte cet oracle d'Apollon qui lui fut adressé: *Allez à Athenes & étudiez persévèrement la philosophie; vous aurez plus*

*besoin d'être retenu que d'être poussé.* Il falloit que les oracles fussent alors bien oisifs , pour répondre à de pareilles interrogations.

La grande réputation que Platon s'étoit acquise , engageoit tous les étrangers à se mettre sous sa discipline. Aristote vint donc à l'Académie : mais dès les premiers jours , il y parut moins en disciple qu'en génie supérieur. Il devança tous ceux qui étudioient avec lui ; on ne l'appelloit que *l'esprit* ou *l'intelligence*. Il joignoit à ses talens naturels une ardeur insatiable de tout savoir , une lecture immense qui lui faisoit parcourir tous les livres des anciens. Sa passion pour les livres alla si loin , qu'il acheta jusqu'à trois talens les livres de Speusippe. Strabon dit de lui qu'il pensa le premier à faire une bibliothèque. Sa vaste littérature paroît assez dans les ouvrages qui nous restent de lui. Combien d'opinions des anciens a-t-il arrachées à l'oubli dans lequel elles seroient aujourd'hui ensevelies , s'il ne les en avoit retirées , & s'il ne les avoit exposées dans les livres avec autant de jugement que de variété. Il seroit à souhaiter que sa bonne foi dans leur exposition égalât sa grande érudition. Si nous nous en rapportons à Ammonius , il demeura pendant 20 ans sous la discipline de Platon , dont il honora la mémoire par un autel qu'il lui érigea , & sur lequel il fit graver ces deux vers :

*Gratus Aristoteles struit hoc altare Platoni,  
Quem turba injusta vel celebrare nefas.*

Il y a bien d'autres preuves de son amour envers son maître , témoin l'oraison funèbre qu'il composa pour lui , & mille épigrammes dans les-



quelles il a rendu justice à ses grands talens. Mais il y en a qui prétendent que tous ces témoignages de l'attachement d'Aristote sont démentis par la brouillerie qui s'éleva entre lui & Platon. En effet, le maître se faisoit souvent un plaisir de mortifier son disciple. Il lui reprochoit, entr'autres choses, trop d'affectation dans ses discours, & trop de magnificence dans ses habits. Aristote, de son côté, ne cessoit de railler son maître, & de le piquer dans toutes les occasions qui se présentoient. Ces méfintelligences allèrent si loin, que Platon lui préféra Xénocrate, Speusippe, Amiclas & d'autres qu'il affecta de mieux recevoir que lui, & pour lesquels il n'eut rien de secret. On rapporte même qu'Aristote prit le temps où Xénocrate étoit allé faire un voyage dans son pays, pour rendre visite à Platon, étant escorté d'un grand nombre de disciples; qu'il profita de l'absence de Speusippe, qui étoit alors malade, pour provoquer à la dispute Platon à qui son grand âge avoit ôté la mémoire; qu'il lui fit mille questions sophistiques, plus embarrassantes les unes que les autres; qu'il l'enveloppa adroitement dans les pièges séduisants de sa subtile dialectique, & qu'il l'obligea à lui abandonner le champ de bataille. On ajoute que Xénocrate étant revenu trois mois après de son voyage, fut fort surpris de trouver Aristote à la place de son maître; qu'il en demanda la raison; & sur ce qu'on lui répondit que Platon avoit été forcé de céder le lieu de la promenade, qu'il étoit allé trouver Platon, qu'il l'avoit vu environné d'un grand nombre de gens fort estimés, avec lesquels il s'entretenoit paisiblement de questions philosophiques; qu'il

l'avoit salué très-respectueusement , sans lui donner aucune marque de son étonnement : mais qu'ayant assemblé ses compagnons d'études , il avoit fait à Speusippe de grands reproches d'avoir ainsi laissé Aristote maître du champ de bataille ; qu'il avoit attaqué Aristote , & qu'il l'avoit obligé de céder à son tour une place dont Platon étoit plus digne que lui.

D'autres disent que Platon fut vivement piqué que de son vivant Aristote se fût fait chef de parti , & qu'il eût érigé dans le Lycée une secte entièrement opposée à la sienne. Il le comparoit à ces enfans vigoureux qui battent leurs nourrices après s'être nourris de leur lait. L'auteur de tous ces bruits si défavantageux à la réputation d'Aristote , est un certain Aristoxene que l'esprit de vengeance anima contre lui , selon le rapport de Suidas , parce qu'il lui avoit préféré Théophraste qu'il avoit désigné pour être son successeur. Il n'est point vraisemblable , comme le remarque fort bien Ammonius , qu'Aristote ait osé chasser Platon du lieu où il enseignoit , pour s'en rendre le maître , & qu'il ait formé de son vivant une secte contraire à la sienne. Le grand crédit de Chabrias & de Timothée , qui tous deux avoient été à la tête des armées , & qui étoient parens de Platon , auroit arrêté une entreprise si audacieuse. Bien loin qu'Aristote ait été un rebelle qui ait osé combattre la doctrine de Platon pendant qu'il vivoit , nous voyons que même depuis sa mort il a toujours parlé de lui en termes qui marquoient combien il l'estimoit. Il est vrai que la secte Péripatéticienne est bien opposée à la secte Académique ; mais on ne prouve

ra jamais qu'elle soit née avant la mort de Platon. Et si Aristote a abandonné Platon, il n'a fait que jouir du droit des philosophes; il a fait céder l'amitié qu'il devoit à son maître, à l'amour qu'on doit encore plus à la vérité. Il peut se faire pourtant, que dans l'ardeur de la dispute il n'ait pas assez ménagé son maître; mais on le peut pardonner au feu de sa jeunesse, & à cette grande vivacité d'esprit qui l'emportoit au delà des bornes d'une dispute modérée.

Platon en mourant laissa le gouvernement de l'Académie à Speusippe, son neveu. Choqué de cette préférence, Aristote prit le parti de voyager, & il parcourut les principales villes de la Grece, se familiarisant avec tous ceux de qui il pouvoit tirer quelque instruction, ne dédaignant pas même cette sorte de gens qui font de la volupté toute leur occupation, & qui plaisent du moins, s'ils n'instruisent.

Durant le cours de ses voyages, Philippe, roi de Macédoine & juste appréciateur du mérite des hommes, lui manda que son dessein étoit de le charger de l'éducation de son fils. » Je rends moins » graces aux Dieux, lui écrivoit-il, de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître pendant » votre vie; je compte que par vos conseils il » deviendra digne de vous & de moi. » *Aul. Gell. lib. IX.* Quel honneur pour un philosophe, que de voir son nom lié avec celui d'un héros tel que celui d'Alexandre le Grand! & quelle récompense plus flatteuse de ses soins, que d'entendre ce même héros répéter souvent: » je dois » le jour à mon pere, mais je dois à mon précepteur l'art de me conduire; si je regne avec

» quelque gloire , je lui en ai toute l'obligation. »

Il y a apparence qu'Aristote demeura à la cour d'Alexandre , & y jouit de toutes les prérogatives qui lui étoient dues , jusqu'à ce que ce Prince , destiné à conquérir la plus belle partie du monde , porta la guerre en Asie. Le philosophe se sentant inutile , reprit alors le chemin d'Athènes. Là il fut reçu avec une grande distinction , & on lui donna le Lycée pour y fonder une nouvelle école de philosophie. Quoique le soin de ses études l'occupât extrêmement , il ne laissoit pas d'entrer dans tous les mouvemens & dans toutes les querelles qui agitoient alors les divers états de la Grece. On le soupçonne même de n'avoir pas ignoré la malheureuse conspiration d'Antipater , qui fit empoisonner Alexandre à la fleur de son âge , & au milieu des plus justes espérances de s'affujettir le monde entier.

Pendant Xénocrate qui avoit succédé à Speusippe , enseignoit dans l'Académie la doctrine de Platon. Aristote qui avoit été son disciple pendant qu'il vivoit , en devint le rival après sa mort. Cet esprit d'émulation le porta à prendre une route différente vers la renommée , en s'emparant d'un district que personne encore n'avoit occupé. Quoiqu'il n'ait point prétendu au caractère de législateur , il écrivit cependant des livres de loix & de politique , par pure opposition à son maître. Il observa à la vérité l'ancienne méthode de la double doctrine qui étoit si fort en vogue dans l'Académie , mais avec moins de réserve & de discrétion que ceux qui l'avoient précédé. Les Pythagoriciens & les Platoniciens faisoient de cette méthode même un secret de leurs écoles ; mais

il semble qu'Aristote ait eu envie de la faire connoître à tout le monde , en indiquant publiquement la distinction que l'on doit faire de ces deux genres de doctrines. Aussi s'explique-t-il sans détour & de la manière la plus dogmatique contre les peines & les récompenses d'une autre vie. La mort , dit-il dans son Traité de Morale , est de toutes les choses la plus terrible ; c'est la fin de notre existence ; & après elle , l'homme n'a ni bien à espérer , ni mal à craindre.

Dans sa vieillesse , Aristote fut attaqué par un prêtre de Cerès qui l'accusa d'impiété , & le traduisit devant les juges. Comme cette accusation pouvoit avoir des suites fâcheuses , le philosophe trouva à propos de se retirer secrètement à Chalcis. En vain ses amis voulurent-ils l'arrêter : empêchons , leur cria-t-il en partant , empêchons qu'on ne fasse une seconde injure à la philosophie. La première sans doute étoit le supplice de Socrate , qui pourroit être regardé comme un martyr de l'unité de Dieu dans la loi de nature , s'il n'avoit pas eu la foiblesse , pour complaire à ses concitoyens , d'ordonner en mourant qu'on sacrifiât un coq à Esculape. On raconte diversement la mort d'Aristote : les uns disent que désespéré de ne pouvoir deviner la cause du flux & reflux qui se fait sentir dans l'Euripe , il s'y précipita à la fin en disant ces mots : *puisque Aristote n'a jamais pu comprendre l'Euripe , que l'Euripe le comprenne donc lui-même*. D'autres rapportent qu'après avoir quelque temps soutenu son infortune , & lutté pour ainsi dire contre la calomnie , il s'empoisonna pour finir comme Socrate avoit fini. D'autres enfin veulent qu'il soit

mort de la mort naturelle , exténué par les trop grandes veilles , & consumé par un travail trop opiniâtre : tel est le sentiment d'Apollodore , de Denys d'Halicarnasse , de Censorin , de Laërce : ce dernier , pour prouver son infatigable activité dans le travail , rapporte que lorsqu'il se mettoit en devoir de reposer , il tenoit dans la main une sphere d'airan appuyée sur les bords d'un bassin , afin que le bruit qu'elle feroit en tombant dans le bassin pût le réveiller. Il rendit l'ame en invoquant la cause universelle , l'Être suprême à qui il alloit se joindre. Les Stagiriens devoient trop à Aristote , pour ne pas rendre à sa mémoire de grands honneurs. Ils transporterent son corps à Stagire , & sur son tombeau , ils éleverent un autel & une espece de temple , qu'ils appellerent de son nom , afin qu'il fût un monument éternel de la liberté & des autres privileges qu'Aristote leur avoit obtenus , soit de Philippe , soit d'Alexandre. Si l'on en croit Origene , *Lib. I. contra Cels.* Aristote avoit donné lieu aux reproches d'impiété qui lui firent abandonner Athenes pour s'exiler à Chalcis. Dans les conversations particulieres , il ne se ménageoit pas assez : il osoit soutenir que les offrandes & les sacrifices sont tout - à - fait inutiles , que les Dieux sont peu d'attention à la pompe extérieure qui brille dans leurs temples : c'étoit une suite de l'opinion où il étoit , que la providence ne s'étend point jusqu'aux choses sublunaires. Le principe sur lequel il s'appuyoit pour soutenir un système si favorable à l'impiété , revient à ceci : Dieu ne voit & ne connoît que ce qu'il a toujours vu & connu : les choses contingentes ne sont donc pas de son ressort : la terre est le pays

des changemens , de la génération & de la corruption ; Dieu n'y a donc aucun pouvoir : il se borne au pays de l'immortalité , à ce qui est de la nature incorruptible. Aristote , pour assurer la liberté de l'homme , croyoit ne pouvoir mieux faire que de nier la providence : en falloit-il davantage pour armer contre lui les prêtres intéressés du paganisme ? Ils pardonnoient rarement , & sur-tout à ceux qui vouloient diminuer de leurs droits & de leurs prérogatives.

### §. II. De la prétendue supposition des écrits d'Aristote.

Quoique la vie d'Aristote ait toujours été fort tumultueuse , soit au Lycée , soit à la cour de Philippe , le nombre de ses ouvrages est cependant prodigieux : on en peut voir les titres dans Diogene Laërce ; & plus correctement encore dans Jérôme Gémusæus , médecin & professeur en philosophie à Bâle ; qui a composé un écrit intitulé : *de vita Aristotelis , & ejus operum censura* ; encore ne sommes-nous pas sûrs de les avoir tous : il est même probable que nous en avons perdu plusieurs , puisque Cicéron cite dans les entretiens des passages qui ne se trouvent point aujourd'hui dans les ouvrages qui nous restent de lui. On auroit tort d'en conclure , comme quelques-uns l'ont fait , que dans cette foule de livres qui portent le nom d'Aristote , & qui passent communément pour être de lui , il n'y en a peut-être aucun dont la supposition ne paroisse vraisemblable. En effet , il seroit aisé de prouver , si l'on vouloit s'en donner la peine , l'authenticité des ouvrages d'Aristote , par l'autorité des au-



teurs profanés , en descendant de siècle en siècle , depuis Cicéron jusqu'au nôtre ; contentons-nous de celle des auteurs ecclésiastiques. On ne niera pas sans doute que les ouvrages d'Aristote n'existassent du temps de Cicéron ; puisque cet auteur parle de plusieurs de ces ouvrages , & nomme , dans d'autres livres que ceux qu'il a écrits sur la nature des Dieux , quelques-uns qui nous restent encore , ou du moins que nous prétendons qui nous restent. Le christianisme a commencé peu de temps après la mort de Cicéron. Suivons donc tous les peres depuis Origene & Tertullien : consultons les auteurs ecclésiastiques les plus illustres dans tous les siècles , & voyons si les ouvrages d'Aristote leur ont été inconnus. Les écrits de ces deux premiers auteurs ecclésiastiques sont remplis de passages , de citations d'Aristote , soit pour les réfuter , soit pour les opposer à ceux de quelques autres philosophes. Ces passages se trouvent aujourd'hui , excepté quelques-uns , dans les ouvrages d'Aristote.

N'est-il pas naturel d'en conclure que ceux que nous n'y trouvons pas ont été pris dans quelques écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous ? Pourquoi , si les ouvrages d'Aristote étoient supposés , y verroit-on les uns , & point les autres ? Y auroit-on mis les premiers , pour empêcher qu'on ne connût la supposition ? Cette même raison y eût du faire mettre les autres. Il est visible que c'est ce manque & ce défaut de certains passages , qui prouve que les ouvrages d'Aristote sont véritablement de lui. Si parmi le grand nombre de passages d'Aristote qu'ont rapporté les premiers peres , quelques-uns ont été

extraits de quelques ouvrages qui sont perdus ; quelle impossibilité y a-t-il que ceux que Cicéron a placés dans ses entretiens sur la nature des Dieux, aient été pris dans les mêmes ouvrages ? Il seroit impossible d'avoir la moindre preuve du contraire, puisque Cicéron n'a point cité les livres d'où il les tiroit. S. Justin a écrit un ouvrage considérable sur la physique d'Aristote : on y retrouve exactement, non-seulement les principales opinions, mais même un nombre infini d'endroits des huit livres de ce philosophe. Dans presque tous les autres ouvrages de S. Justin il est fait mention d'Aristote. S. Ambroise & S. Augustin nous assurent dans vingt endroits de leurs ouvrages, qu'ils ont lu les livres d'Aristote ; ils les réfutent ; ils en rapportent des morceaux, & nous voyons que ces morceaux se trouvent dans les écrits qui restent, & que ces réfutations conviennent parfaitement aux opinions qu'ils contiennent. Allons maintenant plus avant, & passons au sixième siècle : Boèce, qui vivoit au commencement, parle souvent des livres qui nous restent d'Aristote, & fait mention de ses principales opinions. Cassiodore, qui fut contemporain de Boèce, mais qui mourut beaucoup plus tard, ayant vécu jusques vers le septième siècle, est encore un témoin irréprochable des ouvrages d'Aristote. Il nous fait connoître qu'il avoit écrit d'amples commentaires sur le livre d'Aristote de *l'Interprétation*, & composé un livre de *la Division*, qu'on explique en logique après la définition, & que son ami le Patrice Boèce, qu'il appelle *homo magnificus*, ce qui étoit un titre d'honneur dans ce temps, avoit traduit l'introduction

d'Aristote, les Catégories d'Aristote, son livre de l'Interprétation, & les huit livres des Topiques. Si du septième siècle je passe au huitième & au neuvième, j'y trouve Photius, patriarche de Constantinople, dont tous les savans, anciens & modernes, ont fait l'éloge à l'envi les uns des autres : cet homme, dont l'érudition étoit profonde, & la connoissance de l'antiquité aussi vaste que sûre, ratifie le témoignage de S. Justin ; & nous apprend que les livres qu'il avoit écrits sur la Physique d'Aristote existoient encore ; que ceux du philosophe s'étoient aussi conservés, & il nous en dit mot-à-mot le précis. On fait que S. Bernard, dans le douzième siècle, s'éleva si fort contre la philosophie d'Aristote, qu'il fit condamner sa Métaphysique par un concile : cependant, peu de temps après, elle reprit le dessus ; & Pierre Lombard, Albert le Grand, S. Thomas, la cultivèrent avec soin, comme nous l'allons voir dans la suite de cet article. On la retrouve presque en entier dans leurs ouvrages. Mais quels sont ceux à qui la supposition des ouvrages d'Aristote a paru vraisemblable ? Une foule de demi-savans hardis à décider de ce qu'ils n'entendent point, & qui ne sont connus que de ceux qui sont obligés par leur genre de travail, de parler des bons ainsi que des mauvais écrivains. L'auteur le plus considérable qui ait voulu rendre suspects quelques livres qui nous restent d'Aristote, c'est Lamblique qui a prétendu rejeter les Catégories : mais les auteurs, ses contemporains, & les plus habiles critiques modernes, se sont moqués de lui. Un certain Andronicus, Rhodien, qui étoit ap-

paremment l'Hardouin de son siècle, avoit aussi rejeté, comme supposés les livres de l'Interprétation : voilà quels sont ces savans sur l'autorité desquels on regarde comme apocryphes les livres d'Aristote. Mais un savant qui vaut mieux qu'eux tous, & qui est un juge bien plus compétent dans cette matiere, c'est M. Leibnitz ; on voudra bien me permettre de le leur opposer. Voici comme il parle dans le second Tome de ses *Epîtres*, pag. 115 de l'édition de Leipzig 1738 : » Il est temps » de retourner aux erreurs de Nizolius ; cet homme a prétendu que nous n'avions pas aujourd'hui les véritables ouvrages d'Aristote : mais » je trouve pitoyable l'objection qu'il fonde sur » les passages de Cicéron, & elle ne sauroit faire » la moindre impression sur mon esprit. Est-il bien » surprenant qu'un homme accablé de soins, » chargé des affaires publiques ; tel qu'étoit Cicéron, n'ait pas bien compris le véritable sens » de certaines opinions d'un philosophe très-subtil, & qu'il ait pu se tromper en les parcourant très-légèrement ? Quel est l'homme qui » puisse se figurer qu'Aristote ait appelé Dieu » l'ardeur du ciel ? Si l'on croit qu'Aristote a dit » une pareille absurdité, on doit conclure nécessairement qu'il étoit insensé : cependant nous » voyons par les ouvrages qui nous restent, » qu'Aristote étoit un grand génie ; pourquoi donc » veut-on substituer par force, & contre toute » raison, un Aristote fou, à l'Aristote sage ? C'est » un genre de critique bien nouveau & bien singulier, que celui de juger de la supposition des » écrits d'un auteur généralement regardé de tous » les grands hommes, comme un génie supérieur,

» par quelques absurdités qui ne s'y trouvent  
» point; en sorte que pour que les ouvrages d'un  
» philosophe aussi subtil que profond, ne passent  
» point pour supposés, il faudra désormais qu'on  
» y trouve toutes les fautes & toutes les imper-  
» tinences qu'on lui aura prêtées, soit par inad-  
» vertance, soit par malice. Il est bon d'ailleurs  
» de remarquer que Cicéron a été le seul que  
» nous connoissions avoir attribué ces sentimens  
» à Aristote: quant à moi, je suis très-persuadé  
» que tous les ouvrages que nous avons d'Aristote  
» sont constamment de lui; & quoique quelques-  
» uns aient été regardés comme supposés, ou du  
» moins comme suspects, par Jean-François Pic,  
» par Pierre Ramus, par Patricius & par Naudé,  
» je n'en suis pas moins convaincu que ces livres  
» sont véritablement d'Aristote. Je trouve dans  
» tous une parfaite liaison & une harmonie qui  
» les unit: j'y découvre la même hypothèse tou-  
» jours bien suivie & toujours bien soutenue:  
» j'y vois enfin la même méthode, la même fa-  
» gacité & la même habileté. Il n'est guère sur-  
prenant que dans le nombre de quatorze ou  
quinze mille commentateurs qui ont travaillé  
sur les ouvrages d'Aristote, il ne s'en soit trouvé  
quelques-uns qui, pour se donner un grand air  
de critique, & montrer qu'ils avoient le goût  
plus fin que les autres, aient cru devoir regar-  
der comme supposé quelque livre particulier  
parmi ceux de ce philosophe Grec: mais que  
peuvent dix ou douze personnes qui auront ainsi  
pensé, contre plus de quatorze mille dont le sen-  
timent sur les ouvrages d'Aristote est bien dif-  
férent? Au reste, aucun d'eux n'a jamais soutenu

qu'ils fussent tous supposés ; chacun , selon son caprice & sa fantaisie , a adopté les uns , & rejeté les autres ; preuve bien sensible que la seule fantaisie a dicté leur décision.

### §. III. *Des Ouvrages d'Aristote.*

#### *Sa Rhétorique & sa Poétique.*

A la tête des ouvrages d'Aristote , sont ceux qui roulent sur l'art Oratoire & sur la Poétique : il y a apparence que ce sont les premiers ouvrages qu'il ait composés ; il les destina à l'éducation du prince qui lui avoit été confié ; on y trouve des choses excellentes , & on les regarde encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre de goût & de philosophie. Une lecture assidue des ouvrages d'Homere lui avoit formé le jugement , & donné un goût exquis de la belle littérature : jamais personne n'a pénétré plus avant dans le cœur humain , ni mieux connu les ressorts invisibles qui le font mouvoir : il s'étoit ouvert par la force de son génie , une route sûre jusqu'aux sources du vrai beau ; & si aujourd'hui l'on veut dire quelque chose de bon sur la rhétorique & sur la poétique , on se voit obligé de le répéter. Nous ne craignons point de dire que ces deux ouvrages sont ceux qui font le plus d'honneur à sa mémoire.

#### *Sa Morale.*

Ses Traités de Morale viennent ensuite ; l'auteur y garde un caractère d'honnête-homme qui plaît mément : mais par malheur il attéduit au

lieu d'échauffer ; on ne lui donne qu'une admiration stérile ; on ne revient point à ce qu'on a lu. La morale est sèche & infructueuse quand elle n'offre que des vues générales & des propositions métaphysiques , plus propres à orner l'esprit & à charger la mémoire , qu'à toucher le cœur & à changer la volonté. Tel est en général l'esprit qui regne dans les livres de morale de ce philosophe. Voici quelques-uns de ses préceptes, avec le tour qu'il leur donne.

1°. Le bonheur de l'homme ne consiste , ni dans les plaisirs , ni dans les richesses , ni dans les honneurs , ni dans la puissance , ni dans la noblesse , ni dans les spéculations de la philosophie ; mais bien plutôt dans les habitudes de l'ame , qui la rendent plus ou moins parfaite. 2°. La vertu est pleine de charmes & d'attraits ; ainsi , une vie où les vertus s'enchaînent les unes avec les autres , ne sauroit être que très-heureuse. 3°. Quoique la vertu se fût à elle-même , on ne peut nier cependant qu'elle ne trouve un puissant appui dans la faveur, les richesses , les honneurs , la noblesse du sang , la beauté du corps , & que toutes ces choses ne contribuent à lui faire prendre un plus grand effort , & n'augmentent par-là le bonheur de l'homme. 4°. Toute vertu se trouve placée dans le milieu entre un acte mauvais par excès , & entre un acte mauvais par défaut : ainsi le courage tient le milieu entre la crainte & l'audace ; la libéralité entre l'avarice & la prodigalité ; la modestie entre l'ambition & le mépris superbe des honneurs ; la magnificence entre le faste trop recherché & l'épargne sordide ; la douceur entre la colere & l'in-



sensibilité ; la popularité entre la misantropie & la basse flatterie , &c. d'où l'on peut conclure que le nombre des vices est double de celui des vertus , puisque toute vertu est toujours voisine de deux vices qui lui sont contraires. 5°. Il distingue deux sortes de justices ; l'une universelle , & l'autre particulière : la justice universelle tend à conserver la société civile par le respect qu'elle inspire pour toutes les loix : la justice particulière , qui consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû , est de deux sortes ; la distributive & la commutative : la justice distributive dispense les charges & les récompenses , selon le mérite de chaque citoyen , & elle a pour règle la proportion géométrique : la justice commutative , qui consiste dans un échange des choses , donne à chacun ce qui lui est dû , & garde en tout une proportion arithmétique. 6°. On se lie d'amitié avec quelqu'un , ou pour le plaisir qu'on retire de son commerce , ou pour l'utilité qui en revient , ou pour son mérite fondé sur la vertu ou d'excellentes qualités. La dernière est une amitié parfaite : la bienveillance n'est pas , à proprement parler , l'amitié ; mais elle y conduit , & en quelque façon elle l'ébauche.

### *La Logique.*

Aristote a beaucoup mieux réussi dans sa Logique que dans sa Morale. Il y découvre les principales sources de raisonner ; il perce dans le fond inépuisable des pensées de l'homme ; il démêle ses pensées ; fait voir la liaison qu'elles ont entr'elles , les suit dans leurs écarts & dans leurs

contrariétés, les ramene enfin à un point fixe. On peut assurer que, si l'on pouvoit atteindre le terme de l'esprit, Aristote l'auroit atteint. N'est-ce pas une chose admirable, que par différentes combinaisons qu'il a faites de toutes les formes que l'esprit peut prendre en raisonnant, il l'ait tellement enchaîné par les règles qu'il lui a tracées, qu'il ne puisse s'en écarter, qu'il ne raisonne inconstamment? Mais sa méthode, quoique louée par tous les philosophes, n'est point exempte de défauts. 1°. Il s'étend trop, & par-là il rebute; on pourroit rappeler à peu de pages tout son livre des Catégories, & celui de l'Interprétation; le sens y est noyé dans une trop grande abondance de paroles. 2°. Il est obscur & embarrassé; il veut qu'on le devine, & que son lecteur produise avec lui ses pensées. Quelqu'habile que l'on soit, on ne peut guère se flatter de l'avoir totalement entendu; témoin ses Analytiques, où tout l'art du syllogisme est enseigné.

*Sa Physique.*

Passons maintenant à la physique d'Aristote; & dans l'examen que nous en allons faire, prenons pour guide le célèbre Louis Vivés qui a disposé dans l'ordre le plus méthodique les différens ouvrages où elle est répandue. Il commence d'abord par les huit livres des Principes Naturels, qui paroissent plutôt une compilation de différens mémoires, qu'un ouvrage arrangé sur un même plan; ces huit livres traitent en général du corps étendu, ce qui fait l'objet de la physique, & en particulier des principes, comme le

mouvement, le lieu, le temps, &c. Rien n'est plus embrouillé que tout ce long détail; les définitions rendent moins intelligibles des choses qui par elles-mêmes auroient paru plus claires, plus évidentes. Aristote blâme d'abord les philosophes qui l'ont précédé, & cela d'une manière assez dure, les uns d'avoir admis trop de principes, les autres de n'en avoir admis qu'un seul: pour lui, il en établit trois, qui sont la *matière*, la *forme*, la *privation*. La matière est, selon lui, le sujet général sur lequel la nature travaille; sujet éternel en même temps, & qui ne cessera jamais d'exister; c'est la mère de toutes les choses qui soupire après le mouvement, & qui souhaite avec ardeur que la forme vienne s'unir à elle. On ne fait pas trop ce qu'Aristote a entendu par cette matière première qu'il définit, *ce qui n'est, ni qui, ni combien grand, ni quel, ni rien de ce par quoi l'être est déterminé*. N'a-t-il parlé ainsi de la matière que parce qu'il étoit accoutumé à mettre un certain ordre dans ses pensées, & qu'il commençoit par envisager les choses d'une vûe générale, avant que de descendre au particulier? S'il n'a voulu dire que cela, c'est-à-dire, si dans son esprit la matière première n'avoit d'autre fondement que cette méthode d'arranger des idées ou de concevoir les choses, il n'a rien dit qu'on ne puisse lui accorder: mais aussi cette matière n'est plus qu'un être d'imagination, une idée purement abstraite; elle n'existe pas plus que la fleur en général, &c. Ce n'est pourtant pas qu'on ne voie des philosophes aujourd'hui qui, tenant d'Aristote la manière de considérer les choses en général avant que de venir à leurs espèces, & de

passer de leurs especes à leurs individus , ne fournissent de sang froid , & même avec une espece d'opiniâtreté , que l'universel est dans chaque objet particulier ; que la fleur en général , par exemple , est une réalité vraiment existante dans chaque jonquille & dans chaque violette. Il paroît à d'autres que , par *matiere premiere* , Aristote n'a pas attendu seulement le corps en général , mais une pâte uniforme dont tout devoit être construit ; une cire obéissante qu'il regardoit comme le fond commun des corps , comme le dernier terme où revenoit chaque corps en se détruisant ; c'étoit le magnifique bloc du Statuaire de la Fontaine :

*Un bloc de marbre étoit si beau ,  
Qu'un statuaire en fit l'emplette ;  
Qu'en fera , dit-il , mon ciseau ?  
Sera-t-il dieu , table ou cuvette ?*

Brisez ce dieu de marbre , que vous reste-t-il en main ? des morceaux de marbre. Cassez la table ou la cuvette , c'est encore du marbre ; c'est le même fond partout ; ces choses ne diffèrent que par une forme extérieure. Il en est de même de tous les corps ; leur masse est essentiellement la même ; ils ne diffèrent que par la figure , par la quantité , par le repos , ou par le mouvement , qui sont toutes choses accidentelles. Cette idée qu'on doit à Aristote , a paru si spécieuse à tous les philosophes , tant anciens que moderne , qu'ils l'ont généralement adoptée : mais cette idée d'une *matiere générale* dans laquelle s'en retournent tous les corps en dernière décomposition , est démentie par l'expérience : si elle

étoit vraie , voici ce qui en devoit arriver. Comme le mouvement fait sortir de cette cire un animal , un morceau de bois , une masse d'or ; le mouvement en leur ôtant une forme passagere , devoit les ramener à leur cire primordiale. Empedocle , Platon , Aristote & les scholastiques le disent ; mais la chose n'arrive point. Le corps organisé se dissout en différentes masses de peaux , de poils , de chairs , d'os , & d'autres corps mêlangés. Le corps mixté se résout en eau , en sable , en terre : mais avec les dissolvans les plus forts , avec le feu les plus vif , vous n'obtiendrez point de ces corps simples. Le sable reste sable , le fer demeure fer , l'or épuré ne change plus ; la terre morte sera toujours terre ; & après toutes les épreuves & tous les tourmens imaginables , vous les retrouverez encore les mêmes ; l'expérience ne va pas plus loin : les élémens sont chacun à part des ouvrages admirables qui ne peuvent changer , afin que le monde , qui en est composé , puisse recevoir des changemens par leur mêlanges , & soit cependant durable comme les principes qui en sont la base.

Pour la forme , qui est le second principe d'Aristote , il la regarde comme une substance , un principe actif qui constitue les corps & assujettit pour ainsi dire la matière : il suit de-là qu'il doit y avoir autant de formes naturelles qui naissent & meurent tour-à-tour , qu'il y a des corps primitifs & élémentaires. Pour la privation , dit Aristote , elle n'est point une substance ; elle est même en quelques égards une sorte de néant. En effet , tout corps qui reçoit une telle forme , ne doit pas l'avoir auparavant ; il doit même en avoir

une qui soit absolument contraire. Ainsi les morts se font des vivans , & les vivans des morts.

Ces trois principes étant établis , Aristote passe à l'explication des causes , qu'il traite d'une manière assez distincte , mais presque sans parler de la première cause qui est Dieu. Quelques-uns ont pris occasion , tant de la définition qu'il donne de la nature , que du pouvoir illimité qu'il lui attribue , de dire qu'il méconnoît cette première cause : mais nous le justifierons d'Athéisme dans la suite de cet article. Selon lui , la nature est un principe effectif , une cause plénier , qui rend tous les corps où elle réside , capables par eux-mêmes de mouvement & de repos ; ce qui ne peut point se dire des corps où elle ne réside que par accident , & qui appartiennent à l'art : ceux-là n'ont rien que par emprunt , & si j'ose ainsi parler , que de la seconde main. Continuons : tous les corps ayant en eux cette force , qui dans un sens ne peut être anéantie , & cette tendance au mouvement qui est toujours égale , sont des substances véritablement dignes de ce nom : la nature par conséquent est un autre principe d'Aristote ; c'est elle qui produit les formes , ou plutôt , qui se divise & subdivise en une infinité de formes , suivant que les besoins de la matière le demandent. Ceci mérite une attention particulière , & donne lieu à ce philosophe d'expliquer tous les changemens qui arrivent aux corps. Il n'y en a aucun qui ne fasse effort pour se mouvoir. Il conclut de-là que la nature inspire je ne sais quelle nécessité à la matière. Effectivement , il ne dépend point d'elle de recevoir telle ou telle forme : elle est assujettie à recevoir toutes

celles qui se présentent & qui se succèdent dans un certain ordre, & dans une certaine proportion. C'est-là cette fameuse entéléchie qui a tant embarrassé les commentateurs, & qui a fait dire tant d'extravagances aux scholastiques.

Après avoir expliqué quelle est la cause efficiente, quelle est le principe de toute la force qui se trouve répandue dans l'univers, Aristote entre plus avant dans sa matière, & tâche de développer ce que c'est que le mouvement. On voit bien qu'il fait là de grands efforts de génie; mais ses efforts aboutissent à une définition très-obscur, & devenue même fameuse par son obscurité. Plus Aristote s'avance, plus il embrasse de terrain : le fini & l'infini, le vuide & les atomes, l'espace & le temps, le lieu & les corps qui y sont contenus; tout se présente devant ses yeux : il ne confond rien, une proposition le mène à l'autre; & quoique ce soit d'une façon très-rapide, on y sent toujours une forte de liaison.

La doctrine qui est comprise dans les deux livres de la Génération & de la Corruption, tient nécessairement à ce que nous avons déjà développé de ses principes. Avant Socrate, on croyoit que nul être ne périssoit, & qu'il ne s'en reproduisoit aucun; que tous les changemens qui arrivent aux corps ne sont que de nouveaux arrangemens, qu'une distribution différente des parties de matière qui composent ces mêmes corps. On n'admettoit dans l'univers que des accroissemens & des diminutions, des réunions & des divisions, des mélanges & des séparations : Aristote rejetta toutes ces idées, quoique simples & par-là assez vraisemblables; & il établit une

génération & une corruption proprement dites. Il reconnut qu'il se formoit de nouveaux êtres dans le sein de la nature, & que ces êtres périssoient à leur tour. Deux choses le conduisirent à cette pensée : l'une, qu'il s'imagina que dans tous les corps le sujet ou la matière est quelque chose d'égal & de constant ; & que ces corps, comme nous l'avons déjà observé, ne diffèrent que par la forme, qu'il regardoit comme leur essence : l'autre qu'il prétendoit que les contraires naissent tous de leurs contraires, comme le blanc, du noir ; d'où il suit que la forme du blanc doit être anéantie avant que celle du noir s'établisse. Pour achever d'éclaircir ce système, j'y ajouterai encore deux remarques. La première, c'est que la génération & la corruption n'ont aucun rapport avec les autres modifications des corps, comme l'accroissement & le décroissement, la transparence, la dureté, la liquidité, &c. Dans ces modifications, la première forme ne s'éteint point quoiqu'elle puisse se diversifier à l'infini. L'autre remarque suit de celle-là ; comme tout le jeu de la nature consiste dans la génération & dans la corruption, il n'y a que les corps simples & primitifs qui y soient sujets, eux seuls reçoivent de nouvelles formes, & passent par des métamorphoses sans nombre ; tous les autres corps ne sont que des mélanges, & pour ainsi dire des entrelacemens de ces premiers. Quoique rien ne soit plus chimérique que ce côté du système d'Aristote, c'est cependant celui qui a le plus frappé les scholastiques, & ce qui a donné lieu à leurs expressions barbares & intelligibles : delà ont pris naissance les formes substantielles, les entités,



les modalités , les intentions réflexes , &c. Tous termes qui ne réveillant aucune idée , perpétuent vainement les disputes & l'envie de disputer.

Aristote ne se renferme pas dans une théorie générale , mais il descend à un très-grand nombre d'explications de physique particulière ; & l'on peut dire qu'il s'y ménage , qu'il s'y observe plus que dans tout le reste ; qu'il ne donne point tout l'effort à son imagination. Dans les quatre livres sur les Météores il a , selon la réflexion judicieuse du Pere Rapin , plus éclairci d'effets de la nature , que tous les philosophes modernes ensemble. Cette abondance lui doit tenir lieu de quelque mérite , & certainement d'excuse. En effet , au travers de toutes les erreurs qui lui sont échappées faute d'expérience & de quelques-unes des découvertes que le hasard a présentées aux modernes , on s'apperçoit qu'il suit assez le fil de la nature , & qu'il devine des choses qui certainement lui devoient être inconnues. Par exemple , il détaille avec beaucoup d'adresse tout ce qui regarde les météores aqueux , comme la pluie , la neige , la grêle , la rosée , &c. Il donne une explication très-ingénieuse de l'arc-en-ciel , & qui au fond ne s'éloigne pas trop de celle de Descartes : il définit le vent un courant d'air , & il fait voir que sa direction dépend d'une infinité de causes étrangères & peu connues ; ce qui empêche , dit-il , d'en donner un système général.

*Son Histoire des Animaux.*

On peut rapporter à la physique particulière ce que ce philosophe a publié sur l'Histoire des

**Animaux.** Voici le jugement avantageux qu'en a porté M. Buffon dans son premier Discours de l'Histoire Naturelle : *L'histoire des animaux d'Aristote, est peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait en ce genre ; & il seroit à désirer qu'il nous eût laissé quelque chose d'aussi complet sur les végétaux & sur les minéraux : mais les deux livres des plantes que quelques-uns lui attribuent, ne ressemblent point à cet ouvrage, & ne sont pas en effet de lui. (Voyez le comment. de Scaliger.) Il est vrai que la botanique n'étoit pas fort en honneur de son temps : les Grecs & les Romains même ne la regardoient pas comme une science qui dût exister par elle-même, & qui dût faire un objet à part ; ils ne la considéroient que relativement à l'agriculture, au jardinage, à la médecine & aux arts. Et quoique Théophraste, disciple d'Aristote, connût plus de cinq cents genres de plantes, & que Pline en cite plus de mille, ils n'en parlent que pour nous en apprendre la culture ; ou pour nous dire que les unes entrent dans la composition des drogues ; que les autres sont d'usage pour les arts ; que d'autres servent à orner nos jardins, &c. En un mot, ils ne les considèrent que par l'utilité qu'on en peut tirer, & ils ne se sont pas attachés à les décrire exactement.*

*L'histoire des animaux leur étoit mieux connue que celle des plantes. Alexandre donna des ordres, & fit des dépenses très-considérables pour rassembler des animaux & en faire venir de tous les pays, & il mit Aristote en état de les bien observer. Il paroît par son ouvrage, qu'il les connoissoit peut-être mieux, & sous des vues plus générales, qu'on ne les connoît aujourd'hui. Enfin, quoique les modernes aient ajouté leurs découvertes à celles des*

anciens , je ne vois pas que nous ayons sur l'histoire naturelle beaucoup d'ouvrages modernes qu'on puisse mettre au-dessus de ceux d'Aristote & de Plin. Mais comme la prévention naturelle qu'on a pour son siècle , pourroit persuader que ce que je viens de dire est avancé témérairement , je vais faire en peu de mots l'exposition de l'ouvrage d'Aristote.

Aristote commence son histoire des animaux par établir des différences & des ressemblances générales entre les différens genres d'animaux , au lieu de les diviser par de petits caractères particuliers , comme l'ont fait les modernes. Il rapporte historiquement tous les faits & toutes les observations qui portent sur des rapports généraux , & sur des caractères sensibles. Il tire ces caractères de la forme , de la couleur , de la grandeur , & de toutes les qualités extérieures de l'animal entier , & aussi du nombre & de la position de ses parties , de la grandeur , du mouvement , de la forme de ses membres ; des rapports semblables ou différens qui se trouvent dans ces mêmes parties comparées ; il donne par-tout des exemples pour se faire mieux entendre. Il considère aussi les différences des animaux par leur façon de vivre , leurs actions , leurs mœurs , leurs habitations , &c. Il parle des parties qui sont communes & essentielles aux animaux , & de celles qui peuvent manquer & qui manquent en effet à plusieurs especes d'animaux. Le sens du toucher , dit-il , est la seule chose qu'on doit regarder comme nécessaire , & qui ne doit manquer à aucun animal : & comme ce sens est commun à tous les animaux , il n'est pas possible de donner un nom à la partie de leur corps , dans laquelle réside la faculté de sentir. Les parties les plus essentielles sont celles par lesquelles l'animal prend

prend sa nourriture , & celles par où il rend le superflu. Il examine ensuite les variétés de la génération des animaux ; celles de leurs membres , & des différentes parties qui servent à leurs fonctions naturelles. Ces observations générales & préliminaires font un tableau dont toutes les parties sont intéressantes : & ce grand philosophe dit aussi qu'il les a présentées sous cet aspect pour donner un avant-goût de ce qui doit suivre , & faire naître l'attention qu'exige l'histoire particulière de chaque animal , où plutôt de chaque chose.

Il commence par l'homme , & il le décrit le premier , plutôt parce qu'il est l'animal le mieux connu , que parce qu'il est le plus parfait ; & pour rendre sa description moins sèche & plus piquante , il tâche de tirer des connoissances morales en parcourant les rapports physiques du corps humain , & il indique les caractères des hommes par les traits de leur visage. Se bien connoître en physionomie , seroit en effet une science bien utile à celui qui l'auroit acquise : mais peut-on la tirer de l'histoire naturelle ? Il décrit donc l'homme par toutes les parties extérieures & intérieures ; & cette description est la seule qui soit entière : au lieu de décrire chaque animal en particulier , il les fait connoître tous par les rapports que toutes les parties de leur corps ont avec celles du corps de l'homme. Lorsqu'il décrit , par exemple , la tête humaine , il compare avec elle la tête de toutes les especes d'animaux : il en est de même de toutes les autres parties. A la description du poumon de l'homme , il rapporte historiquement tout ce qu'on savoit des poumons des animaux ; & il fait l'histoire de ceux qui en manquent. A l'occasion des parties de la génération , il rapporte toutes les variétés

D

des animaux dans la maniere de s'accoupler , d'engendrer , de porter & d'accoucher. A l'occasion du sang , il fait l'histoire des animaux qui en sont privés ; & suivant ainsi ce plan de comparaison dans lequel , comme l'on voit , l'homme sert de modele , & ne donnant que les différences qu'il y a des animaux à l'homme , il retranche à dessein toute description particuliere ; il évite par là toute repetition ; il accumule les faits , & il n'écrit pas un mot qui soit inutile : aussi a-t-il compris dans un petit volume un nombre infini de différens faits ; & je ne crois pas qu'il soit possible de réduire à de moindres termes tout ce qu'il avoit à dire sur cette maniere , qui paroît si peu susceptible de cette précision , qu'il falloit un génie comme le sien pour y conserver en même temps de l'ordre & de la netteté. Cet ouvrage d'Aristote s'est présenté à mes yeux comme une table de matieres qu'on auroit extraites avec le plus grand soin de plusieurs milliers de volumes remplis de descriptions & d'observations de toute espece : c'est l'abrégé le plus savant qui ait jamais été fait , si la science est en effet l'histoire des faits ; & quand même on supposeroit qu'Aristote auroit tiré de tous les livres de son temps ce qu'il a mis dans le sien , le plan de l'ouvrage , sa distribution , le choix des exemples , la justesse des comparaisons , une certaine tournure dans les idées , que j'appellerois volontiers le caractere philosophique , ne laisse pas douter un instant qu'il ne fût lui-même beaucoup plus riche que ceux dont il avoit emprunté.

§. IV. *Réflexions générales sur la Philosophie d'Aristote.*

Voici de nouveaux dogmes : nous avons vu que la matiere qui compose tous les corps est foncièrement la même, selon Aristote , & qu'elle ne doit toutes les formes qu'elle prend successivement, qu'à la différente combinaison de ses parties. Il s'est contenté d'en tirer quatre élémens , le feu, l'air, l'eau & la terre, quoiqu'il lui fût libre d'en tirer bien davantage. Il a cru apparemment qu'ils suffisoient pour former ce que nous voyons. La beauté des cieux lui fit pourtant soupçonner qu'ils pouvoient bien être composés de quelque chose de plus beau. Il en forma une quintessence pour en construire les cieux : c'est de tout temps que les philosophes sont en possession de croire que quand ils ont inventé un nouveau mot, ils ont découvert une nouvelle chose, & que ce qu'ils arrangent nettement dans leur pensée, doit tout de suite se trouver tel dans la nature : mais, ni l'autorité d'Aristote & des autres philosophes, ni la netteté de leurs idées, ni la prétendue évidence de leurs raisonnemens, ne nous garantissent rien de réel. La nature peut être toute différente. Quoi qu'il en soit de cette réflexion, Aristote croyoit qu'il n'y avoit dans cet univers que cinq especes de corps : les premiers qui sont la matiere qui forme tous les corps célestes, se meuvent circulairement ; & les quatre autres dont sont composés tous les corps sublunaires, ont un mouvement en ligne droite. La cinquieme essence n'a ni légèreté ni pesanteur ; elle est incorruptible & éternelle, elle suit tou-

D 2

jours un mouvement égal & uniforme ; au lieu que des quatre élémens les deux premiers sont pesans , & les deux autres légers. Les deux premiers descendent en-bas , & sont poussés vers le centre ; les deux autres tendent en-haut , & vont se ranger à la circonférence. Quoique leurs places soient aussi précises & marquées de droit , ils peuvent cependant en changer , & en changent effectivement ; ce qui vient de l'extrême facilité qu'ils ont de se transformer les uns dans les autres , & de se communiquer leurs mouvemens.

Cela supposé , Aristote assure que tout l'univers n'est point également gouverné par Dieu , quoiqu'il soit la cause générale de tout. Les corps célestes , ce qui est composé de la cinquième essence , méritent ses soins & son attention : mais il ne se mêle point de ce qui est au-dessous de la lune , de ce qui a rapport aux quatre élémens. Toute la terre échappe à sa providence. Aristote , dit Diogene Laërce , croyoit que la puissance divine régloit les choses célestes , & que celles de la terre se gouvernoient par une espèce de sympathie avec le ciel. En suivant le même raisonnement , on prouve , d'après Aristote , que l'ame est mortelle. En effet , Dieu n'étant point témoin de sa conduite , ne peut ni la punir ni la récompenser ; s'il le faisoit , ce seroit par caprice & sans aucune connoissance. D'ailleurs , Dieu ne veut point se mêler des actions des hommes : s'il s'en mêloit , il les prévoiroit ; l'homme ne seroit point libre : si l'homme n'étoit point libre , tout seroit bien arrangé sur la terre. Or tout ce qui se fait ici-bas est plein de changemens & de variations , de désastres & de maux ;

donc l'homme se détermine par lui-même, & Dieu n'a aucun pouvoir sur lui. Une autre raison qui faisoit nier à Aristote l'immortalité de l'ame, c'est l'opinion où il étoit avec tous les autres philosophes, que notre ame étoit une portion de la Divinité, dont elle avoit été détachée, & qu'après un certain nombre de révolutions dans différens corps, elle alloit s'y rejoindre & s'y abyster, ainsi qu'une goutte d'eau va se réunir à l'océan, quand le vase qui la contenoit vient à se briser. Cette éternité qu'ils attribuoient à l'ame, étoit précisément ce qui détruisoit son immortalité.

Les fausses idées qu'Aristote s'étoit faites sur le mouvement l'avoient conduit à croire l'éternité du monde. Le mouvement, disoit-il, doit être éternel. En voici la preuve : s'il y a eu un premier mouvement, comme tout mouvement suppose un mobile, il faut absolument que ce mobile soit engendré ou éternel, mais pcutant en repos, à cause de quelque empêchement. Or de quelle façon que ce soit, il s'ensuit une absurdité ; car si ce premier mobile est engendré, il l'est donc par le mouvement, lequel par conséquent sera antérieur au premier ; & s'il a été en repos éternellement, l'obstacle n'a pu être ôté sans le mouvement, lequel de rechef aura été antérieur au premier. A cette raison, Aristote en ajoute plusieurs autres pour prouver l'éternité du monde. Il soutenoit que Dieu & la nature ne seroient pas toujours ce qu'il y a de meilleur, si l'univers n'étoit éternel, puisque Dieu ayant jugé de tout temps que l'arrangement du monde étoit un bien, il auroit différé de le produire.



pendant toute l'éternité antérieure. Voici encore un de ses argumens sur le même sujet : si le monde a été créé, il peut être détruit ; car tout ce qui a eu un commencement doit avoir une fin. Le monde est incorruptible & inaltérable ; donc il est éternel. Voici la preuve que le monde est incorruptible : si le monde peut être détruit , ce doit être naturellement par celui qui la crée ; mais il n'en a point le pouvoir , ce qu'Aristote prouve ainsi. Si l'on suppose que Dieu a la puissance de détruire le monde , il faut savoir alors si le monde étoit parfait : s'il ne l'étoit pas , Dieu n'avoit pu le créer , puisqu'une cause parfaite ne peut rien produire d'imparfait , & qu'il faudroit pour cela que Dieu fût défectueux , ce qui est absurde : si le monde au contraire est parfait , Dieu ne peut le détruire , parce que la méchanceté est contraire à son essence , & que c'est le propre de celle d'un être mauvais , de vouloir nuire aux bonnes choses.

On peut juger maintenant de la doctrine d'Aristote sur la Divinité ; c'est à tort que quelques-uns l'ont accusé d'athéisme , pour avoir cru le monde éternel ; car autrement il faudroit faire le même reproche à presque tous les anciens philosophes qui étoient infectés de la même erreur. Aristote étoit si éloigné de l'athéisme , qu'il nous représente Dieu comme un être intelligent & immatériel ; le premier moteur de toutes choses , qui ne peut être mu lui-même. Il décide même en terme formels , que si dans l'univers , il n'y avoit que de la matière , le monde se trouveroit sans cause première & originale , & que par conséquent il faudroit admettre un progrès

de causes à l'infini ; absurdité qu'il réfute lui-même. Si l'on me demande ce que je pense de la création d'Aristote , je répondrai qu'il en a admis une , même par rapport à la matiere qu'il croyoit avoir été produite. Il différoit de Platon son maître , en ce qu'il croyoit le monde une émanation naturelle & impétueuse de la Divinité , à-peu-près comme la lumière est une émanation du soleil. Au lieu que , selon Platon , le monde étoit une émanation éternelle & nécessaire , mais volontaire & réfléchie d'une cause toute sage & toute puissante : l'une & l'autre création , comme on voit , emporte avec soi l'éternité du monde , & est bien différente de celle de Moyse , où Dieu est si libre par rapport à la production du monde , qu'il auroit pu le laisser éternellement dans le néant.

Mais si Aristote n'est pas athée en ce sens , qu'il attaque directement & comme de front la Divinité , & qu'il n'en reconnoisse point d'autre que cet univers , on peut dire qu'il l'est dans un sens plus étendu , parce que les idées qu'il se forme de la Divinité , tendent indirectement à la renverser & à la détruire. En effet , Aristote nous représente Dieu comme le premier moteur de toutes choses : mais il veut en même temps que le mouvement que Dieu imprime à la matiere ne soit pas l'effet de sa volonté , mais qu'il coule de la nécessité de sa nature ; doctrine monstrueuse qui ôte à Dieu la liberté , & au monde sa dépendance par rapport à son créateur. Car si Dieu est lié & enchainé dans ses opérations , il ne peut donc faire que ce qu'il fait , & de la manière dont il le fait ; le monde est donc aussi éter-

nel & aussi nécessaire que lui. D'un autre côté ; le Dieu d'Aristote ne peut être immense ni présent par tout ; parce qu'il est comme cloué au ciel le plus élevé , où commence le mouvement , pour se communiquer de-là aux cieux inférieurs. Abymé de toute éternité dans la contemplation de ses divines perfections , il ne daigne pas s'informer de ce qui se passe dans l'univers , il le laisse rouler au gré du hasard. Il ne pense pas même aux autres intelligences qui sont occupées , comme lui à faire tourner les sphères auxquelles elles sont attachées. Il est dans l'univers ce qu'un premier mobile est dans une machine : il donne le mouvement à tout , & il le donne nécessairement. Un Dieu si éloigné des hommes , ne peut être honoré par leurs prières , ni apaisé par leurs sacrifices , ni punir le vice , ni récompenser la vertu. De quoi serviroit-il aux hommes d'honorer un Dieu qui ne les connoît pas , qui ne fait pas même s'ils existent , dont la providence est bornée à faire mouvoir le premier ciel où il est attaché ? Il en est de même des autres intelligences , qui contribuent au mouvement de l'univers , ainsi que les différentes parties d'une machine , où plusieurs ressorts sont subordonnés à un premier qui leur imprime le mouvement. Ajoutez à cela qu'il croyoit nos âmes mortelles , & qu'il rejettoit le dogme des peines & des récompenses éternelles ; ce qui étoit une suite , comme nous l'avons ci-dessus observé , de l'opinion monstrueuse qui faisoit de nos âmes autant de portions de la Divinité. Jugez après cela si Aristote pouvoit être fort dévot envers les Dieux. N'est-il pas plaisant de voir que , même dans les

plus beaux siècles de l'église, il y ait eu des hommes assez prévenus, & non moins impies qu'insensés, les uns pour élever les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, les autres pour faire un regard de son portrait & de celui de J. C. ? Dans les siècles suivans, & même depuis la renaissance des lettres en Italie, on n'a point hésité à mettre ce philosophe au nombre des bienheureux. Nous avons deux ouvrages exprès sur cette matière, l'un attribué aux théologiens de Cologne, & intitulé, *du salut d'Aristote* : l'autre composé par Lambert Dumont, professeur en philosophie, & publié sous ce titre : *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote, tant par des preuves tirées de l'Ecriture-Sainte, que par des témoignages empruntés de la plus saine partie des théologiens* : tandis qu'il est constant par l'exposition de son système, qu'il n'a point eu d'idée saine de la Divinité, & qu'il n'a nullement connu la nature de l'ame, ni son immortalité, ni la fin pour laquelle elle est née. On suppose dans ces deux ouvrages comme un principe clair & évident, qu'il a eu une connoissance anticipée de tous les mystères du christianisme, & qu'il a été rempli d'une force surnaturelle. A combien d'excès l'envie opiniâtre de christianiser les anciens philosophes n'a-t-elle point donné naissance ? Ceux qui auroient l'esprit tourné de ce côté-là, ne feroient pas mal de lire l'excellent traité de Jean-Baptiste Crispus, Italien, qui fleurissoit au commencement du XVI<sup>e</sup>. siècle. Ce traité est plein d'une critique sûre & délicate, & où le discernement de l'auteur brille à chaque page : il est intitulé, *Des précautions qu'il faut*

*prendre en étudiant les Philosophes Païens.*

Si Aristote a eu des temples, il s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués de sa Divinité : les uns l'ont regardé comme le génie de la nature, & presque comme un Dieu : mais les autres ont à peine daigné lui donner le titre de physicien. Ni les panégyristes, ni les critiques n'en ont parlé comme ils devoient, les premiers ayant trop exagéré le mérite de ce philosophe, & les autres l'ayant blâmé sans aucun ménagement. Le mépris qu'on a eu pour lui dans ces derniers siècles, vient de ce qu'au lieu des originaux, que personne ne lisoit, parce qu'ils étoient en Grec, on consultoit les commentateurs Arabes & scholastiques, entre les mains desquels on ne peut douter que ce philosophe n'ait beaucoup perdu de ses traits. En effet, ils lui ont prêté les idées les plus monstrueuses, & lui ont fait parler un langage inintelligible. Mais quelque tort que lui aient fait tous ces écarts & toutes ces chimères, au fond il n'en est point responsable. Un maître doit-il souffrir de l'extravagance de ses disciples ? Ceux qui ont lu ses ouvrages dans l'original, lui ont rendu plus de justice. Ils ont admiré en lui un esprit élevé, des connoissances variées, approfondies, & des vues générales ; & si sur la physique il n'a pas poussé les recherches aussi loin qu'on l'a fait aujourd'hui, c'est que cette science ne peut se perfectionner que par le secours des expériences, ce qui dépend, comme l'on voit, du temps. J'avouerai cependant, d'après le fameux Chancelier Bacon, que le défaut essentiel de la philosophie d'Aristote, c'est qu'elle accoutume peu-à-peu

à se passer de l'évidence , & à mettre les mots à la place des choses. On peut lui reprocher encore cette obscurité qu'il affecte par-tout , & dont il enveloppe ses matieres. Je ne puis mieux finir ni faire connoître ce qu'on doit penser du mérite d'Aristote , qu'en rapportant ici l'ingénieux parallele que le P. Rapin en fait avec Platon , qu'on a toujours regardé comme un des plus grands philosophes. Voici à-peu-près comme il s'exprime : les qualités de l'esprit étoient extraordinaires dans l'un & dans l'autre : ils avoient le génie élevé & propre aux grandes choses. Il est vrai que l'esprit de Platon est plus poli , & celui d'Aristote est plus vaste & plus profond. Platon a l'imagination vive , abondante , fertile en inventions , en idées , en expressions , en figures , donnant mille tours différens , mille couleurs nouvelles , & toutes agréables à chaque chose. Mais , après tout , ce n'est souvent que de l'imagination. Aristote est dur & sec en tout ce qu'il dit ; mais ce sont des raisons que ce qu'il dit , quoiqu'il le dise séchement : sa diction , toute pure qu'elle est , a je ne fais quoi d'austere ; & ses obscurités naturelles ou affectées , dégoûtent & fatiguent les lecteurs. Platon est délicat dans tout ce qu'il pense & dans tout ce qu'il dit : Aristote ne l'est point du tout , pour être plus naturel ; son style est simple & uni , mais ferré & nerveux. Celui de Platon est grand & élevé , mais lâche & diffus : celui-ci dit toujours plus qu'il n'en faut dire ; celui-là n'en dit jamais assez , & laisse à penser toujours plus qu'il n'en dit : l'un surprend l'esprit , & l'éblouit par un caractère éclatant & fleuri ; l'autre l'éclaire & l'instruit par une méthode juste

& solide ; & comme les raisonnemens de celui-ci sont plus droits & plus simples , les raisonnemens de l'autre sont plus ingénieux & plus embarrassés. Platon donne de l'esprit par la fécondité du sien , & Aristote donne du jugement & de la raison par l'impression du bon sens qui paroît dans tout ce qu'il dit. Enfin , Platon ne pense le plus souvent qu'à bien dire , & Aristote ne pense qu'à bien penser , à creuser les matieres , à en rechercher les principes , & des principes en tirer des conséquences infaillibles ; au lieu que Platon , en se donnant plus de liberté , embellit son discours & plaît davantage : mais par la trop grande envie qu'il a de plaire , il se laisse trop emporter à son éloquence ; il est figuré en tout ce qu'il dit. Aristote se possède toujours ; il appelle les choses tout simplement par leur nom : comme il ne s'élève point , qu'il ne s'égare jamais , il est aussi moins sujet à tomber dans l'erreur , que Platon qui y fait tomber tous ceux qui s'attachent à lui ; car il séduit par sa manière d'instruire qui est trop agréable. Mais quoique Platon ait excellé dans toutes les parties de l'éloquence , qu'il ait été un orateur parfait au sentiment de Longin , & qu'Aristote ne soit nullement éloquent , ce dernier donne , pour l'ordinaire , du fond & du corps au discours , pendant que l'autre n'y donne que la couleur & la grace.

Lorsque les injustes persécutions des prêtres des Cérès contraignirent Aristote de se retirer à Chalcis , il nomma Théophraste pour son successeur , & lui légua tous ses manuscrits. Ce philosophe jouit toute sa vie d'une très-grande réputation : on comparoit la douceur de son éloquen-

ce à celle du vin de Lesbos , qui étoit sa patrie. Né doux & obligeant , il parloit avantageusement de tout le monde ; & les gens de lettres , sur-tout trouvoient dans lui un ami aussi sûr que prévenant. Il savoît faire valoir leur mérite lors même qu'ils l'oublioient , ou plutôt , qu'ils sembloient l'ignorer par un excès de modestie. Pendant que Théophraste se distinguoit ainsi à Athènes , Sophocle , fils d'Amphictide porta une loi , par laquelle il étoit défendu à tous les philosophes d'enseigner publiquement sans une permission expresse du sénat & du peuple. La peine de mort étoit même décernée contre tous ceux qui n'obéiroient point à ce règlement. Les philosophes indignés d'un procédé si violent se retirèrent tous d'Athènes , & laissèrent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis , je veux dire aux rhéteurs & aux autres savans d'imagination. Tandis que ces derniers jouissoient de leur triomphe , un certain Philon qui avoit été ami d'Aristote , & qui faisoit profession d'ignorer les beaux arts , composa une apologie en faveur des philosophes retirés. Cette apologie fut attaquée par Démocharès , homme accrédité , & fils d'une sœur de Démosthène. L'amère critique n'étoit point épargnée dans sa réfutation , & il faisoit sur-tout un portrait odieux de tous les philosophes qui vivoient alors ; & d'autant plus odieux , qu'il étoit moins ressemblant. Ce qu'il croyoit devoir servir à sa cause , la gâta , & la perdit sans ressource : le peuple revenu de sa première chaleur , abolit l'indécence loi de Sophocle , & le condamna lui-même à une amende de cinq talens. Les jours tranquilles revinrent à Athènes , & avec



eux la raison ; les philosophes recommencerent leurs exercices.

Le Lycée perdit beaucoup par la mort de Théophraste : mais quoique déchu de son ancienne splendeur , on continua toujours d'y enseigner. Les professeurs furent Démétrius de Phalere , Straton , surnommé *le Physicien* , Lycon , Ariston de l'île de Cée , Cristolaüs , & Diodore qui vécut sur la fin de la cent-soixantieme olympiade. Mais de tous ces professeurs , il n'y eut que Straton qui donna quelque chose de nouveau , & qui attira sur lui les regards des autres philosophes ; car pour ceux que je viens de nommer , on ne fait d'eux que leur nom , l'époque de leur naissance , celle de leur mort , & qu'ils ont été dans la Lycée les successeurs d'Aristote.

Straton ne se piqua point de suivre le pur péripatéticisme. Il y fit des innovations : il renversa le dogme de l'existence de Dieu. Il ne reconnut d'autre puissance divine que celle de la nature ; & sans trop éclaircir ce que ce pouvoit être au fond que cette nature , il la regardoit comme une force répandue par-tout & essentielle à la matiere , une espece de sympathie qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre , comme une puissance , qui sans se décomposer elle-même , a le secret merveilleux de varier les êtres à l'infini ; comme un principe d'ordre & de régularité , qui produit éminemment tout ce qui peut se produire dans l'univers. Mais y a-t-il rien de plus ridicule que de dire qu'une nature qui ne sent rien , qui ne connoît rien , se conforme parfaitement à des loix éternelles ; qu'elle a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il faut tenir ; &

que dans la multitude des facultés dont elle est douée , il n'y en a point qui ne fasse ses fonctions avec la dernière régularité ? Conçoit-on des loix qui n'ont pas été établies par une cause intelligente ? En conçoit-on qui puissent être exécutées régulièrement par une cause qui ne les connoît point , qui ne fait pas même qu'elle soit au monde ? C'est-là , métaphisiquement parlant , l'endroit le plus foible du Stratonisme , c'est une objection insoluble , un écueil dont il ne peut se tirer. Tous les athées qui sont venus après Straton éblouis par des discours dont le détail est séduisant , quoique frivole , ont embrassé son système. C'est ce système sur-tout que Spinoza a renouvelé de nos jours , & auquel il a donné l'apparence d'une forme géométrique , pour en imposer plus facilement à ceux qui ont l'imprudence de se laisser prendre dans les pieges qu'il leur prépare. Entre ces deux systèmes , je ne vois d'autre différence sinon que Spinoza ne faisoit de tout l'univers qu'une seule substance , dogme qu'il avoit emprunté de Zénophaïs , de Mélissus , & de Parmenides ; au lieu que Straton reconnoissoit autant de substances qu'il y avoit de molécules dans la matiere. A cela près , ils pensoient précisément la même chose.

#### *S. V. Des Restaurateurs de la Philosophie d'Aristote.*

Jamais on n'a tant cultivé la philosophie que sous les empereurs romains : on la voyoit sur le trône comme dans les chaires de Sophistes. Ce goût semble d'abord annoncer des progrès rapides : mais en lisant l'histoire de ces temps-là , on est bientôt détrompé. Sa décadence suivit cel-

le de l'empire romain , & les barbares ne portèrent pas moins le dernier coup à celle-là qu'à celui-ci. Les peuples croupirent long-temps dans l'ignorance la plus crasse ; une dialectique dont la finesse consistoit dans l'équivoque des mots & dans des distinctions qui ne signifioient rien , étoit alors seule en honneur, Le vrai génie perce ; & les bons esprits , dès qu'il se replit sur eux-mêmes , aperçoivent bientôt si on les a mis dans le vrai chemin qui conduit à la vérité. A la renaissance des lettres , quelques savans instruits de la langue grecque , & connoissant la force du latin , entreprirent de donner une version exacte & correcte des ouvrages d'Aristote , dont ses disciples même disoient beaucoup de mal , n'ayant entre les mains que des traductions barbares , & qui représentoient plutôt l'esprit tudesque des traducteurs , que le beau génie de ce philosophe. Cela ne suffisoit point pourtant pour remédier entièrement au mal. Il falloit rendre communs les ouvrages d'Aristote ; c'étoit le devoir des princes , puisqu'il ne s'agissoit plus que de faire certaines dépenses. Leur empressement répondit à l'utilité : ils firent venir à grands fraix de l'orient plusieurs manuscrits , & les mirent entre les mains de ceux qui étoient versés dans la langue grecque pour les traduire. Paul V s'acquitta beaucoup de gloire. Personne n'ignore combien les lettres doivent à ce pontife : il aimoit les savans , & la philosophie d'Aristote sur-tout avoit beaucoup d'attraits pour lui. Les savans se multiplièrent , & avec eux les versions : on recouroit aux interprètes sur les endroits difficiles à entendre. Jusques-là , on n'avoit consulté qu'Averroès ; c'étoit-là ;

étoit-là qu'alloient se briser toutes les disputes des savans. On le trouva dans la suite barbare ; & le goût étant devenu plus pur , les gens d'esprit cherchèrent une interprète plus poli & plus élégant. Ils choisirent donc Alexandre , qui passoit dans le Lycée pour l'interprète le plus pur & le plus exact. Averroès & lui étoient sans difficulté les deux chefs du Péripatétisme , & ils avoient contribué à jeter un grand éclat sur cette secte : mais leurs dogmes sur la nature de l'ame n'étoient pas orthodoxes ; car Alexandre la croyoit mortelle ; Averroès l'avouoit à la vérité immortelle , mais il n'entendoit parler que d'une ame universelle , & à laquelle tous les hommes participent. Ces opinions étoient fort répandues du temps de S. Thomas qui les réfuta avec force. La secte d'Averroès prit le dessus en Italie. Léon X. souverain pontife , crut devoir arrêter le cours de ces deux opinions si contraires aux dogmes du Christianisme. Il fit condamner comme impie la doctrine d'Averroès dans le concile de Latran , qu'il avoit assemblé. » Comme de nos  
» jours , dit ce souverain pontife , ceux qui se-  
» ment l'ivraie dans le champ du Seigneur , ont  
» répandu beaucoup d'erreurs , & en particulier  
» sur la nature de l'ame raisonnable , disant qu'elle  
» est mortelle , ou qu'une seule & même ame ani-  
» me les corps de tous les hommes ; ou que d'au-  
» tres retenus un peu par l'Évangile , ont osé  
» avancer qu'on pouvoit défendre ces sentimens  
» dans la philosophie seulement , croyant pouvoir  
» faire un partage entre la foi & la raison ; nous  
» avons cru qu'il étoit de notre vigilance pasto-  
» rale d'arrêter le progrès de ces erreurs. Nous

» les condamnons , le saint concile approuvant  
» notre censure , & nous définissons que l'ame  
» raisonnable est immortelle ; & que chaque hom-  
» me est animé par une ame qui lui est propre ,  
» distinguée individuellement des autres ; & com-  
» me la vérité ne sauroit être opposée à elle-  
» même , nous défendons d'enseigner quelque cho-  
» se de contraire aux vérités de l'Évangile. » Les  
docteurs crurent que les foudres de l'église ne  
suffisoient pas pour faire abandonner aux savans ces  
opinions dangereuses. Ils leurs opposerent donc  
la philosophie de Platon , comme très-propre à  
remédier au mal ; d'autres pour qui la philoso-  
phie d'Aristote avoit beaucoup d'attraits , & qui  
pourtant respectoient l'Évangile , voulurent la  
concilier avec celle de Platon. D'autres enfin  
adoucissoient les paroles d'Aristote & les plioient  
aux dogmes de la religion. Je crois qu'on ne  
seroit pas fâché de trouver ici ceux qui se dis-  
tinguerent le plus dans ces sortes de disputes.

Parmi les Grecs qui abandonnerent leur patrie ,  
& qui vinrent pour ainsi dire transplanter les  
lettres en Italie , Théodore Gaza fut un des plus  
célebres ; il étoit instruit de tous les sentimens  
des différentes sectes de philosophie ; il étoit grand  
médecin , profond théologien , & sur-tout très-  
versé dans les belles-lettres. Il étoit de Thessalo-  
nique : les armes victorieuses d'Amurat qui rava-  
geoit tout l'orient , le firent refugier en Italie. Le  
Cardinal Bessarion le reçut avec amitié , & l'or-  
donna prêtre. Il traduisit l'histoire des animaux  
d'Aristote , & les problèmes de Théophraste sur  
les plantes. Ses traductions lui plaisoient tant ,  
qu'il prétendoit avoir rendu en aussi beau latin

Aristote , que ce philosophe avoit écrit lui-même en grec. Quoiqu'il passe pour un des meilleurs traducteurs , il faut avouer avec Erasme , qu'on remarque dans son latin un tour grec , & qu'il se montre un peu trop imbu des opinions de son siècle. Cosme de Médicis se joignit au cardinal Bessarion pour lui faire du bien. Comblé de leurs bienfaits , il auroit pu mener une vie agréable & commode : mais l'économie ne fut jamais son défaut ; l'avidité de certains petits Grecs & des Brutiens ne lui laissa jamais de quoi parer aux coups de la fortune. Il fut réduit à une extrême pauvreté ; & ce fut alors que pour soulager sa misère , il traduisit l'histoire des animaux , dont j'ai parlé. Il la dédia à Sixte IV. Toutes les espérances de sa fortune étoient fondées sur cette dédicace : mais il fut bien trompé ; car il n'en eut qu'un présent d'environ cent pistoles. Il en conçut une si grande indignation , & fut si outré que de si pénibles & si utiles travaux fussent aussi mal payés , qu'il en jeta l'argent dans le Tibre , Il se jeta chez les Brutiens , où il seroit mort de faim , si le Duc de Ferrare ne lui avoit pas donné quelques secours. Il mourut peu de temps après dévoré par le chagrin , laissant un exemple mémorable des revers de la fortune.

George de Trébizonde s'adonna , ainsi que Gaza , à la philosophie des Péripatéticiens. Il étoit Crétois de naissance , & ne se disoit de Trébizonde que parce que c'étoit la patrie de ses ancêtres paternels. Il passa en Italie pendant la tenue du concile de Florence , & lorsqu'on traitoit de la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut d'abord à Venise , d'où il passa à Rome , & y en-

seigna la rhétorique & la philosophie. Ce fut un des plus zélés défenseurs de la philosophie Péripatéticienne ; il ne pouvoit souffrir tout ce qui y donnoit la moindre atteinte. Il écrivit avec beaucoup d'aigreur & de fiel contre ceux de son temps qui suivoient la philosophie de Platon. Il s'attira par là beaucoup d'ennemis. Nicolas V, son protecteur, désaprouva sa conduite ; malgré la pente qu'il avoit pour la philosophie d'Aristote. Son plus redoutable adversaire fut ce cardinal Bessarion qui prit la plume contre lui, & le réfuta sous le nom de *calomniateur de Platon*. Il eut pourtant un ennemi encore plus à craindre que le cardinal Bessarion ; ce fut la misère & la pauvreté : cette dispute malheureusement pour lui, coupa tous les canaux par où lui venoient les vivres. La plume d'un savant, si elle ne doit point être dirigée par les gens riches, doit au moins ne pas leur être désagréable : il faut d'abord assurer sa vie avant de philosopher ; semblables en cela aux astronomes qui, quand ils doivent extrêmement lever la tête pour observer les astres assurent auparavant leurs pieds. Il mourut ainsi ; martyr du Péripatétisme. La postérité lui pardonne plus aisément ses injures contre les Platoniciens de son temps, que son peu d'exactitude dans ses traductions : en effet, l'attention, l'érudition, & qui plus est, la bonne foi manquent dans ses traductions des loix de Platon, & de l'histoire des animaux d'Aristote. Il prenoit même souvent la liberté d'ajouter au texte, de le changer, ou d'omettre quelque chose d'intéressant, comme on peut s'en convaincre par la traduction qu'il nous a donnée d'Eusebe.

On a pu voir jusqu'ici que les savans étoient partagés à la renaissance des lettres entre Platon & Aristote. Les deux partis se firent une cruelle guerre : les sectateurs de Platon ne purent souffrir que leur maître, le divin Platon, trouvât un rival dans Aristote : ils pensoient que la seule barbarie avoit pu donner l'empire à sa philosophie, & que depuis qu'un nouveau jour luisoit sur le monde savant, le Péripatéticisme devoit disparaître. Les Péripatéticiens de leur côté ne défendoient pas leur maître avec moins de zèle ; on fit des volumes de part & d'autre, où vous trouverez plus aisément des injures que de bonnes raisons ; en sorte que si dans certains vous changiez le nom des personnes, au lieu d'être contre Aristote, vous les trouveriez contre Platon ; & cela parce que les injures sont communes à toutes les sectes, & que les défenseurs & les agresseurs ne peuvent différer entre eux, que lorsqu'ils donnent des raisons.

#### §. VI. des Philosophes récents Aristotélisco-Scholastiques.

Les disputes de ces savans atrabilaires, dont nous venons de parler, n'apprenoient rien au monde : elles paroissoient au contraire devoir le replonger dans la barbarie d'où il étoit sorti depuis quelque temps. Plusieurs savans firent tous leurs efforts pour détourner ceux qui s'adonnoient à ces misérables subtilités scholastiques, qui consistent plus dans les mots que dans les choses. Ils développèrent avec beaucoup d'art la vanité de cette méthode. Leurs leçons en corrigerent quelques-uns : mais il restoit un certain levain qui se fit sentir pendant long-temps. Quelques théologiens mê-



mé gâterent leurs livres, en y mêlant de ces sortes de subtilités à de bons raisonnemens qui font d'ailleurs connoître la solidité de leur esprit. Il arriva ce qui arrive toujours, on passe d'une extrémité à une autre : on voulut se corriger de ne dire que des mots, & on voulut ne dire que des choses, comme si les choses pouvoient se dire clairement, sans suivre une certaine méthode. C'est l'extrémité où donna Luther ; il voulut bannir toute scholastique de la théologie. Jérôme Auguste, docteur de Paris, s'éleva contre lui, & lui démontra que ce n'étoit pas les syllogismes qui par eux-mêmes étoient mauvais, mais l'usage qu'on en faisoit. Quelqu'un dira-t-il en effet que la méthode géométrique est vicieuse, & qu'il faut la bannir du monde, parce que Spinoza s'en est servi pour attaquer l'existence de Dieu que la raison avoue ? Faut-il, parce que quelques théologiens ont abusé de la scholastique, la bannir ? L'expérience depuis Luther, nous a appris qu'on pouvoit s'en servir utilement ; il pouvoit lui-même s'en convaincre en lisant S. Thomas. La définition de l'église a mis d'ailleurs cette question hors de dispute. Selon Bruker, cette définition de l'église pour maintenir la théologie scholastique, fit du tort à la bonne philosophie ; il se trouva par-là que, tandis que dans toutes les universités qui n'obéissoient pas à la cour de Rome on dictoit une philosophie raisonnable, dans celles au contraire qui n'avoient osé secouer le joug, la barbarie y régnoit toujours. Mais il faut être bien aveuglé par les préjugés pour penser pareille chose. Je crois que l'université de Paris a été la première à dicter la bonne philosophie ; & pour remonter à la source,

n'est-ce pas notre Descartes qui le premier a marqué la route qui conduit à la bonne philosophie ? Quel changement fit donc Luther dans la philosophie ? Il n'écrivit que sur des points de théologie. Suffit-il d'être hérétique pour être bon philosophe ? Ne trouvons-nous pas une bonne philosophie dans les mémoires de l'Académie ? Il n'y a pourtant rien que l'Eglise Romaine ne puisse avouer. En un mot, les grands philosophes peuvent être très-bons catholiques. Descartes, Gassendi, Varignon, Malbranche, Arnaud, & le célèbre Pascal, prouvent cette vérité mieux que toutes nos raisons. Si Luther & les Protestans n'en veulent précisément qu'à la théologie scholastique, on va voir par ceux dont nous allons parler si leur opinion a le moindre fondement.

A la tête des scholastiques, nous devrions mettre sans doute S. Thomas & Pierre Lombard ; mais nous parlons d'un temps beaucoup plus récent : nous parlons ici des scholastiques qui vivoient vers le temps de la célébration du concile de Trente.

Dominique Soto fut un des plus célèbres ; il naquit en Espagne de parens pauvres ; sa pauvreté retarda les progrès de ses études ; il fut étudier à Alcalá de Naris ; il eut pour maître le célèbre Thomas de Villa-Nova ; delà il vint à Paris, où il prit le bonnet de docteur ; il repassa en Espagne & prit l'habit de St. Dominique à Burgos ; peu de temps après, il succéda à Thomas de St. Victor dans une chaire de professeur à Salamanque : il s'acquit une si grande réputation, que Charles V. le députa au concile de Trente pour y assister en qualité de Théologien.

La cour & la vue des grands le fatiguerent ; la chaire de professeur avoit beaucoup plus d'attraits pour lui ; aussi revint-il en faire les fonctions, & il mourut peu de temps après. Outre les livres de théologie qui le rendirent si fameux, il donna des commentaires sur Aristote & sur Porphyre : il donna aussi en 7 livres un traité du Droit & de la Justice, où on trouve d'excellentes choses & des raisonnemens qui marquent un esprit très-fin ; il eut pour disciple François Tolet, dont nous parlerons dans la suite.

François de S. Victor vivoit à-peu-près vers le temps de Dominique Soto ; il naquit au pays des Cantabres ; il fit ses études à Paris, où il prit aussi l'habit de S. Dominique ; on l'envoya professer la théologie à Salamanque, où il se rendit très-célèbre ; il y composa entr'autres ouvrages, ses livres sur la Puissance civile & ecclésiastique : plusieurs assurent qu'ils ont beaucoup servi à Grotius pour faire son Droit de la Guerre & de la Paix ; le vengeur de Grotius paroît lui-même en convenir. On trouve en effet beaucoup de vues dans ce traité, & beaucoup d'idées qui sont si analogues à certaines de Grotius, qu'il seroit difficile qu'elles ne les eussent point occasionnées.

Bannès fut encore un des plus célèbres théologiens de l'université de Salamanque ; il étoit subtil, & ne trouvoit ordinairement dans les peres de l'église, que ce qu'il avoit pensé auparavant ; de sorte que tout paroissoit se plier à ses sentimens : il soutenoit de nouvelles opinions, croyant n'avoir d'autre mérite que de les avoir découvertes dans les peres : presque tout le monde

le regarde comme le premier inventeur de la pré-motion physique, excepté l'école de S. Thomas qui l'attribue à S. Thomas même : mais en vérité, je voudrois bien savoir pourquoi les Dominicains s'obstinent à refuser à Bannès le mérite de les exercer depuis long-temps. Si S. Thomas est le premier inventeur de la pré-motion physique, elle n'en acquerra pas plus de certitude que si c'étoit Bannès : ce ne sont pas les hommes qui rendent les opinions bonnes, mais les raisons dont ils les défendent ; & quoi qu'en disent toutes les différentes écoles, les opinions qu'elles défendent ne doivent leur origine ni à la tradition écrite, ni à la tradition orale ; il n'y en a pas une qui ne porte le nom de son auteur, & par conséquent le caractère de la nouveauté ; tous pourtant vont chercher des preuves dans l'écriture & dans les peres qui n'ont jamais eu la première idée de leurs sentimens. Ce n'est pas que je trouve mauvais qu'on parle de l'écriture dans ces questions théologiques ; mais je voudrois seulement qu'on s'attachât à faire voir que ce qui est dans l'écriture & dans les peres ne s'oppose nullement à la nouvelle opinion qu'on veut défendre. Il est juste que ce que l'on défend ne contredise point l'écriture & les peres ; & quand je dis les peres, je parle d'eux entant qu'ils constatent la tradition, & non quant à leurs opinions particulieres ; parce qu'enfin je ne suis pas obligé d'être platonicien avec les premiers peres de l'église. Toutes les écoles devroient dire : voici une nouvelle opinion qui peut être défendue, parce qu'elle ne contredit point l'écriture & les peres, & non perdre le temps à faire dire aux passa-

ges ce qu'ils ne peuvent pas dire. Il seroit trop long de nommer ici tous les théologiens que l'ordre de S. Dominique a produits : tout le monde fait que de tout temps cet ordre a fait de la théologie sa principale étude, & en cela ils suivent l'esprit de leur institution ; car il est certain que S. Dominique, leur fondateur, étoit plus prédicateur controversiste, que prédicateur de morale ; & il ne s'affocia des compagnons que dans cette vue.

L'ordre de Saint François a eu des scholastiques fort célèbres ; le premier de tous est le fameux Scot, surnommé *le Docteur subtil*. Il faisoit consister son mérite à contredire en tout S. Thomas : on ne trouve chez lui que de vaines subtilités, & une métaphysique que tout homme de bon sens rejette ; il est pourtant à la tête de l'école de S. Thomas : Scot, chez les Cordeliers, est une autorité respectable. Il y a plus : il n'est pas permis de penser autrement que lui ; & j'ose dire qu'un homme qui sauroit parfaitement tout ce qu'il a fait, ne sauroit rien : qu'il me soit permis de faire quelques réflexions ici sur cette manie qu'ont les différens ordres de défendre les systèmes que quelqu'un de leur ordre a trouvés. Il faut être Thomiste chez les Jacobins, Scotiste dans l'ordre de S. François, Moliniste chez les Jésuites. Il est d'abord évident que non-seulement cela retarde les progrès de la théologie, mais même les arrête ; il n'est pas possible de penser mieux que Molina chez les Jésuites, puisqu'il faut penser comme lui. Quoi ! des gens qui se moquent aujourd'hui de ce respect qu'on avoit autrefois pour les raisonnemens d'Aristote, n'osent pas parler autrement que Scot chez les uns, & que Mo-

lina chez les autres ? Mais homme pour homme , philosophe pour philosophe , Aristote les valoit bien. Des gens qui se piquent un peu de raisonner , ne devroient respecter que la foi , & ce que l'église ordonne de respecter , & du reste se livrer à leur génie. Croit-on que si chez les Jésuites on n'avoit point été gêné , quelqu'un n'eût pas trouvé un sentiment plus aisé à défendre que les sentimens de Molina ? Si les chefs des vieilles sectes de philosophie dont on rit aujourd'hui , avoient été de quelque ordre , nous verrions encore leurs sentimens défendus. Grace à Dieu , ce qui regarde l'hydrostatique , l'hydraulique & les autres sciences , n'a point été livré à l'esprit de corps & de société ; car on attribuerait encore les effets de l'air à l'horreur du vuide. Il est bien singulier que depuis plus de cent cinquante ans , il soit défendu dans des corps très-nombreux de penser , & qu'il ne soit permis que de savoir les pensées d'un seul homme. Est-il possible que Scot ait assez pensé pour meubler la tête de tous les Franciscains qui existeront à jamais ? Je suis bien éloigné de ce sentiment , moi qui crois que Scot n'a pas pensé du tout : Scot gâta donc l'esprit de tous ceux de son ordre. Jean Ponsius professa la théologie à Paris , selon les sentimens de son maître Scot. Il est inutile de peindre ceux qui se sont distingués parmi les Franciscains , parce qu'ils sont tous jettés au même moule ; ce sont tous des Scotistes.

L'ordre de Cîteaux a eu aussi ses théologiens : Manriquès est le plus illustre que je leur connoisse ; ce qui le distingue de la plupart des théologiens purement scholastiques , c'est qu'il avoit

beaucoup d'esprit, une éloquence qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Philippe IV l'appella auprès de lui ; il fit beaucoup d'honneur à l'université de Salamanque dont il étoit membre ; aussi l'en nommoit-on l'*Atlas* : c'est de lui que sont les annales de Cîteaux, & plusieurs ouvrages de philosophie & de scholastique.

L'ordre de Cîteaux a produit aussi Jean-Caramuel Lobkowitz, un des esprits les plus singuliers qui aient jamais paru. Il naquit à Madrid en 1607 : dans sa plus tendre jeunesse, son esprit se trahit ; on découvrit ce qu'il étoit, & on put juger dès-lors ce que Caramuel feroit un jour. Dans un âge où rien ne peut nous fixer, il s'adonna entièrement aux mathématiques ; les problèmes les plus difficiles ne le rebutoient point ; & lorsque ses camarades étoient occupés à jouer, il méditoit, il étudioit une planète pour calculer ses révolutions. Ce qu'on dit de lui est presque incroyable. Après sa théologie il quitta l'Espagne, & passa dans les Pays-Bas ; il y étonna tout le monde par son savoir. Son esprit actif s'occupoit toujours, & toujours de choses nouvelles ; car la nouveauté avoit beaucoup de charmes pour lui. Son rare mérite le fit entrer dans le conseil aulique ; mais l'éclat de la cour ne l'éblouit pas. Il aimoit l'étude non précisément pour s'avancer, mais pour le plaisir de savoir : aussi abandonna-t-il la cour ; il se retira à Bruges, & fit bientôt après ses vœux dans l'ordre de Cîteaux. Il alla ensuite à Louvain, où il passa maître-ès-arts, & en 1630 il prit le bonnet de docteur. Les études ordinaires ne suffisoient pas à un homme comme Caramuel ; il apprit les lan-

gées orientales , & sur-tout celle des Chinois ; son desir de savoir s'étendoit beaucoup plus que tout ce qu'on peut apprendre ; en un mot , il avoit résolu de devenir une encyclopédie vivante. Il donna un ouvrage qui avoit pour titre *la Théologie douteuse* ; il y mit toutes les objections des athées & des impies ; ce livre rendit sa foi suspecte ; il alla à Rome pour se justifier ; il parla si éloquemment , & fit paroître une si vaste érudition devant le pape & tout le sacré college , que tout le monde en fut comme interdit. Il auroit peut-être été honoré du chapeau de cardinal , s'il n'avoit pas parlé un peu trop librement des vices qui régnoient à la cour de Rome : on le fit pourtant évêque. Son desir immodéré de savoir fit tort à son jugement ; & comme sur toutes les sciences il vouloit se frayer de nouvelles routes , il donna dans beaucoup de travers ; son imagination forte l'égaroit souvent : il a écrit sur toutes sortes de matieres ; & ce qui arrive ordinairement , nous n'avons pas un seul bon ouvrage de lui : que ne faisoit-il deux petits volumes , & sa réputation auroit été plus assurée ?

La société des Jésuites s'est extrêmement distinguée sur la théologie scholastique ; elle peut se vanter d'avoir eu les plus grands théologiens. Nous ne nous arrêterons pas long-temps sur eux , parce que s'ils ont eu de grands hommes , il y en a parmi eux qui ont été occupés à les louer. Cette société étend ses vues sur tout , & jamais Jésuite de mérite n'a demeuré inconnu.

Vasquès est un des plus subtils qu'ils aient jamais eu : à l'âge de vingt-cinq ans il enseigna la philosophie & la théologie. Il se fit admirer à



Rome & par-tout où il fit connoître la subtilité de son esprit ; les grands talens dont la nature l'avoit doué paroïssent malgré lui : sa modestie naturelle & celle de son état n'empêcherent point qu'on ne le reconnût pour un grand homme : sa réputation étoit telle qu'il n'osoit point se nommer de peur qu'on ne lui rendit trop d'honneurs ; & on ne connoissoit jamais son nom & son mérite que par le frere qui l'accompagnoit par-tout.

Suarez a mérité à juste titre la réputation du plus grand scholastique qui ait jamais écrit. On trouve dans ses ouvrages une grande pénétration, beaucoup de justesse, un profond savoir : quel dommage que ce génie ait été captivé par le système adopté par la société ! Il a voulu en faire un, parce que son esprit ne demandoit qu'à créer : mais ne pouvant s'éloigner du Molinisme, il n'a fait, pour ainsi dire, que donner un tour ingénieux à l'ancien système.

Arriaga, plus estimé de son temps qu'il ne méritoit de l'être, fut successivement professeur & chancelier de l'université de Prague. Il fut député trois fois vers Urbain VIII & Innocent X. Il avoit plutôt l'esprit de chicane que de métaphysique : on ne trouve chez lui que des vétilles, presque toujours difficiles parce qu'on ne les entend point ; peu de difficultés réelles : il a gâté beaucoup de jeunes gens auxquels il a donné cet esprit minutieux : plusieurs perdent leur temps à le lire. On ne peut pas dire de lui ce qu'on dit de beaucoup d'ouvrages, qu'on n'a rien appris en les lisant ; vous apprenez quelque chose dans Arriaga, qui seroit capable de rendre gauche l'esprit le mieux

fait & qui paroît avoir le plus de justesse.

La théologie scholastique est si liée avec la philosophie, qu'on croit d'ordinaire qu'elle a beaucoup contribué aux progrès de la métaphysique : sur-tout la bonne morale a paru dans un nouveau jour ; nos livres les plus communs sur la morale , valent mieux que ceux du divin Platon ; & Bayle a eu raison de reprocher aux protestans de ce qu'ils blâmoient tant la théologie scholastique. L'apologie de Bayle , en faveur de la théologie scholastique , est le meilleur trait qu'on puisse lancer contre les hérétiques qui l'attaquent. Bayle, dira-t-on, a parlé ailleurs contre cette méthode , & il a ri de la barbarie qui regne dans les écoles des catholiques. On se trompe : il est permis de se moquer de la barbarie de certains scholastiques , sans blâmer pour cela la scholastique en général. Je n'estime point Arriaga ; je ne le lirai pas , & je lirai Suarez avec plaisir dans certains endroits , & avec fruit presque par-tout. On ne doit point faire retomber sur la méthode , ce qui ne doit être dit que de quelques particuliers qui s'en sont servis.

§. VII. *Des Philosophes qui ont suivi la véritable Philosophie d'Aristote.*

On a déjà vu le Péripatétisme avoir un rival dans le Platonisme ; il étoit même vraisemblable que l'école de Platon grossiroit tous les jours des déterteurs de celle d'Aristote , parce que les sentimens du premier s'accordent beaucoup mieux avec le Christianisme. Il y avoit encore quelque chose de plus en sa faveur , c'est que presque tous

les peres sont platoniciens. Cette raison n'est pas bonne aujourd'hui ; & je fais qu'en philosophie les peres ne doivent avoir aucune autorité : mais dans un temps où l'on traitoit la philosophie comme la théologie , c'est-à-dire , dans un temps où toutes les disputes se vuïdoient par une autorité , il est certain que les peres auroient dû beaucoup influencer sur le choix qu'il y avoit à faire entre Platon & Aristote : ce dernier prévalut pourtant ; & dans le siecle où Descartes parut , on avoit une si grande vénération pour les sentimens d'Aristote , que l'évidence de toutes les raisons de Descartes eurent beaucoup de peine à lui faire des partisans. Par la méthode qu'on suivoit alors , il étoit impossible qu'on sortît de la barbarie ; on ne raisonnoit pas pour découvrir de nouvelles vérités ; on se contentoit de savoir ce qu'Aristote avoit pensé. On recherchoit le sens de ses livres aussi scrupuleusement que les Chrétiens cherchent à connoître le sens des écritures. Les catholiques ne furent pas les seuls qui suivirent Aristote ; il eut beaucoup de partisans parmi les protestans , malgré les déclama-tions de Luther ; c'est qu'on aimoit mieux suivre les sentimens d'Aristote , que de n'en avoir aucun. Si Luther , au lieu de déclamer contre Aristote , avoit donné une bonne philosophie , & qu'il eût ouvert une nouvelle route comme Descartes , il auroit réussi à faire abandonner Aristote , parce qu'on ne sauroit détruire une opinion , sans lui en substituer une autre ; l'esprit ne veut rien perdre.

Pierre Pomponace fut un des plus célèbres péripatéticiens du seizieme siecle ; Mantoue étoit  
sa

sa patrie. Il étoit si petit qu'il tenoit plus du nain que d'un homme ordinaire : il fit ses études à Padoue : ses progrès dans la philosophie furent si grands , qu'en peu de temps il se trouva en état de l'enseigner aux autres. Il ouvrit donc une école à Padoue ; il expliquoit aux jeunes gens la véritable philosophie d'Aristote , & la comparoit avec celle d'Averroès. Il s'acquit une grande réputation , qui lui devint à charge par les ennemis qu'elle lui attira. Achillinus, professeur alors à Padoue, ne put tenir contre tant d'éloges : sa bile savante & orgueilleuse s'alluma : il attaqua Pomponace , mais en pédant , & celui-ci répondit en homme poli : la douceur de son caractère rangea tout le monde de son parti ; car on ne marche pas volontiers sous les drapeaux d'un pédant. La victoire lui resta donc , & Achillinus n'en remporta que la honte d'avoir voulu étouffer de grands talens dans leur naissance. Il faut avouer pourtant que , quoique les écrits de Pomponace fussent élégans , eu égards aux écrits d'Achillinus , ils se ressentent pourtant de la barbarie où l'on étoit encore. La guerre le força de quitter Padoue , & de se retirer à Bologne. Comme il professoit précisément la même doctrine qu'Aristote , & que ce philosophe paroît s'éloigner en quelques endroits de ce que la foi nous apprend , il s'attira la haine des zélés de son temps. Tous les frélons froqués cherchèrent à le picoter , dit un auteur contemporain ; mais il se mit à l'abri de leur aiguillon , en protestant qu'il se soumettoit au jugement de l'église , & qu'il n'entendoit parler de la philosophie d'Aristote que comme d'une chose problématique. Il devint fort ri-

*Tom. I.*

F

che ; les uns disent par un triple mariage qu'il fit , & les autres par son seul favior. Il mourut d'une rétention d'urine , âgé de 60 ans. Pomponace fut un vrai pyrrhomen , & on peut dire qu'il n'eut d'autre Dieu qu'Aristote : il rioit de tout ce qu'il voyoit dans l'évangile & dans les écrivains sacrés : il tâchoit de répandre une certaine obscurité sur tous les dogmes de la religion chrétienne. Selon lui , l'homme n'est pas libre , ou Dieu ne connoît pas les choses futures , & n'entre en rien dans le cours des événemens ; c'est-à-dire que , selon lui , la providence détruit la liberté , ou que si l'on veut conserver la liberté , il faut nier la providence. Je ne comprends pas comment ses apologistes ont prétendu qu'il ne soutenoit cela qu'en philosophie , & qu'en qualité de Chrétien il croyoit tous les dogmes de notre religion. Qui ne voit la frivolité d'une pareille distinction ? On sent dans tous ses écrits le libertinage de son esprit ; il n'y a presque point de vérité dans notre religion qu'il n'ait attaqué. L'opinion des Stoïciens , sur un dessein aveugle , lui paroît plus philosophique que la providence des Chrétiens ; en un mot , son impiété se montre par-tout. Il oppose les Stoïciens aux Chrétiens , & il s'en faut bien qu'il fasse raisonner ces derniers aussi fortement que les premiers. Il n'admettoit pas comme les Stoïciens une nécessité intrinsèque ; ce n'est pas , selon lui , par notre nature que nous sommes nécessités , mais par un certain arrangement des choses qui nous est totalement étranger : il est difficile pourtant de savoir précisément son opinion là-dessus. Il trouve dans le sentiment des Péripatéticiens , des

Stoïciens & des Chrétiens ; sur la prédestination, des difficultés insurmontables : il conclut pourtant à nier la providence. On trouve toutes ces impiétés dans son livre sur le destin : il n'est ni plus sage ni plus raisonnable dans son livre sur les enchantemens. L'amour extravagant qu'il avoit pour la philosophie d'Aristote le faisoit donner dans des travers extraordinaires. Dans ce livre on trouve des rêveries qui ne marquent pas une tête bien assurée ; nous allons en faire un extrait assez détaillé. Cet ouvrage est très-rare , & peut-être ne fera-t-on pas fâché de trouver ici sous ses yeux ce qu'on ne pourroit se procurer que très-difficilement. Voici donc les propositions de ce philosophe.

1°. Les démons ne connoissent les choses , ni par leur essence , ni par celle des choses connues , ni par rien qui soit distingué des démons.

2°. Il n'y a que les fots qui attribuent à Dieu ou aux démons les effets dont ils ne connoissent pas les causes.

3°. L'homme tient le milieu entre les choses éternelles & les choses créées & corruptibles , d'où vient que les vertus & les vices ne se trouvent point dans notre nature ; il s'y trouve seulement la semence des vertus & des vices.

4°. L'ame humaine est *toutes choses*, puisqu'elle renferme , & la sensation & la perception.

5°. Quoique le sentiment & ce qui est sensible soient par l'acte même dans l'ame seulement, selon leur être spirituel, & non selon leur être réel , rien n'empêche pourtant que les especes spirituelles ne produisent elles-mêmes réellement les choses dont elles sont les especes, si l'agent

F 2

en est capable , & si le patient est bien disposé. Pomponace traite cet article fort au long , parce qu'il prétend démontrer par-là que la force de l'imagination est telle qu'on peut lui attribuer les effets extraordinaires qu'on raconte ; tous les mouvemens des corps qui produisent des phénomènes extraordinaires , il les attribue à l'imagination ; il en donne pour exemple les illusions , & ce qui arrive aux femmes enceintes.

6°. Quoique , par les especes qui sont reçues dans l'ame & par les passions , il arrive des effets surprenans ; rien n'empêche qu'il arrive des effets semblables dans des corps étrangers ; car il est certain qu'un patient étant disposé au-dehors comme intérieurement , l'agent a assez d'empire sur lui pour produire les mêmes effets.

7°. Les démons meuvent immédiatement les corps d'un mouvement local : mais ils ne peuvent causer immédiatement une altération dans les corps ; car l'altération se fait par les corps naturels qui sont appliqués par les démons aux corps qu'ils veulent altérer , & cela en secret ou ouvertement. Avec ces seuls principes , Pomponace fait sa démonstration.

8°. Il suit de-là qu'il est arrivé beaucoup de choses , selon le cours ordinaire , par des causes inconnues , & qu'on a regardées comme miracles , ou comme les œuvres du démon , tandis qu'il n'en étoit rien.

9°. Il suit de-là encore , que s'il est vrai , comme disent des gens dignes de foi , qu'il y a des herbes , des pierres ou d'autres choses propres à éloigner la grêle , la pluie & les vents , & qu'on puisse s'en servir ; comme les hommes peuvent

trouver cela naturellement , puisque cela est dans la nature , ils pourront donc faire cesser la grêle , arrêter la pluie sans miracle.

10°. De-là il conclut que plusieurs personnes ont passé pour magiciennes , & pour avoir un commerce avec le diable , tandis qu'elles croyoient peut-être avec Aristote , qu'il n'y avoit pas de démons ; & que par la même raison , plusieurs ont passé pour saints , à cause des choses qu'ils opéroient , & n'étoient pourtant que des scélérats. Que si l'on croit qu'il y en a qui font des signes saints par eux-mêmes , comme le signe de la croix , & que d'autres font le contraire ; il répond que c'est pour amuser le peuple , ne pouvant croire que des personnes savantes aient tant étudié pour augmenter le mal qui se trouve dans le monde. Avec de tels principes , ce philosophe incrédule renverse aisément tous les miracles , même ceux de Jesus-Christ : mais pour ne pas paroître sans religion , & éviter par-là les poursuites dangereuses ( car il étoit en Italie ) il dit que s'il se trouve dans l'ancien & dans le nouveau Testament des miracles de Jesus-Christ ou de Moïse , qu'on puisse attribuer à des causes naturelles ; mais qu'il y soit dit que ce sont des miracles , il faut le croire à cause de l'autorité de l'église. Il s'objecte qu'il y a plusieurs effets qu'on ne sauroit attribuer à des causes naturelles , comme la résurrection des morts , la vue rendue aux aveugles : mais il répond que les histoires des païens nous apprennent que les démons ont fait des choses semblables , & qu'ils ont fait sortir des morts de l'enfer , & les ont reproduits sur la terre , & qu'on a guéri des aveugles par la vertu



de certaines herbes. Il veut détruire en Chrétien ces réponses : mais il le fait d'une manière à faire connoître davantage son incrédulité ; car il dit que ces réponses sont mauvaises , parce que les théologiens l'assurent ; & dans la suite il marque un grand mépris pour les théologiens.

Il est surprenant , dit Pomponace , qu'un aussi grand philosophe qu'Aristote n'eût pas reconnu l'opération de Dieu ou des démons dans les faits qu'on cite , si cela avoit été réel. Cela jette un doute sur cette question ; on sent que Pomponace grossit la difficulté le plus qu'il peut. Il en fait un monstre , & sa réponse ne sert qu'à confirmer de plus en plus l'impiété de ce philosophe : il apporte la raison pourquoi Aristote a nié l'existence des démons ; parce que , dit-il , on ne trouve aucune preuve de ces folies dans les choses sensibles , & que d'ailleurs elles sont opposées aux choses naturelles. Et comme on allègue une infinité d'exemples de choses opérées par les démons , après avoir protesté que ce n'est que selon le sentiment d'Aristote qu'il va parler , & non selon le sien , il dit premièrement que Dieu est la cause universelle des choses matérielles & immatérielles , non-seulement efficiente , mais encore finale , exemplaire & formelle ; en un mot , l'archétype du monde. 1°. De toutes les choses corporelles créées & corruptibles , l'homme est la plus noble. 2°. Dans la nature il y a des hommes qui dépendent les uns des autres , afin de s'aider. 3°. Cela se pratique différemment , selon le degré de dépendance. 4°. Quoique Dieu soit la cause de tout , selon Aristote , il ne peut pourtant rien opérer sur la terre & sur ce qui l'en-

vironne , que par la médiation des corps célestes ; ils sont les instrumens nécessaires : d'où Pomponace conclut qu'on peut trouver dans le ciel l'explication de tout ce qui arrive sur la terre. Il y a des hommes qui connoissent mieux ces choses que d'autres , soit par l'étude , soit par l'expérience ; & ces hommes-là sont regardés par le vulgaire , ou comme des saints , ou comme des magiciens. Avec cela Pomponace entreprend de répondre à tout ce qu'on lui oppose de surnaturel ; cette suite de propositions fait assez connoître que ce n'est pas sans fondement que Pomponace est accusé de l'impiété des Péripatéticiens : voici encore comme il s'explique dans les propositions suivantes.

Dieu connoît toutes choses soi-même dans son essence , & les créatures dans sa toute-puissance.

Dieu & les esprits ne peuvent agir sur les corps , parce qu'un nouveau mouvement ne sauroit provenir d'une cause immobile que par la médiation de l'ancien mouvement.

Dieu & les esprits meuvent donc l'entendement & la volonté comme premiers moteurs , mais non sans l'intervention des corps célestes.

La volonté est en partie matérielle , parce qu'elle ne peut agir sans les corps ; & en partie immatérielle , parce qu'elle produit quelque chose qui est au dessus des corps ; car elle peut choisir , elle est libre.

Les prophètes sont disposés par leur nature & les principes de leur génération , quoique d'une façon éloignée , à recevoir les impressions de l'esprit divin : mais la cause formelle de la con-

noissance des choses futures leur vient des corps célestes. Tels furent Elisée , Daniel , Joseph & tous les divins des Gentils.

Dieu est la cause de tout : voilà pourquoi il est la source des prophéties. Mais il s'accommode à la disposition de celui qu'il inspire & à l'arrangement des corps célestes : or l'ordre des cieux varie perpétuellement.

La santé rendue à un malade miraculeusement, vient de l'imagination du malade ; c'est pourquoi si des os réputés être d'un saint , étoient ceux d'un chien , le malade n'en seroit pas moins guéri : il arrive même souvent que les reliques qui operent le plus de prodiges , ne sont que les tristes débris d'une disposition particulière du malade.

Les prières faites avec ardeur pour demander la pluie ont eu souvent leur effet , par la force de l'imagination de ceux qui la demandoient ; car les vents & les élémens ont une certaine analogie , une certaine sympathie avec un tel degré d'imagination , & ils lui obéissent. Voilà pourquoi les prières n'operent point , qu'elles ne partent du fond du cœur , & qu'elles ne soient ferventes.

Suivant ce sentiment , il n'est pas incroyable qu'un homme né sous une telle constellation puisse commander aux vents & à la mer , chasser les démons , & opérer en un mot toutes sortes de prodiges.

Nier que Dieu & les esprits soient cause de tous les maux physiques qui arrivent , c'est renverser l'ordre qui consiste dans la diversité.

Comme Dieu ni les corps célestes ne peuvent

forcer la volonté à se porter vers un objet , aussi ne peuvent-ils pas être la cause du mal moral.

Les Astrologues disent toujours des choses conformes à la raison & au bon sens : l'homme par la force de ce qu'il renferme , peut être changé en loup , en pourceau , prendre en un mot toutes sortes de formes.

Tout ce qui commence doit avoir une fin ; il n'est donc pas surprenant que les oracles aient cessé.

L'ancienne loi , selon l'ordre , demandoit des oracles : la nouvelle n'en veut point , parce que c'est un autre arrangement ; il falloit faire contracter d'autres habitudes.

Comme il est fort difficile de quitter une ancienne habitude pour en prendre une nouvelle , il s'ensuit que les miracles étoient nécessaires pour faire adopter la nouvelle loi , & abandonner l'ancienne.

Lorsque l'ordre des cieux commencera à changer , tout changera ici bas : nous voyons que les miracles furent d'abord foibles , & la religion aussi ; les miracles devinrent plus surprenans , la religion s'accrut ; les miracles ont cessé , la religion diminue : tel est l'ordre des cieux ; il varie & il variera si fort , que cette religion cessera de convenir aux hommes.

Moyse a fait des miracles , les païens aussi , avec eux Mahomet & Jesus-Christ. Cela est nécessaire , parce qu'il ne sauroit y avoir de changement considérable dans le monde sans le secours des miracles.

La nature du miracle ne consiste pas en ce qu'il est hors de la sphere des choses ordinaires , mais

en ce que c'est un effet rare dont on ne connoît pas la cause, quoiqu'elle se trouve réellement dans la nature.

Voilà l'impiété de Pomponace dans son entier; il croit l'adoucir, en disant que Jesus-Christ doit être préféré à Aristote & à Platon. » Et quoi-  
 » que, dit-il, tous les miracles qui sont arrivés  
 » puissent s'expliquer naturellement, il faut pour-  
 » tant croire qu'ils ont été faits surnaturellement,  
 » en faveur de la religion, parce que l'église veut  
 » qu'on le croie. » Il avoit pour maxime de parler comme le vulgaire, & de penser comme un philosophe; c'est-à-dire, qu'il étoit Chrétien de bouche, & impie dans le cœur. » Je parle, dit-il en un endroit, pour des philosophes qui sont  
 » même les seuls hommes qui soient sur la terre;  
 » car pour les autres, je les regarde comme de  
 » simples figures propres à remplir les vuides qui  
 » se trouvent dans l'univers. » Qu'est-il besoin de réfuter ce qu'on vient de lire? ne suffit-il point de l'avoir mis sous les yeux? Pomponace eut plusieurs disciples, parmi lesquels se trouve Hercule de Gonzague, qui fut Cardinal dans la suite, & qui eut tant d'estime pour son maître, qu'il le fit inhumer dans le tombeau de ses ancêtres. Il paroît par une lettre de Jules Scaliger, qu'il a été disciple de Pomponace.

Augustin Niphus fut l'adversaire le plus redoutable de Pomponace: ce fut un des plus célèbres Péripatéticiens de son siècle. Il naquit dans la Calabre, quoique plusieurs l'aient cru Suisse. Il est vrai que Niphus lui-même donna occasion à cette erreur; car il se disoit Suisse, parce qu'il avoit vécu long-temps dans ce pays-là, & qu'il s'y étoit

marié. Son pere se remaria après avoir perdu la mere de Niphus : sa marâtre étoit cruelle & injuste ; elle poussa sa haine si loin , que Niphus , quoique fort jeune , fut obligé d'abandonner la maison de son pere. Il s'enfuit à Naples , où il eut le bonheur de rencontrer un Suisse à qui il plut : il le regarda comme un de ses enfans , & lui donna la même éducation. On l'envoya faire ses études à Padoue ; il y étudia la philosophie des Péripatéticiens , & s'adonna à la médecine. Selon la coutume de ce temps-là dans l'Italie , ceux qui n'embrassoient pas l'état ecclésiastique , joignoient l'étude de la médecine à l'étude de la philosophie : c'est pourquoi Niphus fut dans son siècle aussi bon médecin que célèbre philosophe. Il avoit eu pour maître un Péripatéticien fort attaché aux opinions d'Averroès , sur-tout à celle de l'existence d'une seule ame : il avoit apporté tant d'argumens pour prouver ce sentiment , que le peuple & les petits philosophes l'adoptèrent avec lui ; de sorte que cet opinion se répandit dans toute l'Italie. Il avoit encore enchéri sur Averroès ; il soutenoit , entre autres choses , qu'il n'y avoit d'autres substances immatérielles que celles qui faisoient mouvoir les sphares célestes. Niphus n'examina point dans la suite si ce que son maître lui avoit appris , étoit bien fondé ; il ne chercha que les moyens les plus propres à bien défendre les opinions de ce maître. Il écrivit dans ce dessein son livre de l'entendement & de démons. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit : les moines se recrierent hautement sur les erreurs qu'il contenoit : ils exciterent contre lui une si violente tempête , qu'il eut toutes les peines du

monde à ne pas faire naufrage. Cela le rendit plus sage & plus prudent dans la fuite. Il enseigna la philosophie dans les plus célèbres Académies de l'Italie, & où Achillinus & Pomponace étoient en grande réputation ; comme à Pise, Bologne, Salerne, Padoue, & enfin à Rome, dans le college de la Sapience. Niphus nous assure que la ville de Bologne & celle de Venise lui avoient offert mille écus d'or par an pour professer la philosophie dans leur ville. La maison de Médicis le protégea beaucoup, & en particulier Léon X. qui le combla de biens & d'honneurs. Il lui ordonna de réfuter le livre de Pomponace sur l'immortalité de l'ame, & de lui prouver que l'immortalité de l'ame n'étoit pas contraire aux sentimens d'Aristote ; ce que Pomponace prétendoit. C'est ainsi que la barbarie du siècle rendoit mauvaises les meilleures causes. Par la façon ridicule de réfuter Pomponace, ce philosophe se trouvoit avoir raison : car il est certain qu'Aristote ne croyoit pas l'immortalité de l'ame. Si Niphus s'étoit attaché à prouver que l'ame étoit immortelle, il auroit fait voir que Pomponace avoit tort, avec Aristote, son maître & son guide. Niphus eut beaucoup d'adversaires, parce que Pomponace avoit beaucoup de disciples. Tous ces écrits contre lui n'empêcherent pas qu'il ne fût fort agréable à Charles V. & même aux femmes de sa cour ; car ce philosophe quoiqu'assez laid, savoit pourtant si bien dépouiller la rudesse philosophique, & prendre les avis de la cour, qu'il étoit regardé comme un des hommes les plus aimables. Il contoit agréablement, & avoit une imagination qui le servoit bien dans la con-

versation. Sa voix étoit sonore ; il aimoit les femmes , & beaucoup plus qu'il ne convenoit à un philosophe : il poussa quelquefois les aventures si loin , qu'il s'en fit mépriser , & risqua quelque chose de plus. Bayle , comme on sent bien , s'étend beaucoup sur cet article ; il le suit dans toutes ses aventures , où nous croyons devoir le laisser. Nous ne saurions trop nous élever contre ses mœurs , & contre la fureur de railler indistinctement tout le monde , sur quelque matiere que ce fût. Il y a beaucoup de traits obscènes dans ses ouvrages. Le public se venge ordinairement : il y a fort peu de personnes sur qui on fasse des contes aussi plaisans que sur Niphus. Dans certains écrits , on dit qu'il devint fou : mais nous ne devons pas faire plus de cas de ces historiettes que des fiennes. On peut assurer seulement que c'étoit un homme de beaucoup d'esprit ; on le voit aisément dans ses ouvrages. Il a fait des commentaires sur presque tous les livres d'Aristote qui regardent la philosophie : c'est même ce qu'il a fait de mieux ; car ce qu'il a écrit sur la morale n'est pas à beaucoup près si bon. Son grand défaut étoit la diffusion ; lorsqu'il a une idée , il ne la quitte pas qu'il ne vous l'ait présentée de toutes les façons.

Parmi les derniers philosophes qui ont suivi le pur Péripatétisme , Jacques Zabarella a été un des plus fameux. Il naquit à Padoue en 1533 , d'une famille illustre. L'esprit de ceux qui doivent faire un jour du bruit se développe de bonne heure. Au milieu des fautes & des mauvaises choses que fait un jeune homme , on découvre quelques traits de génie , s'il est destiné un



jour à éclairer le monde. Tel fut Zabarella : il joignit à une grande facilité un desir insatiable de savoir. Il auroit voulu posséder toutes les sciences , & les épuiser toutes. Il s'escrima de bonne heure dans le Péripatétisme ; car c'étoit alors le *nec plus ultra* des philosophes. Il s'appliqua sur-tout aux mathématiques & à l'astrologie , dans laquelle il fit des grands progrès. Le sénat de Venise l'estima si fort , qu'il le fit succéder à Bernard Tomitanus. Sa réputation ne fut point concentrée dans l'Italie seulement. Sigismond , alors Roi de Pologne , lui offrit des avantages si considérables pour aller professer en Pologne , qu'il se détermina à quitter sa patrie , & à satisfaire aux desirs de Sigismond. Il a écrit plusieurs ouvrages qui lui donneroient une grande réputation , si nous étions encore dans la barbarie de ce temps-là : mais le nouveau jour qui luit sur le monde littéraire , obscurcit l'éclat que jetoient alors ces sortes de livres.

Les Piccolomini ne doivent point être oubliés ici. Cette maison est aussi illustre par les savans qu'elle a produits , que par son ancienneté. Les parens d'Alexandre Piccolomini ayant hérité de leurs ancêtres l'amour des sciences , voulurent le transmettre à leur fils : pour cela , ils lui donnèrent toutes sortes de maîtres & les plus habiles. Ils ne pensoient pas comme on pense aujourd'hui : la vanité fait donner des précepteurs & des gouverneurs aux enfans ; il suffit qu'on en ait un , on ne s'embarrasse guere s'il est propre à donner l'éducation convenable ; on ne demande point s'il fait ce qu'il doit apprendre à son élève ; on veut seulement qu'il ne soit pas cher.

Je suis persuadé que cette façon de penser a causé la chute de plusieurs grandes maisons. Un jeune homme mal élevé donne dans toutes sortes de travers , & se ruine ; & s'il ne donne pas dans des travers , il ne fait pas pour s'avancer ce qu'il auroit pu faire s'il avoit eu une meilleure éducation. On dit que les inclinations du duc de Bourgogne n'étoient pas tournées naturellement en bien : que ne fit donc pas l'éducation que lui donna le grand Fénelon , puisqu'il en fit un prince que la France pleurera toujours ? Pour revenir à Alexandre Piccolomini , il fit , avec de tels maîtres , des progrès extraordinaires. Je crois que ce qu'on dit de lui tient un peu de l'exagération , & que la flatterie y a eu un peu de part : il est pourtant vrai qu'il fut un des plus habiles hommes de son temps : la douceur de ses mœurs , & son urbanité , digne du temps d'Auguste , lui firent autant d'amis , que son savoir lui avoit attiré d'admirateurs. Il n'eut pas seulement le mérite philosophique , on lui trouva le mérite épiscopal ; il fut élevé à cette dignité , & fut ensuite fait co-adjuteur de l'Archevêque de Sienne. Il vieillit estimé & respecté de tout le monde. Il mourut en 1578 , regretté de tous les savans & de tous ses diocésains , dont il avoit été le pere. On ne sauroit comprendre l'amour qu'il avoit pour les ouvrages d'Aristote ; il les lisoit nuit & jour , & y trouvoit toujours un nouveau plaisir. On a raison de dire qu'il faut que la passion & le préjugé s'en mêlassent ; car il est certain que dans quelques ouvrages d'Aristote , les plaisirs qu'un homme d'esprit peut goûter sont bientôt épuisés. Alexandre Piccolomini a été

le premier qui ait écrit la philosophie en langue vulgaire : cela lui attira les reproches de plusieurs savans , qui crurent la philosophie d'Aristote profanée. À peine ces superstitieux l'osoient-ils l'écrire en latin ; à les entendre , le Grec seul étoit digne de renfermer de si grandes beautés. Que diroient-ils aujourd'hui s'ils revenoient ? Notre philosophie les surprendroit bien ; ils verroient que les plus petits écoliers se moquent des opinions qu'ils ont tant respectées. Comment se peut-il faire que les hommes , qui aiment naturellement l'indépendance , aient fléchi le genou si long-temps devant Aristote ? C'est un problème qui mériteroit la plume d'un homme d'esprit pour le résoudre : cela me surprend d'autant plus , qu'on écrivoit déjà contre la religion. La révélation gênoit ; on ne vouloit pas captiver son esprit sous les prophètes , sous les évangélistes , sous Saint Paul : ses épîtres pourtant contiennent une meilleure philosophie que celle d'Aristote : je ne suis pas surpris de voir aujourd'hui des incrédules : Descartes a appris à n'admettre rien qui ne soit prouvé très-clairement. Ce philosophe , qui connoissoit le prix de la soumission , la refusa à tous les philosophes anciens. L'intérêt ne le guidait pas ; car , par ses principes , on a cru ne devoir le suivre que lorsque ses raisons étoient bonnes. Je conçois comment on a étendu cet examen à toutes choses , même jusqu'à la religion : mais que dans un temps où tout en philosophie se jugeoit par autorité , on examinât la religion , voilà ce qui est extraordinaire.

François Piccolomini fut encore un de ceux  
qui

firent honneur à la philosophie péripatéticienne. Il semble que son esprit vouloit sortir des entraves où il étoit. L'autorité d'Aristote ne lui suffisoit pas : il osa aussi penser comme Platon ; ce qui lui attira sur le bras le fougéux Zaborella. Leur dispute fut singulière ; ce n'étoit point sur les principes de la morale qu'ils dispuoient, mais sur la façon de la traiter. Piccolomini vouloit qu'on la traitât synthétiquement ; c'est - à - dire , qu'on partît des principes pour arriver aux conclusions. Zaborella disoit qu'à la vérité dans l'ordre de la nature on procédoit ainsi , mais qu'il n'en étoit pas de même de nos connoissances ; qu'il falloit commencer par les effets pour arriver aux causes ; & toute son attention étoit à démontrer qu'Aristote avoit pensé ainsi ; croyant bien avoir terminé la dispute s'il venoit à bout de le démontrer : mais il se trompoit. Lorsque Piccolomini étoit battu par Aristote , il se réfugioit chez Platon. Zaborella ne daignoit pas même l'y attaquer ; il auroit cru manquer au respect dû à son maître, en lui donnant un rival. Piccolomini voulut accorder ces deux philosophes ensemble, il croyoit que leurs principes étoient les mêmes , & que par conséquent ils devoient s'accorder dans les conclusions. Les zélateurs d'Aristote improuverent cette conduite ; ils vouloient que leur maître fut le seul de l'antiquité qui eût bien pensé. Il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans. Les larmes qui furent versées à sa sépulture, font l'oraison funebre la plus éloquente qu'on puisse faire de lui ; car les hommes n'en aiment pas un autre précisément pour ses talens ; si le cœur lui manque ; ils se bornent à estimer l'es-

*Tome I.*

prit. François Piccolomini mérita l'estime & l'amitié de tous ses concitoyens. Nous avons de lui un commentaire sur les livres d'Aristote qui traitent du ciel, & sur ceux qui traitent de l'origine & de la mort de l'ame; un systéme de philosophie naturelle & morale, qui parut sous ce titre : *la science parfaite & philosophique de toute la nature, distribuée en cinq parties.*

Les grands étudioient alors la philosophie, quoiqu'elle ne fut pas, à beaucoup près, si agréable qu'aujourd'hui. Cyriaque Strozzi fut du nombre : il étoit de l'illustre maison de ce nom chez les Florentins. Après une éducation digne de sa haute naissance, il crut nécessaire pour sa perfection, de voyager dans les différentes parties de l'Europe. Il ne le fit point en homme qui voyage précisément pour s'amuser. Toute l'Europe devint un cabinet pour lui, où il travailloit autant & avec plus de fruit que certains savans qui croiroient perdre leur temps s'ils voyoient quelquefois le jour. De retour dans sa patrie, on le nomma professeur ; car les grands ne se croyoient pas alors déshonorés en prouvant qu'ils en favoient plus que les autres. Il fut ensuite professeur à Bologne, d'où il fut transféré à Pise ; par-tout il soutint sa réputation qui étoit fort grande. Il entreprit de donner au public le neuvième & le dixième livre de la politique d'Aristote qui sont perdus. Ils ne sont peut-être pas de la force de ceux qui sont sortis de la plume d'Aristote ; mais on peut dire qu'il y a de la finesse dans ses réflexions, de la profondeur dans ses vues, & de l'esprit semé dans tout son livre. Or, dans ce temps-là, l'esprit étoit beaucoup plus

rare que le savoir ; & je suis persuadé que tels qui brilloient alors , ne pourroient pas écrire deux lignes aujourd'hui ; il faut allier la science avec l'esprit.

André Césalpin & César Crémonin se rendirent fort illustres dans leur siècle. Il est aisé de fixer les yeux de tout le monde sur soi-même , en écrivant contre la religion , & sur-tout , lorsqu'on écrit avec esprit ; on voit que tout le monde s'empresse à acheter ces livres ; on diroit que les hommes veulent se venger de la gêne où les tient la religion , & qu'on est bien-aîsé de voir attaquer des préceptes qui sont les ennemis de toutes les passions de l'homme. Césalpin passa pour impie , & non sans raison : jamais personne n'a fait moins de cas des vérités révélées. Après les études ordinaires , il prit la résolution de devenir habile dans la médecine & dans la philosophie d'Aristote. Son génie perçant & facile lui fit faire des progrès rapides dans ces deux sciences. Sa vaste érudition couvrit un peu la tache d'impiété dont il étoit accusé ; car le Pape Clément VIII , le fit son premier médecin , & lui donna une chaire de médecine au college de Sapience : ce fut là qu'il fit connoître toute sa sagacité. Il se fit un grand nom par les différens ouvrages qu'il donna , & sur-tout par la découverte de la circulation du sang ; car il paroît en cela avoir prévenu Harvei. La justice demande que nous rapportions sur qui on se fonde pour disputer à Harvei la gloire de cette découverte. Voici comme parle Césalpin : *idcirco pulmo hauriens sanguinem , eumque per anastomosim arteriæ venali reddens quæ in sinistrum cordis ventriculum tendit , transmissio in-*

serim aere frigido per aspera arteriæ canales , qui juxta arterium venalem protenduntur , non tamen oculis communicantes , ut putavit Galenus , solo tactu temperat. Huic sanguinis circulationi ex dextro cordis ventriculo per pulmōnes in sinistrum ejusdem ventriculum , optime respondent ea quæ in dissectione apparent : nam duo sunt vasa in dextrum ventriculum desinentia , duo etiam in sinistrum ; duorum autem unum intromittit tantum , alterum educit , membranis eo ingenio constituit. Je laisse aux médecins à juger si ces paroles ne prouvent pas que Césalpin a connu la circulation du sang. La philosophie est ce qui nous intéresse le plus dans la personne de Césalpin ; puisque c'est ici de la philosophie seulement qu'il s'agit. Il s'étoit proposé de suivre Aristote à la rigueur ; aucun commentateur n'étoit une autorité suffisante pour lui. Heureux s'il avoit pu secouer celle d'Aristote même ! mais il étoit donné à la France de produire ce génie qui devoit tirer d'esclavage tous les esprits du monde. Lorsqu'il trouvoit quelque chose dans Aristote qui lui paroissoit contraire aux dogmes de la religion chrétienne , cela ne l'arrêtoit point : il poursuivoit toujours son chemin , & laissoit aux Théologiens à se tirer de ce mauvais pas. Il paroît même qu'il a prévenu Spinoza dans plusieurs de ses principes impies : c'est ce qu'on peut voir dans ses questions péripatéticiennes sur les premiers principes de la philosophie naturelle. Non-seulement il a suivi les impiétés d'Aristote ; mais on peut dire de plus qu'il a beaucoup enchéri sur ce philosophe. Voilà pourquoi plusieurs personnes distinguées dans leur siècle par leur mérite l'ont accusé d'athéisme. Nous allons dire

on peu de mots ce qui doit être repris dans Césalpin. Il faut auparavant se rappeler ce que nous avons dit sur le système de la physiologie d'Aristote ; car sans cela, il seroit difficile de nous suivre. Pour mieux faire avaler le poison, il prenoit un passage d'Aristote, & l'interprétoit à sa façon, lui faisant dire ce qu'il vouloit ; de sorte qu'il prêtoit souvent à ce philosophe ce qu'il n'avoit jamais pensé. On ne peut lire sans horreur ce qu'il dit de Dieu & de l'ame humaine ; car il a surpassé en cela les impiétés & les folies d'Averroës. Selon Césalpin, il n'y a qu'une ame dans le monde qui anime tous les corps & Dieu même ; il paroît même qu'il n'admettoit qu'une seule substance : cette ame, selon lui, est le Dieu que nous adorons ; & si on lui demande ce que sont les hommes ; il vous dira qu'ils entrent dans la composition de cet ame. Comme Dieu est un & simple ( car tout cela se trouve réuni dans cette doctrine ) il ne se comprend que lui-même ; il n'a aucune relation avec les choses extérieures, & par conséquent point de providence. Voilà les fruits de la philosophie d'Aristote, en partie, il est vrai, mal entendue, & en partie non corrigée. Car Aristote ayant enseigné que toutes choses partoient de la matière, Césalpin en conclut qu'il n'y avoit qu'une substance spirituelle. Et comme il voyoit qu'il y avoit plusieurs corps animés, il prétendit que c'étoit une partie de cette ame qui animoit chaque corps en particulier. Il se servoit de cet axiome d'Aristote, *quod in se optimum, id se ipsum intelligere*, pour nier la providence. Dans la physique, il est encore rempli d'erreurs. Selon lui,



il n'y a aucune différence entre la modification & la substance : & ce qu'il y a de singulier , il veut qu'on définisse la matiere & les différens accidens & les qualités qui les affectent. Il est sans doute dans tout cela plein de contradictions : mais on ne sauroit lui refuser d'avoir défendu quelques-unes de ses propositions avec beaucoup de subtilité & fort ingénieusement. On ne sauroit trop déplorer qu'un tel génie se soit occupé toute sa vie à des choses si inutiles. S'il avoit entrevu le vrai , quels progrès n'auroit-il point fait ? Presque tous les savans , comme j'ai déjà remarqué , reprochent le Spinosisme à Césalpin : il faut pourtant avouer qu'il y a quelques différences essentielles entre lui & ce célèbre impie. La substance unique dans les principes de Césalpin , ne regardoit que l'ame ; & dans les principes de Spinoza , elle comprend aussi la matiere : mais qu'importe , l'opinion de Césalpin ne détruit pas moins la nature de Dieu , que celle de Spinoza. Selon Césalpin , Dieu est la substance du monde. Quelle absurdité ! Il considéroit Dieu par rapport au monde , comme une poule qui couve des œufs. Il n'y a pas plus d'action du côté de Dieu pour faire aller le monde , qu'il y en a du côté de cette poule pour faire éclore ces œufs. Comme il est impossible , dit-il ailleurs , qu'une puissance soit sans sujet , aussi est-il impossible de trouver un esprit sans corps. Il est rempli de pareilles absurdités qu'il seroit superflu de rapporter.

Crémonin fut un impie dans le goût de Césalpin ; leur impiété étoit formée sur le même modele , c'est-à-dire , sur Aristote. Ces especes de

philosophes ne pouvoient pas s'imaginer qu'il fût possible qu'Aristote se fût trompé en quelque chose ; tout ce que le philosophe leur maître avoit prononcé , leur paroissoit irréfragable : voilà pourquoi tous ceux qui faisoient profession de le suivre à la rigueur , nioient l'immortalité de l'ame & la providence ; ils ne croient pas devoir profiter des lumieres que la religion Chrétienne avoit répandues sur ces deux points. Aristote ne l'avoit point pensé ; pouvoit-on mieux penser après lui ? S'ils avoient un peu réfléchi sur leur conduite , ils se seroient apperçus qu'Aristote n'étoit pas leur maître , mais leur Dieu ; car il n'est pas d'un homme de découvrir tout ce qu'on peut savoir , & de ne se tromper jamais. Avec une telle vénération pour Aristote , on doit s'imaginer aisément avec quelle fureur ils devoroient ses ouvrages. Crémonin a été un de ceux qui les ont le mieux entendus. Il se fit une grande réputation qui lui attira l'amitié & l'estime des Princes ; voilà ce que je ne comprends pas : car cette especede philosophien'avoit rien d'attrayant. Je ne serois pas surpris si les philosophes de ce temps -là avoient été tous renvoyés dans leur école ; car je sens qu'ils devoient être fort ennuyeux : mais qu'aujourd'hui ce qu'on appelle *un grand philosophe* ne soit pas bien accueilli chez les rois , qu'ils n'en fassent pas leurs amis , voilà ce qui me surprend ; car qui dit un grand philosophe aujourd'hui , dit un homme rempli d'une infinité de connoissances utiles & agréables , un homme qui est rempli de grandes vues. On nous dira que ces philosophes n'entendent rien à la politique : ne fait-on point que le train des af-

faïres est une espece de routine , & qu'il faut nécessairement y être entré pour les entendre ? Mais croit-on qu'un homme , qui par ses ouvrages est reconnu pour avoir un génie vaste & étendu , pour avoir une pénétration surprenante ; croit-on , dis-je , qu'un tel homme ne feroit pas un grand ministre si on l'employoit ? Un grand esprit est toujours actif & se porte toujours vers quelque objet ; il feroit donc quelque chose ; nous verrions certains systèmes redressés , certaines coutumes abolies , parce qu'elles sont mauvaises ; on verroit de nouvelles idées éclore & rendre meilleure la condition des citoyens ; la société en un mot se perfectionneroit , comme la philosophie se perfectionne tous les jours. Dans certains états , on est aujourd'hui , eu égard au système du bien général de la société , comme étoient ces philosophes dont je parle , par rapport aux idées d'Aristote ; il faut espérer que la nature donnera à la société ce qu'elle a déjà donné à la philosophie ; la société aura son Descartes qui renversera une infinité de préjugés , & fera rire nos derniers neveux de toutes les sottises que nous avons adoptées. Pour revenir à Crémonin , le fond de son système est le même que celui de Césalpin. Tous ces philosophes sentoient leur impiété , parce qu'il ne faut avoir que des yeux pour voir que ce qu'ils soutenoient étoit contraire aux dogmes du christianisme : mais ils croyoient rendre un hommage suffisant à la religion , en lui donnant la foi , & réservant la raison pour Aristote , partage très-désavantageux : comment sentoient-ils point que ce qui est contraire à la raison , ce que la raison trouve faux , ne sau-

soit être vrai dans la religion ? La vérité est la même dans Dieu que dans les hommes ; c'est la même source, Je ne suis plus surpris qu'ils ne rencontraient pas la vérité ; ils ne savoient ce que c'étoit : manquant par les premiers principes , il étoit bien difficile qu'ils sortissent de l'erreur qui les subjugoit,

Les philosophes dont j'ai parlé jusqu'ici sont sortis du sein de l'église romaine : il y en a eu beaucoup d'autres , sans doute : mais nous avons cru devoir nous arrêter seulement à ceux qui se sont le plus distingués. Les Protestans ont eu les leurs ainsi que les Catholiques, Il sembloit que Luther eût porté dans ce parti le dernier coup à la philosophie Péripatéticienne, en l'enveloppant dans les malédictions qu'il donnoit à la théologie scholastique : mais Luther lui-même sentit qu'il avoit été trop loin. La secte des Anabaptistes lui fit connoître qu'il avoit ouvert la porte aux enthousiastes & aux illuminés. Les armes pour les réfuter manquoient aux Luthériens , & il fallut qu'ils empruntassent celles qu'ils maudissoient dans la main des Catholiques. Mélancthon fut un de ceux qui contribua le plus au rétablissement de la philosophie parmi les Protestans. On ne savoit être dans ce temps-là que Péripatéticien, Mélancthon étoit trop éclairé pour donner dans les erreurs grossières de cette secte ; il crut donc devoir réformer la philosophie dans quelques-unes de ses parties , & en conserver le fond qu'il jugea nécessaire pour repousser les traits que lançoient les Catholiques , & en même temps pour arrêter les progrès de certaines sectes qui alloient beaucoup plus loin que les Protestans, Cet hom-

me célèbre naquit à Schwarzerd d'une famille honnête ; il reçut une fort bonne éducation. Dès ses premières années on découvrit en lui un desir insatiable d'apprendre ; les plaisirs ne l'amusoient point ; son application continuelle le rendoit grave & sérieux ; mais cela n'altéra jamais la douceur de son caractère. A l'âge de douze ans, il alla continuer ses études à Heidelberg ; il s'attira bientôt l'estime & l'amitié de tout le monde ; le comte Louis de Lowenstein le choisit pour être précepteur de ses enfans. C'est avec raison que Baillet l'a mis au nombre des enfans qui se sont distingués dans un âge peu avancé , où l'on possède rarement ce qui est nécessaire pour être savant. Mélancthon étoit naturellement éloquent, comme on le voit par ses écrits ; il cultiva avec grand soin les talens naturels qu'il avoit en ce genre. Il étudia la philosophie comme les autres ; car on n'étoit rien si on ne savoit Aristote. Il se distingua beaucoup dans les solutions qu'il donnoit aux difficultés sur les propositions morales. Il parut un aigle sur les universaux. On sera sans doute surpris de voir que je loue Mélancthon par ces endroits ; on s'en moque aujourd'hui , & avec raison : mais on doit louer un homme d'avoir été plus loin que tout son siècle. C'étoient alors les questions à la mode , on ne pouvoit donc se dispenser de les étudier ; & lorsqu'on excelloit par-dessus les autres , on ne pouvoit manquer d'avoir beaucoup d'esprit ; car les premiers hommes de tous les siècles seront toujours de grands hommes , quelques absurdités qu'ils aient dites. Il faut voir , dit M. de Fontenelle , d'où ils sont partis : un homme qui grimpe sur une montagne escar-

pée pourra bien être aussi léger qu'un homme qui , dans la plaine , fera six fois plus de chemin que lui. Mélancthon avoit pourtant trop d'esprit pour ne pas sentir que la philosophie d'Aristote étendoit trop loin ses droits ; il désapprouva ces questions épineuses , difficiles & inutiles , dont tout le monde se tourmentoit l'esprit ; il s'aperçut qu'une infinité de folies étoient cachées sous de grands mots , & qu'il n'y avoit que leur habit philosophique qui pût les faire respecter. Il est très-évident qu'à force de mettre des mots dans la tête , on en chasse toutes les idées ; on se trouve fort savant , & on ne fait rien ; on croit avoir la tête pleine , & on n'y a rien. Ce fut un moine qui acheva de le convaincre du mauvais goût qui tyrannisoit tous les hommes : ce moine un jour ne sachant pas un sermon qu'il devoit prêcher , ou ne l'ayant pas fait , pour y suppléer imagina d'expliquer quelques questions de la morale d'Aristote ; il se servit de tous les termes de l'art : on sent aisément combien cette exhortation fut utile , & quelle onction il y mit. Mélancthon fut indigné de voir que la barbarie alloit jusques-là : heureux si dans la suite il n'avoit pas fait un crime à l'église entière de la folie d'un particulier , qu'elle a désavouée dans tous les temps , comme elle désavoue tous les jours les extravagances que font des zélés ! Il finit ses études à l'âge de dix-sept ans , & se mit à expliquer en particulier aux enfans , Tércence & Virgile : quelque temps après on le chargea d'une harangue , ce qui lui fit lire attentivement Cicéron & Tite-Livre ; il s'en acquitta en homme de beaucoup d'esprit , & qui s'étoit nourri

des meilleurs auteurs. Mais ce qui surprit le plus Mélancthon qui étoit , comme je l'ai déjà dit , d'un caractère fort doux , c'est lorsqu'il vit pour la première fois les disputes des différentes sectes ; alors celles des Nominaux & des Réels fermentoient beaucoup : après plusieurs mauvaises raisons de part & d'autre , & cela parce qu'on n'en sauroit avoir de bonnes là-dessus , les meilleurs poignets restoient victorieux ; tous d'un commun accord dépouilloient la gravité philosophique , & se battoient indécemment : heureux si dans le tumulte quelque coup bien appliqué avoit pu faire un changement dans leur tête ; car si , comme le remarque un homme d'esprit , un coup de doigt d'une nourrice pouvoit faire de Pascal un sot , pourquoi un trépané ne pourroit-il pas devenir un homme d'esprit ? Les accoucheurs de ce temps-là n'étoient pas sans doute si habiles qu'à présent , & je crois que le long triomphe d'Aristote leur est dû. Mélancthon fut appelé par l'électeur de Saxe , pour être professeur en Grec. L'erreur de Luther faisoit alors beaucoup de progrès ; Mélancthon connut ce dangereux hérésiarque ; & comme il cherchoit quelque chose de nouveau , parce qu'il sentoît bien que ce qu'on lui avoit appris n'étoit pas ce qu'il falloit savoir , il avala le poison que lui présenta Luther ; il s'égara. C'est avec raison qu'il cherchoit quelque chose de nouveau : mais ce ne devoit être qu'en philosophie, ce n'étoit pas la religion qui demandoit un changement ; on ne fait point une nouvelle religion comme on fait un nouveau système. Il ne peut même y avoir une réforme sur la religion ; elle présente des

choses si extraordinaires à croire , que si Luther avoit eu droit de la reformer , je la réformerois encore , parce que je me persuaderois aisément qu'il a oublié bien des choses : ce n'est que parce que je fais qu'on ne peut y toucher , que je m'en tiens à ce qu'on me propose. Mélancthon , depuis sa connoissance avec Luther , devint sectaire & un sectaire ardent , & par conséquent son esprit fut enveloppé du voile de l'erreur ; ses vues ne purent plus s'étendre comme elles auroient fait s'il ne s'étoit pas livré à un parti ; il prêchoit , il catéchisoit , & enfin il n'abandonna Aristote en quelque chose , que pour suivre Luther , qui lui étoit d'autant moins préférable qu'il attaquoit plus formellement la religion. Luther répandit quelques nuages sur l'esprit de Mélancthon , à l'occasion d'Aristote ; car il ne rougit pas après les leçons de Luther , d'appeler Aristote *un vain sophiste* : mais il se reconcilia bientôt ; & malgré les apologies qu'il fit du sentiment de Luther , il contribua beaucoup à rétablir la philosophie parmi les Protestans. Il s'aperçut que Luther condamnoit plutôt la scholastique que la philosophie ; ce n'étoit pas en effet aux philosophes que cet hérésiarque avoit à faire , mais aux théologiens ; & il faut avouer qu'il s'y étoit bien pris en commençant par rendre leurs armes odieuses & méprisables. Mélancthon détestoit toutes les autres sectes des philosophes , le seul péripatétisme lui paroissoit soutenable ; il rejettoit également le Stoïcisme , le Scepticisme & l'Epicurisme. Il recommandoit à tout le monde la lecture de Platon , à cause de l'abondance qui s'y trouve , à cause de ce qu'il dit sur la nature de Dieu



& de la belle diction ; mais il préféreroit Aristote pour l'ordre & pour la méthode. Il écrivit la vie de Platon & celle d'Aristote ; on pourra voir aisément son sentiment en les lisant : je crois qu'on ne fera pas fâché que je transcrive ici quelques traits tirés de ses harangues , elles sont rares ; & d'ailleurs on verra de quelle façon s'exprimoit cet homme si fameux , & dont les discours ont fait tant d'impression : *Cum eam , dit-il , quam toties Plato prædicat methodum , non sæpè adhibeat , & evagetur aliquando liberius in disputando , quædam etiam figuris involvat , ac volens occultet , denique cum rarè pronuntiet quid sit sentiendum ; assentior adolescentibus potius proponendum esse Aristotelem , qui artes , quas tradit , explicat integras , & methodum simpliciorè , seu filum ad regendum lectorem adhibet , & quid sit sentiendum plerumque pronuntiat : hæc in docentibus ut requirantur multæ causæ graves sunt , ut enim satis dentibus draconis à cadmo seges exorta est armatorum , qui inter se ipsi dimicarunt ; ita , si quis sera ambiguas opiniones , exoriuntur inde variæ ac perniciosæ dissensiones.* Et un peu après il dit qu'en se servant de la méthode d'Aristote , il est facile de réduire ce qui dans Platon seroit extrêmement long. Aristote , nous dit-il ailleurs , a d'autres avantages sur Platon ; il nous a donné un cours entier ; ce qu'il commence , il l'acheve : il reprend les choses d'aussi haut qu'on puisse aller , & vous mène fort loin. Aimons , conclut-il , Platon & Aristote ; le premier à cause de ce qu'il dit sur la politique , & à cause de son élégance ; le second à cause de sa méthode : il faut pourtant les lire tous les deux avec précaution , & bien

distinguer ce qui est contraire à la doctrine que nous lisons dans l'évangile. Nous ne saurions nous passer d'Aristote dans l'église, dit encore Mélancthon, parce que c'est le seul qui nous apprenne à définir, à diviser & à juger; lui seul nous apprend même à raisonner; or dans l'église tout cela n'est-il pas nécessaire? Pour les choses de la vie, n'avons-nous pas besoin de bien des choses que la physique seule nous apprend? Platon en parle, à la vérité: mais on diroit que c'est un prophète qui annonce l'avenir, & non un maître qui veut instruire; au lieu que dans Aristote, vous trouvez les principes, & il en tire lui-même les conséquences. Je demande seulement, dit Mélancthon, qu'on s'attache aux choses que dit Aristote, & non aux mots; qu'on abandonne ces vaines subtilités, & qu'on ne se serve de distinctions que lorsqu'elles seront nécessaires pour faire que la difficulté ne regarde point ce que vous défendez, au lieu que communément on distingue, afin de vous faire perdre de vue ce qu'on soutenoit: est-ce le moyen d'éclaircir les matières? Nous en avons, je crois, assez dit pour démontrer que ce n'est pas sans raison que nous avons compris Mélancthon au nombre de ceux qui ont rétabli la philosophie d'Aristote. Nous n'avons pas prétendu donner sa vie; elle renferme beaucoup plus de circonstances intéressantes que celles que nous avons rapportées: c'est un grand homme, & qui a joué un très-grand rôle dans le monde: mais sa vie est très-connue, & ce n'étoit pas ici le lieu de l'écrire.

Nicolas Taurell a été un des plus célèbres phi-

losofes parmi les Protestans , il naquit de parens dont la fortune ne faisoit pas espérer à Taurrell une éducation telle que son esprit la demandoit : mais la facilité & la pénétration qu'on aperçut en lui , fit qu'on engagea le duc de Virtemberg à fournir aux frais. Il fit des progrès extraordinaires , & jamais personne n'a moins trompé ses bienfaiteurs que lui. Les différens des Catholiques avec les Protestans l'empêcherent d'embrasser l'état ecclésiastique. Il se fit médecin , & c'est ce qui arrêta sa fortune à la cour de Virtemberg. Le duc de Virtemberg desiroit l'avoir auprès de lui , pour lui faire défendre le parti de la reforme qu'il avoit embrassé , & c'est en partie pour cela qu'il avoit fourni aux frais de son éducation : mais on le soupçonna de pencher pour la confession d'Ausbourg ; peut-être n'étoit-il pour aucun parti : de quelque religion qu'il fût , cela ne fait rien à la philosophie. Voilà pourquoi nous ne discutons pas cet article exactement. Après avoir professé long-temps la médecine à Bâle , il passa à Strasbourg ; & de cette ville , il revint à Bâle pour y être professeur de morale. De-là il passa en Allemagne où il s'acquit une grande réputation : son école étoit remplie de Barons & de Comtes qui venoient l'entendre. Il étoit si désintéressé , qu'avec toute cette réputation & ce concours pour l'écouter , il ne devint pas riche. Il mourut de la peste , âgé de 59 ans. Ce fut un des premiers hommes de son temps ; car il osa penser seul , & il ne se laissa jamais gouverner par l'autorité : on découvre par tous ses écrits une certaine hardiesse dans ses pensées & dans ses opinions. Jamais personne n'a mieux  
faisi

faisi une difficulté , & ne s'en est mieux servi contre ses adversaires, qui communément ne pouvoient pas tenir contre lui. Il fut grand ennemi de la philosophie de Césalpin : on découvre dans tous les écrits qu'il étoit fort content de ce qu'il faisoit ; l'amour-propre s'y montre un peu trop à découvert , & on y apperçoit quelquefois une présomption insupportable. Il regardoit du haut de son esprit tous les philosophes qui l'avoient précédé , si on en excepte Aristote & quelques anciens. Il examina la philosophie d'Aristote , & il y apperçut plusieurs erreurs ; il eut le courage de les rejeter , & assez d'esprit pour le faire avec succès. Il est beau de lui entendre dire dans la préface de la *Méthode de la médecine de prédication* , car tel est le titre du livre : » Je m'at-

» tache à venger la doctrine de Jesus-Christ , &  
» je n'accorde à Aristote rien de ce que Jesus-  
» Christ paroît lui refuser : je n'examine pas même  
» ce qui est contraire à l'évangile , parce  
» qu'avant tout examen , je suis assuré que cela  
» est faux ». Tous les philosophes devroient avoir dans l'esprit que leur philosophie ne doit point être opposée à la religion ; toute leur raison doit s'y briser , parce que c'est un édifice appuyé sur l'immuable vérité. Il faut avouer qu'il est difficile de saisir son système philosophique. Je sais seulement qu'il méprisoit beaucoup tous les commentateurs d'Aristote , & qu'il avoue que la philosophie Péripatéticienne lui plaisoit beaucoup , mais corrigée & rendue conforme à l'évangile ; c'est pourquoi je ne crois pas qu'on doive l'effacer du catalogue des Péripatéticiens , quoiqu'il l'ait réformée en plusieurs endroits. Un esprit aussi

hardi que le sien ne pouvoit manquer de laisser échapper quelques paradoxes : ses adversaires s'en sont servis pour prouver qu'il étoit athée : mais en vérité, le respect qu'il témoigne par-tout à la religion, & qui certainement n'étoit point simulé, doit le mettre à l'abri d'une pareille accusation. Il ne prévoyoit pas qu'on pût tirer de pareilles conséquences des principes qu'il avançoit ; car je suis persuadé qu'il les auroit retracés, ou les auroit expliqués de façon à satisfaire tout le monde. Je crois qu'on doit être fort réservé sur l'accusation d'athéisme ; & on ne doit jamais conclure, sur quelques propositions hasardées, qu'un homme est athée : il faut consulter tous ses ouvrages ; & l'on peut assurer que s'il l'est réellement, son impiété se fera sentir par-tout.

Michel Piccart brilloit vers le temps de Nicolas Taureill ; il professa de bonne heure la logique, & s'y distingua beaucoup ; il suivit le torrent, fut Péripatéticien. On lui confia, après ses premiers essais, la chaire de métaphysique & de poésie, cela paroît assez disparate ; & je n'augure guère bien d'un temps où on donne une chaire pour la poésie à un Péripatéticien : mais enfin il étoit peut-être le meilleur dans ce temps-là, & il n'y a rien à dire, lorsqu'on vaut mieux que tous ceux de son temps. Je ne comprends pas comment dans un siècle où on payoit si bien les savans, Piccart fut si pauvre ; car il lutta toute sa vie contre la pauvreté ; & il fit bien connoître par sa conduite que la philosophie de son cœur & de son esprit valoit mieux que celle qu'il dictoit dans les écoles. Il fit un grand nombre d'ou-

vrages, & tous fort estimés de son vivant. Nous avons de lui 51 dissertations, où il fait connoître qu'il possédoit Aristote supérieurement. Il fit aussi le manuel de la philosophie d'Aristote, qui eut beaucoup de cours; la réputation de Piccart subsiste encore; &, ce qui ne peut guère se dire des ouvrages de ce temps-là, on trouve à profiter dans les siens.

Corneille Martini naquit à Anvers; il y fit ses études, & avec tant de distinction, qu'on l'attira immédiatement à Amsterdam, pour y professer la philosophie. Il étoit subtil, capable d'embarasser un homme d'esprit, & se tiroit aisément de tout en bon Péripatéticien. Le duc de Brunswick jeta les yeux sur lui pour l'envoyer au colloque de Ratisbonne. Gretzer, qui étoit aussi député à ce colloque pour le parti des Protestans, trouva mauvais qu'on lui associât un professeur de philosophie, dans une dispute où on ne devoit agiter que des questions de théologie; c'est ce qui lui fit dire lorsqu'il vit Martini dans l'assemblée, *quid Saül inter prophetas?* A quoi Martini répondit, *asnam patris sui.* Dans la suite Martini fit bien connoître que Gretzer avoit eu tort de se plaindre d'un tel second. Il fut très-zélé pour la philosophie d'Aristote; il travailla toute sa vie à la défendre contre les assauts qu'on commençoit déjà à lui livrer. C'est ce qui lui fit prendre les armes contre les partisans de Ramus; & on peut dire que ce n'est que par des efforts redoublés que le Péripatétisme se soutint. Il étoit prêt à disputer contre tout le monde: jamais de sa vie il n'a refusé un cartel philosophique. Il mourut âgé de 54 ans, un peu martyr du Péripatétisme;

car il avoit altéré sa fanté , soit par le travail opiniâtre pour défendre son cher maître , soit par ses disputes de vive voix , qui infailliblement usèrent sa poitrine. Nous avons de lui l'analyse logique , & le commentaire logique contre les Ramistes , un système de philosophie morale & de métaphysique. Je ne fais point ici mention de ses différens écrits sur la théologie , parce que je ne parle que de ce qui regarde la philosophie.

Hermannus Corringius est un des plus savans hommes que l'Allemagne ait produits. On pourroit le louer par plusieurs endroits : mais je m'en tiendrai à ce qui regarde la philosophie ; il s'y distingua si fort , qu'on ne peut se dispenser d'en faire mention avec éloge dans cette histoire. Le duc Ulric de Brunswic le fit professeur dans son université ; il vint dans un mauvais temps , les guerres désoloient toute l'Europe : ce fléau affligoit toutes les différentes nations ; il est difficile avec de tels troubles de donner à l'étude le temps qui est nécessaire pour devenir savant. Il trouva pourtant le moyen de devenir un des plus savans hommes qui aient jamais paru. Le plus grand éloge que j'en puisse faire , c'est de dire qu'il fut écrit par M. Colbert sur le catalogue des savans que Louis-le-Grand récompensa. Ce grand Roi lui témoigna par ses largesses, au fond de l'Allemagne, le cas qu'il faisoit de son mérite. Il fut Péripatéticien , & se plaignoit lui-même de ce que le respect qu'il avoit pour ce que ses maîtres lui avoient appris, alloit un peu trop loin. C'en est pas qu'il n'osât examiner les opinions d'Aristote : mais le préjugé se mettant toujours de la partie , ces sortes d'examens ne le conduisoient pas à de nouvelles

découvertes. Il pensoit sur Aristote, & sur la façon dont il falloit l'étudier, comme Mélancthon. Voici comme il parle des ouvrages d'Aristote : » il manque beaucoup de choses dans la » philosophie morale d'Aristote que j'y desire- » rois ; par exemple, tout ce qui regarde le droit » naturel, & que je crois devoir être traité dans » la morale, puisque c'est sur le droit naturel que » toute la morale est appuyée. Sa méthode me » paroît mauvaise & ses argumens foibles ». Il étoit difficile en effet qu'il pût donner une bonne morale, puisqu'il nioit la providence, l'immortalité de l'ame, & par conséquent un état à venir où on punit le vice & où on récompense la vertu. Quelles vertus veut-on admettre en niant les premières vérités ? Pourquoi donc ne cherchois-je pas à être heureux dans ce monde-ci, puisqu'il n'y a rien à espérer pour moi dans l'autre ? Dans les principes d'Aristote, un homme qui se sacrifie pour la patrie, est fou. L'amour de soi-même est avant l'amour de la patrie ; & on ne place ordinairement l'amour de la patrie avant l'amour de soi-même, que parce qu'on est persuadé que la préférence que l'on donne à l'intérêt de la patrie sur le sien est récompensée. Si je meurs pour la patrie, & que tout meure avec moi, n'est-ce pas la plus grande de toutes les folies ? Quiconque pensera autrement, fera plus attention aux grands mots de *patrie*, qu'à la réalité des choses. Corringius s'éleva pourtant un peu trop contre Descartes : il ne voyoit rien dans sa physique de raisonnable, & celle d'Aristote le satisfaisoit. Que ne peut pas le préjugé sur l'esprit ! Il n'approuvoit Descartes qu'en ce qu'il rejettoit



les formes substantielles. Les Allemands ne pouvoient pas encore s'accoutumer aux nouvelles idées de Descartes ; ils ressembloient à des gens qui ont eu les yeux bandés pendant long-temps , & auxquels on ôte le bandeau : leurs premières démarches sont timides ; ils refusent de s'appuyer sur la terre qu'ils découvrent ; & tel aveugle qui dans une heure traverse tout Paris , seroit peut-être plus d'un jour à faire le même chemin si on lui rendoit la vue tout-d'un-coup. Corringius mourut , & le Péripatétisme expira presque avec lui. Depuis il ne fit que languir , parce que ceux qui vinrent après , & qui le défendirent , ne pouvoient être de grands hommes : il y avoit alors trop de lumière pour qu'un homme d'esprit pût s'égarer. Voilà à peu près le commencement , les progrès & la fin du Péripatétisme. Je ne pense pas qu'on s'imagine que j'aie prétendu nommer tous ceux qui se sont distingués dans cette secte : il faudroit des volumes immenses pour cela , parce qu'autrefois , pour être un homme distingué dans son siècle , il falloit se signaler dans quelque secte de philosophie ; & tout le monde sait que le Péripatétisme a long-temps dominé. Si un homme passoit pour avoir du mérite , on commençoit par lui proposer quelque argument , *in baroco* très-souvent , afin de juger si sa réputation étoit bien fondée. Si Racine & Corneille étoient venus dans ce temps-là , comme on n'auroit trouvé aucun *ergo* dans leurs tragédies , ils auroient passé pour des ignorans , & par conséquent pour des hommes de peu d'esprit. Heureux notre siècle de penser autrement !

## PHILOSOPHIE

DES

## ASIATIQUES EN GÉNÉRAL.

**T**ous les habitans de l'Asie sont ou Mahometans , ou Païens , ou Chrétiens. La secte de Mahomet est sans contredit la plus nombreuse : une partie des peuples qui composent cette partie du monde a conservé le culte des idôles ; & le peu de Chrétiens qu'on y trouve sont schismatiques , & ne sont que le reste des anciennes sectes , & sur-tout de celle de Nestorius. Ce qui paroîtra d'abord surprenant , c'est que ces derniers sont les plus ignorans de tous les peuples de l'Asie , & peut-être les plus dominés par la superstition. Pour les Mahometans , on fait qu'ils sont partagés en deux sectes. La premiere est celle d'*Aboubecre* , & la seconde est celle d'*Ali*. Elle se haïssent mutuellement , quoique la différence qu'il y a entr'elles , consiste plutôt dans des cérémonies & dans des dogmes accessoiress , que dans le fond de la doctrine. Parmi les Mahometans , on en trouve qui ont conservé quelques dogmes des anciennes sectes philosophiques , & sur-tout de l'ancienne philosophie orientale. Le célèbre Bernier qui a vécu longtemps parmi ces peuples , & qui étoit lui-même très-verté dans la philosophie , ne nous permet pas d'en douter. Il dit que les Soufis Persans , qu'il appelle *Cabalistes* , » prétendent que Dieu , » ou cet être souverain , qu'ils appellent *achar* , *immobile* , *immuable* , a non seulement produit ,

H 4

» ou tiré les ames de sa propre substance ; mais  
» généralement encore tout ce qu'il y a de matériel  
» & de corporel dans l'univers , & que cette pro-  
» duction ne s'est pas faite simplement à la façon  
» des causes efficientes , mais à la façon d'une arai-  
» gnée , qui produit une toile qu'elle tire de son nom-  
» bril , & qu'elle répand quand elle veut. La créa-  
» tion n'est donc autre chose , suivant ces docteurs ,  
» qu'une extraction & extension que Dieu fait de  
» sa propre substance , de ces rets qu'il tire com-  
» me de ses entrailles , de même que la destruc-  
» tion n'est autre chose qu'une simple reprise qu'il  
» fait de cette divine substance , de ces divins  
» rets dans lui-même ; en sorte que le dernier jour  
» du monde qu'ils appellent *maperlé* , ou *pralea* ,  
» dans lequel ils croient que tout doit être dé-  
» truit , ne sera autre chose qu'une reprise géné-  
» rale de tous ces rets , que Dieu avoit ainsi tirés  
» de lui-même. Il n'y a donc rien , disent-ils ,  
» de réel & d'effectif dans tout ce que nous croyons  
» voir , entendre , flairer , goûter & toucher :  
» l'univers n'est qu'une espece de songe & une  
» pure illusion , en tant que toute cette multipli-  
» cité & diversité de choses qui nous frappent ,  
» ne sont qu'une seule unique & même chose ,  
» qui est Dieu même ; comme tous les nombres  
» divers que nous connoissons , dix , vingt , cent ,  
» & ainsi des autres , ne sont enfin qu'une même  
» unité répétée plusieurs fois ». Mais si vous leur  
demandez quelque raison de ce sentiment , ou  
qu'ils vous expliquent comment se fait cette for-  
tie , & cette reprise de substance , cette extension ,  
cette diversité apparente , ou comment il se peut  
faire que Dieu n'étant pas corporel , mais sim-

ple, comme ils l'avouent, & incorruptible, il soit néanmoins divisé en tant de portions de corps & d'ame, ils ne vous paieront jamais que de belles comparaisons; que Dieu est comme un océan immense, dans lequel se mouvroient plusieurs fioles pleines d'eau; que les fioles, quelque part qu'elles pussent aller, se trouveroient toujours dans le même océan, dans la même eau, & que venant à se rompre, l'eau qu'elles contenoient, se trouveroit en même temps unie à son tout, à cet océan dont elles étoient des portions: ou bien ils vous diront, qu'il en est de Dieu comme de la lumière, qui est la même partout l'univers, & qui ne laisse pas de paroître de cent façons différentes, selon la diversité des objets où elle tombe, ou selon les diverses couleurs & figures des verres par où elle passe. Ils ne vous paieront, dis-je, que de ces sortes de comparaisons, qui n'ont aucun rapport avec Dieu, & qui ne sont bonnes que pour jeter de la poudre aux yeux d'un peuple ignorant; & il ne faut pas espérer qu'ils répliquent solidement, si on leur dit que ces fioles se trouveroient véritablement dans un eau semblable, mais non pas dans la même, & ainsi de tant d'autres objections qu'on leur fait. Ils reviennent toujours aux mêmes comparaisons, aux belles paroles, ou comme les Soufis, aux belles poésies de leur *Goulthén-raz*.

Voilà la doctrine des Pendets, Gentils des Indes; & c'est cette doctrine qui fait encore à présent la cabale des Soufis & de la plupart des gens de lettres persans, & qui se trouve expliquée en vers persiens, si relevés & si emphatiques dans

leur *Goult-hen-raz*, ou *Parterre des mystères*. C'étoit la doctrine de Fludd, que le célèbre Gassendi a si doctement réfutée: or, pour peu qu'on connoisse la doctrine de Zoroastre & la philosophie orientale, on verra clairement qu'elles ont donné naissance à celle dont nous venons de parler.

Après les Perses, viennent les Tartares, dont l'empire est le plus étendu dans l'Asie; car ils occupent toute l'étendue du pays qui est entre le Mont-Caucase & la Chine. Les relations des voyageurs sur ces peuples sont si incertaines, qu'il est extrêmement difficile de savoir s'ils ont jamais eu quelque teinture de philosophie. On fait seulement qu'ils croupissent dans la plus grossière superstition, & qu'ils sont ou Mahométans ou idolâtres. Mais comme on trouve parmi eux de nombreuses communautés de prêtres, qu'on appelle *Lamas*, on peut demander avec raison, s'ils sont aussi ignorans dans les sciences, que les peuples grossiers qu'ils sont chargés d'instruire: on ne trouve pas de grands éclaircissemens sur ce sujet dans les auteurs qui en ont parlé. Le culte que ces lamas rendent aux idôles est fondé, sur ce qu'ils croient qu'elles sont les images des émanations divines, & que les ames qui sont aussi émanées de Dieu habitent dans elles. Tous ces lamas ont au dessus d'eux un grand prêtre appelé *le grand Lama*, qui fait sa demeure ordinaire sur le sommet d'une montagne. On ne sauroit imaginer le profond respect que les Tartares idolâtres ont pour lui; ils le regardent comme immortel, & les prêtres subalternes entretiennent cette erreur par leurs supercheries. Enfin tous les voyageurs conviennent que les Tarta-

res sont, de tous les peuples de l'Asie, les plus grossiers, les plus ignorans & les plus superstitieux. La loi naturelle y est presque éteinte; il ne faut donc pas s'étonner s'ils ont fait si peu de progrès dans la philosophie.

Si de la Tartarie on passe dans les Indes, on n'y trouvera guere moins d'ignorance & de superstition; jusques-là que quelques auteurs ont eru que les Indiens n'avoient aucune connoissance de Dieu: ce sentiment ne nous paroît pas fondé. En effet, Abraham Rogers raconte que les Bramines reconnoissent un seul & suprême Dieu, qu'ils nomment *Vistnou*, que la premiere & la plus ancienne production de ce Dieu, étoit une divinité inférieure appelée *Brama*, qu'il forma d'une fleur qui flottoit sur le grand abyme avant la création du monde; que la vertu, la fidélité & la reconnoissance de Brama avoient été si grandes, que Vistnou l'avoit doué du pouvoir de créer l'univers. Le détail de leur doctrine est rapporté par différens auteurs avec une variété fort embarrassante pour ceux qui cherchent à démêler la vérité; variété qui vient en partie de ce que les Bramines sont fort réservés avec les étrangers; mais principalement de ce que les voyageurs sont peu versés dans la langue de ceux dont ils se mêlent de rapporter les opinions. Mais du moins il est constant, par les relations de tous les modernes, que les Indiens reconnoissent une ou plusieurs divinités.

Nous ne devons pas oublier ici de parler de Budda ou Xekia, si célèbre parmi les Indiens, auxquels il enseigna le culte qu'on doit rendre à la divinité, & que ces peuples regardent com-

me le plus grand philosophe qui ait jamais existé : son histoire se trouve si remplie de fables & de contradictions , qu'il seroit impossible de les concilier. Tout ce que l'on peut conclure de la diversité des sentimens que les auteurs ont eu à ce sujet , c'est que Xekia parut dans la partie méridionale des Indes , & qu'il se montra d'abord aux peuples qui habitoient sur les rivages de l'océan ; que de-là il envoya ses disciples dans toutes les Indes , où ils répandirent sa doctrine.

Les Indiens & les Chinois attestent unanimement que cet imposteur avoit deux sortes de doctrines ; l'une faite pour le peuple ; l'autre secrète , qu'il ne révéla qu'à quelques-uns de ses disciples. Le Comte , la Loubere , Bernier , & sur-tout Kempfer , nous ont suffisamment instruits de la première qu'on nomme *exotérique*. En voici les principaux dogmes.

1°. Il y a une différence réelle entre le bien & le mal.

2°. Les ames des hommes & des animaux sont immortelles , & ne different entr'elles qu'à raison des sujets ou elles se trouvent.

3°. Les ames des hommes , séparées de leurs corps , reçoivent ou la récompense de leurs bonnes actions dans un séjour de délices , ou la punition de leurs crimes dans un séjour de douleurs.

4°. Le séjour des bienheureux est un lieu où ils goûteront un bonheur qui ne finira point , & ce lieu s'appelle pour cela *gokurakf*.

5°. Les Dieux different entr'eux par leur nature , & les ames des hommes par leurs mérites ; par conséquent le degré de bonheur dont

elles jouiront dans les champs élysées ; répondra au degré de leurs mérites : cependant la mesure de bonheur que chacune d'elles aura en partage sera si grande , qu'elles ne souhaiteront point d'en avoir une plus grande.

6°. Amida est le Gouverneur de ces lieux heureux , & le protecteur des ames humaines , surtout de celles qui sont destinées à jouir d'une vie éternellement heureuse ; c'est le seul médiateur qui puisse faire obtenir aux hommes la remission de leurs péchés & la vie éternelle. (*Plusieurs Indiens & quelques Chinois rapportent cela à Xekia lui-même.*)

7°. Amida n'accordera ce bonheur qu'à ceux qui auront suivi la loi de Xekia , & qui auront mené une vie vertueuse.

8°. Or, la loi de Xekia renferme cinq préceptes généraux , de la pratique desquels dépend le salut éternel : le premier , qu'il ne faut rien tuer de ce qui est animé ; 2°. qu'il ne faut rien voler ; 3°. qu'il faut éviter l'inceste ; 4°. qu'il faut s'abstenir du mensonge , 5°. & sur-tout des liqueurs fortes. Ces cinq préceptes sont fort célèbres dans toute l'Asie méridionale & orientale. Plusieurs lettrés les ont commentés , & par conséquent obscurcis ; car on les a divisés en dix conseils pour pouvoir acquérir la perfection de la vertu ; chaque conseil a été subdivisé en cinq *go-fiak-kai* , ou instructions particulières , qui ont rendu la doctrine de Xekia extrêmement subtile.

9°. Tous les hommes , tant séculiers qu'ecclésiastiques , qui se seront rendus indignes du bonheur éternel , par l'iniquité de leur vie , seront envoyés après leur mort dans un lieu horrible



appelé *dfigokf*, où ils souffriront des tourmens qui ne seront point éternels, mais qui dureront un certain temps indéterminé : ces tourmens répondront à la grandeur des crimes, & seront plus grands à mesure qu'on aura trouvé plus d'occasions de pratiquer la vertu, & qu'on les aura négligées.

10°. Jemma-o est le gouverneur & le juge de ces prisons affreuses ; il examinera toutes les actions des hommes, & les punira par des tourmens différens.

11°. Les ames des damnés peuvent recevoir quelque soulagement de la vertu de leurs parens & de leurs amis ; & il n'y a rien qui puisse leur être plus utile que les prières & les sacrifices pour les morts, faits par les prêtres & adressés au grand pere des miséricordes, Amida.

12°. L'intercession d'Amida fait que l'inexorable juge des enfers tempère la rigueur des ses arrêts, & rend les supplices des damnés plus supportables, en sauvant pourtant sa justice, & qu'il les renvoie dans le monde le plutôt qu'il est possible.

13°. Lorsque les ames auront ainsi été purifiées, elles seront renvoyées dans le monde pour animer encore des corps, non pas des corps humains, mais les corps des animaux immondes, dont la nature répondra aux vices qui avoient infecté les damnés pendant leur vie.

14°. Les ames passeront successivement des corps vils dans des corps plus nobles, jusqu'à ce qu'elles méritent d'animer encore un corps humain, dans lequel elles puissent mériter le bonheur éternel par une vie irréprochable. Si au contraire

elles commettent encore des crimes, elles subiront les mêmes peines, la même transmigration qu'auparavant.

Voilà la doctrine que Xekia donna aux Indiens, & qu'il écrivit de sa main sur des feuilles d'arbre. Mais sa doctrine exotérique ou intérieure est bien différente. Les auteurs Indiens assurent que Xekia se voyant à son heure dernière, appella ses disciples, & leur découvrit les dogmes qu'il avoit tenus secrets pendant sa vie. Les voici tels qu'on les a tirés des livres de ses successeurs.

1°. Le vuide est le principe & la fin de toutes choses.

2°. C'est de-là que tous les hommes ont tiré leur origine, & c'est-là qu'ils retourneront après leur mort.

3°. Tout ce qui existe vient de ce principe, & y retourne après la mort; c'est ce principe qui constitue notre ame & les élémens, par conséquent toutes les choses qui vivent pensent & sentent, quelques différentes qu'elles soient par l'usage ou par la figure, ne different pas en elles-mêmes; & ne sont point distinguées de leur principe.

4°. Ce principe est universel, admirable, pur, lympide, subtil, infini; il ne peut, ni haïr, ni mourir, ni être dissous.

5°. Ce principe n'a ni vertu, ni entendement, ni puissance, ni autre attribut semblable.

6°. Son essence est de ne rien faire, de ne rien penser, de ne rien désirer.

7°. Celui qui souhaite de mener une vie innocente & heureuse, doit faire tous ses efforts

pour se rendre semblable à son principe, c'est-à-dire, qu'il doit dompter, ou plutôt éteindre toutes ses passions, afin qu'il ne soit troublé ou inquiété par aucune chose.

8°. Celui qui aura atteint ce point de perfection sera absorbé dans des contemplations sublimes, sans aucun usage de son entendement, & il jouira de ce repos divin qui fait le comble du bonheur.

9°. Quand on est parvenu à la connoissance de cette doctrine sublime, il faut laisser au peuple la doctrine exotérique, ou du moins ne s'y prêter qu'à l'extérieur.

Il est fort vraisemblable que ce système a donné naissance à une secte fameuse parmi les Japonois, laquelle enseigne qu'il n'y a qu'un principe de toutes choses ; que ce principe est clair, lumineux, incapable d'augmentation ni de diminution, sans figure, souverainement parfait, sage, mais dépourvu de raison ou d'intelligence, étant dans une parfaite inaction, & souverainement tranquille, comme un homme dont l'attention est fortement fixée sur une chose sans penser à aucune autre : ils disent encore que ce principe est dans tous les êtres particuliers, & leur communique son essence en telle manière qu'elles sont la même chose avec lui, & qu'elles se résolvent en lui quand elles sont détruites.

Cette opinion est différente du Spinosisme, en ce qu'elle suppose que le monde a été autrefois dans un état fort différent de celui où il est à présent. Un sectateur de *Confucius* a réfuté les absurdités de cette secte par la maxime ordinaire, que rien ne peut venir de rien ; en quoi il paroît avoir

avoir supposé qu'ils enseignoient que *rien* est le premier principe de toutes choses, & par conséquent que le monde a eu un commencement, sans matière ni cause efficiente : mais il est plus vraisemblable que par le mot de *vide*, ils entendoient seulement ce qui n'a pas les propriétés sensibles de la matière ; qu'ils prétendoient désigner par-là ce que les modernes expriment par le terme d'*espace*, qui est un être très-distinct du corps, & dont l'étendue indivisible, impalpable, pénétrable, immobile & infinie, est quelque chose de réel. Il est de la dernière évidence qu'un pareil être ne sauroit être le premier principe, s'il étoit incapable d'agir, comme le prétendoit Xékia. Spinoza n'a pas porté l'absurdité si loin ; l'idée abstraite qu'il donne du premier principe n'est, à proprement parler, que l'idée de l'espace qu'il a revêtu de mouvement, afin d'y joindre ensuite les autres propriétés de la matière.

La doctrine de Xékia n'a pas été inconnue aux Juifs modernes ; leurs cabalistes expliquent l'origine des choses, par des émanations d'une cause première, & par conséquent préexistante ; quoique peut-être sous une autre forme. Ils parlent aussi du retour des choses dans le premier être, par leur restitution dans leur premier être, comme s'ils croyoient que leur *En-Soph* ou premier être infini contenoit toutes choses, & qu'il y a toujours eu la même quantité d'êtres, soit dans l'état incréé, soit dans celui de création. Quand l'être est dans son état incréé, Dieu est simplement toutes choses : mais quand l'être devient monde, il n'augmente pas pour cela en

qualité ; mais Dieu se développe & se répand par des émanations. C'est pour cela qu'ils parlent souvent de grands & de petits vaisseaux , comme destinés à recevoir ces émanations de rayons qui sortent de Dieu , & de canaux par lesquels ces rayons sont transmis : en un mot , quand Dieu retire ces rayons , le monde extérieur périt , & toutes choses redeviennent Dieu.

L'exposé que nous venons de donner de la doctrine de Xékia pourra nous servir à découvrir sa véritable origine. D'abord , il nous paroît très-probable que les Indes ne furent point sa patrie , non-seulement parce que sa doctrine parut nouvelle dans ce pays-là , lorsqu'il l'y apporta , mais encore parce qu'il n'y a point de nation Indienne qui se vante de lui avoir donné la naissance ; & il ne faut point nous opposer ici l'autorité de la Croze , qui assure que tous les Indiens s'accordent à dire que Xékia naquit d'un roi Indien ; car Kempfer a très-bien remarqué que tous les peuples situés à l'orient de l'Asie , donnent le nom d'*Indes* à toutes les terres australes. Ce concert unanime des Indiens ne prouve donc autre chose , sinon que Xékia tiroit son origine de quelque terre méridionale. Kempfer conjecture que ce chef de secte étoit Africain , qu'il avoit été élevé dans la philosophie & dans les mystères des Egyptiens ; que la guerre qui désoloit l'Egypte l'ayant obligé d'en sortir , il se retira avec ses compagnons chez les Indiens ; qu'il se donna pour un autre Hermès , pour un nouveau législateur , & qu'il enseigna à ces peuples , non-seulement la doctrine hyéroglyphique des Epyptiens , mais encore leur doctrine mystérieuse.

Voici les raisons sur lesquelles il appuie son sentiment.

1°. La religion que les Indiens reçurent de ce législateur, a de très-grands rapports avec celle des Egyptiens ; car tous ces peuples représentoient leurs Dieux sous des figures d'animaux & d'hommes monstrueux.

2°. Les deux principaux dogmes de la religion des Egyptiens, étoient la transmigration des ames & le culte de Sérapis, qu'ils représentoient sous la figure d'un bœuf ou d'une vache. Or, il est certain que ces deux dogmes sont aussi le fondement de la religion des nations Asiâtiques. Personne n'ignore le respect aveugle que ces peuples ont pour les animaux, même les plus nuisibles, dans la persuasion où ils sont que les ames humaines sont logées dans leurs corps. Tout le monde fait aussi qu'ils rendent aux vaches des honneurs superstitieux, & qu'ils en placent les figures dans leurs temples. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que plus les nations barbares approchent de l'Egypte, plus on leur trouve d'attachement à ces deux dogmes.

3°. On trouve chez tous les peuples de l'Asie orientale la plupart des Divinités Egyptiennes, quoique sous d'autres noms.

4°. Ce qui confirme sur-tout la conjecture de Kempfer, c'est que 536 ans avant Jesus-Christ, Cambyse, roi des Perses, fit une irruption dans l'Egypte, tua Apis qui étoit le *palladium* de ce royaume, & chassa tous les prêtres du pays. Or, si on examine l'époque ecclésiastique des Siamois, qu'ils font commencer à la mort de Xékia, on verra qu'elle tombe précisément au

temps de l'expédition de Cambyse ; de-là il s'ensuit qu'il est très-probable que Xékia se retira chez les Indiens , auxquels il enseigna la doctrine de l'Egypte.

5°. Enfin , l'idole de Xékia est représentée avec un visage éthiopien & les cheveux crépus : or , il est certain qu'il n'y a que les Africains qui soient ainsi faits. Toutes ces raisons bien pesées , semblent ne laisser aucun lieu de douter que Xékia ne fût Africain , & qu'il n'ait enseigné aux Indiens les dogmes qu'il avoit lui-même puisés en Egypte.

## A T O M I S M E.

**S**TRABON, en parlant de l'érudition des Phéniciens, dit (L. XVI, pag. 521, édit. de Gen. Voyez aussi Sextus Emp. *adv. Math.* pag. 367, édit. Gen.) » S'il en faut croire Posidonius, le » dogme des atomes est ancien, & vient d'un » Sidonien nommé Moschus, qui a vécu avant la guerre de Troye ». Pythagore paroît avoir appris cette doctrine en orient; & Ecphantus, célèbre Pythagoricien, a témoigné (*apud Stobaeum*) que les unités dont Pythagore disoit que tout est composé, n'étoient que des atomes; ce qu'Aristote assure aussi en divers endroits. Empedocle, Pythagoricien, disoit de même que la nature de tous les corps ne venoit que du *mélange & de la séparation des particules*; & quoiqu'il admît les quatre élémens, il prétendoit que ces élémens étoient eux-mêmes composés d'atomes ou de corpuscules. Ce n'est donc pas sans raison que Lucrece loue si fort Empedocle, puisque sa physique est, à plusieurs égards, la même que celle d'Epicure. Pour Anaxagore, quoiqu'il fût aussi atomiste, il avoit un sentiment particulier, qui est que chaque chose étoit composée des atomes de son espèce; les os, d'atomes d'os; les corps rouges d'atomes rouges, &c.

La doctrine des atomes n'a été proprement réduite en système que par Leucippe & Démocrite: avant ces deux philosophes, elle n'avoit passé que pour une partie du système philosophique qui servoit à expliquer les phénomènes des corps. Ils allerent plus loin, & firent de ce



dogme le fondement d'un système entier de philosophie. C'est ce qui a fait que Diogene Laërce & plusieurs autres auteurs les en ont regardés comme les inventeurs. On associe ordinairement ensemble les noms de ces deux philosophes. » Leucippe, dit Aristote dans sa métaphysique, Leucippe & son compagnon Démocrite, disent que les principes de toutes choses sont le *plein* & le *vuide* (le corps & l'espace) dont l'un est quelque chose, & l'autre n'est rien; & que les causes de la variété des autres êtres sont ces trois choses, la figure, la disposition & la situation ». Il n'y a point de meilleur moyen pour se faire une idée complète de l'atomisme, que de lire le fameux poème de Lucrece: voici en peu de mots le fond de ce système, tel que nous le trouvons dans ce poète Latin & dans divers autres endroits de Cicéron où il en est parlé.

Le monde est nouveau, & tout est plein des preuves de sa nouveauté: mais la matière dont il est composé est éternelle. Il y a toujours eu une quantité immense, & réellement infinie, d'atomes ou corpuscules durs, crochus, quarrés, oblongs & de toutes figures; tous indivisibles, tous en mouvement, & faisant effort pour avancer; tous descendant & traversant le vuide: s'ils avoient toujours continué leur route de la sorte, il n'y auroit jamais eu d'assemblage, & le monde ne seroit pas: mais quelques-uns allant un peu de côté, cette légère déclinaison en ferra & accrocha plusieurs ensemble; de-là se sont formées diverses masses; un ciel, un soleil, une terre, un homme, une intelligence & une sorte

de liberté. Rien n'a été fait avec dessein : il faut bien se garder de croire que les jambes de l'homme aient été faites dans l'intention de porter le corps d'une place à une autre ; que les doigts aient été pourvus d'articulation , pour mieux saisir ce qui nous seroit nécessaire ; que la bouche ait été garnie de dents pour broyer les alimens , ni que les yeux aient été adroitement suspendus sur des muscles souples & mobiles , pour pouvoir se tourner avec agilité , & pour voir de toutes parts en un instant. Non , ce n'est point une intelligence qui a disposé ces parties afin qu'elles pussent nous servir : mais nous faisons usage de ce que nous trouvons capable de nous rendre service.

*Neve putes oculorum clara creata  
Ut videant : sed quod natum est , id procreat usum.*

Le tout s'est fait par hasard , le tout se continue , & les especes se contiennent les mêmes par hasard : le tout se dissoudra un jour par hasard : tout le système se réduit-là. (*Hist. du Ciel* , tom. II , pag. 211 & 212 ). Il seroit superflu de s'arrêter à la réfutation de cet amas d'absurdités ; ou s'il étoit nécessaire de les combattre , on peut consulter l'*Anti-Lucrece* du cardinal de Polignac.

L'ancien atomisme étoit un pur athéisme : mais on auroit tort de faire réjaillir cette accusation sur la philosophie corpusculaire en général. L'exemple de Démocrite , de Leucippe & d'Epicure , tous trois aussi grands athées qu'atomistes , a fait croire à bien des gens que dès que l'on admettoit les corpuscules , on rejettoit la doctrine qui établit des êtres immatériels , comme la Divi-

nité & les ames humaines. Néanmoins , non-seulement la Pneumatologie n'est pas incompatible avec la doctrine des atomes , mais même elle a beaucoup de liaison ensemble : aussi les mêmes principes de philosophie qui avoient conduit les anciens à reconnoître les atomes , les conduisirent aussi à croire qu'il y a des choses immatérielles , & les mêmes maximes qui leur persuaderent que les formes corporelles ne sont les entités distinctes de la substance des corps , leur persuaderent aussi que les ames ne sont , ni engendrées avec le corps , ni anéanties avec sa mort. Ceux qui souhaitent des preuves plus détaillées là-dessus , les trouvent dans *le système intellectuel de Cudworth* & dans *l'extrait de M. Le Clerc. Bibliothèque. Tom. I, art. 3.*

# PHYSIQUE

## CORPUSCULAIRE.

**O**N appelle physique corpusculaire celle qui cherche la raison des phénomènes dans la configuration, la disposition & le mouvement des parties des corps. En voici une idée un peu plus étendue. La physique corpusculaire suppose que le corps n'est autre chose qu'une masse étendue, & n'y reconnoît rien que ce qui est renfermé dans cette idée, c'est-à-dire, une certaine grandeur jointe à la divisibilité des parties, où l'on remarque une figure, une certaine situation du mouvement & du corps, qui sont des modes de la substance étendue. Par-là on prétend pouvoir rendre raison des propriétés de tous les corps, sans avoir recours à aucune forme substantielle, ni à aucune qualité qui soit distincte de ce qui résulte de l'étendue, de la divisibilité, de la figure, de la situation, du mouvement & du repos. Cette physique ne reconnoît aucunes especes intentionnelles, ni aucuns écoulemens par le moyen desquels on apperçoive les objets. Les qualités sensibles de la lumière, des couleurs, du chaud, du froid, des saveurs, ne sont dans les corps que la disposition des particules dont ils se trouvent composés, & en nous, que des sensations de notre ame, causées par l'ébranlement des organes.

Ce sont-là les opinions de Descartes, mais il a des précurseurs dans l'antiquité.

Leucippe & Démocrite furent les premiers qui enseignèrent dans la Grèce la physique corpus-

culaire ; Epicure l'apprit d'eux , & la perfection na tellement qu'à la fin elle prit son nom , & qu'on l'appella *la philosophie d'Epicure*.

Il y a eu divers philosophes qui , sans suivre l'athéisme de Démocrite , soutenoient que toutes choses étoient composées de corpuscules , comme Ecphantus , Heraclide , Asclépiade , & Métrodore de Chio. En général , tous les atomistes qui ont vécu avant Démocrite & Leucippe , ont joint la créance d'une Divinité avec la doctrine des atomes ; de sorte qu'on peut dire d'eux ce que Sidoine Apollinaire a dit d'Arcésilas :

*Post hos , Arcesilas , divina mente paratam  
Conjicit hanc molem , confectam partibus illis  
Quas atomos vocat ipse leves.*

Les anciens considérant l'idée qu'ils avoient de l'ame & ce qu'ils connoissoient dans le corps , trouvoient qu'ils pouvoient concevoir distinctement deux choses qui sont les principales de tout ce qu'il y a dans l'univers. L'une est la matiere , qu'ils regardoient comme incapable de soi-même d'agir , & l'autre est une faculté agissante. *Duo quærenda sunt* , dit Cicéron , *unum quæ materia sit ex quâ quæque res efficiatur , alterum quæ res sit quæ quidque efficiat*. On prouve la même chose par Sénèque & par l'auteur du livre *de placitis philosophorum* , qui est parmi les œuvres de Plutarque.

Bien loin que la philosophie corpusculaire mène à l'athéisme , elle conduit au contraire à reconnoître des êtres distincts de la matiere. En effet , la physique corpusculaire n'attribue rien au corps que ce qui est renfermé dans l'idée d'une

chose impénétrable & étendue , & qui peut être conçu comme une de ses modifications , comme la grandeur , la divisibilité , la figure , la situation , le mouvement & le repos , & tout ce qui résulte de leur différente combinaison : ainsi , cette physique ne sauroit admettre que la vie & la pensée soient des modifications du corps ; d'où il s'ensuit que ce sont des propriétés d'une autre substance distincte du corps. Cette physique ne reconnoissant dans les corps d'autre action que le mouvement local , & le mouvement étant nécessairement l'effet de l'action d'un être différent du corps mu , il s'ensuit qu'il y a quelque chose dans le monde qui n'est pas corps , sans quoi les corps dont il est composé n'auroient jamais commencé à se mouvoir. Selon cette philosophie , on ne peut pas expliquer les phénomènes des corps par un pur mécanisme , sans admettre des causes différentes de ce mécanisme , & qui soient intelligentes & immatérielles. Il est évident , par les principes de la même philosophie , que nos sensations elles-mêmes ne sont pas des effets matériels , puisqu'il n'y a rien dans les corps qui soit semblable aux sensations que nous avons du chaud , du froid , du rouge , du doux , de l'amer , &c. d'où il s'ensuit que ce sont des modifications de notre âme , & que par conséquent elle est immatérielle. Enfin , il est aussi clair par cette philosophie , que les sens ne sont pas juges de la vérité , même à l'égard des corps , puisque les qualités sensibles dont ils paroissent revêtus n'y sont nullement : ainsi , il faut qu'il y ait en nous quelque chose de supérieur aux sens qui juge de leurs rapports , &c

qui distingue ce qui est véritablement dans le corps de ce qui n'y est pas. Ce ne peut être que par une faculté supérieure, qui se donne à elle-même les mouvemens qu'elle veut, c'est-à-dire, qui est immatérielle.

La physique corpusculaire a encore divers avantages. Voici les deux principaux : 1<sup>o</sup>. elle rend le monde corporel intelligible, puisque le mécanisme est une chose que nous entendons, & qu'hors cela nous ne concevons rien distinctement dans le corps. Dire qu'une chose se fait par le moyen d'une forme ou d'une qualité occulte, n'est autre chose que dire que nous ne savons pas comment elle se fait, ou plutôt c'est faire l'ignorance où nous sommes la cause d'un effet ; la cause de cet effet-là, en la déguisant sous les termes de formes & de qualités. On conçoit encore clairement que le froid, le chaud, &c. peuvent être des modifications de notre ame, dont les mouvemens des corps extérieurs sont des occasions. Mais on ne sauroit comprendre que ce soient des qualités des corps mêmes, distinctes de la disposition de leurs particules. 2<sup>o</sup>. L'autre avantage de la physique corpusculaire, c'est qu'elle prépare l'esprit à trouver plus facilement la preuve de l'existence des substances corporelles, en établissant une notion distincte du corps. Il faut que celui qui veut prouver qu'il y a quelque chose dans le monde outre les corps, détermine exactement les propriétés des corps ; autrement il prouveroit seulement qu'il y a quelque chose, outre un certain je ne sais quoi qu'il ne connoît pas, & qu'il appelle corps. Ceux qui rejettent la philosophie corpus-

culaire composent les corps de deux substances , dont l'une est la matiere destituée de toute forme , par conséquent incorporelle ; l'autre est la forme , qui étant sans matiere est aussi immatérielle. Par-là on confond si fort les idées de ce qui est matériel & immatériel , qu'on ne peut rien prouver concernant leur nature.

Le corps lui-même devient incorporel ; car tout ce qui est composé de choses immatérielles , est nécessairement immatériel , & ainsi il n'y auroit rien du tout d'incorporel dans la nature. Au lieu que la philosophie corpusculaire établissant une notion distincte du corps , montre clairement jusqu'où ses opérations peuvent s'étendre , où celles des substances immatérielles commencent , & par conséquent qu'il faut de nécessité que ces dernières existent dans le monde.

Il faut cependant avouer qu'on abuse très-souvent de cette philosophie ; écoutons M. Wolf là-dessus. *In scriptis eorum qui philosophiam corpuscularem excoluere , multum inest veritatis , etsi circa prima rerum materialium principia erraverint auctores. Non tamen idèd probamus promiscuè quæ ab autoribus philosophiæ corpuscularis traduntur : nihil enim frequentius est , quàm ut figuras & molem corpusculorum ad libitum fingant : exempli gratiâ , nemo huc usque explicuit qualia sint aëris corpuscula , etsi certum sit per eorum qualitates elasticitatem aëris explicari. Deficiunt hætenus principia , quorum ope certè quid de iis colligi datur. Quamobrem in phænomeno acquiescendum erat quod scilicet aër possit comprimi , & continuo sese per majus spatium expandere nitatur. Enim verò non desunt philosophi qui cum corpuscula principia essendi pro-*



*xima corporum observabilium esse agnoscant, clare-  
rem quoque aëris per corpuscula ejus explicaturi,  
figuras aliasque qualitates, pro arbitrio fingunt,  
etsi nullo modo demonstrare possint corpusculis aëris  
convenire istiusmodi figuras & qualitates, quales  
ipsis tribuunt. Minimè igitur probamus, si quis phi-  
losophus corpuscularis sapere velit ultra quod intel-  
ligit. Absit autem ut philosophiæ corpusculari tribua-  
mus quod philosophi est vitium. Deinde philosophi  
corpusculares in universum omnes hætenus in eo  
peccant, quod prima rerum materialium principia  
corpuscula esse existiment; M. Wolf parle ici en  
Leibnitien. Il ajoute : & plerique étiam à veritate  
aberrant dum non alius in corpusculis quàm mecha-  
nicas agnoscunt. Il n'y a qu'à lire tous les écrits  
que la fameuse baguette divinatoire a occasion-  
nés, pour achever de se convaincre des abus dont  
la physique corpusculaire est susceptible. Wolf,  
*Cosmol.* §. 226, in schol.*

## PHILOSOPHIE

DE

BACON.

**B**ACON, Baron de Verulam & Vicomte de S. Alban, naquit en Angleterre l'an 1560. Il donna dans son enfance des marques de ce qu'il devoit être un jour ; & la Reine Elisabeth eut occasion plusieurs fois d'admirer la sagacité de son esprit. Il étudia la philosophie d'Aristote dans l'université de Cambridge ; & quoiqu'il n'eut pas encore seize ans, il apperçut le vuide & les absurdités de ce jargon. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la politique & de la jurisprudence, & son mérite l'éleva à la dignité de chancelier sous le Roi Jacques premier. Il fut accusé de s'être laissé corrompre par argent ; & le roi l'ayant abandonné, il fut condamné par la chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnoie ; il perdit sa dignité de chancelier, & fut mit en prison. Peu de temps après, le Roi le rétablit dans tous ses biens & dans tous les honneurs qu'il avoit perdus : mais ses malheurs le dégoûtèrent des affaires, & augmentèrent sa passion pour l'étude. Enfin, il mourut âgé de 66 ans, & si pauvre, qu'on dit que quelques mois avant sa mort il avoit prié le Roi Jacques de lui envoyer quelques secours, pour lui épargner la honte de demander l'aumône dans sa vieillesse. Il falloit qu'il eut été ou bien désintéressé ou bien prodigue, pour être tombé dans une si grande indigence.

Le chancelier Bacon est un de ceux qui ont le plus contribué à l'avancement des sciences. Il connut très-bien l'imperfection de la philosophie scholastique, & il enseigna les seuls moyens qu'il y eut pour y remédier. » Il ne connoissoit pas » encore la nature, dit un grand homme, mais » il favoit & indiquoit tous les chemins qui mènent à elle. Il avoit méprisé de bonne heure » tout ce que les universités appelloient la *philosophie*, & il faisoit tout ce qui dépendoit de » lui, afin que les compagnies instituées pour la » perfection de la raison humaine, ne continuassent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs » horreurs du vuide, leurs formes substantielles, & tous ces mots impertinens, que non-seulement l'ignorance rendoit respectables, mais » qu'un mélange ridicule avec la religion avoit » rendus sacrés ».

Il composa deux ouvrages pour perfectionner les sciences. Le premier est intitulé : *de l'Accroissement & de la Dignité des Sciences* : il y montre l'état où elles se trouvoient alors, & indique ce qui restoit à découvrir pour les rendre parfaites. Mais il ajoute qu'il ne faut pas espérer qu'on avance beaucoup dans cette découverte, si on ne se sert d'autres moyens que de ceux dont on s'étoit servi jusqu'alors. Il fait voir que la logique qu'on enseignoit dans les écoles, étoit plus propre à entretenir les disputes qu'à éclaircir la vérité, & qu'elle enseignoit plutôt à chicaner sur les mots qu'à pénétrer dans le fond des choses. Il dit qu'Aristote, de qui nous tenons cet art, a accommodé sa physique à sa logique, au lieu de faire sa logique pour sa physique, & que ren-

versant

versant l'ordre naturel, il a assujetti la fin aux moyens. C'est aussi dans ce premier ouvrage qu'il divise les sciences suivant leur ordre naturel, c'est-à-dire, suivant leurs affiliations, & les rapports qu'elles ont les unes avec les autres.

C'est pour remédier aux défauts de la logique ordinaire, que Bacon composa son second ouvrage intitulé: *Nouvel Organe des Sciences*: il y enseigne une logique nouvelle, dont le principal but est de montrer la manière de faire une bonne induction, comme la fin principale de la logique d'Aristote est de faire un bon syllogisme. Bacon a toujours regardé cet ouvrage comme son chef-d'œuvre, & il fut dix-huit ans à le composer. Voici quelques-uns de ses axiomes qui feront connoître l'étendue des vues de ce grand génie.

» 1. La cause du peu de progrès qu'on a faits  
» jusqu'ici dans les sciences, vient de ce que les  
» hommes se sont contentés d'admirer les préten-  
» dues forces de leur esprit, au lieu de cher-  
» cher les moyens de remédier à sa faiblesse.

» 2. La logique scholastique n'est pas plus pro-  
» pre à guider notre esprit dans les sciences, que  
» les sciences dans l'état où elles sont, ne sont  
» propres à nous faire produire de bons ouvra-  
» ges.

» 3. La logique scholastique n'est bonne qu'à  
» entretenir les erreurs qui sont fondées sur les  
» notions qu'on nous donne ordinairement: mais  
» elle est absolument inutile pour nous faire trou-  
» ver la vérité.

» 4. Le syllogisme est composé de propositions.  
» Les propositions sont composées de termes,  
» & les termes sont les signes des idées. Or, si

» les idées qui sont le fondement de tout , sont  
» confuses, il n'y a rien de solide dans ce qu'on  
» bâtit dessus. Nous n'avons donc d'espérance que  
» dans de bonnes inductions.

» 5. Toutes les notions que donnent la logique  
» & la physique , sont ridicules. Telles sont les  
» notions de *substance* , de *qualité* , de *pésanteur* ,  
» de *légereté* , &c.

» 6. Il n'y a pas moins d'erreur dans les axio-  
» mes qu'on a formés jusqu'ici , que dans les no-  
» tions ; de sorte que pour faire des progrès dans  
» les sciences , il est nécessaire de refaire tant  
» les notions que les principes : en un mot , il  
» faut , pour ainsi dire , refondre l'entendement.

» 7. Il y a deux chemins qui peuvent condui-  
» re à la vérité. Par l'un , on s'élève de l'expé-  
» rience à des axiomes très-généraux ; ce chemin  
» est déjà connu : par l'autre , on s'élève de l'ex-  
» périence à des axiomes qui deviennent géné-  
» raux par degrés , jusqu'à ce qu'on parvienne à  
» des choses très-générales. Ce chemin est enco-  
» re en friche ; parce que les hommes se dégoû-  
» tent de l'expérience , & veulent aller tout d'un  
» coup aux axiomes généraux , pour se reposer.

» 8. Ces deux chemins commencent tous les  
» deux à l'expérience & aux choses particulières ;  
» mais ils sont d'ailleurs bien différents : par  
» l'un , on ne fait qu'effleurer l'expérience ; par  
» l'autre , on s'y arrête : par le premier , on éta-  
» blit , dès le second pas , des principes généraux  
» & abstraits ; par le second , on s'élève par de-  
» grés aux choses universelles , &c.

» 9. Il ne s'est encore trouvé personne qui  
» ait eu assez de force & de constance , pour s'im-

» poser la loi d'effacer entièrement de son esprit  
» les théories & les notions communes qui y  
» étoient entrées avec le temps ; de faire de son  
» ame une table rase , s'il est permis de parler  
» ainsi , & de revenir sur ses pas , pour examiner  
» de nouveau toutes les connoissances particulie-  
» res qu'on croit avoir acquises. On peut dire de  
» notre raison , qu'elle est obscurcie & comme  
» accablée par un amas confus & indigeste de  
» notions , que nous devons en partie à notre  
» crédulité pour bien des choses qu'on nous a  
» dites , au hasard qui nous en a beaucoup ap-  
» pris , & aux préjugés dont nous avons été im-  
» bus dans notre enfance..... Il faut se flatter  
» qu'on réussira dans la découverte de la vérité,  
» & qu'on hâtera les progrès de l'esprit , pourvu  
» que , quittant les notions abstraites , les spécu-  
» lations métaphysiques, on ait recours à l'analyse,  
» qu'on décompose les idées particulières , qu'on  
» s'aide de l'expérience , & qu'on apporte à l'é-  
» tude un jugement mûr, un esprit droit & li-  
» bre de tout préjugé.... On ne doit espérer de  
» voir renaître les arts & les sciences , qu'autant  
» qu'on refondra entièrement les premières idées ,  
» & que l'expérience fera le flambeau qui nous  
» guidera dans toutes les routes obscures de la  
» vérité. Personne jusqu'ici , que nous sachions ,  
» n'a dit que cette réforme de nos idées eût été  
» entreprise , ou même qu'on y eût pensé. »

On voit par ces aphorismes que Bacon croyoit  
que *toutes nos connoissances viennent des sens*. Les  
péripatéticiens avoient pris cette vérité pour fon-  
dement de leur philosophie : mais ils étoient si  
éloignés de la connoître , qu'aucun d'eux n'a su

la développer ; & qu'après plusieurs siècles , c'étoit encore une découverte à faire : car il a vu que les idées qui sont l'ouvrage de l'esprit , avoient été mal faites ; & que par conséquent , pour avancer dans la recherche de la vérité , il falloit les refaire. C'est un conseil qu'il répète souvent dans son *nouvel organe*. » Mais pouvoit-on l'écouter , dit l'auteur de l'Essai sur l'origine des connoissances humaines ? Prévenu , comme on l'étoit pour le jargon de l'école , & pour les idées innées , ne devoit-on pas traiter de chimérique le projet de renouveler l'entendement humain ? Bacon proposoit une méthode trop par faite pour être l'auteur d'une révolution ; & celle de Descartes devoit réussir , parce qu'elle laissoit subsister une partie des erreurs. Ajoutez à cela que le philosophe Anglois avoit des occupations qui ne lui permettoient pas d'écouter entièrement lui-même ce qu'il conseilloit aux autres. Il étoit donc obligé de se borner à des avis qui ne pouvoient faire qu'une légère impression sur des esprits incapables d'en sentir la solidité. Descartes , au contraire , livré entièrement à la philosophie , & ayant une imagination plus vive & plus féconde , n'a quelquefois substitué aux erreurs des autres que des erreurs plus séduisantes , qui peut-être n'ont pas peu contribué à sa réputation ».

Le soin que Bacon prenoit de toutes les sciences en général , ne l'empêcha pas de s'appliquer à quelques-unes en particulier ; & comme il croyoit que la philosophie naturelle est le fondement de toutes les autres sciences , il travailla principalement à la perfectionner. Mais il fit

comme ces grands architectes qui , ne pouvant se résoudre à travailler d'après les autres , commencent par tout abattre , & élèvent ensuite leur édifice sur un dessein tout nouveau. De même , il ne s'amusa point à embellir ou à réparer ce qui avoit déjà été commencé par les autres ; mais il se proposa d'établir une physique nouvelle , sans se servir de ce qui avoit été trouvé par les anciens , dont les principes lui étoient suspects. Pour venir à bout de ce grand dessein , il avoit résolu de faire tous les mois un traité de physique , & il commença par celui des vents. Il fit ensuite celui de la chaleur , puis celui du mouvement , & enfin , celui de la vie & de la mort. Mais , comme il étoit impossible qu'un homme seul refit toute la physique avec la même exactitude , après avoir donné ces échantillons pour servir de modele à ceux qui voudroient travailler sur ses principes , il se contenta de tracer grossièrement & en peu de mots le dessein de quatre autres traités , & d'en fournir les matériaux dans le livre qu'il intitula : *Sylva Sylvarum* , où il a ramassé une infinité d'expériences , pour servir de fondement à sa nouvelle physique. En un mot , personne , avant le chancelier Bacon , n'avoit connu la philosophie expérimentale ; & de toutes les expériences physiques qu'on a faites depuis lui , il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans ses ouvrages.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant , un historien , un bel esprit.

Ses essais de morale sont très-estimés ; mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire. Un esprit facile , un jugement sain , le philoso-



phe sensé, l'homme qui réfléchit y brillent tour-à-tour. C'étoit un des fruits de la retraite d'un homme qui avoit quitté le monde, après en avoir soutenu long-temps les prospérités & les disgrâces. Il y a aussi de très-belles choses dans le livre qu'il a fait *de la Sagesse des Anciens*, dans lequel il a moralisé les fables qui faisoient toute la théologie des Grecs & des Romains.

## DE LA PHILOSOPHIE

DES

B A R B A R E S.

**L**ES Grecs donnoient le nom de *Barbares*, par mépris, à toutes les nations qui ne parloient pas leur langue, ou du moins qui ne parloient pas aussi-bien qu'eux. Ils n'en exceptoient pas même les Égyptiens, chez lesquels ils confessoient pourtant que tous les philosophes & tous les législateurs avoient voyagé pour s'instruire. Sans entrer ici avec Brucker, dans les différentes étymologies de ce terme, ni sans examiner s'il est composé du *bar* des Arabes, qui signifie *désert*, ou s'il est dérivé du terme par lequel les Chaldéens rendent le *foris* ou *l'extra* des Latins; je remarquerai seulement que dans la suite des temps; les Grecs ne s'en servirent que pour marquer l'extrême opposition qui se trouvoit entr'eux & les autres nations qui ne s'étoient point encore dépouillées de la rudesse des premiers siècles, tandis qu'eux-mêmes, plus modernes que la plupart d'entre elles, avoient perfectionné leur goût, & contribué beaucoup aux progrès de l'esprit humain. Ainsi toutes les nations étoient réputées barbares, parce qu'elles n'avoient ni la politesse des Grecs, ni une langue aussi pure, aussi féconde, aussi harmonieuse que celle de ces peuples. En cela ils furent imités par les Romains, qui appelloient aussi barbares tous les autres peuples, à l'exception des Grecs, qu'ils reconnoissoient pour une

K 4.

nation savante & policée. C'est à peu près comme nous autres François, qui regardons comme grossier tout ce qui s'éloigne de nos usages. Les Grecs & les Romains étoient jaloux de dominer plus encore par l'esprit, que par la force des armes, ainsi que nous voulons le faire par nos modes.

Lorsque la religion chrétienne parut, ils n'eurent pas pour elle plus de ménagement qu'ils en avoient eu pour la philosophie des autres nations. Ils la traitèrent elle-même de barbare ; & sur ce pied ils osèrent la mépriser. C'est ce qui engagea les premiers Chrétiens à prendre contre les Grecs & les Romains, la défense de la philosophie barbare. C'étoit un détour adroit dont ils se servoient pour les accoutumer peu à peu à respecter la religion chrétienne, sous cette enveloppe grossière qui leur en déroboit toute la beauté, & à lui soumettre leur science & leur orgueil. Tatien de Syrie, & disciple de S. Justin, leur a prouvé qu'ils n'avoient rien inventé d'eux-mêmes, & qu'ils étoient redevables à ces mêmes hommes, qu'ils traitoient de barbares, de toutes les connoissances dont ils étoient si fort énor-gueillis. » Quelle est, leur reprochoit-il malig-  
» gnement, la science parmi vous, qui ne tire  
» son origine de quelqu'étranger ? Vous n'ignorez  
» pas que l'art d'expliquer les songes, vient de  
» l'Italie ; que les Cariens se font les premiers avi-  
» sés de prédire l'avenir par la diverse situation  
» des astres ; que les Phrygiens & les Isauriens  
» se sont servis pour cela du vol des oiseaux,  
» & les Cypriotes des entrailles encore fumantes  
» des animaux égorgés. Vous n'ignorez pas que

„ les Chaldéens ont inventé l'astronomie ; les Perses la magie ; les Égyptiens la géométrie , & les Phéniciens l'art des lettres. Cessez donc , ô Grecs ! de donner pour vos découvertes particulières, ce que vous n'avez fait que suivre , & qu'imiter ». Quoi qu'il en soit de ces reproches , il est certain qu'ils sont les premiers inventeurs de cette philosophie systématique qui , bravant toute autorité , ne veut se laisser conduire qu'à la lueur de l'évidence dans la recherche de la vérité. La philosophie des autres peuples , & même des Égyptiens qui étoient incomparablement plus éclairés que le reste des peuples , qu'un amas de maximes qui se transmettoient par tradition , & qui prenoient sur les esprits le même ascendant que les oracles de leurs Dieux. Ce n'est qu'en Grece qu'on osoit raisonner ; & c'est aussi là le seul pays où l'esprit subtil & raffiné enfantoit des systèmes. La philosophie des autres peuples n'étoit , à proprement parler , qu'une théologie mystérieuse. Ainsi l'on peut dire que les Grecs ont été les premiers philosophes , dans le sens rigoureux que l'usage attache à ce terme.



## PHILOSOPHIE

DE

CAMPANELLA.

**C**AMPANELLA étoit de Stilo, petite ville de la Calabre : il prit l'habit de S. Dominique à l'âge de 13 ans. On l'accusa d'hérésie ; c'est pourquoi les juges de l'inquisition le tinrent en prison pendant 25 ans. Le pape Urbain VIII, obtint sa liberté. Il vint à Paris en 1634 ; & le cardinal de Richelieu qui avoit une estime particulière pour les savans, lui fit de grands biens. Il mourut à Paris en 1639, âgé de 71 ans, après une grande mélancolie, & un dégoût extraordinaire.

Campanella se croyoit fait pour donner à la philosophie une face nouvelle : son esprit hardi & indépendant ne pouvoit plier sous l'autorité d'Aristote, ni de ses commentateurs. Il voulut donner le ton à son siècle ; & peut-être qu'il en seroit venu à bout, s'il n'eût fallu que de l'esprit & de l'imagination. On ne peut nier qu'il n'ait très-bien apperçu les défauts de la philosophie scholastique, & qu'il n'ait entrevu les moyens d'y remédier : mais son peu de jugement & de solidité le rendirent incapable de reussir dans ce grand projet. Ses ouvrages remplis de galimathias, fourmillent d'erreurs & d'absurdités : cependant il faut avouer qu'il avoit quelquefois de bons intervalles ; & on peut dire de lui ce qu'Horace dit d'Ennius :

*Cum flueret luxulentus, erat quod tollere velles.*

On assure qu'il prétendoit connoître la pensée d'une personne, en se mettant dans la même situation qu'elle, & en disposant ses organes à peu près de la même manière que cette personne les avoit disposés. Ce sentiment devoit paroître bien singulier, si on savoit qu'il n'est pas nécessaire, pour prendre plaisir à mettre au jour des choses extraordinaires, de les croire véritables; mais qu'il suffit d'espérer que le peuple les regardera comme des prodiges, & que par leur moyen on passera soi-même pour un prodige.

*Dialectique de Campanella.*

Pour mettre les lecteurs en état de se former une idée de l'esprit philosophique de Campanella, nous allons rapporter ici ses sentimens.

1. La dialectique est l'art ou l'instrument du sage, qui lui enseigne à conduire sa raison dans les sciences.

2. La logique se divise en trois parties, qui répondent aux trois actes de l'entendement, la conception, le jugement, & le raisonnement.

3. La définition n'est pas différente du terme : or, les termes sont ou parfaits, ou imparfaits.

4. Les termes sont les semences, & les définitions sont les principes des sciences.

5. La logique naturelle est une espèce de participation de l'intelligence de Dieu même, par laquelle nous sommes raisonnables : la logique artificielle est l'art de diriger notre esprit par le moyen de certains préceptes.

6. Les termes sont les signes de nos idées.

7. Le genre est un terme qui exprime une si-

militude essentielle qui se trouve entre plusieurs êtres communs.

8. L'espece est un terme qui exprime une similitude essentielle entre plusieurs individus.

9. La différence est un terme qui divise le genre, & qui constitue l'espece.

10. La définition est un terme complexe qui renferme le genre & la différence.

11. Le propre est un terme qui signifie l'état particulier des choses.

12. L'accident est un terme qui signifie ce qui n'est point essentiel à un être.

13. La premiere substance, qui est la base de tout, & qui ne se trouve dans aucun sujet, c'est l'espace qui reçoit tous les corps : en ce sens, Dieu est une substance improprement dite.

14. La substance est une être fini, réel, subsistant par lui-même, parfait, & le premier sujet de tous les accidens.

15. La quantité, qui est le second prédicament, est la mesure intime de la substance matérielle, & elle est de trois sortes ; le nombre, le poids, & la masse ou la mesure.

16. La division est la réduction d'un tout dans ses parties, soit qu'on regarde le tout comme intégral, ou comme *quantitatif*, ou comme *essential*, ou comme *potentiel*, ou comme *universel*.

17. Il y a plusieurs manieres de définir, parce qu'il y a plusieurs manieres d'être.

18. Dieu ne peut point être défini, parce qu'il n'a qu'une différence négative.

19. La description est un discours qui indique l'essence d'une chose par des propriétés, par des efforts & par des similitudes.

20. Le nom est un terme qui signifie l'essence des choses ; & le verbe est un terme qui signifie l'action des choses.

21. L'argumentation est la chose par laquelle l'esprit va de ce qui lui est connu à ce qui lui est inconnu , pour le connoître , le déclarer & le prouver.

22. Les sens sont le fondement de toutes les sciences humaines.

23. Le syllogisme est composé de deux propositions , dans l'une desquelles se trouve le sujet de la conclusion , & dans l'autre l'attribut de la même conclusion.

24. L'induction est un argument qui conclut du dénombrement des parties au tout.

25. L'exposition est la preuve d'une proposition , par d'autres propositions plus claires & équipollentes.

26. L'enthimème est un syllogisme tronqué , dans lequel on sous-entend , ou la majeure , ou la mineure.

27. La science consiste à connoître les choses par leurs causes.

Voilà ce qu'il y a de moins déraisonnable dans la logique de Campanella. Le lecteur est en état de juger s'il est , ou plus clair , ou plus méthodique qu'Aristote , & s'il a ouvert une route plus aisée & plus courte que cet ancien philosophe.

### *Physique de Campanella.*

1. Les sens sont la base de la Physique : les connoissances qu'ils nous donnent sont certaines , parce qu'elles naissent de la présence même des objets.



2. L'essence d'une chose n'est point différente de son existence ; ce qui n'a point d'existence ne peut avoir d'essence.

3. Ce qui existe physiquement, existe dans un lieu.

4. Le lieu est la substance première : elle est spirituelle , immobile , & capable de recevoir tous les corps.

5. Il n'y a point de vuide , parce que tous les corps sentent , & qu'ils sont doués de tout : mais il est possible qu'il y ait de vuide par violence.

6. Le temps est la durée successive des êtres , c'est la mesure du mouvement , non pas réellement , mais seulement dans notre pensée.

7. Le temps peut mesurer le repos , & on peut le concevoir sans le mouvement ; il est composé de parties indivisibles d'une manière sensible : mais l'imagination peut le diviser sans fin.

8. Il n'est point prouvé que le temps ait commencé : mais on peut croire qu'il a été fait avec l'espace.

9. Dieu mit la matière au milieu de l'espace , & il lui donna deux principes actifs , savoir la chaleur & le froid.

10. Ces deux principes ont donné naissance à deux sortes de corps : la chaleur divisa la matière & en fit les cieux : le froid la condensa , & fit la terre.

11. Une chaleur violente divisa fort vite une portion de matière , & se répandit dans les lieux que nous appelons *élevés* : le froid fuyant son ennemie étendit les cieux , & sentant son impuissance , il réunit quelques-unes de ses parties , & il brilla dans ce que nous appelons *étoiles*.

12. La lune est composée de parties qui ne brillent point par elles-mêmes , parce qu'elles sont engourdies par le froid de la terre ; au lieu que les cieux étant fort éloignés du globe terrestre , & n'en craignant point le froid , sont remplis d'une infinité d'étoiles.

13. Le soleil renferme une chaleur si considérable , qu'il est en état de se défendre contre la terre.

14. Le soleil tournant autour de la terre & la combattant , ou il en divise les parties , & voilà de l'air & des vapeurs ; ou il la dissout , & voilà de l'eau ; ou il la durcit , & il donne naissance aux pierres : s'il la dissout & la durcit en même temps , il fait naître des plantes ; s'il la dissout , la durcit & la divise en même temps , il fait naître des animaux.

15. La matiere est indivisible , & par conséquent noire.

16. Toutes les couleurs sont composées de ténèbres , de la matiere & de la lumiere du soleil.

17. La lumiere est une blancheur vive : la blancheur approche fort de la lumiere , ensuite viennent le rouge , le verd , le pourpre , &c.

18. Les cieux ne sont point sujets à la corruption , parce qu'ils sont composés de feu , qui n'admet point les corps étrangers , qui seuls donnent naissance à la pourriture.

19. Il y a deux élémens , savoir le soleil & la terre , qui endurent toutes choses.

20. Les cometes sont composées de vapeurs subtiles , éclairées par la lumiere du soleil.

21. L'air n'est point un élément , parce qu'il n'engendre rien , & qu'il est au contraire engen-

dré par le soleil ; il en est de même de l'eau.

22. La différence du mâle & de la femelle ne vient que de la différente intensité de la chaleur.

23. Nous sommes composés de trois substances , du corps , de l'esprit & de l'ame. Le corps est l'organe , l'esprit est le véhicule de l'ame , & l'ame donne la vie au corps & à l'esprit.

Voilà une très-petite partie des principes & des opinions qu'on trouve dans les ouvrages de Campanella sur la physique. Il est singulier qu'un homme qui se donnoit pour le restaurateur de la philosophie , n'ait pas pris plus de soin de déguiser ses larcins. Il suffit d'avoir une connoissance médiocre des sentimens philosophiques des anciens & des modernes , pour reconnoître tout d'un coup les sources où Campanella a puisé la plupart des idées que nous venons d'exposer. Je ne parle point ici des absurdités qui remplissent les ouvrages de notre Dominicain : sottise pour sottise , il me semble que les anciennes sont aussi bonnes que les modernes ; & il étoit assez inutile d'étourdir le monde savant par des projets de réforme , lorsqu'on n'avoit que des chimères à proposer.

Comme le livre où Campanella donne du sentiment aux êtres les plus insensibles , fit beaucoup de bruit dans le temps , on sera peut-être bien-aïse d'en voir ici l'extrait , d'autant plus que cet ouvrage est extrêmement rare. Il est intitulé : *de sensu rerum*.

1. On ne donne point ce qu'on n'a point ; par conséquent tout ce qui est dans un effet , est aussi dans la cause : or , comme les animaux ont du sentiment , & que le sentiment ne sort point du néant,

néant, il faut conclure que les élémens qui sont les principes des animaux, ont aussi du sentiment, donc le ciel & la terre sentent.

2. Le sentiment n'est pas seulement une passion ; mais il est souvent accompagné d'un raisonnement si prompt, qu'il n'est pas possible de s'en appercevoir.

3. Si le sentiment est une *passion*, & si les élémens & les êtres qui en sont composés ont des passions, tous les êtres ont donc du sentiment.

4. Sans le sentiment, le monde ne seroit qu'un chaos.

5. L'instinct est une impulsion de la nature, laquelle éprouve quelque sentiment : donc ceux qui prétendent que tous les êtres agissent par instinct, doivent par conséquent supposer qu'ils agissent par sentiment ; car ils accordent que tous les êtres naturels agissent pour une fin : il faut donc qu'ils la connoissent cette fin ; donc l'instinct est une impulsion qui suppose de la connoissance dans la nature.

6. Tous les êtres ont horreur du vuide ; donc ils ont du sentiment, & on peut regarder le monde comme un animal.

7. Il seroit ridicule de dire que le monde n'a point de sentiment, parce qu'il n'a ni pieds, ni mains, ni nez, ni oreilles, &c. Les mains du monde sont les rayons de lumière ; ses yeux sont les étoiles, & ses pieds ne sont autre chose que la figure ronde qui le rend propre au mouvement.

8. Il paroît, par l'origine des animaux, que l'ame est un esprit subtil, chaud, mobile, pro-

pre à recevoir des passions, & par conséquent à sentir.

9. Tous les êtres ont une ame, comme on peut s'en convaincre par les choses qui naissent d'elles-mêmes, & qui ont toujours quelque degré de chaleur.

10. Les choses les plus dures ont un peu de sentiment : les plantes en ont davantage, & les liqueurs encore plus. Le vent & l'air sentent facilement ; mais la lumière & la chaleur sont les êtres qui ont le plus de sentiment, &c.

En voilà assez, ce me semble, pour mettre le lecteur au fait des opinions de Campanella : nous finirons cet article en rapportant le jugement que Descartes portoit de cet auteur. » Il y a 15 ans » (écrivait-il au pere Merfenne) que j'ai lu le » livre de *sensu rerum* de Campanella, avec quelques autres traités : mais j'avois trouvé dès-lors si peu de solidité dans ses écrits, que je n'en avois rien gardé dans ma mémoire. Je ne saurois maintenant en dire autre chose, sinon que ceux qui s'égarent en affectant de suivre des chemins extraordinaires, me paroissent beaucoup moins excusables que ceux qui ne s'égarent qu'en compagnie & en suivant les traces de beaucoup d'autres ».

\* \*

\*

## PHILOSOPHIE

DES

## CANADIENS.

Nous devons la connoissance des sauvages du Canada au baron de la Houtan, qui a vécu parmi eux environ l'espace de dix ans. Il rapporte dans sa relation quelques entretiens qu'il a eu sur la religion avec un de ces sauvages; & il paroît que le baron n'avoit pas toujours l'avantage dans la dispute. Ce qu'il y a de surprenant, c'est de voir un *Huron* abuser assez subtilement des armes de notre dialectique pour combattre la religion chrétienne; les abstractions & les termes de l'école lui sont presque aussi familiers qu'à un Européen qui auroit médité sur les livres de Scot. Cela a donné lieu de soupçonner le baron de la Houtan d'avoir voulu jeter un ridicule sur la religion dans laquelle il avoit été élevé, & d'avoir mis dans la bouche d'un sauvage les raisons dont il n'auroit osé se servir lui-même.

La plupart de ceux qui n'ont vu ni entendu parler des sauvages, se sont imaginé que c'étoient des hommes couverts de poil, vivant dans les bois sans société comme des bêtes, & n'ayant de l'homme qu'une figure imparfaite: il ne paroît pas même que bien des gens soient revenus de cette idée. Les sauvages, à l'exception des cheveux & des sourcils que plusieurs même ont soin d'arracher, n'ont aucun poil sur le corps;

L 1

car s'il arrivoit par hasard qu'il leur en vînt quel-  
qu'un, il se l'ôteroient d'abord jusqu'à la racine.  
Ils naissent blancs comme nous ; leur nudité , les  
huiles dont ils se graissent , & les différentes cou-  
leurs dont ils se fardent , que le soleil à la lon-  
gue imprime dans leur peau , leur hâlent le teint :  
ils sont grands , d'une taille supérieure à la nôtre ,  
ont les traits du visage fort réguliers , le nez  
aquilin ; ils sont bien faits en général , étant rare  
de voir parmi eux aucun boiteux , borgne , bos-  
su , aveugle , &c.

A voir les sauvages du premier coup-d'œil ,  
il est impossible d'en juger à leur avantage , parce  
qu'ils ont le regard farouche , le port rustique ,  
& l'abord si simple & si taciturne , qu'il seroit  
très-difficile à un Européen qui ne les connoîtroit  
pas , de croire que cette maniere d'agir est une  
espece de civilité à leur mode , dont ils gardent  
entr'eux toutes les bienséances , comme nous gar-  
dons chez nous les nôtres , dont ils se moquent  
beaucoup. Ils sont donc peu caressans , & font  
peu de démonstrations : mais nonobstant cela ils  
sont bons , affables , & exercent envers les étran-  
gers & les malheureux une charitable hospitalité ,  
qui a de quoi confondre toutes les nations de  
l'Europe. Ils ont l'imagination assez vive ; ils pen-  
sent juste sur leurs affaires : ils vont à leur fin par  
des voies sûres : ils agissent de sang froid & avec  
un phlegme qui lasseroit notre patience. Par rai-  
son d'honneur & par grandeur d'ame , ils ne se  
fâchent presque jamais. Ils ont le cœur haut &  
fier , un courage à l'épreuve , une valeur intré-  
pide , une constance dans les tourmens qui sem-  
ble surpasser l'héroïsme , & une égalité d'ame ,

que ni l'adversité , ni la prospérité n'alterent jamais.

Toutes ces belles qualités seroient trop dignes d'admiration , si elles ne se trouvoient malheureusement accompagnées de quantité de défauts ; car ils sont légers & volages , fainéans au delà de toute expression , ingrats avec excès , soupçonneux , traîtres , vindicatifs , & d'autant plus dangereux , qu'ils savent mieux couvrir & qu'ils couvrent plus long-temps leurs ressentimens. Ils exercent envers leurs ennemis des cruautés si inouïes , qu'ils surpassent dans l'invention de leurs tourmens tout ce que l'histoire des anciens tyrans peut nous représenter de plus cruel. Ils sont brutaux dans leurs plaisirs , vicieux par ignorance & par malice : mais leur rusticité & la disette où ils sont de toutes choses , leur donne sur nous un avantage qui est d'ignorer tous les raffinemens du vice qu'ont introduit le luxe & l'abondance. Voici maintenant à quoi se réduit leur philosophie & leur religion.

1<sup>o</sup>. Tous les sauvages soutiennent qu'il y a un Dieu : ils prouvent son existence par la composition de l'univers qui fait éclater la toute-puissance de son auteur ; d'où il s'ensuit , disent-ils , que l'homme n'a pas été fait par hasard , & qu'il est l'ouvrage d'un principe supérieur en sagesse & en connoissance , qu'ils appellent le *grand esprit*. Ce grand esprit contient tout , il paroît en tout , il agit en tout , & il donne le mouvement à toutes choses ; enfin , tout ce qu'on voit & tout ce qu'on conçoit , est ce Dieu qui , subsistant sans bornes , sans limites & sans corps , ne doit point être représenté sous la figure d'un vieillard , ni



de quelqu'autre chose que ce puisse être , quelque belle , vaste & étendue qu'elle soit : ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au monde. Cela est si vrai , que lorsqu'ils voient quelque chose de beau , de curieux & de surprenant , sur-tout le soleil & les autres astres , ils s'écrient : *ô grand esprit ; nous te voyons partout !*

2°. Ils disent que l'ame est immortelle , parce que si elle ne l'étoit pas , tous les hommes seroient également heureux en cette vie , puisque Dieu étant infiniment parfait & infiniment sage , n'auroit pu créer les uns pour les rendre heureux , & les autres pour les rendre malheureux. Ils prétendent donc que Dieu veut , par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumières , qu'un certain nombre de créatures souffrent en ce monde pour les en dédommager en l'autre ; ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir que les Chrétiens disent que tel a été bien malheureux d'être tué , brûlé , &c. prétendant que ce que nous croyons malheur , n'est malheur que dans nos idées ; puisque rien ne se fait que par la volonté de cet être infiniment parfait , dont la conduite n'est ni bizarre ni capricieuse. Tout cela n'est point si sauvage.

3°. Le grand esprit a donné aux hommes la raison , pour les mettre en état de discerner le bien & le mal , & de suivre les regles de la justice & de la sagesse.

4°. La tranquillité de l'ame plaît infiniment à ce grand esprit. Il déteste au contraire le tumulte des passions , lequel rend les hommes méchants.

5°. La vie est un sommeil , & la mort un ré-

veil qui nous donne l'intelligence des choses visibles & invisibles.

6°. La raison de l'homme ne pouvant s'élever à la connoissance des choses qui sont au dessus de la terre, il est inutile & même nuisible de chercher à pénétrer les choses invisibles.

7°. Après notre mort, nos ames vont dans un certain lieu, dans lequel on ne peut dire si les bons sont bien, & si les méchans sont mal, parce que nous ignorons si ce que nous appelons *bien* ou *mal* est regardé comme tel par le grand esprit.

## CARTESIANISME.

O U

## PHILOSOPHIE DE DESCARTES.

**R**ENÉ DESCARTES naquit le 31 Mars 1596 à la Haye, petite ville de la Touraine, de *Joa-chim Descartes*, conseiller au parlement de Bretagne, & de *Jeanne Brochard*, fille du lieutenant-général de Poitiers. On lui donna le surnom de *du Perron*, petite seigneurie située dans le Poitou, qui entra ensuite dans son partage après la mort de son pere.

La délicatesse de son tempérament, & les infirmités fréquentes qu'il eut à soutenir pendant son enfance, firent appréhender qu'il n'eut le sort de sa mere, qui étoit morte peu de temps après être accouchée de lui : mais il les surmonta, & vit sa santé se fortifier à mesure qu'il avança en âge.

Lorsqu'il eut huit ans, son pere lui trouvant des dispositions heureuses pour l'étude, & une forte passion pour s'instruire, l'envoya au college de la Flèche. Il s'y appliqua pendant 5 ans & demi aux humanités ; & durant ce temps, il fit de grands progrès dans la connoissance des langues grecque & latine, & acquit un goût pour la poésie, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Il passa ensuite à la philosophie, à laquelle il donna toute son attention, mais qui étoit alors dans un état trop imparfait, pour pouvoir lui plaire. Les mathématiques auxquelles il consacra la dernière année de son séjour à la Flèche, le dé-

dommagerent des dégoûts que lui avoit causé la philosophie. Elles eurent pour lui des charmes inconnus , & il profita avec empressement des moyens qu'on lui fournit , pour s'enfoncer dans cette étude aussi profondément qu'il pouvoit le souhaiter. Le recteur du college lui avoit permis de demeurer long-temps au lit , tant à cause de la délicatesse de sa santé , que parce qu'il remarquoit en lui un esprit porté naturellement à la méditation. Descartes qui , à son réveil , trouvoit toutes les forces de son esprit recueillies , & tous ses sens rassis par le repos de la nuit , profitoit de ces conjonctures favorables pour méditer. Cette pratique lui tourna tellement en habitude , qu'il s'en fit une maniere d'étudier pour toute sa vie ; & l'on peut dire que c'est aux matinées qu'il passoit dans son lit , que nous sommes redevables de ce que son génie a produit de plus important dans la philosophie & dans les mathématiques.

Son pere qui avoit fait prendre à son aîné le parti de la robe , sembloit destiner le jeune du Perron à celui de la guerre : mais la grande jeunesse & la foiblesse de son tempérament ne lui permettant pas de l'exposer si-tôt aux travaux de ce métier pénible , il l'envoya à Paris , après qu'il eut fini le cours de ses études.

Le jeune Descartes s'y livra d'abord aux plaisirs , & conçut une passion d'autant plus forte pour le jeu , qu'il y étoit heureux. Mais il s'en défabusa bientôt , tant par les bons avis du P. Merenne , qu'il avoit connu à la Flèche , que par ses propres réflexions. Il songea alors à se remettre à l'étude , qu'il avoit abandonnée depuis

sa sortie du college ; & se retirant pour cet effet de tout commerce oisif, il se logea dans une maison écartée du faubourg S. Germain , sans avertir ses amis du lieu de sa retraite. Il y demeura une partie de l'année 1614 , & les deux suivantes presque entières , sans en sortir , & sans voir personne.

Ayant ainsi repris le goût de l'étude , il se livra entièrement à celle des mathématiques , auxquelles il voulut donner ce grand loisir qu'il s'étoit procuré ; & il cultiva particulièrement la géométrie & l'analyse des anciens , qu'il avoit déjà approfondie dès le college.

Lorsqu'il se vit âgé de 21 ans , il crut qu'il étoit temps de songer à se mettre dans le service , il se rendit pour cela en Hollande , afin d'y porter les armes sous le Prince *Maurice*. Quoiqu'il choisît cette école, qui étoit la plus brillante qu'il y eut alors par le grand nombre de héros qui se formerent sous ce grand capitaine , il n'avoit pas dessein de devenir grand guerrier ; il ne vouloit être que spectateur des rôles qui se jouent sur ce grand théâtre, & étudier seulement les mœurs des hommes qui y paroissent. Ce fut pour cette raison , qu'il ne voulut point d'emploi , & qu'il s'entretint toujours à ses dépens , quoique pour garder la forme , il eût reçu une fois la paie.

Comme on jouissoit alors de la treve , Descartes passa tout ce temps en garnison à Breda : mais il n'y demeura pas oisif. Un problème qu'il y résolut avec beaucoup de facilité , le fit connoître à *Isaac Beeckman* , principal du college de *Dordrecht* , lequel se trouvoit à Breda , & par son moyen à plusieurs savans du pays.

Il y travailla aussi à plusieurs ouvrages, dont le seul qui ait été imprimé, est son *Traité de la Musique*. Il le composa en latin suivant l'habitude qu'il avoit de concevoir & d'écrire en cette langue. Après avoir fait quelques autres campagnes sous différens généraux, il se dégoûta du métier de la guerre, & y renonça avant la fin de la campagne de 1621.

Il avoit remis à la fin de ses voyages à se déterminer sur le choix d'un état : mais, toutes réflexions faites, il jugea qu'il étoit plus à propos pour lui de ne s'affujettir à aucun emploi, & de demeurer maître de lui-même,

Après beaucoup d'autres voyages qu'il fit dans différens pays, la reine Christine de Suede, à qui il avoit envoyé son *Traité des Passions*, lui fit faire au commencement de l'année 1649 de grandes instances pour l'engager à se rendre à sa cour. Quelque répugnance qu'il se sentit pour ce nouveau voyage, il ne put s'empêcher de se rendre aux desirs de cette princesse, & il partit sur un vaisseau qu'elle lui avoit envoyé. Il arriva à Stockholm au commencement du mois d'octobre, & alla loger à l'hôtel de M. Chamez, ambassadeur de France, son ami, qui étoit alors absent.

La reine, qu'il alla voir le lendemain, le reçut avec une distinction qui fut remarquée par toute la cour, & qui contribua peut-être à augmenter la jalousie de quelques savans auxquels son arrivée avoit paru redoutable. Elle prit dans une seconde visite des mesures avec lui, pour apprendre la philosophie de sa propre bouche ; & jugeant qu'elle auroit besoin de tout son esprit

& de toute son application pour y réussir , elle choisit la premiere heure d'après son lever pour cette étude , comme le temps le plus tranquille & le plus libre de la journée, où elle avoit l'esprit plus raffiné , & la tête plus dégagée des embarras des affaires.

Descartes s'affujettit à l'aller trouver dans sa bibliotheque tous les matins à 5 heures, sans s'excuser sur le dérangement que cela devoit causer dans sa maniere de vivre , ni sur la rigueur du froid , qui est plus vif en Suede , que par-tout où il avoit vécu jusques-là. La reine en récompense lui accorda la grace qu'il lui avoit fait demander , d'être dispensé de tout le cérémonial de la cour , & de n'y aller qu'aux heures qu'elle lui donneroit pour l'entretenir. Mais , avant que de commencer leurs exercices du matin , elle voulut qu'il prit un mois ou six semaines pour se reconnoître, se familiariser avec le génie du pays , & former des liaisons qui pussent le retenir auprès d'elle le reste de ses jours.

Descartes dressa au commencement de l'année 1650 les statuts d'une académie qu'on devoit établir à Stockholm , & il les porta à la reine le premier jour de Février , qui fut le dernier qu'il la vit.

Il sentit à son retour du palais des pressentimens de la maladie qui devoit terminer ses jours ; & il fut attaqué le lendemain d'une fièvre continue avec une inflammation de poumon. *M. Chanut* qui sortoit d'une maladie semblable , voulut le faire traiter comme lui : mais sa tête étoit si embarrassée , qu'on ne put lui faire entendre raison , & qu'il refusa opiniâtement la saignée ,

disant, lorsqu'on lui en parloit : *Messieurs, épargnez le sang François*. Il consentit cependant à la fin qu'elle se fit : mais il étoit trop tard ; & le mal augmentant sensiblement, il mourut le 11 Février 1650, dans sa cinquante-quatrième année.

La reine avoit dessein de le faire enterrer auprès des rois de Suede avec une pompe convenable, & de lui dresser un mausolée de marbre : mais Mr. Chanut obtint d'elle qu'il fût enterré avec plus de simplicité dans le cimetière de l'hôpital des orphelins, suivant l'usage des catholiques.

Son corps demeura à Stockholm jusqu'à l'année 1666, qu'il en fut enlevé par les soins de M. d'Alibert, trésorier de France, pour être porté à Paris, où il arriva l'année suivante. Il fut enterré de nouveau en grande pompe le 24 Juin 1667, dans l'église de Ste. Genevieve du Mont. *Mém. de Littérat. tom. 31.*

Quoique Galilée, Toricelli, Pascal & Boyle soient proprement les pères de la physique moderne, Descartes, par sa hardiesse & par l'éclat mérité qu'a eu sa philosophie, est peut-être celui de tous les savans du dernier siècle à qui nous ayons le plus d'obligation. Jusqu'à lui l'étude de la nature demeura comme engourdie par l'usage universel où étoient les écoles de s'en tenir en tout au Péripatétisme. Descartes, plein de génie & de pénétration, sentit le vuide de l'ancienne philosophie ; il la représenta au public sous ses vraies couleurs, & jeta un ridicule si marqué sur les prétendues connoissances qu'elle promettoit, qu'il disposa tous les esprits à chercher une meilleure route. Il s'offrit lui-même à servir de



guide aux autres ; & comme il employoit une méthode dont chacun se sentoît capable , la curiosité se réveilla par-tout. C'est le premier bien que produisit la philosophie des Descartes ; le goût s'en répandit bientôt par-tout : on s'en faisoit honneur à la cour & à l'armée. Les nations voisines parurent envier à la France les progrès du *Cartésianisme* , à peu près comme les succès des Espagnols aux deux Indes , mirent tous les Européens dans le goût des nouveaux établissemens. La physique françoise , en excitant une émulation universelle , donna lieu à d'autres entreprises , peut-être à de meilleures découvertes. Le Newtonianisme même en est le fruit.

Nous ne parlerons point ici de la géométrie de Descartes ; personne ne conteste l'excellence , ni l'heureuse application qu'il en a faite à l'optique : & il lui est plus glorieux d'avoir surpassé en ce genre le travail de tous les siècles précédens , qu'il ne l'est aux modernes d'aller plus loin que Descartes. Nous allons donner les principes de la philosophie , répandus dans le grand nombre d'ouvrages qu'il a mis au jour : commençons par sa méthode.

*Discours sur la méthode.* Descartes étant en Allemagne & se trouvant fort désœuvré dans l'inaction d'un quartier d'hiver , s'occupa plusieurs mois de suite à faire l'examen des connoissances qu'il avoit acquises , soit dans ses études , soit dans ses voyages , & par ses réflexions , comme par le secours d'autrui : il y trouva tant d'obscurité & d'incertitude que la pensée lui vint de renverser ce mauvais édifice , & de rebâtir le tout de nouveau , en mettant plus d'ordre & de liaison dans ses connoissances.

1. Il commença par mettre à part les vérités révélées; parce qu'il *pensoit*, dit-il, *que pour entreprendre de les examiner & y réussir, il étoit besoin d'avoir quelque'extraordinaire assistance du ciel, & d'être plus qu'homme.*

2. Il prit donc pour premiere maxime de conduite, d'obéir aux loix & aux coutumes de son pays, retenant constamment la religion dans laquelle Dieu lui avoit fait la grace d'être instruit dès l'enfance, & se gouvernant en toute autre chose selon les opinions les plus modérées.

3. Il crut qu'il étoit de la prudence de se prescrire par provision cette regle, parce que la recherche successive des vérités qu'il vouloit savoir pouvoit être très-longue, & que les actions de la vie ne souffrant aucun délai, il falloit se faire un plan de conduite; ce qui lui fit joindre une seconde maxime à la précédente, qui étoit d'être le plus ferme & le plus résolu en ses actions qu'il le pourroit, & de ne pas suivre moins constamment les opinions les plus douteuses lorsqu'il s'y seroit une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées. Sa troisieme maxime fut de tâcher toujours plutôt de se vaincre que la fortune, & de changer plutôt ses desirs que l'ordre du monde. Réfléchissant enfin sur les diverses occupations des hommes, pour faire choix de la meilleure, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'employer sa vie à cultiver sa raison par la méthode que nous allons exposer.

4. Descartes s'étant assuré de ces maximes, & les ayant mises à part, avec les vérités de foi qui ont toujours été les premières en sa créance, jugea que pour tout le reste de ses opinions, il

pouvoit librement entreprendre de s'en défaire.

» A cause, dit-il, que nos sens nous trompent  
» quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avoit  
» aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font  
» imaginer; & parce qu'il y a des hommes qui  
» se méprennent en raisonnant, même touchant  
» les plus simples matieres de géométrie, & y  
» font des paralogismes; jugeant que j'étois su-  
» jet à faillir autant qu'un autre, je rejettai com-  
» me fausses toutes les raisons que j'avois prises  
» auparavant pour des démonstrations; & enfin  
» considérant que toutes les mêmes pensées que  
» nous avons étant éveillés, nous peuvent  
» aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y  
» en ait aucune pour lors qui soit vraie, je réso-  
» lus de feindre que toutes les choses qui m'é-  
» toient jamais entrées dans l'esprit, n'étoient  
» non plus vraies que les illusions de mes son-  
» ges. Mais aussi-tôt après je pris garde que pen-  
» dant que je voulois ainsi penser que tout étoit  
» faux, il falloit nécessairement que moi qui le  
» pensois, fusse quelque chose: & remarquant que  
» cette vérité, *je pense, donc je suis*, étoit si  
» ferme & si assurée, que toutes les plus extra-  
» vagantes suppositions des Sceptiques n'étoient  
» pas capables de l'ébranler, je jugeai que je  
» pouvois la recevoir sans scrupule pour le pre-  
» mier principe de la philosophie que je cherchois.

» Puis examinant avec attention ce que j'étois,  
» & voyant que je pouvois feindre que je n'a-  
» vois aucun corps, & qu'il n'y avoit aucun  
» monde ni aucun lieu où je fusse, mais que je  
» ne pouvois pas feindre pour cela que je n'é-  
» tois point, & qu'au contraire de cela même,  
» que

» que je pensois à douter de la vérité des autres  
 » choses , il suivoit très-évidemment & très-cer-  
 » tainement que j'étois ; au lieu que si j'eusse seu-  
 » lement cessé de penser , encore que tout le reste  
 » de ce que j'avois jamais imaginé eût été vrai ,  
 » je n'avois aucune raison de croire que j'eusse  
 » été : je connus de-là que j'étois une substance,  
 » dont toute l'essence ou la nature n'est que de  
 » penser , & qui pour être n'a besoin d'aucun  
 » lieu , ni ne dépend d'aucune chose matérielle ;  
 » en sorte que moi , c'est-à-dire , l'ame par la-  
 » quelle je suis ce que je suis , est entièrement dis-  
 » tincte du corps , & même qu'elle est plus aisée  
 » à connoître que lui , & qu'encore qu'il ne fût  
 » point , elle ne laisseroit pas d'être tout ce qu'elle  
 » est.

» Après cela , je considérai en général ce qui  
 » est requis à une proposition pour être vraie &  
 » certaine : car, puisque je venois d'en trouver une  
 » que je savois être telle , je pensai que je devois  
 » aussi savoir en quoi consiste cette certitude ; &  
 » ayant remarqué qu'il n'y a rien de tout ceci ,  
 » *je pense , donc je suis* , qui m'assure que je dis la  
 » vérité , sinon que je vois très-clairement que  
 » pour penser il faut être , je jugeai que je pou-  
 » vois prendre pour règle en général , que les  
 » choses que nous concevons fort clairement &  
 » fort distinctement sont toutes vraies ».

5. Descartes s'étend plus au long dans ses *mé-*  
*ditations* , que dans le *discours sur la méthode* ,  
 pour prouver qu'il ne peut penser sans être ; &  
 de peur qu'on ne lui conteste ce premier point ,  
 il va au devant de tout ce qu'on pourroit lui  
 opposer , & trouve toujours qu'il pense , & que

Tome I.

M

s'il pense , il est , soit qu'il veille , soit qu'il sommeille , soit qu'un esprit supérieur ou une divinité puissante s'applique à le tromper. Il se procure ainsi une première certitude ; ne s'en trouvant redevable qu'à la clarté de l'idée qui le touche , il fonde là-dessus cette règle célèbre , *de tenir pour vrai ce qui est clairement contenu dans l'idée qu'on a d'une chose* ; & l'on voit par toute la suite de ses raisonnemens , qu'il sous-entend & ajoute une autre partie à sa règle , savoir , de ne tenir pour vrai que ce qui est clair.

6. Le premier usage qu'il fait de sa règle , c'est de l'appliquer aux idées qu'il trouve en lui-même. Il remarque qu'il cherche , qu'il doute , qu'il est incertain , d'où il infère qu'il est imparfait. Mais il fait en même temps qu'il est plus beau de savoir , d'être sans faiblesse , d'être parfait. Cette idée d'un être parfait lui paroît ensuite avoir une réalité qu'il ne peut tirer du fond de son imperfection : & il trouve cela si clair , qu'il en conclut qu'il y a un être souverainement parfait , qu'il appelle *Dieu* , de qui seul il a pu recevoir une telle idée.

7. Il se fortifie dans cette découverte , en considérant que l'existence étant une perfection , est renfermée dans l'idée d'un être souverainement parfait. Il se croit donc aussi autorisé par sa règle à affirmer que Dieu existe , qu'à prononcer que lui , Descartes , existe , puisqu'il pense.

8. Il continue de cette sorte à réunir par plusieurs conséquences immédiates , une première suite de connoissances qu'il croit parfaitement évidentes , sur la nature de l'ame , sur celle de Dieu , & sur la nature du corps.

9. Il fait une remarque importante sur la *méthode* ; savoir » que ces longues chaînes de raisons toutes simples & faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, lui avoient donné occasion de s'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connoissance des hommes, s'entresuivent en même façon ; & que pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, & qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées, qu'on ne découvre ».

10. C'est dans cette espérance que notre illustre philosophe commença ensuite à faire la liaison de ses premières découvertes avec trois ou quatre règles de mouvement ou de mécanique, qu'il crut voir clairement dans la nature, & qui lui parurent suffisantes pour rendre raison de tout, ou pour former une chaîne de connoissances, qui embrassât l'univers & ses parties, sans y rien excepter.

» Je me résolus, dit-il, de laisser tout ce monde-ci aux disputes des philosophes, & de parler seulement de ce qui arriveroit dans un nouveau monde, si Dieu créoit maintenant quelque part dans les espaces imaginaires assez de matière pour le composer, & qu'il agitât d'un versement & sans ordre les diverses parties de cette matière, en sorte qu'il en composât un chaos aussi confus que les poètes en puissent feindre, & qu'après cela il ne fit que prêter son concours ordinaire à la nature, & la laissât

» fer agir selon les loix qu'il a établies.

» De plus, je fis voir quelles étoient les loix  
 » de la nature . . . . . Après cela je montrai com-  
 » ment la plus grande partie de la matiere de ce  
 » chaos devoit, ensuite de ces loix, se disposer  
 » & s'arranger d'une certaine façon qui la ren-  
 » droit toute semblable à nos cieux ; comment  
 » cependant quelques-unes de ces parties devoient  
 » composer une terre, & quelques-unes, des pla-  
 » netes & des cometes, & quelqu'autres, un so-  
 » leil & des étoiles fixes . . . . . De-là je vins à  
 » parler particulièrement de la terre ; comment  
 » les montagnes, les mers, les fontaines, les  
 » rivières pouvoient naturellement s'y former,  
 » & les métaux y venir dans les mines, & les  
 » plantes y croître dans les campagnes, & gé-  
 » néralement tous les corps qu'on nomme *mêlés*  
 » ou *composés*, s'y engendrer . . . . . On peut croi-  
 » re, sans faire tort au miracle de la création,  
 » que par les seules loix de la mécanique éta-  
 » blies dans la nature, toutes les choses qui sont  
 » purement matérielles, auroient pu s'y rendre  
 » telles que nous les voyons à présent.

» De la description de cette génération des  
 » corps animés & des plantes, je passai à celle des  
 » animaux, & particulièrement à celle des hom-  
 » mes ».

II. Descartes finit son *discours sur la méthode*,  
 en nous montrant les fruits de la sienne. „ J'ai  
 „ cru, dit-il, après avoir remarqué jusqu'où ces  
 „ notions générales, touchant la physique, peu-  
 „ vent conduire, que je ne pouvois les tenir  
 „ cachées, sans pécher grandement contre la loi  
 „ qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en

„ nous , le bien général de tous les hommes. Car  
 „ elles m'ont fait voir qu'il est possible de par-  
 „ venir à des connoissances qui sont fort utiles  
 „ à la vie , & qu'au lieu de cette philosophie  
 „ spéculative qu'on enseigne dans les écoles , on  
 „ en peut trouver une pratique , par laquelle con-  
 „ noissant la force & les actions du feu , de l'eau ,  
 „ de l'air , des astres , des Dieux , & de tous les  
 „ autres corps qui nous environnent , aussi distinc-  
 „ tement que nous connoissons les divers métiers de  
 „ nos artisans , nous les pourrions employer en mé-  
 „ me façon à tous les usages auxquels ils sont pro-  
 „ pres , & ainsi nous rendre maîtres & possesseurs  
 „ de la nature „.

Descartes se félicite en dernier lieu des avan-  
 tages qui reviendront de sa physique générale à  
 la médecine & à la santé. Le but de ses con-  
 noissances est , *de se pouvoir exempter d'une infi-  
 nité de maladies , & même aussi peut-être de l'affoi-  
 blissement de la vieillesse.*

Telle est la *méthode* de Descartes. Telles sont ses  
 promesses ou ses espérances. Elles sont grandes  
 sans doute ; & pour sentir au juste ce qu'elles  
 peuvent valoir , il est bon d'avertir le lecteur  
 qu'il ne doit point se prévenir contre ce renon-  
 cement à toute connoissance sensible , par lequel  
 ce philosophe débute. On est d'abord tenté de  
 rire en le voyant hésiter à croire qu'il n'y ait ni  
 monde , ni lieu , ni aucun corps autour de lui :  
 mais c'est un doute métaphysique , qui n'a rien  
 de ridicule ni de dangereux ; & pour en juger  
 sérieusement , il est bon de se rappeler les cir-  
 constances où Descartes se trouvoit. Il étoit né  
 avec un grand génie ; & il régnoit alors dans les



écoles un galimathias d'entités, de formes substantielles, & de qualités attractives, répulsives, rétentrices, concoctrices, expultrices & autres non moins ridicules ni moins obscures, dont ce grand homme étoit extrêmement rebuté. Il avoit pris goût de bonne heure à la méthode des géomètres, qui d'une vérité incontestable, ou d'un point accordé, conduisent l'esprit à quelqu'autre vérité inconnue; puis de celle-là à une autre, en procédant toujours ainsi; ce qui procure cette conviction d'où naît une satisfaction parfaite. La pensée lui vint d'introduire la même méthode dans l'étude de la nature; & il crut, en partant de quelques vérités simples, pouvoir parvenir aux plus cachées, & enseigner la physique ou la formation de tous les corps, comme on enseigne la géométrie.

Nous reconnoîtrions facilement nos défauts, si nous pouvions remarquer que les plus grands hommes en ont eu de semblables. Les philosophes auroient suppléé à l'impuissance où nous sommes pour la plupart de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avoient laissé l'histoire des progrès de leur esprit. Descartes l'a fait, & c'est un des grands avantages de sa méthode. Au lieu d'attaquer directement les scholastiques, il représente le temps où il étoit dans les mêmes préjugés; il ne cache point les obstacles qu'il a eu à surmonter pour s'en défaire; il donne les règles d'une méthode beaucoup plus simple qu'aucune de celles qui avoient été en usage jusqu'à lui, laisse entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, & prépare par cette adresse les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se

proposoit d'établir. Il y a apparence que cette conduite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce philosophe est l'auteur.

La méthode des géometres est bonne ; mais a-t-elle autant d'étendue que Descartes lui en donnoit ? Il n'y a nulle apparence. Si l'on peut procéder géométriquement en physique , c'est seulement dans telle ou telle partie , & sans espérance de lier le tout. Il n'en est pas de la nature comme des mesures & des rapports de grandeur. Sur ces rapports , Dieu a donné à l'homme une intelligence capable d'aller fort loin , parce qu'il vouloit le mettre en état de faire une maison , une voûte , une digue , & mille autres ouvrages où il auroit besoin de nombrer & de mesurer. En formant un ouvrier , Dieu a mis en lui les principes propres à diriger ses opérations : mais destinant l'homme à faire usage du monde , & non à le construire , il s'est contenté de lui en faire connoître sensiblement & expérimentalement les qualités usuelles ; il n'a pas jugé à propos de lui accorder la vue claire de cette machine immense.

Il y a encore un défaut dans la méthode de Descartes : selon lui , il faut commencer par définir les choses , & regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Il paroît au contraire qu'il faut commencer par chercher les propriétés ; car , si les notions que nous sommes capables d'acquérir , ne sont , comme il paroît évident , que différentes collections d'idées simples que l'expérience nous a fait rassembler sous certains noms , il est bien plus naturel de les former , en cherchant les idées

dans le même ordre que l'expérience les donne, que de commencer par les définitions, pour en déduire ensuite les différentes propriétés des choses. Descartes méprisoit la science qui s'acquiert par les sens ; & s'étant accoutumé à se renfermer tout entier dans des idées intellectuelles, qui pour avoir entr'elles quelque suite, n'avoient pas en effet plus de réalité, il alla avec beaucoup d'esprit, de méprise en méprise. Avec une matière prétendue homogène, mise & entretenue en mouvement, selon deux ou trois règles de la mécanique, il entreprit d'expliquer la formation de l'univers. Il entreprit en particulier de montrer avec une parfaite évidence, comment quelques parcelles de chyle ou de sang, tirées d'une nourriture commune, doivent former juste & précisément le tissu, l'entrelacement, & la correspondance des vaisseaux du corps d'un homme, plutôt que d'un tigre ou d'un poisson. Enfin, il se vantoit d'avoir découvert un chemin qui lui sembloit tel, qu'on devoit infailliblement trouver la science de la vraie médecine en le suivant.

On peut juger de la nature de ses connoissances à cet égard par les traits suivans. Il prit pour un rhumatisme la pleurésie dont il est mort, & crut se délivrer de la fièvre en buvant un demi-verre d'eau-de-vie : parce qu'il n'avoit pas eu besoin de la saignée dans l'espace de 40 ans, il s'opiniâtra à refuser ce secours qui étoit le plus spécifique pour son mal : il y consentit trop tard, lorsque son délire fut calmé & dissipé. Mais alors, dans le plein usage de sa raison, il voulut qu'on lui infusât du tabac dans du vin pour le prendre intérieurement ; ce qui détermina son médecin

à l'abandonner. Le neuvieme jour de sa fievre , qui fut l'avant-dernier de sa vie , il demanda de sang froid des panais , & les mangea par précaution , de crainte que ses boyaux ne se retrécissent , s'il continuoit à ne prendre que des bouillons. On voit ici la distance qu'il y a du géometre au physicien. *Histoire du Ciel , tome II.*

Quoique M. Descartes se fût appliqué à l'étude de la morale , autant qu'à aucune autre partie de la philosophie , nous n'avons cependant de lui aucun traité complet sur cette matiere. On en voit les raisons dans une lettre qu'il écrivit à M. Chanut. „ Messieurs les régens de college „ ( disoit-il à son ami ) sont si animés contre moi „ à cause des innocens principes de physique „ qu'ils ont vu , & tellement en colere de ce „ qu'ils n'y trouvent aucun prétexte pour me calomnier , que si je traitois après cela de la morale , ils ne me laisseroient aucun repos ; car , „ puisqu'un pere Jésuite a cru avoir assez de sujet pour m'accuser d'être sceptique , de ce que „ j'ai réfuté les sceptiques , & qu'un ministre a „ entrepris de persuader que j'étois athée , sans „ en alléguer d'autres raisons , sinon que j'ai tâché de prouver l'existence de Dieu : que ne „ diroient-ils point , si j'entreprendois d'examiner „ quelle est la juste valeur de toutes les choses „ qu'on peut desirer ou craindre ; quel sera l'état „ de l'ame après la mort ; jusqu'où nous devons „ aimer la vie , & quels nous devons être pour „ n'avoir aucun sujet d'en craindre la perte ! Pourquoi beau n'avoir que les opinions les plus „ conformes à la religion , & les plus utiles au

„ bien de l'état , ils ne laisseroient pas de me  
„ vouloir faire croire que j'en aurois de contrai-  
„ res à l'un & à l'autre. Ainsi , je pense que le  
„ mieux que je puisse faire dorénavant , sera de  
„ m'abstenir de faire des livres ; & ayant pris  
„ pour ma devise , *illi mors gravis incubat , qui*  
„ *notus nimis omnibus , ignotus moritur sibi* , de  
„ n'étudier plus que pour m'instruire , & ne com-  
„ munique mes pensées qu'à ceux avec qui je  
„ pourrai converser en particulier „.

On voit par-là qu'il n'étudioit la morale que pour sa conduite particuliere ; & c'est peut-être aux effets de cette étude qu'on pourroit rapporter les desirs qu'on trouve dans la plupart de ses lettres , de consacrer toute sa vie à la science de bien vivre avec Dieu & avec son prochain , en renonçant à toute autre connoissance ; au moins avoit-il appris dans cette étude , à considérer les écrits des anciens païens comme des palais superbes , qui ne sont bâtis que sur du sable. Il remarqua dès-lors que les anciens dans leur morale , élevent fort haut les vertus , & les font paroître estimables au dessus de tout ce qu'il y a dans le monde ; mais qu'ils n'enseignent pas assez à les connoître , & que ce qu'ils appellent d'un si beau nom , n'est souvent qu'insensibilité , orgueil & désespoir. Ce fut aussi à cette étude qu'il fut redevable des quatre maximes que nous avons rapportées dans l'analyse que nous avons donnée de sa méthode , & sur lesquelles il voulut régler sa conduite : il n'étoit esclave d'aucune des passions qui rendent les hommes vicieux. Il étoit parfaitement guéri de l'inclination qu'on lui avoit autrefois inspirée pour le jeu , & de l'indifférence

de la perte de son temps. Quant à ce qui regarde la religion , il conserva toujours ce fond de piété que ses maîtres lui avoient inspirée à la Flèche. Il avoit compris de bonne heure que tout ce qui étoit l'objet de la foi , ne sauroit l'être de la raison : il disoit qu'il seroit tranquille , tant qu'il auroit *Rome & la Sorbonne* de son côté.

L'irrésolution où il fut assez long-temps touchant les vues générales de son état , ne tomboit point sur ses actions particulieres ; il vivoit & agissoit indépendamment de l'incertitude qu'il trouvoit dans les jugemens qu'il faisoit sur les sciences. Il s'étoit fait une morale simple , selon les maximes de laquelle il prétendoit embrasser les opinions les plus modérées , le plus communement reçues dans la pratique , se faisoit toujours assez de justice , pour ne pas préférer ses opinions particulieres à celles des personnes qu'il jugeoit plus sages que lui. Il apportoit deux raisons qui l'obligeoient à ne choisir que les plus modérées d'entre plusieurs opinions également reçues. » La premiere , que ce sont toujours les » plus commodes dans les actions morales , étant » ordinairement vicieuses ; la seconde , que ce se- » roit se détourner moins du vrai chemin , au cas » qu'il vint à s'égarer ; & qu'ainsi il ne seroit ja- » mais obligé de passer d'une extrémité à l'autre. »

*Disc. sur la Méth.* Il paroissoit dans toutes les occasions si jaloux de sa liberté qu'il ne pouvoit dissimuler l'éloignement qu'il avoit pour tous les engagements qui sont capables de nous priver de notre indifférence dans nos actions. Ce n'est pas qu'il prétendit trouver à redire aux loix qui , pour remédier à l'inconstance des esprits foibles ,

ou pour établir des sûretés dans le commerce de la vie , permettent qu'on fasse des vœux ou des contrats , qui obligent ceux qui les font à persévérer dans leur entreprise : mais ne voyant rien au monde qui demeurât toujours dans le même état, & se promettant de perfectionner son jugement de plus en plus, il auroit cru offenser le bon sens , s'il se fût obligé à prendre une chose pour bonne, lorsqu'elle auroit cessé de l'être, ou de lui paroître telle, sous prétexte qu'il l'auroit trouvée bonne dans un autre temps.

A l'égard des actions de sa vie, qu'il ne croyoit point pouvoir souffrir de délai ; lorsqu'il n'étoit point en état de discerner les opinions les plus véritables, il s'attachoit toujours aux plus probables. S'il arrivoit qu'il ne trouvât pas plus de probabilité dans les unes que dans les autres, il ne laissoit pas de se déterminer à quelques-unes, & de les considérer ensuite, non plus comme douteuses par rapport à la pratique, mais comme très-vraies & très-certaines; parce qu'il croyoit que la raison qui l'y avoit fait déterminer se trouvoit telle : par ce moyen, il vint à bout de prévenir le repentir & les remords qui ont coutume d'agiter les esprits foibles & chancelans, qui se portent trop légèrement à entreprendre, comme bonnes, les choses qu'ils jugent ensuite être mauvaises.

Il s'étoit fortement persuadé qu'il n'y a rien dont nous puissions disposer absolument, hormis nos pensées & nos desirs; de sorte qu'après avoir fait tout ce qui pouvoit dépendre de lui pour les choses de dehors, il regardoit comme absolument impossible à son égard, ce qui lui paroît

soit difficile ; c'est ce qui le fit résoudre à ne désirer que ce qu'il croyoit pouvoir acquérir. Il crut que le moyen de vivre content, étoit de regarder tous les biens qui sont hors de nous , comme également éloignés de notre pouvoir. Il dut sans doute avoir besoin de beaucoup d'exercice , & d'une méditation souvent réitérée , pour s'accoutumer à regarder tout sous ce point de vue ; mais étant venu à bout de mettre son esprit dans cette situation , il se trouva tout préparé à souffrir tranquillement les maladies & les disgrâces de la fortune par lesquelles il plairoit à Dieu de l'exercer. Il croyoit que c'étoit principalement dans ce projet , que consistoit le secret des anciens philosophes , qui avoient pu autrefois se soustraire à l'empire de la fortune , & malgré les douleurs & la pauvreté , disputer de la félicité avec leurs Dieux. *Discours sur la Méthode*, pag. 27 , 29.

Avec ces dispositions intérieures , il vivoit en apparence de la même manière que ceux qui , étant libres de tout emploi , ne songent qu'à passer une vie douce & irréprochable aux yeux des hommes ; qui s'étudient à séparer les plaisirs des vices , & qui , pour jouir de leur loisir sans s'ennuyer , ont recours de temps en temps à des divertissemens honnêtes. Ainsi, sa conduite n'ayant rien de singulier qui fut capable de frapper les yeux ou l'imagination des autres , personne ne mettoit obstacle à la continuation de ses desseins , & il s'appliquoit sans relâche à la recherche de la vérité.

Quoique M. Descartes eût résolu , comme nous venons de le dire , de ne rien écrire sur la mora-



le , il ne put refuser cette fatisfaction à la princesse Elisabeth ; il n'imagina rien de plus propre à consoler cette princesse philosophe dans ses disgraces , que le livre de Sénèque , touchant la *Vie heureuse* , sur lequel il fit des observations , tant pour lui en faire remarquer les fautes , que pour lui faire porter ses pensées au delà même de celles de cet auteur. Voyant augmenter de jour en jour la malignité de la fortune , qui commençoit à persécuter cette princesse , il s'attacha à l'entretenir dans ses lettres , des moyens que la philosophie pouvoit lui fournir pour être heureuse & contente dans cette vie ; & il avoit entrepris de lui persuader que nous ne saurions trouver que dans nous-mêmes cette félicité naturelle , que les ames vulgaires attendent en vain de la fortune , *tom. I des Lett.* Lorsqu'il choisit le livre de Sénèque , de la *Vie heureuse* , » il eut seulement égard à la réputation de l'auteur , & à la » dignité de la matiere , sans songer à la maniere , dont il l'avoit traitée , : mais l'ayant examiné depuis , il ne le trouva point assez exact pour mériter d'être suivi. Pour donner lieu à la princesse d'en pouvoir juger plus aisément , il lui expliqua d'abord de quelle sorte il croyoit que cette matiere eût dû être traitée par un philosophe tel que Sénèque , qui n'avoit que la raison naturelle pour guide ; ensuite il lui fit voir , comment » Sénèque eût dû nous enseigner toutes les principales vérités , dont la connoissance est requise » pour nous faciliter l'usage de la vertu , pour régler nos desirs & nos passions , & jouir ainsi de » la beatitude naturelle ; ce qui auroit rendu son » livre le meilleur & le plus utile qu'un philo-

philosophe païen eût su écrire ,. Après avoir marqué ce qu'il lui sembloit que Sénèque eût dû traiter dans son livre , il examina , dans une seconde lettre à la princesse , ce qu'il y traite , avec une netteté & une force d'esprit qui nous fait regretter que M. Descartes n'ait pas entrepris de rectifier ainsi les pensées de tous les anciens. Les réflexions judicieuses que la princesse fit de son côté sur le livre de Sénèque , porterent M. Descartes à traiter dans les lettres suivantes , les autres questions les plus importantes de la morale , touchant le souverain bien , la liberté de l'homme , l'état de l'ame , l'usage de raison , l'usage des passions , les actions vertueuses & vicieuses , l'usage des biens & des maux de la vie. Ce commerce de philosophie morale fut continué par la princesse , depuis son retour des eaux de Spa , où il avoit commencé , avec une ardeur toujours égale , au milieu des malheurs dont sa vie fut traversée ; & rien ne fut capable de le rompre , que la mort de M. Descartes.

En 1641 parut en latin un des plus célèbres ouvrages de notre philosophe , & celui qu'il paroît avoir toujours chéri le plus ; ce furent ses *Médiations touchant la première philosophie , où l'on démontre l'existence de Dieu , & l'immortalité de l'ame*. Mais on sera peut-être surpris d'apprendre , que c'est à la conscience de Descartes que le public fut redevable de ce présent. Si l'on avoit eu affaire à un philosophe moins zélé pour le vrai , & si cette passion si louable & si rare n'avoit détruit les raisons qu'il prétendoit avoir , de ne plus jamais imprimer aucun de ses écrits , c'étoit fait de ses *Médiations* , aussi bien que de son

Monde, de son Cours philosophique, de sa Réfutation de la scholastique, & de divers autres ouvrages qui n'ont pas vu le jour, excepté les *Principes*, qui avoient été nommément compris dans la condamnation qu'il en avoit faite. Cette distinction étoit bien due à ses *Médiations métaphysiques*. Il les avoit composées dans sa retraite en Hollande. Depuis ce temps-là, il les avoit laissées dans son cabinet, comme un ouvrage imparfait, dans lequel il n'avoit songé qu'à se satisfaire. Mais ayant considéré ensuite la difficulté que plusieurs personnes auroient de comprendre le peu qu'il avoit mis de métaphysique dans la quatrième partie de son *Discours sur la méthode*, il voulut revoir son ouvrage, afin de le mettre en état d'être utile au public, en donnant des éclaircissements à cet endroit de sa méthode, auquel cet ouvrage pourroit servir de commentaire. Il comparoit ce qu'il avoit fait en cette matière, aux démonstrations d'Apollonius, dans lesquelles *il n'y a véritablement rien qui ne soit très-clair & très-certain, lorsqu'on considère chaque point à part. Mais parce qu'elles sont un peu longues, & qu'on ne peut y voir la nécessité de la conclusion, si l'on ne se souvient exactement de tout ce qui la précède, à peine peut-on trouver un homme dans toute une ville, dans toute une province, qui soit capable de les entendre.* De même M. Descartes croyoit avoir entièrement démontré l'existence de Dieu & l'immatérialité de l'ame humaine. Mais parce que cela dépendoit de plusieurs raisonnemens qui s'entre suivoient, & que si on en oublioit la moindre circonstance, il n'étoit pas aisé de bien entendre la conclusion, il prévoyoit

prévoyoit que son travail auroit peu de fruit , à moins qu'il ne tombât heureusement entre les mains de quelques personnes intelligentes , qui prissent la peine d'examiner sérieusement ses raisons , & qui disant sincèrement ce qu'elles penseroient , donnassent le ton aux autres pour en juger comme eux , ou du moins pour n'oser les contredire sans raison.

Le P. Merfenne ayant reçu l'ouvrage attendu depuis tant de temps ; voulut satisfaire l'attente de ceux auxquels il l'avoit promis , par l'activité & l'industrie dont il usa pour le leur communiquer. Il en écrivit peu de temps après à M. Descartes ; & il lui promit les objections de divers théologiens & philosophes. M. Descartes en parut d'autant plus surpris , qu'il s'étoit persuadé qu'il falloit plus de temps pour remarquer exactement tout ce qui étoit dans son traité , & tout ce qui y manquoit d'essentiel. Le P. Merfenne , pour lui faire voir qu'il n'y avoit ni précipitation , ni négligence dans l'examen qu'il en faisoit faire , lui manda qu'on avoit déjà remarqué que dans un traité qu'on croyoit fait exprès pour prouver l'immortalité de l'âme , il n'avoit pas dit un mot de cette *immortalité*. M. Descartes lui répondit sur le champ , qu'on ne devoit pas s'en étonner ; qu'il ne pouvoit pas démontrer que Dieu ne puisse anéantir l'âme de l'homme ; mais seulement qu'elle est d'une nature entièrement distincte de celle du corps , & par conséquent ; qu'elle n'est point sujette à mourir avec lui ; que c'étoit-là tout ce qu'il croyoit être requis pour établir la religion , c'étoit aussi tout ce qu'il s'étoit proposé de prouver. Pour détromper ceux qui pensoient autre-

ment , il fit changer le titre du second chapitre , ou de sa seconde méditation , qui portoit : *de mente humanâ* en général ; au lieu de quoi il fit mettre : *de natura mentis humanæ , quod ipsa fit notior quam corpus* , afin qu'on ne crût pas qu'il eût voulu y démontrer son immortalité.

Huit jours après , M. Descartes envoya au P. Mersenne un abrégé des principaux points qui touchoient Dieu & l'ame , pour servir d'argument à tout l'ouvrage. Il lui promit de le faire imprimer par forme de sommaire à la tête du traité , afin que ceux qui aimoient à trouver en un même lieu tout ce qu'ils cherchoient , pussent voir en raccourci tout ce que contenoit l'ouvrage , qu'il crut devoir partager en six méditations.

Dans la première , il propose les raisons pour lesquelles nous pouvons douter généralement de toutes choses , & particulièrement des choses matérielles , jusqu'à ce que nous ayons établi des meilleurs fondemens dans les sciences , que ceux que nous avons eus jusqu'à présent. Il fait voir que l'utilité de ce doute général consiste à nous délivrer de toutes sortes de préjugés ; à détacher notre esprit des sens , & à faire que nous ne puissions plus douter des choses que nous reconnoissons être très-véritables.

Dans la seconde , il fait voir que l'esprit usant de sa propre liberté pour supposer que les choses de l'existence desquelles il a le moindre doute , n'existent pas en effet , reconnoît qu'il est impossible que cependant il n'existe pas lui-même : ce qui sert à lui faire distinguer les choses qui lui appartiennent d'avec celles qui appartiennent au corps. Il semble que c'étoit le lieu de prou-

ver l'immortalité de l'ame. Mais il manda au P. Mersenne qu'il s'étoit contenté dans cette *seconde méditation* de faire concevoir l'ame *sans le corps*, sans entreprendre encore de prouver qu'elle est *réellement distincte du corps*; parce qu'il n'avoit pas encore mis dans ce lieu-là les *prémises* dont on peut tirer cette conclusion, que l'on ne trouveroit que dans la *sixieme méditation*. C'est ainsi que ce philosophe, tâchant de ne rien avancer dans tout son traité dont il ne crut avoir des démonstrations exactes, se croyoit obligé de suivre l'ordre des géometres, qui est de produire, premièrement, tous les principes d'où dépend la proposition que l'on cherche, avant que de rien conclure. La premiere & la principale chose qui est requise selon lui pour bien connoître l'immortalité de l'ame, est d'en avoir une idée ou conception très-claire & très-nette, qui soit parfaitement distincte de toutes les conceptions qu'on peut avoir du corps. Il faut savoir, outre cela, que tout ce que nous concevons clairement & distinctement, est vrai de la même maniere que nous le concevons; c'est ce qu'il a été obligé de remettre à la *quatrieme méditation*. Il faut de plus, avoir une conception distincte de la nature corporelle; c'est ce qui se trouve en partie dans la *seconde*, & en partie dans les *cinquieme & sixieme méditations*. L'on doit conclure de tout cela, que les choses que l'on conçoit clairement & distinctement comme des substances diverses, tels que sont l'esprit & le corps, sont des substances réellement distinctes les unes des autres. C'est ce qu'il conclut dans la *sixieme*

*méditation*. Revenons à l'ordre des *méditations*, & à ce qu'elles contiennent.

Dans la troisième, il développe assez au long le principal argument par lequel il prouve l'existence de Dieu. Mais n'ayant pas jugé à propos d'y employer aucune comparaison tirée des choses corporelles, afin d'éloigner autant qu'il pourroit l'esprit du lecteur de l'usage & du commerce des sens, il n'avoit pu éviter certaines obscurités, auxquelles il avoit déjà remédié dans ses réponses aux premières objections qu'on lui avoit faites dans le Pays-Bas, & qu'il avoit envoyées au P. Merfenne pour être imprimées à Paris avec son traité.

Dans la quatrième, il prouve que toutes les choses que nous concevons fort clairement & fort distinctement, sont toutes vraies. Il y explique aussi en quoi consiste la nature de l'erreur ou de la fausseté. Par-là il n'entend point le péché ou l'erreur qui se commet dans la poursuite du bien & du mal, mais seulement l'erreur qui se trouve dans le jugement & le discernement du vrai & du faux.

Dans la cinquième, il explique la nature corporelle en général. Il démontre encore l'existence de Dieu par une nouvelle raison. Il y fait voir comment il est vrai que la certitude même des démonstrations géométriques dépend de la connoissance de Dieu.

Dans la sixième, il distingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination, & donne les marques de cette distinction. Il y prouve que l'ame de l'homme est réellement distincte du corps. Il y expose toutes les erreurs qui vien-

nent des sens, avec les moyens de les éviter. Enfin, il y apporte toutes les raisons, desquelles on peut conclure l'existence des choses matérielles. Ce n'est pas qu'il les jugeât fort utiles pour prouver qu'il y a *un monde, que les hommes ont des corps*, & autres choses semblables qui n'ont jamais été mises en doute par aucun homme de bon sens; mais parce qu'en les considérant de près, on vient à connoître qu'elles ne sont pas si évidentes que celles qui nous conduisent à la connoissance de Dieu & de notre ame.

Voilà l'abrégé des *méditations de Descartes*, qui sont, de tous ses ouvrages, celui qu'il a toujours le plus estimé. Tantôt il remercioit Dieu de son travail, croyant avoir trouvé comment on peut démontrer les vérités métaphysiques: tantôt il se laissoit aller au plaisir de faire connoître aux autres l'opinion avantageuse qu'il en avoit conçue. » Assurez-vous, écrivoit-il au P. Mer-senne, qu'il n'y a rien dans ma métaphysique » que je ne croie être, *ou très-connu par la lumière naturelle, ou démontré évidemment*, & que » je me fais fort de le faire entendre à ceux qui » voudront & pourront y méditer, &c ». En effet, on peut dire que ce livre renferme tout le fond de sa doctrine, & que c'est une pratique très-exacte de sa méthode. Il avoit coutume de le vanter à ses amis intimes, comme contenant des vérités importantes qui n'avoient jamais été bien examinées avant lui, & qui donnoient pourtant l'ouverture à la vraie philosophie, dont le point principal consiste à nous convaincre de la différence qui se trouve entre l'esprit & le corps. C'est ce qu'il a prétendu faire dans ces *médita-*



tions par une *analyse* qui ne nous apprend pas seulement cette différence, mais qui nous découvre en même temps le chemin qu'il a suivi pour la découvrir.

Descartes, dans son *Traité de la Lumière*, transporte son lecteur au delà du monde dans les espaces imaginaires, & là il suppose que pour donner aux philosophes l'intelligence de la structure du monde, Dieu veut bien leur accorder le spectacle d'une création. Il fabrique pour cela une multitude de parcelles de matière également dures, cubiques ou triangulaires, ou simplement irrégulières & raboteuses, ou même de toutes figures, mais étroitement appliquées l'une contre l'autre, face contre face, & si bien entassées qu'il ne s'y trouve pas le moindre interstice. Il soutient même que Dieu qui les a créées dans les espaces imaginaires, ne peut pas après cela laisser subsister entr'elles le moindre petit espace vuide, de corps, & que l'entreprise de ménager ce vuide passe le pouvoir du Tout-puissant.

Ensuite Dieu met toutes ces parcelles en mouvement : il les fait tourner la plupart autour de leur propre centre ; & de plus, il le pousse en ligne directe.

Dieu leur commande de rester chacune dans leur état de figure, masse, vitesse, ou repos, jusqu'à ce qu'elles soient obligées de changer par la résistance ou par la fracture.

Il leur commande de partager leurs mouvements avec celles qu'elles rencontreront, & de recevoir du mouvement des autres. Descartes détaille les règles de ces mouvements & de ces communications, le mieux qu'il lui est possible.

Dieu commande enfin à toutes les parcelles mues d'un mouvement de progression , de continuer tant qu'elles pourront à se mouvoir en ligne droite.

Cela supposé, Dieu , selon Descartes , conserve ce qu'il a fait ; mais il ne fait plus rien. Ce chaos sorti de ses mains , va s'arranger par un effet du mouvement , & devenir un monde semblable au nôtre ; *un monde dans lequel , quoique Dieu n'y mette aucun ordre ni proportion , on pourra voir toutes les choses , tant générales que particulières , qui paroissent dans le vrai monde.* Ce sont les propres paroles de l'Auteur , & l'on ne sauroit trop y faire attention.

De ces parcelles primordiales inégalement mues, qui sont la matiere commune de tout , & qui ont une parfaite indifférence à devenir une chose ou une autre , Descartes voit d'abord sortir trois élémens ; & de ces trois élémens , toutes les masses qui subsistent dans le monde. D'abord les carnes , angles & extrémités des parcelles , sont inégalement rompus par le frottement. Les plus fines pieces sont la matiere subtile qu'il nomme le *premier élément* : les corps usés & arrondis par le frottement , sont le *second élément* ou la lumiere : les pieces rompues ; les plus grossieres , les éclats les plus massifs & qui conservent le plus d'angles , sont le *troisième élément*, ou la matiere terrestre & planétaire.

Tous les élémens mus & se faisant obstacle les uns aux autres , se contraignent réciproquement à avancer , non en ligne droite , mais en ligne circulaire , & à marcher par tourbillons , les uns autour d'un centre commun , les autres

autour d'un autre ; de forte cependant que conservant toujours leur tendance à s'en aller en ligne droite, ils font effort à chaque instant pour s'éloigner du centre, ce qu'il appelle *force centrifuge*.

Tous ces élémens tâchant de s'éloigner du centre, les plus massifs d'entr'eux sont ceux qui s'en éloigneront le plus : ainsi l'élément globuleux fera plus éloigné du centre que la matiere subtile ; & comme tout doit être plein, cette matiere subtile se rangera en partie dans les interstices des globules de la lumiere, & en partie vers le centre du tourbillon. Cette partie de la matiere subtile, c'est-à-dire, de la plus fine poussiere qui s'est rangée au centre, est ce que Descartes appelle un *Soleil*. Il y a des pareils amas de même poussiere dans d'autres tourbillons, comme dans celui-ci ; & ces amas de poussiere sont autant d'autres soleils que nous nommons *étoiles*, & qui brillent peu à notre égard, vu l'éloignement.

L'élément globuleux étant composé de globules inégaux, les plus forts s'écartent le plus vers les extrêmités du tourbillon ; les plus foibles se tiennent plus près du soleil. L'action de la fine poussiere qui compose le soleil, communique son agitation aux globules voisins, & c'est en quoi consiste la lumiere. Cette agitation communiquée à la matiere globuleuse accélere le mouvement de celle-ci : mais cette accélération diminue en raison de l'éloignement, & finit à une certaine distance.

On peut donc diviser la lumiere depuis le soleil jusqu'à cette distance, en différentes couches,

dont la vitesse est inégale, & va diminuant de couche en couche. Après quoi la matiere globuleuse qui remplit le reste immense du tourbillon solaire, ne reçoit plus d'accélération du soleil ; & comme ce grand reste de matiere globuleuse est composé des globules les plus gros & les plus forts, l'activité y va toujours en augmentant, depuis le terme où l'accélération causée par le soleil, expire, jusqu'à la rencontre des tourbillons voisins. Si donc il tombe quelques gros massifs dans l'élément globuleux, depuis le soleil, jusqu'au terme où finit l'action de cet astre, ces corps seront mus plus vite auprès du soleil, & moins vite à mesure qu'ils s'en éloigneront. Mais si quelques corps massifs sont amenés dans le reste de la matiere globuleuse, entre le terme de l'action solaire & la rencontre des tourbillons voisins, ils iront avec une accélération toujours nouvelle, jusqu'à s'enfoncer dans ces tourbillons voisins ; & d'autres qui s'échapperoient des tourbillons voisins, & entreroient dans l'élément globuleux du nôtre, y pourroient descendre ou tomber, & s'avancer vers le soleil.

Or, il y a de petits tourbillons de matiere qui peuvent rouler dans les grands tourbillons ; & ces petits tourbillons peuvent non-seulement être composés d'une matiere globuleuse & d'une poussiere fine, qui rangée au centre, en fasse de petits soleils : mais ils peuvent encore contenir ou rencontrer bien des parcelles de cette grosse poussiere, de ces grands éclats d'angles brisés que nous avons nommés le *troisième élément*. Ces petits tourbillons ne manqueront pas d'écarter vers leurs bords toute la grosse poussiere ; c'est-à-di-

re , si vous l'aimez mieux , que les grands éclats , formant des pelotons épais & de gros corps , gagneront toujours les bords du petit tourbillon par la supériorité de leur force centrifuge : Descartes les arrête là , & la chose est fort commode. Au lieu de les laisser courir plus loin par la force centrifuge , ou d'être emportés par l'impulsion de la matiere du grand tourbillon , ils obscurcissent le soleil du petit , & ils encroûtent peu à peu le petit tourbillon : & de ces croûtes épaissies sur tout le dehors , il se forme un corps opaque , une planete , une terre habitable. Comme les amas de la fine poussiere sont autant de soleils , les amas de la grosse poussiere sont autant de planetes & de cometes. Ces planetes amenées dans la premiere moitié de la matiere globuleuse , roulent d'une vîtesse qui va toujours en diminuant depuis la premiere qu'on nomme *Mercur*e , jusqu'à la derniere qu'on nomme *Saturne*. Les corps opaques qui sont jetés dans la seconde moitié , s'en vont jusques dans les tourbillons voisins , & d'autres passent des tourbillons voisins , puis descendent dans le nôtre vers le soleil. La même poussiere massive qui nous a fourni une terre , des planetes & des cometes , s'arrange , en vertu du mouvement , en d'autres formes , & nous donne l'eau , l'atmosphere , l'air , les métaux , les pierres , les animaux & les plantes ; en un mot , toutes les choses , *tant générales que particulières , que nous voyons dans notre monde* , organisées & autres.

Il y a encore bien d'autres parties à détailler dans l'édifice de Descartes ; mais ce que nous avons déjà vu est regardé de tout le monde com-

me un assortiment de pieces qui s'écroulent ; & sans en voir davantage , il n'y a personne qui ne puisse sentir qu'un tel systême n'est nullement recevable.

1°. Il est d'abord fort singulier d'entendre dire que Dieu ne peut pas créer & rapprocher quelques corps anguleux , sans avoir de quoi remplir exactement les interstices des angles. De quel droit ose-t-on ainsi resserrer la souveraine puissance ?

2°. Mais je veux que Descartes sache précisément pourquoi Dieu doit avoir tant d'horreur du vuide : je veux qu'il puisse très-bien accorder la liberté des mouvemens avec le plein parfait ; qu'il prouve même la nécessité actuelle du plein : à la bonne heure. L'endroit où je l'arrête , est cette prétention que le vuide soit impossible. Il ne l'est pas même dans sa supposition. Car pour remplir tous les interstices , il faut avoir des poussieres de toute taille , qui viennent au besoin se glisser à propos dans les intervalles entre-ouverts. Ces poussieres ne se forment qu'à la longue. Les globules ne s'arrondissent pas en un instant. Les coins les plus gros se rompent d'abord , puis les plus petits ; & à force de frottemens , nous pourrions recueillir de nos pieces pulvérisées de quoi remplir tout ce qu'il nous plaira : mais cette pulvérisation est successive. Ainsi , au premier moment que Dieu mettra les parcelles de la matiere primordiale en mouvement , la poussiere n'est pas encore formée : Dieu soulève les angles ; ils vont commencer à se briser : mais avant que la chose soit faite , voilà entre ces angles des vuides sans fin , & nulle matiere pour les remplir.

3<sup>o</sup>. Selon Descartes , la lumiere est une masse de petits globules qui se touchent immédiatement, enforte qu'une file de ces globules ne sauroit être poussée par un bout , que l'impulsion ne se fasse sentir en même temps à l'autre bout , comme il arrive dans un bâton ou dans une file de boulets de canon qui se touchent. M. Roemer & M. Picard ont observé , que quand la terre étoit entre le soleil & jupiter , les éclipses de ses satellites arrivoient alors plutôt qu'il n'est marqué dans les tables ; mais que quand la terre s'en alloit du côté opposé , & que le soleil étoit entre jupiter & la terre , alors les éclipses des satellites arrivoient plusieurs minutes plus tard , parce que la lumiere avoit tout le grand orbe annuel de la terre à traverser de plus dans cette dernière situation que dans la précédente : d'où ils sont parvenus à pouvoir assurer que la lumiere du soleil mettoit sept à huit minutes à franchir les trente-trois millions de lieues qu'il y a du soleil à la terre. Quoi qu'il en soit au reste, sur la durée précise de ce trajet de la lumiere, il est certain que la communication ne s'en fait pas en un instant ; mais que le mouvement ou la pression de la lumiere parvient plus vite sur les corps plus voisins , & plus tard sur les corps plus éloignés : au lieu qu'une file de douze globes , & une file de cent globes , s'ils se touchent , communiquent leur mouvement aussi vite l'une que l'autre. La lumiere de Descartes n'est donc pas la lumiere du monde.

En voilà assez , ce me semble , pour faire sentir les inconvéniens de ce système. On peut , avec M. de Fontenelle , féliciter le siècle qui ,

en nous donnant Descartes , a mis en honneur un nouvel art de raisonner , & communiqué aux autres sciences l'exa<sup>c</sup>titude de la géométrie. Mais on doit , selon sa judicieuse remarque , » sentir » l'inconvénient des syst<sup>é</sup>mes précipités , dont » l'impatience de l'esprit humain ne s'accommode » que trop bien , & qui étant une fois établis , » s'opposent aux vérités qui surviennent ».

Il joint à sa remarque un avis salutaire , qui est d'amasser , comme font les Académies , des matériaux qui se pourront lier un jour , plutôt que d'entreprendre avec quelques loix de mécanique , d'expliquer intelligiblement la nature entière & son admirable variété.

Je fais qu'on allegue en faveur du syst<sup>é</sup>me de Descartes , l'expérience des loix générales par lesquelles Dieu conserve l'univers. La conservation de tous les êtres est , dit-on , une création continuée ; & de même qu'on en conçoit la conservation par des loix générales , ne peut-on pas y recourir pour concevoir , par forme de simple hypothese , la création & toutes ses suites ?

Raisonner de la sorte est à peu près la même chose , que si on assuroit que la même mécanique , qui avec de l'eau , du foin & de l'avoine , peut nourrir un cheval , peut aussi former un estomac & le cheval entier. Il est vrai que si nous suivons Dieu dans le gouvernement du monde , nous y verrons régner une uniformité sublime. L'expérience nous autorise à n'y pas multiplier les volontés de Dieu comme les rencontres des corps. D'une seule volonté il a réglé pour tous les cas & pour tous les siècles , la marche &



les chocs de tous les corps , à raison de leur masse , de leur vitesse & de leur ressort. Les loix de ces chocs & de ces communications peuvent être sans doute l'objet d'une physique très-sensée & très-utile , sur-tout lorsque l'homme en fait usage pour diriger ce qui est soumis à ses opérations , & pour construire les différens ouvrages dont il est le créateur subalterne. Mais ne vous y méprenez pas : autre chose est de créer les corps , & de leur assigner leur place & leurs fonctions , autre chose de les conserver. Il ne faut qu'une volonté ou certaines loix générales fidèlement exécutées , pour entretenir chaque espèce dans sa forme spéciale , & pour perpétuer les vicissitudes de l'économie du tout , quand une fois la matière est créée. Mais quand il s'agit de créer , de régler ces formes spéciales , d'en rendre l'entretien sûr & toujours le même , d'en établir les rapports particuliers , & la correspondance universelle ; alors il faut , de la part de Dieu , autant de plans & de volontés spéciales , qu'il se trouve de pièces différentes dans la machine entière. *Hist. du Ciel , tome II.*

M. Descartes composa un petit *Traité des Passions* l'an 1646 , pour l'usage particulier de la princesse Elisabeth. Il l'envoya manuscrit à la reine de Suede sur la fin de l'an 1647. Mais sur les instances que ses amis lui firent depuis pour le donner au public , il prit le parti de le revoir , & de remédier aux défauts que la princesse philosophe sa disciple y avoit remarqués. Il le fit voir ensuite à M. Clerfelier , qui le trouva d'abord trop au dessus de la portée commune , & qui obligea l'auteur à y ajouter de quoi le ren-

dre intelligible à toutes sortes de personnes. Il crut entendre la voix du public dans celle de M. Clerfelier , & les additions qu'il y fit augmentèrent l'ouvrage d'un tiers. Il le divisa en trois parties , dans la première desquelles il traite des passions en général , & par occasion de la nature de l'ame , &c. dans la seconde , des six passions primitives ; & dans la troisième , de toutes les autres. Tout ce que les avis de M. Clerfelier firent ajouter à l'ouvrage , put bien lui donner plus de facilité & de clarté qu'il n'en avoit auparavant : mais il ne lui ôta rien de la brièveté & de la belle simplicité du style , qui étoit ordinaire à l'auteur. Ce n'est point en orateur , ce n'est pas même en philosophe moral , mais en physicien , qu'il a traité son sujet ; & il s'en acquitta d'une manière si nouvelle , que son ouvrage fut mis fort au dessus de tout ce qu'on avoit fait avant lui dans ce genre. Pour bien déduire toutes les passions , & pour développer les mouvemens du sang qui accompagnent chaque passion , il étoit nécessaire de dire quelque chose de l'animal. Aussi voulut-il commencer en cet endroit à expliquer la composition de toute la machine du corps humain. Il y fait voir comment tous les mouvemens de nos membres , qui ne dépendent point de la pensée , se peuvent faire en nous , sans que notre ame y contribue , par la seule force des esprits animaux , & la disposition de nos membres. De sorte qu'il ne nous fait d'abord considérer notre corps , que comme une machine faite par la main du plus savant de tous les ouvriers , dont tous les mouvemens ressemblent à ceux d'une montre , ou autre automate ,

ne se faisant que par la force de son ressort ; & par la figure ou la disposition de ses roues. Après avoir expliqué ce qui appartient au corps , il nous fait aisément conclure qu'il n'y a rien en nous qui appartienne à notre ame , que nos pensées , entre lesquelles les passions sont celles qui l'agitent davantage ; & que l'un des principaux devoirs de la philosophie est de nous apprendre à bien connoître la nature de nos passions , à les modérer , & à nous en rendre les maîtres. On ne peut s'empêcher de regarder ce traité de M. Descartes , comme l'un des plus beaux & des plus utiles de ses ouvrages.

Jamais philosophe n'a paru plus respectueux pour la divinité que M. Descartes ; il fut toujours fort sage dans ses discours sur la religion. Jamais il n'a parlé de Dieu qu'avec la dernière circonspection ; toujours avec beaucoup de sagesse , toujours d'une manière noble & élevée. Il étoit dans l'appréhension continuelle de rien dire ou écrire qui fût indigne de la religion , & rien n'égalait sa délicatesse sur ce point. *Voyez tome premier & second de ses lettres.*

Il ne pouvoit souffrir sans indignation la témérité de certains théologiens qui abandonnoient leurs guides , c'est-à-dire , l'Ecriture & les Peres , pour marcher tout seuls dans des routes qu'ils ne connoissoient pas. Il blâmoit sur-tout la hardiesse des philosophes & des mathématiciens , qui paroissoient si décisifs à déterminer *ce que Dieu peut , & ce qu'il ne peut pas.* » C'est , dit-il , parler de Dieu , comme d'un Jupiter ou d'un Saturne , & l'assujettir au styx & au destin , que » de dire qu'il y a des vérités indépendantes de  
» lui.

» lui. Les vérités mathématiques sont des loix  
 » que Dieu a établies dans la nature , comme un  
 » roi établit des loix dans son royaume. Il n'y  
 » a aucune de ces loix que nous ne puissions  
 » comprendre : mais nous ne pouvons compren-  
 » dre la grandeur de Dieu , quoique nous la con-  
 » noissions , &c.

» Pour moi , dit encore ailleurs M. Descartes ,  
 » il me semble qu'on ne doit dire d'aucune chose ,  
 » *qu'elle est impossible à Dieu*. Car tout ce qui est  
 » vrai & bon , dépendant de sa toute-puissance ,  
 » je n'ose pas même dire *que Dieu ne peut faire*  
 » *une montagne sans vallée , ou qu'un & deux ne*  
 » *fassent pas trois*. Mais je dis seulement qu'il m'a  
 » donné un esprit de telle nature , que je ne sau-  
 » rois concevoir une montagne sans vallée , ou  
 » que l'aggrégé d'un & de deux ne fassent pas  
 » trois ». *Voyez tome II des Lettres*. Cette retenue  
 de M. Descartes , peut-être excessive , a choqué  
 certains esprits , qui ont voulu lui en faire un cri-  
 me. Car , sur ce qu'en quelques occasions , il em-  
 ployoit le nom d'un ange plutôt que celui de  
 Dieu , qu'il ménageoit par pur respect , quel-  
 qu'un ( *Beecman* ) s'étoit imaginé qu'il étoit assez  
 vain pour se comparer aux anges. Il se crut obligé  
 de repousser cette calomnie. » Quant au reproche  
 » que vous me faites , dit-il , page 66 , 67 , de  
 » m'être égalé aux anges , je ne saurois encore  
 » me persuader que vous soyez si perdu d'esprit ,  
 » que de le croire. Voici sans doute ce qui vous  
 » a donné occasion de me faire ce reproche. C'est  
 » la coutume des philosophes & même des théo-  
 » logiens , toutes les fois qu'ils veulent montrer  
 » qu'il répugne tout-à-fait à la raison que quel-

Tome I.

○

» que chose se fasse , de dire que *Dieu même ne*  
 » *le sauroit faire* : & parce que cette façon de  
 » parler m'a toujours semblé trop hardie , pour  
 » me servir de termes plus modestes, quand l'oc-  
 » casion s'en présente , où les autres diroient  
 » que *Dieu ne peut faire une chose* , je me contente  
 » seulement de dire *qu'un ange ne la sauroit faire...*  
 » Je suis bien malheureux de n'avoir pu éviter  
 » le soupçon de vanité en une chose , où je puis  
 » dire que j'affectois une modestie particulière ».

A l'égard de l'existence de Dieu, M. Descartes étoit si content de l'évidence de sa démonstration, qu'il ne faisoit point difficulté de la préférer à toutes celles des vérités mathématiques. Cependant le ministre Voetius, son ennemi, au lieu de l'accuser d'avoir mal réfuté les athées, jugea plus à propos de l'accuser d'athéisme, sans en apporter d'autre preuve, sinon qu'il avoit écrit contre les athées. Le tour étoit assurément nouveau : mais afin qu'il ne parût pas tel, Voetius trouva assez à temps l'exemple de Vanini, pour montrer que M. Descartes n'auroit pas été le premier des athées qui auroit écrit en apparence contre l'athéisme. Ce fut sur-tout l'impertinence de cette comparaison, qui révolta M. Descartes, & qui le détermina à réfuter une si ridicule calomnie dans une lettre latine qu'il lui écrivit. Quelques autres de ses ennemis entreprirent de l'augmenter en l'accusant, outre cela, d'un scepticisme ridicule. Leurs accusations se réduisoient à dire que M. Descartes sembloit insinuer, *qu'il falloit nier* (au moins pour quelque temps) *qu'il y eût un Dieu ; que Dieu pouvoit nous tromper ; qu'il falloit révoquer toutes choses en doute ; que*

« On ne devoit donner aucune créance aux sens ; que  
 le sommeil ne pouvoit se distinguer de la veille. M.  
 Descartes eut horreur de ces accusations , & ce  
 ne fut pas sans quelque mouvement d'indigna-  
 tion qu'il y répondit. » J'ai réfuté , dit-il , *tome II*  
 » *des Lettres* , pag. 170 , en paroles très-expres-  
 » toutes ces choses qui m'avoient été objectées  
 » par des calomniateurs ignorans. Je les ai réfu-  
 » tées même par des argumens très-forts ; & j'ose  
 » dire plus forts qu'aucun autre ait fait avant moi.  
 » Afin de pouvoir le faire plus commodément  
 » & plus efficacement , j'ai proposé toutes ces  
 » choses comme douteuses au commencement de  
 » mes *Méditations*. Mais je ne suis pas le premier  
 » qui les ait inventées ; il y a long-temps qu'on  
 » a les oreilles battues de semblables doutes pro-  
 » posés par les Sceptiques. Mais qu'y a-t-il de  
 » plus inique que d'attribuer à un auteur des  
 » opinions qu'il ne propose que pour les ré-  
 » futer ? Qu'y a-t-il de plus impertinent que de  
 » feindre qu'on les propose , & qu'elles ne sont  
 » pas encore réfutées , & par conséquent que ce-  
 » lui qui rapporte les argumens des athées , est  
 » lui-même un athée pour un temps ? Qu'y a-t-il  
 » de plus puérile que de dire que s'il vient à mou-  
 » rir avant que d'avoir écrit ou inventé la dé-  
 » monstration qu'il espere , il meurt comme un  
 » athée ? Quelqu'un dira peut-être que je n'ai pas  
 » rapporté ces fausses opinions comme venant  
 » d'autrui , mais comme de moi : mais qu'import-  
 » te ; puisque dans le même livre où je les ai  
 » rapportées , je les ai aussi toutes réfutées ».

Ceux qui ont l'esprit juste & le cœur droit ,  
 en lisant les *Méditations* & les *principes* de M.

*Descartes*, n'ont jamais hésité à tirer de leur lecture des conséquences tout opposées à ces calomnies. Ces ouvrages n'ont encore rendu athée jusqu'aujourd'hui aucun de ceux qui croyoient en Dieu auparavant ; au contraire, ils ont converti quelques athées, c'est au moins le témoignage qu'un peintre de Suede nommé *Beek*, a rendu publiquement de lui-même chez M. l'ambassadeur de France à Stockholm. *Voyez tout cela plus au long dans la vie de Descartes*, par Antoine Baillet.

Ce grand homme a eu des sectateurs illustres : on peut mettre à leur tête le P. *Malebranche*, qui ne l'a pourtant pas suivi en tout. *Voyez Malebranche*. Les autres ont été *Rohaut*, *Regis*, &c. dont nous avons les ouvrages. *La nouvelle explication du mouvement des planetes*, par M. Villemot, curé de Lyon, imprimé à Paris en 1707, est le premier, & peut-être le meilleur ouvrage qui ait été fait pour défendre les tourbillons.

La philosophie de *Descartes* a eu beaucoup de peine à être admise en France ; le parlement pensa rendre un arrêt contr'elle : mais il en fut empêché par la requête burlesque en faveur d'*Aristote*, qu'on lit dans les *Œuvres de Despreaux*, & où l'auteur, sous prétexte de prendre la défense de la philosophie Péripatéticienne, la tourne en ridicule ; tant il est vrai que *ridiculum acri*, &c. Enfin, cette philosophie a été reçue parmi nous. Mais *Newton* avoit déjà démontré qu'on ne pouvoit la recevoir. N'importe : toutes nos universités & nos académies même y sont demeurées fort attachées. Ce n'est que depuis environ 18 ans qu'il s'est élevé des *Newtoniens*

en France : mais ce mal , si c'en est un ( car il y a des gens pour qui c'en est un ) a prodigieusement gagné ; toutes nos académies maintenant sont Newtoniennes , & quelques professeurs de l'université de Paris enseignent aujourd'hui ouvertement la philosophie Angloise.

Quelque parti qu'on prenne sur la philosophie de Descartes , on ne peut s'empêcher de regarder ce grand homme comme un génie sublime & un philosophe très-conséquent. La plupart de ses sectateurs n'ont pas été aussi conséquens que lui ; ils ont adopté quelques-unes de ses opinions , & en ont admis d'autres , sans prendre garde à l'étroite liaison que presque toutes ont entr'elles. Un philosophe moderne , écrivain élégant , & homme de beaucoup d'esprit , M. l'abbé de Gamaches , de l'Académie Royale des Sciences , a démontré à la tête de son *Astronomie Physique* , que pour un Cartésien , il ne doit point y avoir de mouvement *absolu* ; & que c'est une conséquence nécessaire de l'opinion de Descartes , que l'étendue & la matiere sont la même chose. Cependant les Cartésiens croient pour la plupart le mouvement absolu , en confondant l'étendue avec la matiere. L'opinion de Descartes sur le machinisme des bêtes , est très-favorable au dogme de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame ; & ceux qui veulent l'abandonner sur cet article , doivent tout au moins avouer que les difficultés contre l'ame des bêtes sont , sinon insolubles , du moins très-grandes pour un philosophe Chrétien. Il en est de même de plusieurs autres points de la philosophie de ce grand homme. L'édifice est vaste ,



noble & bien entendu : c'est dommage que le siècle où il vivoit ne lui ait pas fourni de meilleurs matériaux. Il faut , dit M. de Fontenelle , admirer toujours Descartes , & le suivre quelquefois.

Les persécutions, que ce philosophe a effuyées pour avoir déclaré la guerre aux préjugés & à l'ignorance , doivent être la consolation de ceux qui, ayant le même courage, éprouveront les mêmes traverses. Il est honoré aujourd'hui dans cette même patrie , où peut-être il eût vécu plus malheureux qu'en Hollande.

# PHILOSOPHIE

## DES CELTES.

**S**ous ce nom, il faut comprendre non-seulement les philosophes Gaulois, mais encore tous ceux qui ont anciennement fleuri en Europe, soit dans les isles Britanniques, soit parmi les Germains & les Iberes, soit dans l'Italie. Burnet, dans ses *Origines Philosophiques*, dit qu'il est fort vraisemblable que les Germains & les Bretons insulaires, ont eu des druides, moins savans peut-être, & moins respectés que ceux des Gaulois, mais au fond imbus de la même doctrine, & se servant de la même méthode pour la faire connoître.

L'histoire de la philosophie des Celtes ne nous offre rien de certain; & cette obscurité qui la couvre, n'a rien de surprenant; tant les temps où elle se cache sont éloignés de notre âge, & de celui même des anciens Romains. Nous ne trouvons rien, soit dans nos mœurs & nos usages, soit dans le témoignage des auteurs latins, qui puisse fixer nos doutes sur ce qui regarde ces peuples. Ce qui pourroit nous procurer des connoissances certaines, & nous instruire de leur religion, ce seroit les écrits, ou autres monumens domestiques qu'ils nous auroient laissés: mais tout cela nous manque, soit que le temps les ait détruits entièrement, soit qu'ils aient voulu les dérober à ceux qui n'étoient pas initiés dans leurs mystères, soit enfin, ce qui est le plus vraisemblable; qu'ils n'écrivissent point leurs dog-

mes, & qu'ils fussent dans l'usage de les transmettre par le canal de la tradition orale & vivante. Les fables qui défigurent leur histoire, & qui ont été compilées par Pline, Pline, Pomponius-Mela, Aulu-gelle, Hérodote & Strabon, montrent assez quel fond nous devons faire sur les écrivains, tant Grecs que Latins, qui se sont mêlés de l'écrire. César lui-même, vainqueur des Gaulois, tout curieux observateur qu'il étoit des mœurs & des usages des nations qu'il avoit vaincues, ne nous dit que très-peu de chose des Celtes; & encore le peu qu'il en dit est-il noyé dans un amas de fables. D'ailleurs, ce qui a contribué beaucoup à répandre de l'obscurité sur cette histoire, c'est le mélange de tous ces peuples, auxquels on donnoit le nom de Celtes, avec les différentes nations qu'ils étoient à portée de connaître; par-là s'introduisit nécessairement dans leurs mœurs, & dans leurs dogmes, une variété étonnante. Par exemple, du temps de César & de Tacite, le Gaulois différoit beaucoup des Germains, quoiqu'ils eussent une même origine. Les Germains étoient extrêmement grossiers en comparaison des Gaulois, qui, au rapport de Justin, avoient adouci leurs mœurs par le commerce des Grecs, qui étoient venus s'établir à Marseille, & avoient puisé chez eux quelque teinture de cette politesse qui leur étoit comme naturelle. Les Grecs & les Latins n'ont bien connu que les derniers temps de l'histoire de Celtes; & l'on peut dire que les premiers ont été pour eux couverts de nuages.

Quand nous parlons des Celtes, il ne faut pas se représenter des peuples polis à la manière des

Grecs & des Romains, & cultivant avec le même soin les arts & les sciences. Cette nation étoit plus guerrière que savante, & plus exercée à chasser dans ses vastes forêts, qu'à disserter avec subtilité sur des questions métaphysiques. Ce qui caractérise principalement cette nation, c'est qu'elle avoit une excellente morale, & que par-là du moins, elle étoit préférable aux Grecs & aux Latins, dont le talent dangereux étoit d'obscurcir les choses les plus claires à force de subtilités. Son mépris pour les sciences n'étoit pourtant pas si exclusif, qu'elle n'eût aussi des savans & des sages, qui étoient jaloux de répandre au loin leur philosophie, quoique sous une forme différente de celle des Grecs & des Romains. Ces savans & ces sages s'appelloient *Druides*, nom fameux dans l'antiquité, mais très-obscur quant à son origine. L'opinion la plus probable dérive ce nom du mot *chêne*; parce que, selon la tradition constante, les *Druides* tenoient leurs assemblées dans un lieu planté de chênes, & qu'ils avoient beaucoup de vénération pour cette espèce d'arbre qu'ils regardoient comme sacré. La conformité de leur doctrine avec celle des Mages & des Perses, des Chaldéens de Babylone, des Gymnosophistes des Indes, prouve qu'ils ont été en relation avec ces philosophes.

On ne peut mieux connoître quelles étoient les fonctions, l'autorité & la manière d'enseigner des *Druides*, que par ce qu'on en lit dans les commentaires de Jules-César. „ Les *Druides*, nous „ dit ce général instruit, président aux choses di- „ vines, régrent les sacrifices tant publics que „ particuliers, interprètent les augures & les aruf

„ pices. Les concours des jeunes gens qui se ren-  
„ dent auprès d’eux pour s’instruire, est pro-  
„ digieux ; rien n’égale le respect qu’ils ont pour  
„ leurs maîtres. Ils se rendent arbitres dans pres-  
„ que toutes les affaires, soit publiques, soit pri-  
„ vées ; & si quelque meurtre a été commis,  
„ s’il s’élève quelque dispute sur un héritage,  
„ sur les bornes des terres, ce sont eux qui ré-  
„ glent tout ; ils décernent les peines & les ré-  
„ compenses. Ils interdisent les sacrifices, tant  
„ aux particuliers qu’aux personnes publiques,  
„ lorsqu’ils ont la témérité de s’élever contre  
„ leurs décrets : cette interdiction passe chez ces  
„ peuples pour une peine très-grave ; ceux sur  
„ qui elle tombe sont mis au rang des impies &  
„ & des scélérats. Tout le monde les fuit & évite  
„ leur rencontre avec autant de soin que s’ils  
„ étoient des pestiférés. Tout accès aux honneurs  
„ leur est fermé, & ils sont dépouillés de tous  
„ les droits de citoyens. Tous les Druides re-  
„ connoissent un chef qui exerce sur eux une gran-  
„ de autorité. Si après sa mort il se trouve par-  
„ mi eux quelqu’un qui ait un mérite éminent,  
„ il lui succède : mais s’il y a plusieurs conten-  
„ dans, c’est le suffrage des Druides qui décide  
„ de l’élection ; il arrive même que les brigues  
„ sont quelquefois si violentes & si impétueuses,  
„ qu’on a recours à la voie des armes. Dans un  
„ certain temps de l’année, ils s’assemblent près  
„ des confins du pays Chartrain, situé au milieu  
„ de la Gaule, dans un lieu consacré, où se ren-  
„ dent de toutes parts ceux qui sont en litige ;  
„ & là, leurs décisions sont écoutées avec res-  
„ pect. Les Druides sont exempts d’aller à la guer-

„ re , de payer aucun tribut : en un mot, ils jouif-  
„ sent de tous les droits du peuple fans partager  
„ avec lui les charges de l'état. Ce font ces privi-  
„ leges qui engagent un grand nombre de perſonnes  
„ à ſe mettre ſous leur diſcipline , & les parens à  
„ y ſoumettre leurs enfans. On dit qu'on char-  
„ ge leur mémoire d'un grand nombre de vers  
„ qu'ils ſont obligés d'apprendre avant que d'être  
„ incorporés au corps des Druides : c'eſt ce qui fait  
„ que quelques-uns , avant que d'être initiés , de-  
„ meurent vingt ans ſous la diſcipline. Quoiqu'ils  
„ ſoient dans l'uſage de ſe ſervir de l'écriture qu'ils  
„ ont appriſe des Grecs , tant dans les affaires  
„ civiles que politiques , ils croiroient faire un  
„ grand crime s'ils l'employoient dans les choſes  
„ de religion „. On voit par ce long morceau  
que je viens de transcrire , que les Druides  
avoient une grande influence dans toutes les dé-  
libérations de l'état ; qu'ils avoient trouvé le  
moyen d'attirer à eux la plus grande partie du  
gouvernement , laiſſant au Prince qui vivoit ſous  
leur tutele , le ſeul droit de commander la guer-  
re. La tyrannie de ces prêtres ne pouvoit être que  
funefte à la puiffance royale : car je ſuppoſe qu'un roi  
s'échappant de leur tutele , eût eu aſſez de force  
dans l'eſprit pour gouverner par lui-même ſans dai-  
gner les conſulter ; il eſt évident qu'ils pouvoient lui  
interdire les ſacrifices , lancer contre lui l'antheme  
de la religion , ſoulever l'eſprit de leurs diſciples  
aveuglement dociles à leurs leçons , & les me-  
nacer du courroux de leurs Dieux , s'ils ne reſ-  
pectoient pas l'excommunication dont ils l'avoient  
frappé. Dans les Druides , je ne vois pas des phi-  
loſophes , mais des impoſteurs qui , uniquement

occupés de leur intérêt, de leur gloire, & de leur réputation, travailloient à asservir leur imbécille nation sous le joug d'une honteuse ignorance. Si l'on en croit les anciens écrivains, ces prétendus philosophes étoient vêtus magnifiquement, & portoient des colliers d'or. Le luxe dans lequel ils vivoient faisoit tout leur mérite, & il leur avoit acquis parmi les Gaulois une grande autorité.

Les Druides étoient partagés en plusieurs classes : il y avoit parmi eux, selon Ammien-Marcellin, les *Bardes*, les *Eubages*, & ceux qui retenoient proprement le nom de *Druides*. Les *Bardes* s'occupoient à mettre en vers les grandes actions de leurs héros, & les chantoient sur des instrumens de musique. Les *Eubages* abymés dans la contemplation de la nature, s'occupoient à en découvrir les secrets. Mais ceux qu'on appelloit *Druides* par excellence, joignoient à l'étude de la nature la science de la morale, & l'art de gouverner les hommes. Ils avoient une double doctrine : l'une pour le peuple, & qui étoit par conséquent publique ; l'autre pour ceux qu'ils instruisoient en particulier, & qui étoit secrète. Dans la première, ils exposoient au peuple ce qui concernoit les sacrifices, le culte de la religion, les augures, & toutes les especes de divinations : ils avoient soin de ne publier de leur doctrine que ce qui pouvoit exciter à la vertu, & fortifier contre la crainte de la mort. Pour la doctrine qu'ils enseignoient à ceux qu'ils initioient dans leurs mysteres, il n'est pas possible de la diviner : c'eût été la profaner que de la rendre intelligible à ceux qui n'avoient pas l'hon-

teur d'être adoptés ; & pour inspirer à leurs disciples , je ne fais quelle horreur sacrée pour leurs dogmes , ce n'étoit pas dans les villes ni en pleine campagne qu'ils tenoient leurs assemblées savantes , mais dans le silence de la solitude , & dans l'endroit le plus caché de leurs sombres forêts : aussi leurs dogmes étoient-ils des mystères impénétrables pour tous ceux qui n'y étoient point admis. C'est ce que Lucain a exprimé d'une manière si énergique par ces vers.

*Solis nosse Deos , & cæli numina vobis.  
 Aus solis nescire datum : nemora alta remotis ,  
 Incolitis lucis.*

Après cela , est-il surprenant que les Grecs & les Romains aient avoué leur ignorance profonde sur les dogmes cachés des Druides ? Le seul de ces dogmes qui ait transpiré , & qui ait percé les sombres voiles sous lesquels ils enveloppoient leur doctrine , c'est celui de l'immortalité de l'ame. On savoit bien en général que leurs instructions secrètes rouloient sur l'origine & la grandeur du monde , sur la nature des choses , sur l'immortalité & la puissance des Dieux : mais ce qu'ils pensoient sur tous ces points , étoit absolument ignoré. En divulguant le dogme de l'immortalité des esprits , leur intention étoit , selon Pomponius-Mela , d'animer le courage de leurs compatriotes , & de leur inspirer le mépris de la mort , quand il s'agiroit de remplir leur devoir.

Les Celtes étoient plongés dans l'idolâtrie , ainsi que les autres peuples de la terre. Les Druides , leurs prêtres , dont les idées sur la divinité étoient sans doute plus épurées que celles du peuple , les nourrissoient dans cette folle superstition. C'est un



reproche qu'on peut faire à tous les législateurs. Au lieu de détromper le peuple sur cette multitude de Dieux qui s'accorde si mal avec la saine raison , ils s'appliquoient au contraire à fortifier cette erreur dans les esprits grossiers , prévenus de cette fausse maxime , qu'on ne peut introduire de changement dans la religion d'un pays , quand même ce seroit pour la réformer , qu'on n'y excite des séditions capables d'ébranler l'état jusques dans ses plus fermes fondemens. Les Dieux qu'adoroient les Celtes étoient Theutates, Hesus & Taranès. Si l'on en croit les Romains , c'étoit Mercure qu'ils adoroient sous le nom de *Theutates* , Mars sous celui d'*Hesus* , & Jupiter sous celui de *Taranès*. Ce sentiment est combattu par des savans modernes ; les uns voulant que Theutates ait été la première Divinité des Celtes ; les autres attribuant cet honneur à Hesus , dans lequel cas Theutates ne seroit plus le Mercure des Romains , ni Hesus leur Dieu Mars , puisque ni l'un , ni l'autre n'a été chez les Romains la principale Divinité. Quoi qu'il en soit de cette diversité d'opinions , qui par elles-mêmes n'intéressent guere , nous sommes assurés , par le témoignage de toute l'antiquité , que la barbare coutume de teindre de sang humain les autels de ces trois Dieux , s'étoit introduite de tout temps chez les Celtes , & que les Druides étoient les prêtres qui égorgeoient en l'honneur de ces Dieux infames des victimes humaines. Voici comme Lucain parle de ces sacrifices.

*Quibus immitis placatur sanguine dîo  
Theutates, horrens que feris altaribus Hesus,  
Et Taranis Scythica non mitior ara Diana.*

S'il est permis de se livrer à des conjectures où la certitude manque, nous croyons pouvoir avancer que l'opinion de cette ame universelle, qui se répand dans toutes les parties du monde, & qui en est la divinité (opinion qui a infecté presque tout l'univers) avoit pénétré jusques chez les Gaulois. En effet, le culte qu'ils rendoient aux astres, aux arbres, aux pierres, aux fontaines, en un mot à toutes les parties de cet univers; l'opinion ridicule où ils étoient que les pierres mêmes rendoient des oracles; le mépris & l'horreur qu'ils avoient pour les images & les statues des Dieux: toutes ces choses réunies prouvent évidemment qu'ils regardoient le monde comme étant animé par la divinité dans toutes ses parties. C'est donc inutilement que quelques modernes ont voulu nous persuader, après se l'être persuadé à eux-mêmes, que les premiers Gaulois avoient une idée fautive de la divinité, idée qui ne s'étoit altérée & corrompue que par leur commerce avec les autres nations. Après cela je ne vois pas sur quoi tombe le reproche injurieux qu'on fait aux anciens Celtes d'avoir été des athées: ils ont été bien plutôt superstitieux qu'athées. Si les Romains les ont regardés comme les ennemis des Dieux, ce n'est que parce qu'ils refusoient d'adorer la divinité dans des statues fabriquées de la main des hommes. Ils n'avoient point des temples comme les Romains, parce qu'ils ne croient pas qu'on pût y renfermer la divinité. Tout l'univers étoit pour eux un temple, ou plutôt la divinité se peignoit à eux dans tous les êtres qui le composent. Ce n'est pas qu'ils n'eussent des lieux affectés, comme les bois

les plus sombres & les plus reculés , pour y adorer d'une maniere particuliere la divinité. Ces lieux étoient propres à frapper d'une sainte horreur les peuples , qui se représentoient quelque chose de terrible , appellant Dieu ce qu'ils ne voyoient point , ce qu'ils ne pouvoient voir.

*Tant aux foibles mortels , il est bon d'ignorer  
Les Dieux qu'il leur faut craindre , & qu'il faut adorer.*  
Bræboeuf.

Ou , comme le dit plus énergiquement l'original :

*Tantum terroribus addit :  
Quos timeant , non nosse deos.*

Les Gaules ayant été subjuguées par les Romains qui vouloient tout envahir , & qui opprimoient au lieu de vaincre , ce fut une nécessité , pour les peuples qui les habitoient , de se soumettre à la religion de leurs vainqueurs. Ce n'est que depuis ce temps qu'on vit chez eux des temples & des autels consacrés aux Dieux , à l'imitation des Romains. Les Druides perdirent insensiblement leur crédit : ils furent enfin tous abattus sous les regnes de Tibère & de Claude. Il y eut même un décret du sénat qui ordonnoit leur entiere abolition , soit parce qu'ils vouloient perpétuer parmi les peuples qui leur étoient soumis , l'usage cruel des victimes humaines , soit parce qu'ils ne cessent de les exciter à conspirer contre les tyrans de Rome , à rentrer dans leurs privileges injustement perdus , & à se choisir des rois de leur nation.

Les Druides se rendirent sur-tout recommandables par la divination , soit chez les Gaulois ,  
soit

soit chez les Germains. Mais ce qu'il y a ici de remarquable, c'est que la divination étoit principalement affectée aux femmes : de-là le respect extrême qu'on avoit pour elles, respect qui quelquefois alloit jusqu'à l'adoration ; témoin l'exemple de *Velleda* & d'*Aurinia* qui furent mises au nombre des déesses, selon le rapport de Tacite.

C'est assez l'usage des anciens de ne parler de l'origine des choses qu'en les personnifiant. Voilà pourquoi leur cosmogonie n'est autre chose qu'une théogonie. C'est aussi ce que nous voyons chez les anciens Celtes. A travers les fables ; dont ils ont défiguré la tradition qui leur étoit venue de la plus haute antiquité ; il est aisé de reconnoître quelques traces de la création & du déluge de Moïse. Ils reconnoissoient un être qui existoit avant que rien de ce qui existe aujourd'hui eût été créé. Qu'il me soit permis de passer sous silence toutes les fables qui s'étoient mêlées à leur cosmogonie : elles ne sont pas elles-mêmes ; ni assez curieuses, ni assez instructives pour mériter de trouver ici leur place. Il ne paroît pas que la métempsychose ait été une opinion universellement reçue chez les Druides. Si les uns faisoient rouler perpétuellement les âmes d'un corps dans un autre, il y en avoit d'autres qui leur assignoient une demeure fixe parmi les mânes ; soit dans le Tartare où elles étoient précipitées ; lorsqu'elles s'étoient souillées par des parjures ; des assassinats & des adulteres ; soit dans un séjour bienheureux ; lorsqu'elles étoient exemptes de ces crimes. Ils n'avoient point imaginé d'autre supplice pour ceux qui étoient dans le Tar-

Tome I.

P

tare, que celui d'être plongés dans un fleuve dont les eaux étoient empoisonnées, & de renaître sans cesse pour être éternellement en proie aux cruelles morsures d'un serpent. Ils distinguoient deux séjours de félicité. Ceux qui n'avoient que bien vécu, c'est-à-dire, ceux qui n'avoient été que justes & tempérans pendant cette vie, habitoient un palais plus brillant que le soleil, où ils nageoient dans un torrent de voluptés : mais ceux qui étoient morts généreusement les armes à la main pour défendre leur patrie, ceux-là avoient une place dans le *Valhalla* avec Odin, auquel ils donnoient le nom d'*Hefus*, & qui étoit pour eux ce que le Dieu Mars étoit pour les Latins. On diroit que Mahomet a imaginé son paradis d'après le *Valhalla* des Celtes septentrionaux, tant il a de ressemblance avec lui. Solin, Mela & d'autres auteurs rapportent que les nations hyperboréennes se précipitoient du haut d'un rocher pour éviter une honteuse captivité, & pour ne pas languir dans les infirmités de la vieillesse. Ceux qui se donnoient ainsi librement la mort, avoient une place distinguée dans le *Valhalla*. De-là cette audace que les Celtes portoient dans les combats, cette ardeur qui les précipitoit dans les bataillons les plus épais, cette fermeté avec laquelle ils bravoient les plus grands dangers, ce mépris qu'ils avoient pour la mort. Nous finirons cet article, en remarquant que les Celtes ne s'étoient endurcis & accoutumés à mener dans leurs forêts une vie si dure & si ennemie de tous les plaisirs, que parce qu'ils étoient intimement persuadés du dogme de l'immortalité des esprits; de-là naissoit en eux

ce courage, que les Romains ont si souvent admiré dans ces peuples ; ce mépris de la mort qui les rendoit si redoutables à leurs ennemis ; cette passion qu'ils avoient pour la guerre, & qu'ils inspiroient à leurs enfans ; cette chasteté, cette fidélité dans les mariages si recommandée parmi eux ; cet éloignement qu'ils avoient pour le faste des habits & le luxe de la table ; tant l'espérance d'une récompense dans une autre vie a de pouvoir sur l'esprit des hommes ! Il est fâcheux qu'une nation aussi respectable par ses mœurs & par ses sentimens, que l'étoit celle des Celtes, ait eu des Druides pour ministres de sa religion.



**PHILOSOPHIE****D E S****C H A L D É E N S.**

**L**ES Chaldéens sont les plus anciens peuples de l'orient qui se soient appliqués à la philosophie. Le titre de premiers philosophes leur a été contesté par les Egyptiens. Cette nation, aussi jalouse de l'honneur des inventions, qu'entêtée de l'antiquité de son origine, se croyoit non-seulement la plus vieille de toutes les nations, mais se regardoit encore comme le berceau où les arts & les sciences avoient pris naissance. Ainsi les Chaldéens n'étoient, selon les Egyptiens, qu'une colonie venue d'Egypte; & c'est d'eux qu'ils avoient appris tout ce qu'ils savoient. Comme la vanité nationale est toujours un mauvais garant des faits qui n'ont d'autre appui qu'elle, cette supériorité que les Egyptiens s'arrogéient en tout genre sur les autres nations, est encore aujourd'hui un problème parmi les savans.

Si les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, donnerent aux Egyptiens les premières idées de la géométrie, par la nécessité où elles mettoient chacun d'inventer des mesures exactes pour reconnoître son champ d'avec celui de son voisin; on peut dire que le grand loisir dont jouissoient les anciens bergers de Chaldée, joint à l'air pur & serein qu'ils respiroient sous un ciel qui n'étoit jamais couvert de nuages, produisit les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie. D'ailleurs, com-

me la Chaldée a servi de séjour aux premiers hommes du monde nouveau , il est naturel de s'imaginer que l'empire de Babylone a précédé les commencemens de la monarchie d'Égypte , & que par conséquent la Chaldée , qui étoit un certain canton compris dans cet empire , & qui reçut son nom des Chaldéens , philosophes étrangers auxquels elle fut accordée pour y fixer leur demeure , est le premier pays qui ait été éclairé des lumieres de la philosophie.

Il n'est pas facile de donner une juste idée de la philosophie des Chaldéens. Les monumens qui pourroient nous servir ici de mémoires pour cette histoire , ne remontent pas , à beaucoup près , aussi haut que cette secte : encore ces mémoires nous viennent-ils des Grecs ; ce qui suffit pour leur faire perdre toute l'autorité qu'ils pourroient avoir. Car on sait que les Grecs avoient un tour d'esprit très-différent de celui des orientaux , & qu'ils défiguroient tout ce qu'ils touchoient & qui leur venoit des nations barbares ; car c'est ainsi qu'ils appelloient ceux qui n'étoient pas nés Grecs. Les dogmes des autres nations , en passant par leur imagination , y prenoient une teinture de leur maniere de penser ; & n'entroient jamais dans leurs écrits , sans avoir éprouvé une grande altération. Une autre raison , qui doit nous rendre soupçonneux sur les véritables sentimens des Chaldéens , c'est que , selon l'usage reçu dans tout l'orient , ils renfermoient dans l'enceinte de leurs écoles , où même ils n'admettoient que des disciples privilégiés , les dogmes de leur secte , & qu'ils ne les produisoient en public que sous le voile des symboles & des allégories. Ainsi nous



ne pouvons former que des conjectures sur ce que les Grecs & même les Arabes en ont fait parvenir jusqu'à nous. De-là aussi cette diversité d'opinions qui partagent les savans, qui ont tenté de percer l'enveloppe de ces ténèbres mystérieuses. En prétendant les éclaircir, ils n'ont fait qu'épaissir d'avantage la nuit qui nous les cache : témoin cette secte de philosophes, qui s'éleva en Asie vers le temps où J. C. parut sur la terre. Pour donner plus de poids aux rêveries qu'enfantoit leur imagination déréglée, ils s'aviserent de les colorer d'un air de grande antiquité, & de les faire passer sous le nom des Chaldéens & des Perses, pour les restes précieux de la doctrine de ces philosophes. Ils forgerent en conséquence un grand ouvrage sous le nom du fameux Zoroastre, regardé alors dans l'Asie comme le chef & le maître de tous les mages de la Perse & de la Chaldée.

Plusieurs savans, tant anciens que modernes, se sont exercés à découvrir quel pouvoit être ce Zoroastre si vanté dans tout l'orient : mais après bien des veilles consumées dans ce travail ingrat, ils ont été forcés d'avouer l'inutilité de leurs efforts.

D'autres philosophes, non moins ignorans dans les mystères sacrés de l'ancienne doctrine des Chaldéens, voulurent partager avec les premiers l'honneur de composer une secte à part. Ils prirent donc le parti de faire naître Zoroastre en Egypte ; & il ne furent pas moins hardis à lui supposer des ouvrages, dont ils se servirent pour le combattre plus commodément. Comme Pythagore & Platon étoient allés en Egypte pour s'instruire

dans les sciences, que cette nation avoit la réputation d'avoir extrêmement perfectionnées, ils imaginèrent que les systèmes de ces deux philosophes Grecs n'étoient qu'un fidele extrait de la doctrine de Zoroastre. Cette hardiesse à supposer des livres, qui fait le caractère de ces deux sectes de philosophes, nous apprend jusqu'à quel point nous devons leur donner notre confiance.

Les Chaldéens étoient en grande considération parmi les Babyloniens. C'étoient les prêtres de la nation; ils y remplissoient les mêmes fonctions que les mages chez les Perses, en instruisant le peuple de tout ce qui avoit rapport aux choses de la religion, comme les cérémonies & les sacrifices. Voilà pourquoi il est arrivé souvent aux historiens Grecs de les confondre les uns avec les autres; en quoi ils ont marqué leur peu d'exactitude, ne distinguant pas, comme ils le devoient, l'état où se trouvoit la philosophie chez les anciens Babyloniens, de celui où elle fut réduite, lorsque ces peuples passèrent sous la domination des Perses.

On peut remarquer en passant, que chez tous les anciens peuples, tels que les Assyriens, les Perses, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Scythes, les Etruriens, ceux-là seuls étoient regardés comme les sages & les philosophes de la nation, qui avoient usurpé la qualité de prêtres & de ministres de la religion. C'étoient des hommes souples & adroits, qui faisoient servir la religion aux vues intéressées & politiques de ceux qui gouvernoient. Voici quelle étoit la doctrine des Chaldéens sur la divinité.

Ils reconnoissoient un Dieu Souverain, auteur

P 4

de toutes les choses, lequel avoit établi cette belle harmonie qui lie toutes les parties de l'univers. Quoiqu'ils crussent la matière éternelle & préexistante à l'opération de Dieu, ils ne s'imaginoient pas pourtant que le monde fut éternel ; car leur cosmogonie nous représente notre terre comme ayant été un chaos ténébreux, où tous les élémens étoient confondus pêle-mêle, avant qu'elle eût reçu cet ordre & cet arrangement qui la rendent un séjour habitable. Ils supposoient que les animaux monstrueux & de diverses figures avoient pris naissance dans le sein informe de ce chaos, & qu'ils avoient été soumis à une femme nommée *Omerca* ; que le Dieu *Belus* avoit coupé cette femme en deux parties, de l'une desquelles il avoit formé le ciel & de l'autre la terre, & que la mort de cette femme avoit causé celle de tous les animaux ; que *Belus* après avoir formé le monde & produit les animaux qui le remplissent, s'étoit fait couper la tête ; que les hommes & les animaux étoient sortis de la terre, que les autres Dieux avoient détrempee dans le sang qui couloit de la blessure du Dieu *Belus*, & que c'étoit là la raison pour laquelle les hommes étoient doués d'intelligence, & avoient reçu une portion de la divinité. Béruse, qui rapporte ceci dans les fragmens que nous avons de lui, & qui nous ont été conservés par Syncelle, observe que toute cette cosmogonie n'est qu'une allégorie mystérieuse, par laquelle les Chaldéens expliquoient de quelle manière le Dieu créateur avoit débrouillé le chaos & introduit l'ordre parmi la confusion des élémens. Du moins, ce que l'on voit à travers les voiles de cette

surprenante allégorie , est que l'homme doit sa naissance à Dieu, & que le Dieu suprême s'étoit servi d'un autre Dieu pour former ce monde. Cette doctrine n'étoit point particulière aux Chaldéens. C'étoit même une opinion universellement reçue dans tout l'orient , qu'il y avoit des génies , des Dieux subalternes & dépendans de l'Etre suprême , qui étoient distribués & répandus dans toutes les parties de ce vaste univers. On croyoit qu'il n'étoit pas digne de la majesté du Dieu Souverain de présider directement au sort des nations. Renfermé dans lui-même , il ne lui convenoit pas de s'occuper des pensées & des actions des simples mortels : mais il en laissoit le soin à des divinités locales & tutélaires. Ce n'étoit aussi qu'en leur honneur que fumoit l'encens dans les temples , & que couloit sur les autels le sang des victimes. Mais outre les bons génies qui s'appliquoient à faire du bien aux hommes , les Chaldéens admettoient aussi des génies mal-faisans. Ceux-là étoient formés d'une matière plus grossière que les bons , avec lesquels ils étoient perpétuellement en guerre. Les premiers étoient l'ouvrage du mauvais principe , comme les autres l'étoient du bon ; car il paroît que la doctrine des deux principes avoit pris naissance en Chaldée , d'où elle a passé chez les Perses. Cette croyance des mauvais démons , qui non-seulement avoit cours chez les Chaldéens , mais encore chez les Perses , les Egyptiens & les autres nations orientales , paroît avoir sa source dans la tradition respectable de la séduction du premier homme par un mauvais démon. Ils prenoient toutes sortes de formes , pour mieux tromper ceux qui

avoient l'imprudence de se confier à eux.

Tels étoient vraisemblablement les mystères auxquels les Chaldéens avoient soin de n'initier qu'un petit nombre d'adeptes, qui devoient leur succéder, pour en faire passer la tradition d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée. Il n'étoit pas permis aux disciples de penser au delà de ce que leurs maîtres leur avoient appris. Ils plioient servilement sous le joug que leur imposoit le respect aveugle qu'ils avoient pour eux. Diodore de Sicile leur en fait un mérite, & les élève en cela beaucoup au dessus des Grecs, qui, selon lui, devenoient le jouet éternel de mille opinions diverses, entre lesquelles flottoit leur esprit indécis; parce que dans leur manière de penser, ils ne vouloient être maîtrisés que par leur génie. Mais il faut être bien peu philosophe soi-même, pour ne pas sentir que le plus beau privilège de notre raison consiste à ne rien croire par l'impulsion d'un instinct aveugle & mécanique, & que c'est déshonorer la raison, que de la mettre dans des entraves, ainsi que le faisoient les Chaldéens. L'homme est né pour penser de lui-même. Dieu seul mérite le sacrifice de nos lumières, parce qu'il est le seul qui ne puisse pas nous tromper, soit qu'il parle par lui-même, soit qu'il le fasse par l'organe de ceux auxquels il a confié le sacré dépôt de ses révélations. La philosophie des Chaldéens n'étant autre chose qu'un amas de maximes & de dogmes, qu'ils transmettoient par le canal de la tradition, ils ne méritoient nullement le nom de philosophes. Ce titre, dans toute la rigueur du terme, ne convient qu'aux Grecs & aux Romains, qui les ont imités en mar-

chant sur leurs traces. Car, pour les autres nations, on doit en porter le même jugement que des Chaldéens, puisque le même esprit de servitude régnoit parmi elles; au lieu que les Grecs & les Romains osoient penser d'après eux-mêmes. Ils ne croyoient que ce qu'ils voyoient, ou du moins que ce qu'ils s'imaginoient voir. Si l'esprit systématique les a précipités dans un grand nombre d'erreurs, c'est parce qu'il ne nous est pas donné de découvrir subitement, & comme par une espèce d'instinct, la vérité. Nous ne pouvons y parvenir, qu'en passant par bien des imper tinences & des extravagances; c'est une loi à laquelle la nature nous a assujettis. Mais en épuisant toutes les sottises qu'on peut dire sur chaque chose, les Grecs nous ont rendu un service important; parce qu'ils nous ont comme forcés de prendre, presque à l'entrée de notre carrière, le chemin de la vérité.

Pour revenir aux Chaldéens, voici la doctrine qu'ils enseignoient publiquement; savoir, que le soleil, la lune, & les autres astres, & surtout les planetes, étoient des divinités qu'il falloit adorer. Hérodote & Diodore sont ici nos garans. Les étoiles qui formoient le zodiaque, étoient principalement en grande vénération parmi eux, sans préjudice du soleil & de la lune, qu'ils ont toujours regardés comme leurs premières divinités. Ils appelloient le soleil *Belus*, & donnoient à la lune le nom de *Nebo*; quelquefois aussi ils l'appelloient *Kergal*. Le peuple, qui est fait pour être la dupe de tous ceux qui ont assez d'esprit pour prendre sur lui de l'ascendant, croyoit bonnement que la divinité résidoit dans les astres,

& par conséquent qu'ils étoient autant de Dieux qui méritoient les hommages. Pour les sages & les philosophes du pays, ils se contentoient d'y placer les esprits, ou des Dieux du second ordre, qui en dirigeoient les diverses mouvemens.

Ce principe une fois établi que les astres étoient des divinités, il n'en fallut pas davantage aux Chaldéens pour persuader au peuple qu'ils avoient une grande influence sur le bonheur ou le malheur des humains. De-là est née l'astrologie judiciaire, dans laquelle les Chaldéens avoient la réputation d'exceller si fort sur les autres nations, que tous ceux qui s'y distinguoient, s'appelloient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ces charlatans s'étoient fait un art de prédire l'avenir par l'inspection du cours des astres, où ils feignoient de lire l'enchaînement des destinées humaines. La crédulité des peuples faisoit toute leur science; car quelle liaison pouvoient-ils appercevoir entre les mouvemens réglés des astres & les événemens libres de la volonté? L'avidie curiosité des hommes pour percer dans l'avenir, & pour prévoir ce qui doit leur arriver, est une maladie aussi ancienne que le monde même. Mais elle a exercé principalement son empire chez tous les peuples de l'orient, dont on fait que l'imagination s'allume aisément. On ne sauroit jusqu'à quel excès elle y a été portée par les ruses & les artifices des prêtres. L'astrologie judiciaire est le puissant frein avec lequel on a de tout temps gouverné l'esprit des orientaux. Sextus-Empiricus déclame avec beaucoup de force & d'éloquence contre cet art frivole, si funeste au bonheur du genre humain, par les maux qu'il produit né-

cessairement. En effet , les Chaldéens rétrécissoient l'esprit des peuples , & les tenoient indignement courbés sous un joug de fer , que leur imposoit leur superstition ; il ne leur étoit pas permis de faire la moindre démarche , sans avoir auparavant consulté les augures & les aruspices. Quelques crédules que fussent les peuples , il n'étoit pas possible que l'imposture de ces charlatans de Chaldée ne trahît & ne décelât très-souvent la vanité de l'astrologie judiciaire. Sous le consulat de M. Popilius & de Cneius-Calpurnius , il fut ordonné aux Chaldéens , par un édit du préteur Cor. Hispollus , de sortir de Rome & de toute l'Italie dans l'espace de dix jours ; & la raison qu'on en donnoit , c'est qu'ils abusoient de la prétendue connoissance qu'ils se vantoient d'avoir du cours des astres , pour tromper des esprits foibles & crédules , en leur persuadant que tels & tels événemens de leur vie étoient écrits dans le ciel. Alexandre lui-même , qui d'abord avoit été prévenu d'une grande estime pour les Chaldéens , la leur vendit bien cher par le mépris qu'il leur porta , depuis que le philosophe Anaxarque lui eut fait connoître toute la vanité de l'astrologie judiciaire.

Quoique l'astronomie ait été fort en honneur chez les Chaldéens , & qu'ils l'aient cultivée avec beaucoup de soin , il ne paroît pas pourtant qu'elle eût fait parmi eux des progrès considérables. Quels astronomes , que des gens qui croyoient que les éclipses de lune provenoient de ce que cet astre tournoit vers nous la partie de son disque qui étoit opaque ? Car ils croyoient l'autre lumineuse par elle-même , indépendam-



ment du soleil : où avoient-ils appris aussi que le globe terrestre seroit consumé par les flammes , lors de la conjonction des astres dans le signe de l'écrevisse , & qu'il seroit inondé si cette conjonction arrivoit dans le signe du capricorne ? Cependant ces Chaldéens ont été estimés comme de grands astronomes ; & il n'y a pas même longtemps qu'on est revenu de cette admiration prodigieuse qu'on avoit conçue pour leur grand savoir dans l'astronomie ; admiration qui n'étoit fondée que sur ce qu'ils sont séparés de nous par une longue suite de siècles. Tout éloignement est en droit de nous en imposer.

L'envie de passer pour le plus ancien peuple du monde , est une manie qui a été commune à toutes les nations. On diroit qu'elles s'imaginent valoir d'autant mieux , qu'elles peuvent remonter plus haut dans l'antiquité. On ne sauroit croire combien de rêveries & d'absurdités ont été débitées à ce sujet. Les Chaldéens , par exemple , prétendoient qu'au temps où Alexandre , vainqueur de Darius , prit Babylone , il s'étoit écoulé quatre cens soixante & dix mille années , à compter depuis le temps où l'astronomie fleurissoit dans la Chaldée. Cette longue supputation d'années n'a point sa preuve dans l'histoire , mais seulement dans l'imagination échauffée des Chaldéens. En effet , Callisthène , à qui le précepteur d'Alexandre avoit ménagé une entrée à la cour de ce prince , & qui suivoit ce conquérant dans ses expéditions militaires , envoya à ce même Aristote des observations qu'il avoit trouvées à Babylone. Or , ces observations ne remontoient pas au delà de mille neuf cens

trois ans ; & ces mille neuf cens trois ans , si on les fait commencer à l'année 4383 de la période Julienne , où Babylone fut prise , iront , en rétrogradant , se terminer à l'année 2480 de la même période. Il s'en faut bien que le temps marqué par ces observations remonte jusqu'au déluge , si l'on s'attache au système chronologique de Moyse , tel qu'il se trouve dans la version des Septante. Si les Chaldéens avoient eu des observations plus anciennes , comment se peut-il faire que Ptolomée , cet astronome si exact , n'en ait point fait mention , & que la première dont il parle tombe à la première année de Merdochai , roi de Babylone , laquelle se trouve être dans la vingt-septième année de l'ère de Nabonassar ? Il résulte de-là que cette prétendue antiquité , que les Chaldéens donnoient à leurs observations , ne mérite pas plus notre croyance que le témoignage de Porphyre qui lui sert de fondement. Il y a plus : Epigène ne craint point d'avancer que les observations astronomiques qui se trouvoient inscrites sur des briques cuites qu'on voyoit à Babylone , ne remontoient pas au delà de 720 ans ; & comme si ce temps eût été encore trop long , Bérose & Critodème renferment tout ce temps dans l'espace de 480 ans.

Après cela , qui ne riroit de voir les Chaldéens nous présenter gravement leurs observations astronomiques , & nous les apporter en preuve de leur grande antiquité ; tandis que leurs propres auteurs leur donnent le démenti , en les renfermant dans un si court espace de temps ? Ils ont apparemment cru , suivant la remarque de Lactance , qu'il leur étoit libre de mentir , en

imaginant des observations de 470000 ans , parce qu'ils étoient bien sûrs qu'en s'enfonçant si fort dans l'antiquité , il ne seroit pas possible de les atteindre. Mais ils n'ont pas fait attention que tous ces calculs n'operent dans les esprits une vraie persuasion , qu'autant qu'on y attache des faits dont la réalité ne soit pas suspecte.

Toute chronologie qui ne tient point à des faits , n'est point historique , & par conséquent ne prouve rien en faveur de l'antiquité d'une nation. Quand une fois le cours des astres m'est connu , je puis prévoir , en conséquence de leur marche assujettie à des mouvemens uniformes & réguliers , dans quel temps & de quelle maniere ils figureront ensemble , soit dans leur opposition , soit dans leur conjonction. Je puis également me replier sur les temps passés , ou m'avancer sur ceux qui ne sont pas encore arrivés ; & franchissant les bornes du temps où le Créateur a renfermé le monde , marquer dans un temps imaginaire des instans précis où tels & tels astres seroient éclipsés. Je puis , à l'aide d'un calcul qui ne s'épuisera jamais , tant que mon esprit voudra le continuer , faire un système d'observations pour des temps qui n'ont jamais existé ou même qui n'existeront jamais. Mais de ce système d'observations , purement abstrait , il n'en résultera jamais que le monde ait toujours existé , ou qu'il doive toujours durer.



PHILOSOPHIE.

# PHILOSOPHIE

## DES CHINOIS.

**L**ES Chinois qui sont, d'un consentement unanime, supérieurs à toutes les nations de l'Asie, par leur ancienneté, leur esprit, leurs progrès dans les arts, leur politique, leur goût pour la philosophie, le disputent même dans tous ces points, au jugement de quelques auteurs, aux contrées de l'Europe les plus éclairées.

Si l'on en croit ces auteurs, les Chinois ont eu des sages dès les premiers âges du monde. Ils avoient des cités érudités; des philosophes leur avoient prescrit des plans sublimes de philosophie morale, dans un temps où la terre n'étoit pas encore bien essuyée des eaux du déluge: témoins Isaac Vossius, Spizelius, & cette multitude innombrable de missionnaires de la Compagnie de Jesus, que le desir d'étendre les lumières de notre religion, a fait passer dans ces grandes & riches contrées.

Il est vrai que Budée, Thomafius, Gundling, Heumann, & d'autres écrivains dont les lumières sont de quelque poids, ne nous peignent pas les Chinois en beau; que les autres missionnaires ne sont pas d'accord sur la grande sagesse de ces peuples, avec les missionnaires de la Compagnie de Jesus, & que ces derniers ne les ont pas même regardé tous d'un oeil également favorable.

Au milieu de tant de témoignages opposés, il sembleroit que le seul moyen qu'on eût de

*Tome I.*

Q

découvrir la vérité, ce seroit de juger du mérite des Chinois par celui de leurs productions les plus vantées. Nous en avons plusieurs collections ; mais malheureusement on est peu d'accord sur l'authenticité des livres que composent ces collections : on dispute sur l'exactitude des traductions qu'on en a faites, & l'on ne rencontre que des ténèbres encore fort épaisses, du côté même d'où l'on étoit en droit d'attendre quelques traits de lumière.

La collection publiée à Paris en 1687 par les Peres Intourta, Hendrik, Rougemont & Couplet, nous présente d'abord le *Ta-hio* ou la *scientia magna*, ouvrage de Confucius, publié par Cemeu, un de ses disciples. Le philosophe Chinois s'y est proposé d'instruire les maîtres de la terre dans l'art de bien gouverner, qu'il renferme dans celui de bien connoître & d'acquérir les qualités nécessaires à un souverain, de se commander à soi-même, de savoir former son conseil & sa cour, & d'élever sa famille.

Le second ouvrage de la collection, intitulé : *Chum-yum*, ou *de medio sempiterno*, ou *de mediocritate in rebus omnibus tenenda*, n'a rien de si fort sur cet objet, qu'on ne put aisément renfermer dans quelques maximes de Sénèque.

Le troisieme est un recueil de dialogues & d'apophthegmes sur les vices, les vertus, les devoirs & la bonne conduite ; il est intitulé : *Lun-y-u*. On trouvera à la fin de cet article, les plus frappans de ces apophthegmes, sur lesquels on pourra apprécier ce troisieme ouvrage de Confucius.

Les savans éditeurs avoient promis les écrits de Mencius, philosophe Chinois ; & François

Noel , missionnaire de la même compagnie , a satisfait en 1711 à cette promesse , en publiant six livres classiques chinois , entre lesquels on trouve quelques morceaux de Mencius. Nous n'entrerons point dans les différentes contestations que cette collection & la précédente ont excitées entre les érudits. Si quelques faits hasardés par les éditeurs de ces collections , & démontrés faux par de savans Européens , tel , par exemple , que celui des tables astronomiques données pour authentiquement chinoises , & convaincues d'une correction faite sur celle de Ticho , sont capables de jeter des soupçons dans les esprits sans partialité ; les moins impartiaux ne peuvent non plus se cacher que les adversaires de ces péribles collections ont mis bien de l'humeur & de la passion dans leur critique.

La chronologie chinoise ne peut être incertaine , sans que la première critique de la philosophie chez les Chinois ne le soit aussi. Fo-hi est le fondateur de l'empire de la Chine , & passe pour son premier philosophe. Il regna en l'an 2954 avant la naissance de Jesus-Christ. Le cycle chinois commence l'an 2647 avant la naissance de Jesus-Christ , la huitième année du règne de Hohangli. Hohangli eut pour prédécesseurs Fo-hi & Xi-nang. Celui-ci regna 110 , celui-là 140 ; mais , en suivant le système du P. Peteau , la naissance de Jesus-Christ tombe l'an du monde 3889 , & le déluge , l'an du monde 1656 ; d'où il s'ensuit que Fo-hi a régné quelques siècles avant le déluge ; & qu'il faut , ou abandonner la chronologie des livres sacrés , ou celle des Chinois. Je ne crois pas qu'il y ait à choisir , ni pour un Chré-

tien , ni pour un Européen sensé qui , lisant dans l'histoire de Fo-hi , que sa mere en devint enceinte par l'arc-en-ciel , & une infinité de contes de cette force , ne peut guere regarder son regne comme une époque certaine , malgré le témoignage unanime d'une nation.

En quelque temps que Fo-hi ait regné , il paroît avoir fait dans la Chine , plutôt le rôle d'un Hermès ou d'un Orphée , que celui d'un grand philosophe , ou d'un savant théologien. On raconte de lui qu'il inventa l'alphabet & deux instrumens de musique , l'un à vingt-sept cordes , & l'autre à trente-six. On a prétendu que le livre *Ye-Kim* , qu'on lui attribue , contenoit les secrets les plus profonds ; & que les peuples qu'il avoit rassemblés & civilisés , avoient appris de lui qu'il existoit un Dieu , & la maniere dont il vouloit être adoré.

Cet *Ye-Kim* est le troisieme de Lu-Kim ou du recueil des livres les plus anciens de la Chine. C'est un composé de lignes entieres & de lignes ponctuées , dont la combinaison donne 64 figures différentes. Les Chinois ont regardé ces figures comme un histoire emblématique de la nature , des causes de ses phénomènes , des secrets de la divination , & de je ne fais combien d'autres belles connoissances , jusqu'à ce que Leibnitz ait déchiffré l'énigme , & montré à toute cette Chine si pénétrante , que les deux lignes de Fo-hi n'étoient autre chose que les élémens de l'arithmétique binaire. Il n'en faut pas pour cela mépriser davantage les Chinois ; une nation très-éclairée a pu , sans succès & sans déshonneur , chercher pendant des siècles entiers ce

qu'il étoit réservé à Leibnitz de découvrir.

L'empereur Fo-hi transmet à ses successeurs la manière de philosopher. Ils s'attachèrent tous à perfectionner ce qu'il passe pour avoir commencé, la science de civiliser les peuples, d'adoucir leurs mœurs, & de les accoutumer aux chaînes utiles de la société. Xin-num fit un pas de plus. On reçut de lui des préceptes d'agriculture, quelques connoissances des plantes, les premiers essais de la médecine. Il est très-incertain si les Chinois étoient alors idolâtres, athées ou déistes. Ceux qui prétendent démontrer qu'ils admettoient l'existence d'un Dieu tel que nous l'adorons, par le sacrifice que fit Chin-Gtang dans un temps de famine, n'y regardent pas d'assez près.

La philosophie des souverains de la Chine paroît avoir été long-temps toute politique & morale, à en juger par le recueil des plus belles maximes des rois Yao, Xum & Yu : ce recueil est intitulé, U-Kim ; il ne contient pas seulement ces maximes : elles ne forment que la matière du premier livre qui s'appelle Xu-Kim. Le second livre, ou le Xy-Kim, est une collection de poèmes & d'odes morales. Le troisième est l'ouvrage linéaire de Fo-hi dont nous avons parlé. Le quatrième, ou le Chum-cicu, ou le printemps & l'automne, est un abrégé historique de la vie de plusieurs princes, où leurs vices ne sont pas déguisés. Le cinquième, ou le Li-Ki, est une espèce de rituel, où l'on a joint à l'explication de ce qui doit être observé dans les cérémonies profanes & sacrées, les devoirs des hommes en tout état, au temps des trois familles impériales, Hia, Xam & Cheu. Confucius se vançoit d'avoir puisé ce qu'il con-



noissoit de plus sage dans les écrits, des anciens rois Yao & Xum.

L'U-Kim est à la Chine le monument littéraire le plus saint, le plus sacré, le plus authentique, le plus respecté. Cela ne l'a pas mis à l'abri des commentaires; ces hommes dans aucun temps, chez aucune nation, n'ont rien laissé d'intact. Le commentaire de l'U-Kim a formé la collection, Su-xu. Le Su-xu est très-estimé des Chinois, il contient la *scientia magna*, le *medium sempiternum*, les *rationantium sermones*, & l'ouvrage de Mencius *de natura, moribus, ritibus & officiis*.

On peut regarder la durée des regnes des rois philosophes, comme le premier âge de la philosophie chinoise. La durée du second âge où nous allons entrer, commence à Ro-osi ou Li-lao-Kium, & finit à la mort de Mencius. La Chine eut plusieurs philosophes particuliers long-temps avant Confucius. On fait sur-tout mention de Ro-osi ou Li-lao-Kium. Lao-lan, naquit 346 ans après Xékia, ou 504 ans avant Jesus-Christ, à So-ko-ki, dans la province de Soo. Sa mere le portât 81 ans dans son sein; il passa pour avoir reçu l'ame de Sancti-Kasso, un des plus célèbres disciples de Xe-kia, & pour être profondément versé dans la connoissance des Dieux, des esprits, de l'immortalité des ames, &c. jusqu'alors la philosophie avoit été morale. Voici maintenant de la métaphysique, & à sa suite des sectes, des haines & des troubles.

Confucius ne paroît pas avoir cultivé beaucoup cette espece de philosophie; il faisoit trop de cas de celle des premiers souverains de la

Chine. Il naquit 451 ans avant Jesus-Christ, dans le village de Ceu-ye, au royaume de Xan-tung. Sa famille étoit illustre : sa naissance fut miraculeuse, comme on pense bien. On entendit une musique céleste autour de son berceau. Les premiers services qu'on rend aux nouveaux nés, il les reçut de deux dragons. Il avoit à six ans la hauteur d'un homme fait & la gravité d'un vieillard. Il se livra à quinze ans à l'étude de la littérature & de la philosophie. Il étoit marié à vingt ans. Sa sagesse l'éleva aux premières dignités ; mais inutile, odieux peut-être & déplacé dans une cour voluptueuse & débauchée, il la quitta pour aller dans le royaume de Sum instituer une école de philosophie morale. Cette école fut nombreuse ; il en sortit une foule d'hommes habiles & d'honnêtes citoyens. Sa philosophie étoit plus en action qu'en discours. Il fut chéri de ses disciples pendant sa vie ; ils le pleurerent long-temps après sa mort. Sa mémoire & ses écrits sont dans une grande vénération. Les honneurs qu'on lui rend encore aujourd'hui, ont excité entre nos missionnaires les contestations les plus vives. Ils ont été regardés par les uns comme une idolâtrie incompatible avec l'esprit du christianisme ; d'autres n'en ont pas jugé si sévèrement. Ils convenoient assez les uns & les autres, que si le culte qu'on rend à Confucius étoit religieux, ce culte ne pouvoit être toléré par des Chrétiens : mais les missionnaires de la Compagnie de Jesus ont toujours prétendu qu'il n'étoit que civil.

Voici en quoi le culte consistoit. C'est la coutume des Chinois de sacrifier aux ames de leurs

parens morts : les philosophes rendent ce devoir particulièrement à Confucius. Il y a proche de l'école Confucienne un autel consacré à sa mémoire, & sur cet autel l'image du philosophe avec cette inscription : *C'est ici le trône de l'ame de notre très-saint & très-excellent premier maître Confucius.* Là s'assemblent les lettrés, tous les équinoxes, pour honorer, par une offrande solennelle, le philosophe de la nation. Le principal mandarin du lieu fait la fonction de prêtre, d'autres lui servent d'acolytes ; on choisit le jour du sacrifice avec des cérémonies particulières ; on se prépare à ce grand jour par des jeûnes. Le jour venu, on examine l'hostie, on allume des cierges, on se met à genoux, on prie ; on a deux coupes, l'une pleine de sang, l'autre de vin ; on les répand sur l'image de Confucius ; on bénit les assistans, & chacun se retire.

Il est très-difficile de décider si Confucius a été le Socrate ou l'Anaxagores de la Chine : cette question tient à une connoissance profonde de la langue ; mais on doit s'appercevoir par l'analyse que nous avons faite plus haut de quelques-uns de ses ouvrages, qu'il s'appliqua davantage à l'étude de l'homme & des mœurs, qu'à celle de la nature & de ses causes.

Mencius parut dans le siècle suivant. Nous passons tout de suite à ce philosophe, parce que le Ro-osi des Japonais est le même que le Li-lao-kium des Chinois, dont nous avons parlé plus haut. Mencius a la réputation de l'avoir emporté en subtilité & en éloquence sur Confucius ; mais de lui avoir beaucoup cédé par l'innocence des mœurs, la droiture du cœur, & la mo-

destinée des discours. Toute littérature & toute philosophie furent presque étouffées par Xi-hoam-li qui regna trois siècles ou environ après celui de Confucius. Ce Prince jaloux de ses prédécesseurs, ennemi des savans, oppresseur de ses sujets, fit brûler tous les écrits qu'il put recueillir, à l'exception des livres d'agriculture, de médecine & de magie. Quatre cens soixante savans qui s'étoient réfugiés dans des montagnes avec ce qu'ils avoient pu emporter de leurs bibliothèques, furent pris & expirèrent au milieu des flammes. D'autres à-peu-près en même nombre, qui craignirent le même sort, aimèrent mieux se précipiter dans les eaux du haut de rochers d'une île où ils s'étoient renfermés. L'étude des lettres fut proscrire sous les peines les plus sévères; ce qui restoit des livres fut négligé; & lorsque les premiers de la famille de Han s'occupèrent du renouvellement de la littérature, à peine put-on recouvrer quelques ouvrages de Confucius & de Mencius. On tira des crevasses d'un mur un exemplaire de Confucius à demi-pourri; & c'est sur cet exemplaire défectueux qu'il se pourroit qu'on a fait les copies qui l'ont multiplié.

Le renouvellement des lettres peut servir de date à la troisième période de l'ancienne philosophie chinoise.

La secte de Foe se répandit alors dans la Chine, & avec elle l'idolâtrie, l'athéisme, & toutes sortes de superstitions; en sorte qu'il est incertain si l'ignorance dans laquelle la barbarie de Xi-hoam-ti avoit plongé ce peuple, fut l'unique & véritable cause des erreurs dont ils furent infectés. L'his-

toire de la philosophie de Xékia donne peu d'éclaircissement à ce sujet. Cette secte a été suivie de celles des Quiétistes ou Uu-guei-kiao , *nihil agentium*. Trois siècles après la naissance de J. C. l'empire fut plein d'une espèce d'hommes qui s'imaginèrent être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire, selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étoient plus oisifs. Ils s'interdisoient, autant qu'il étoit en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendoient statues pour devenir air : cette dissolution étoit le terme de leur espérance, & la dernière récompense de leur inertie philosophique. Ces Quiétistes furent négligés pour les Fan-kin; ces Epicuriens parurent dans le cinquième siècle. Le vice, la vertu, la providence, l'immortalité, &c. étoient pour ceux-ci des noms vuides de sens. Cette philosophie est malheureusement très-commode pour cesser promptement; il est d'autant plus dangereux que tout un peuple soit imbu de ses principes.

On fait commencer la philosophie chinoise du moyen âge aux dixième & onzième siècles, sous les deux philosophes Cheu-cu & Chim-ci. Ce furent deux polythéistes, selon les uns, deux athéistes selon les autres, deux déistes selon quelques-uns qui prétendent que ces auteurs défigurés par les commentateurs, leur ont l'obligation entière de toutes les absurdités qui ont passé sous leurs noms. La secte de lettrés est venue immédiatement après celle de Cheu-cu & de Chim-ci. Elle a divisé l'empire sous le nom de Ja-kiao, avec les sectes Fo-kiao & Luo-kiao, qui ne sont vraisemblablement que trois combinaisons différentes de superstition, d'idolâtrie & de polythéisme, ou d'a-

théisme. C'est-ce dont on jugera plus sagement par l'exposition de leurs principes, que nous allons placer ici. Ces principes, selon les auteurs qui paroissent les mieux instruits, ont été ceux des philosophes du moyen âge, & sont encore aujourd'hui ceux des lettrés, avec quelques différences qu'y aura apparemment introduit le commerce avec nos savans.

*Principes des philosophes Chinois du moyen âge & de lettrés de celui-ci.* 1. Le devoir du philosophe est de chercher quel est le premier principe de l'univers : comment les causes générales & particulières en sont émanées ; quelles sont les actions de ses causes ? quels sont leurs effets ? qu'est-ce que l'homme relativement à son corps & à son ame ? comment il conçoit ; comment il agit ; ce que c'est que le vice, c'est que ce que la vertu ; en quoi l'habitude en consiste ; quelle est la destinée de chaque homme ; quels sont les moyens de la connoître ? & toute cette doctrine doit être exposée par symboles, énigmes, nombres, figures, & hiéroglyphes.

2. La science est ou antécédente, *Sien tien-hir*, & s'occupe de l'être & de la substance du premier principe, du lieu, du mode, de l'opération des causes premières considérées en puissance ; ou elle est subséquente ; & elle traite de l'influence des principes immatériels dans les cas particuliers ; de l'application des forces actives pour augmenter, diminuer, altérer ; des ouvrages ; des choses de la vie civile ; de l'administration de l'empire ; des conjectures convenables ou non ; des temps propres ou non, &c.

3. Il ne se fait rien de rien. Il n'y a donc ni

principe, ni cause qui ait tiré tout du néant.

4. Tout n'étant pas de toute éternité, il y a donc eu de toute éternité un principe des choses antérieur aux choses : Li est ce principe ; Li est la raison première, & le fondement de la nature.

5. Cette cause est l'Etre infini, incorruptible, sans commencement ni fin ; sans quoi elle ne seroit pas cause première & dernière.

6. Cette grande cause universelle n'a ni vie, ni intelligence, ni volonté ; elle est pure, tranquille, subtile, transparente, sans corporéité, sans figure. Ne s'atteint que par la pensée comme les choses spirituelles ; & quoiqu'elle ne soit point spirituelle, elle n'a ni les qualités passives des élémens.

7. Li, qu'on peut regarder comme la matière première, a produit l'air à cinq émanations, & cet air est devenu par cinq vicissitudes sensible & palpable.

8. Li devenu par lui-même un globe infini ; s'appelle Lai-hien, perfection souveraine.

9. L'air qui a produit cinq émanations, & rendu palpable par cinq vicissitudes, est incorruptible comme Li ; mais il est plus matériel & plus soumis à la condensation, au mouvement, au repos, à la chaleur & au froid.

10. Li est la matière première. Tai-kie est la seconde.

11. Le froid & le chaud sont les causes de toutes générations & de toute destruction. Le chaud naît du mouvement. Le froid naît du repos.

12. L'air contenu dans la matière seconde ou le Cahos a produit la chaleur en s'agitant de lui-

même. Une portion de cet air est restée en repos & froide. L'air est donc froid ou chaud. L'air chaud est pur, clair, transparent & léger. L'air froid est impur, obscur, épais, & pesant.

13. Il y a donc quatre causes physiques, le mouvement & le repos, la chaleur & le froid. On les appelle Lung-cing-in-iang.

14. Le froid & le chaud sont étroitement unis; c'est la femelle & le mâle. Ils ont engendré l'eau la première, & le feu après l'eau. L'eau appartient à l'In, le feu à l'iang.

15. Telle est l'origine des cinq élémens, qui constituent Lai-kie, ou in-iang, ou l'air revêtu de qualités.

16. Ces élémens sont l'eau, élément septentrional; le feu, élément austral; le bois, élément oriental; & la terre qui tient ce milieu.

17. Lin-yang & les cinq élémens ont produit le ciel, la terre, le soleil, la lune & les planètes. L'air pur & léger porté en haut, a fait le ciel; l'air épais & lourd, précipité en bas, a fait la terre.

18. Le ciel & la terre unissant leurs vertus, ont engendré mâle & femelle. Le ciel & la mer sont d'iang, la terre & la femme sont d'In. C'est pourquoi l'empereur de la Chine est appelé roi du ciel; & l'empire sacrifie au ciel & à la terre ses premiers parens.

19. Le ciel, la terre, & l'homme sont une source féconde qui comprend tout.

20. Et voici comment le monde fut fait. Sa machine est composée de trois parties primitives, principes de toutes les autres.

21. Le ciel est la première; elle comprend



le soleil ; la lune , les étoiles , les planetes , & la région de l'air ou sont épars les cinq élémens dont les choses inférieures sont engendrées.

22. Cette région est divisée en huit kuas , ou portions , où ces élémens se modifient diversément , & conspirent avec les causes universelles efficientes.

23. La terre est la seconde cause primitive , elle comprend les montagnes , les fleuves , les lacs & les mers , qui ont aussi des causes universelles , efficientes , qui ne sont pas sans énergie.

24. C'est aux parties de la terre qu'appartiennent le *kang* & *lien* , le fort & le foible , le dur & le mou , l'âpre & le doux.

25. L'homme est la troisième cause primitive. Il a des actions & des générations qui lui sont propres.

26. Ce monde s'est fait par hasard , sans dessein , sans intelligence , sans prédestination , par une conspiration fortuite des premières causes efficientes.

27. La terre est quarrée , c'est pourquoi elle tient le milieu comme le point du repos. Les quatre autres élémens sont à ses côtés.

28. Outre le ciel , il y a encore une matière première infinie ; elle s'appelle *Li* ; le *Tai-kié* en est l'émanation : elle ne se meut point ; elle est transparente , subtile , sans action , sans connaissance , c'est une puissance pure.

29. L'air qui est entre le ciel & la terre est divisé en huit cantons : quatre sont méridionaux , où regne , *lang* ou la chaleur : quatre sont septentrionaux , où dure *Lin* ou le froid. Chaque canton a son *Kua* ou sa portion d'air ; c'est là se

sujet de l'énigme de Fo-hi. Fo-hi a donné les premiers linéamens de l'histoire du monde. Confucius les a développés dans le livre Lie-kien.

Voilà les systêmes de lettrés sur l'origine des choses. La métaphysique de la secte de Tao-cu est la même. Selon cette secte, Tao ou Cahos a produit un; c'est Lai-kie ou la matière seconde; Tai-kie a produit deux, In & Leang; deux ont produit trois, Tien, Ty, Gin, San, Zay, la terre, & l'homme; trois ont produit tout ce qui existe.

*Science subséquante.* Vuem-Vuom, & Cheu-kung, son fils, en ont été les inventeurs: elle s'occupe des influences célestes sur les temps, les mois; les jours, les signes du zodiaque, & de la futuration des événemens, selon laquelle les actions de la vie doivent être dirigées. Voici ses principes.

1. La chaleur est le principe de toute action & de toute conservation; elle naît d'un mouvement produit par le soleil voisin, & par la lumière éclatante: le froid est cause de tout repos & de toute destruction; c'est une suite de la grande distance, du soleil, de l'éloignement de la lumière & de la présence des ténèbres.

2. La chaleur regne sur le printemps & sur l'été; l'automne & l'hiver sont soumis au froid.

3. Le zodiaque est divisé en huit parties; quatre appartiennent à la chaleur, & quatre au froid.

4. L'influence des causes efficientes universelles se calcule en commençant au point cardinal ou Kua appelé Chin; il est oriental; c'est le premier jour du printemps, ou le 5 ou 6 Février.

5. Toutes choses ne sont qu'une seule & même substance.

6. Il y a deux matieres principales ; les Cahos infini , ou , l'air ou tai-kié , émanation premiere qui entre conséquemment dans toutes ses productions.

7. Après la formation du ciel & de la terre , entre l'un & l'autre se trouvera l'émanation premiere ou l'air , matiere la plus voisine de toutes les choses corruptibles.

8. Ainsi , tout est sorti d'une seule & même essence , substance , nature , par la condensation , les principes des figures corporelles , par les modifications variées selon les qualités du ciel , du soleil , de la lune , des étoiles , des planetes , des élémens , de la terre , de l'instant , du lieu , & par le concours de toutes ces qualités.

9. Ces qualités sont donc la forme & le principe des opérations intérieures & extérieures des corps composés.

10. La génération est un écoulement de l'air primitif du choix modifié sous des figures , & doué de qualités plus ou moins pures , qualités & figures combinées selon le concours du soleil & des autres causes universelles & particulieres.

11. La corruption est la destruction de la figure extérieure , & la séparation des qualités , des honneurs & des esprits unis dans l'air. Les parties d'air sont désunies ; les plus légères , les plus chaudes & les plus pures montent ; les plus pesantes , les plus froides & les plus grossieres descendent ; les premieres s'appellent Xin & Ho-en , esprits purs , ames séparées ; les secondes s'appellent Kuei , esprits impurs ou les cadavres.

12. Les choses different , & par la forme extérieure , & par les qualités internes.

13. Il y a quatre qualités : le Ching , droit , pur & constant ; le Pien , courbe , impur & variable ; le Tung , pénétrant & subtil ; le Se , épais , obscur & impénétrable. Les deux premières sont bonnes & admises dans l'homme ; les deux autres sont mauvaises , & reléguées dans la brute & les inanimés.

14. Des bonnes qualités naît la distinction du parfait & de l'imparfait , du pur & de l'impur dans les choses ; celui qui a reçu le premier de ces modes , est un héros ou un lettré ; la raison le commande ; il laisse loin de lui la multitude : celui qui a reçu les secondes qualités est obscur & cruel ; sa vie est mauvaise ; celui qui participe des unes & des autres , tient le milieu , c'est un bon homme sage & prudent ; il est du nombre de Kienlin.

15. Tai-kie , ou la substance universelle , se divise en lieu & vû : vû est la substance figurée corporelle , matérielle , étendue , solide & résistante ; lieu est la substance moins corporelle , mais sans figure déterminée , comme l'air ; on l'appelle Vu-kung-hieu , Vu-kung , néant , vuide.

16. Le néant ou vuide , ou la substance sans qualité & sans accident , Tai-vu , Tai-kung , est la plus pure , la plus subtile & la plus simple.

17. Cependant elle ne peut subsister par elle-même , mais seulement par l'air primitif ; elle entre dans tout le composé ; elle est aérienne ; on l'appelle Ki : il ne faut pas la confondre avec la nature immatérielle & inintellectuelle.

18. De Li , ou du Chaos , ou séminaire universel des choses , sortent cinq vertus ; la piété , la justice , la religion , la prudence & la fidélité

avec tous ses attributs : de Li revêtu de qualités , & combiné avec l'air primitif , naissent cinq élémens physiques & moraux , dont la source est commune.

19. Li est donc l'essence de tout , ou , selon l'expression de Confucius , la raison première ou la substance universelle.

20. Li produit tout par Ki ou son air primitif ; cet air est son instrument , & son régulateur général.

21. Après un certain nombre d'ans & de révolutions , le monde finira ; tout retournera à sa source première , à son principe ; il ne restera que Li & Ki ; & Li reproduira un nouveau monde , & ainsi de suite à l'infini.

22. Il y a des esprits ; c'est une vérité démontrée par l'ordre constant de la terre & des eaux , & la continuation réglée & non interrompue de leurs opérations.

23. Les choses ont donc un auteur , un principe invincible qui les conduit ; c'est Chu , le maître ; Xih-Kuei , l'esprit qui va & revient ; Li-Kium , le principe ou le souverain.

24. Autre preuve des esprits ; ce sont les bienfaits répandus sur les hommes , amenés par cette voie au culte & aux sacrifices.

25. Nos peres ont offert quatre sortes de sacrifices ; Lui au ciel , & à Zanghi-ti son esprit ; In , aux esprits des six causes universelles , dans les quatre temps de l'année ; savoir , le froid , le chaud , le soleil , la lune , les pluies & la sécheresse ; Vang , aux esprits des montagnes & des fleuves ; Pien , aux esprits inférieurs , & aux hommes qui ont bien mérité de la république.

D'où il suit, 1°. que les esprits des Chinois ne sont qu'une seule & même substance avec la chose à laquelle ils sont unis ; 2°. qu'ils n'ont tous qu'un principe ; le Chaos primitif ; ce qu'il faut entendre du Tien-Chu , notre Dieu , & du Zangh-ti , le ciel ou l'esprit céleste ; 3°. que les esprits finiront avec le monde , & retourneront à la source commune de toutes choses ; 4°. que relativement à leur substance primitive , les esprits sont tous également parfaits , & qu'ils ne sont distingués que par les parties plus grandes ou plus petites de leur résidence ; 5°. qu'ils sont tous en vie , sans intelligence , sans liberté ; 6°. qu'ils reçoivent des sacrifices seulement selon la condition de leurs opérations & des lieux qu'ils habitent ; 7°. que ce sont des opérations de la substance universelle qui ne peuvent être séparées des êtres où on les suppose , sans la destruction de ces êtres.

26. Il y a des esprits de génération & de corruption qu'on peut appeller *esprits physiques* , parce qu'ils sont causes des effets physiques ; & il y a des esprits de sacrifices qui sont , ou bien , ou mal-faisans à l'homme , & qu'on peut appeller *politiques*.

27. La vie de l'homme consiste dans l'union convenable des parties de l'homme , qu'on peut appeller l'entité du ciel & de la terre ; l'entité du ciel est un air très-pur , très-léger , de nature ignée qui constitue l'Hoen , l'ame ou les esprits animaux ; l'entité de la terre est un air épais , pesant , grossier , qui forme le corps & ses humeurs , & s'appelle Pe , corps ou cadavre.

28. La mort n'est autre chose que la sépara-

R 2

tion de Hoen & de Pe , chacune de ces entités retourne à sa source , Hoen au ciel , Pe à la terre.

29. Il ne reste après la mort que l'entité du ciel & l'entité de la terre ; l'homme n'a point d'autre immortalité ; il n'y a proprement d'immortel que Li.

On convient assez de l'exactitude de cette exposition ; mais chacun y voit , ou l'athéisme , ou le déisme , ou le polithéisme , ou l'idolâtrie , selon le sens qu'il attache aux mots ; ceux qui veulent que le Li des Chinois ne soit autre chose que notre Dieu , sont bien embarrassés quand on leur objecte que ce Li est rond ; mais de quoi ne se tire-t-on pas avec des distinctions ? Pour disculper les lettrés de Chine du reproche d'athéisme & d'idolâtrie , l'obscurité de la langue prêtoit assez ; il n'étoit pas nécessaire de perdre à cela tout l'esprit que Leibnitz y a mis.

Si ce système est aussi ancien qu'on le prétend , on ne peut être trop étonné de la multitude surprenante d'expressions abstraites & générales dans lesquelles il est conçu. Il faut convenir que ces expressions qui ont rendu l'ouvrage de Spinoza si long-temps intelligible parmi nous , n'auroient guere arrêté les Chinois il y a six ou sept cens ans : la langue effrayante de notre athée moderne est précisément celle qu'ils parloient dans leurs écoles.

Voilà les progrès qu'ils avoient faits dans le monde intellectuel , lorsque nous leur portâmes nos connoissances. Cet événement est l'époque de la philosophie moderne des Chinois. L'estime singulière dont ils honorèrent les premiers Européens qui débarquèrent dans leurs contrées ,

ne nous donne pas une haute idée des connoissances qu'ils avoient en mécanique , en astronomie & dans les autres parties des mathématiques. Ces Européens n'étoient même dans leur corps, que des hommes ordinaires ; s'ils avoient quelques qualités qui les rendissent particulièrement recommandables , c'étoit le zèle avec lequel ils couroient annoncer la vérité dans des régions inconnues, au hasard de les arroser de leur propre sang, comme cela est si souvent arrivé depuis à leurs successeurs. Cependant ils furent accueillis ; la superstition si communément ombrageuse s'affoupit devant eux ; ils se firent écouter ; ils ouvrirent des écoles ; on y accourut ; on admira leur savoir. L'empereur Cham-hy, sur la fin du dernier siècle, les admit à sa cour, s'instruisit de nos sciences, apprit d'eux notre philosophie, étudia les mathématiques, l'astronomie, les mécaniques, &c. son fils Yong-Tching ne lui ressembra pas ; il relégua à Canton & à Macao les virtuoses Européens, excepté ceux qui résidoient à Peking.

Il nous reste maintenant à faire connoître la philosophie pratique des Chinois : pour cet effet, nous allons donner quelques-unes des sentences morales de ce Confucius, dont un homme qui aspire à la réputation de lettré & de philosophe, doit savoir au moins quelques ouvrages entiers par cœur.

1. L'éthique politique a deux objets principaux ; la culture de la nature intelligente, l'institution du peuple.

2. L'un de ces objets demande que l'entendement soit orné de la science des choses, afin qu'il

R. 3



discerne le bien & le mal , le vrai & le faux ; que les passions soient modérées , que l'amour de la vérité & de la vertu se fortifient dans le cœur , & que la conduite envers les autres soit décente & honnête.

3. L'autre objet est, que le citoyen sache se conduire lui-même , gouverner sa famille , remplir sa charge , commander une partie de la nation , posséder l'empire.

4. Le philosophe est celui qui a une connoissance profonde des choses & des livres , qui pèse tout , qui se soumet à la raison , & qui marche d'un pas assuré dans les voies de la vérité & de la justice.

5. Quand on aura consommé la force intellectuelle à approfondir les choses , l'intention & la volonté s'épuront , les mauvaises affections s'éloigneront de l'ame , le corps se conservera sain , le domestique sera bien ordonné , la charge bien remplie , le gouvernement particulier bien administré , l'empire bien régi ; il jouira de la paix.

6. Qu'est-ce que l'homme tient du ciel ? La nature intelligente : la conformité à cette nature constitue la règle ; l'attention à vérifier la règle & à s'y assujettir est l'exercice du sage.

7. Il est une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous ; il y a un supplément humain à ce don quand on l'a perdu. La raison céleste est du saint ; le supplément est du sage.

Il n'y a qu'un principe de conduite ; c'est de porter en tout de la sincérité , & de se conformer de toute son ame & de toutes ses forces à la mesure universelle : ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

9. On connoît l'homme en examinant ses actions , leur fin , les passions dans lesquelles il se comptoit , les choses en quoi il se repose.

10. Il faut divulguer sur le champ les choses bonnes à tous ; s'en réserver l'usage exclusif , une application individuelle , c'est mépriser la vertu , c'est la forcer à un divorce.

11. Que le disciple apprenne les raisons des choses , qu'il examine , qu'il raisonne , qu'il médite , qu'il consulte le sage , qu'il s'éclaire , qu'il bannisse la confusion des pensées & l'instabilité de sa conduite.

12. La vertu n'est pas seulement constante dans les choses extérieures.

13. Elle n'a aucun besoin de ce dont elle ne pourroit faire part à toute la terre , & elle ne pense rien qu'elle ne puisse s'avouer elle-même à la face du ciel.

14. Il ne faut s'appliquer à la vertu que pour être vertueux.

15. L'homme parfait ne se perd jamais de vue.

16. Il y a trois degrés de sagesse ; savoir , ce que c'est que la vertu , l'aimer , la posséder.

17. La droiture du cœur est le fondement de la vertu.

18. L'univers a cinq regles ; il faut de la justice entre le prince & le sujet ; de la tendresse entre le pere & le fils ; de la fidélité entre la femme & le mari ; de la subordination entre les freres ; de la concorde entre les amis. Il y a trois vertus cardinales , la prudence qui discerne , l'amour universel qui embrasse , le courage qui soutient , la droiture de cœur les suppose.

19. Les mouvemens de l'ame sont ignorés

R 4

des autres : si tu es sage , veille donc à ce qu'il n'y ait que toi qui voie.

20. La vertu est entre les extrêmes ; celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.

21. Il n'y a qu'une chose précieuse , c'est la vertu.

22. Une nation peut plus par la vertu que par l'eau & par le feu ; je n'ai jamais vu périr un aussi fort appui.

23. Il faut plus d'exemples au peuple que de préceptes ; il ne se faut charger de lui transmettre que ce dont on sera rempli.

24. Le sage est son censeur le plus sévère ; il est son témoin , son accusateur & son juge.

25. C'est avoir atteint l'innocence & la perfection , que de s'être surmonté , & que d'avoir recouvré cet ancien & primitif état de droiture céleste.

26. La paresse engourdie , l'ardeur inconsidérée , sont deux obstacles égaux au bien.

27. L'homme parfait ne prend point une voie détournée ; il suit le chemin ordinaire , & s'y tient ferme.

28. L'honnête homme est un homme universel.

29. La charité est cette affection constante & raisonnée qui nous immole au genre humain , comme s'il ne faisoit avec nous qu'un individu , & qui nous associe à ses malheurs & à ses prospérités.

30. Il n'y a que l'honnête homme qui ait le droit de haïr & d'aimer.

31. Compense l'injure par l'aversion , & le bienfait par la renonnoissance , car c'est la justice.

32. Tomber & ne point se relever, voilà proprement ce que c'est que faillir.

33. C'est une espece de trouble d'esprit que de souhaiter aux autres, ou ce qui n'est pas en notre puissance, ou des choses contradictoires.

34. L'homme parfait agit selon son état, & & ne veut rien qui ne lui soit étranger.

35. Celui qui étudie la sagesse a neuf qualités en vue ; la perspicacité de l'œil, la finesse de l'oreille, la sérénité du front, la gravité du corps, la véracité du propos, l'exactitude dans l'action, le conseil dans les cas douteux, l'examen des suites dans la vengeance & dans la colere.

La morale de Confucius est, comme l'on voit, bien supérieure à sa métaphysique & à sa physique. On peut consulter Butfinger sur les maximes qu'il a laissées du gouvernement de la famille, des fonctions de la magistrature & de l'administration de l'empire,

Comme les mandarins & les lettrés ne font pas le gros de la nation & que l'étude des lettres ne doit pas être une occupation bien commune ; la difficulté en étant là beaucoup plus grande qu'aillieurs, il semble qu'il resteroit encore bien des choses importantes à dire sur les Chinois, & cela est vrai ; mais nous ne nous sommes pas proposé de faire l'abrégé de leur histoire, mais celui seulement de leur philosophie. Nous observerons cependant, 1<sup>o</sup>. que, quoiqu'on ne puisse accorder aux Chinois toute l'antiquité dont ils se vantent, & qui ne leur est guere disputée par leurs panégyristes, on ne peut nier toutefois que la date de leur empire ne soit très-voisine du déluge, 2<sup>o</sup>. Que plus on leur accordera d'ancienneté,

plus on aura de reproches à leur faire sur l'imperfection de leur langue & de leur écriture : il est inconcevable que des peuples à qui l'on donne tant d'esprit & de sagacité , aient multiplié à l'infini les accens , au lieu de multiplier les mots, & multiplié à l'infini les caracteres , au lieu d'en combiner un petit nombre. 3°. Que l'éloquence & la poésie tenant de fort près à la perfection de la langue , ils ne sont , selon toute apparence , ni grands orateurs ni grands poètes. 4°. Que leurs drames sont bien imparfaits , s'il est vrai qu'on y prenne un homme au berceau , qu'on y représente la suite de toute sa vie , & que l'action théâtrale dure plusieurs mois de suite. 5°. Que dans ces contrées le peuple est très-enclin à l'idolâtrie , & que son idolâtrie est fort grossière , si l'histoire suivante qu'on lit dans le P. le Comte est bien vraie. Ce missionnaire de la Chine raconte que les médecins ayant abandonné la fille d'un Nankinois , cet homme qui aimoit éperduement son enfant , ne sachant plus à qui s'adresser , s'avisa de demander sa guérison à une de ses idoles. Il n'épargna ni les sacrifices , ni les mets , ni les parfums , ni l'argent. Il prodigua à l'idole tout ce qu'il crut lui être agréable ; cependant sa fille mourut. Son zele alors & sa piété dégénérèrent en fureur ; il résolut de se venger d'une idole qui l'avoit abusé. Il porta sa plainte devant le juge & poursuivit cette affaire comme un procès en règle qu'il gagna , malgré toute la sollicitation des Bonzes , qui craignoient avec juste raison , que la punition d'une idole qui n'exauçoit pas , n'eût de suites fâcheuses pour les autres idoles & pour eux. Ces idolâtres ne sont pas toujours aussi modérés,

lorsqu'ils sont mécontents de leurs idoles ; il les haranguent à peu près en ces termes : *crois-tu que nous ayons tort dans notre indignation ? sois juge entre nous & toi ; depuis long-temps nous te soignons ; tu es logée dans un temple , tu es adorée de la tête aux pieds ; nous t'avons toujours servi les choses les plus délicieuses ; si tu n'en as pas mangé , c'est ta faute. Tu ne saurois dire que tu aies manqué d'encens ; nous avons tout fait de notre part , & tu n'as rien fait de la tienne : plus nous te donnons , plus nous devenons pauvres ; conviens que si nous te devons , tu nous dois aussi. Or , dis-nous de quels biens tu nous a comblés ?* La fin de cette harangue est ordinairement d'abattre l'idole & de la traîner dans les boues. Les Bonzes débauchés , hypocrites & avares , encouragent le plus qu'ils peuvent à la superstition. Ils en sont sur-tout pour les pèlerinages , & les femmes aussi qui donnoient beaucoup dans cette devotion , qui n'est pas fort du goût des maris jaloux , au point que nos missionnaires ont été obligés de bâtir aux nouveaux convertis des églises séparées pour les deux sexes. Voyez le P. le Comte. 6°. Qu'il paroît que parmi les religions étrangères tolérées. La religion Chrétienne tient le haut rang ; que les Mahometans n'y sont pas nombreux , quoiqu'ils y aient des mosquées superbes : que les Jésuites ont beaucoup mieux reussi dans ce pays que ceux qui y ont exercé en même temps ou depuis les fonctions apostoliques : que les femmes chinoises semblent fort pieuses , s'il est vrai , comme le dit le P. le Comte , qu'elles voudroient se confesser tous les jours , soit goût pour le sacrement , soit tendre piété , soit quelque autre raison qui leur soit particulière : qu'à

en juger par les objections de l'empereur aux premiers missionnaires, les Chinois ne l'ont pas embrassé en aveugles. *Si la connoissance de J. C. est nécessaire au salut*, disoit cet empereur aux missionnaires, & *que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincèrement sauver*, comment nous a-t-il laissés si long-temps dans l'erreur ? Il y a plus de seize siècles que votre religion est établie dans le monde, & nous n'en avons rien su. *La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle*, tandis que tant de barbares sont éclairés ? C'est une difficulté qu'on propose tous les jours sur les bancs en Sorbonne. Les missionnaires, ajoute le P. le Comte, qui rapporte cette difficulté, *y répondirent*, & *le Prince fut content* ; ce qui devoit être : des missionnaires feroient, ou bien ignorans, ou bien mal-adroits, s'ils s'embarquoient pour la conversion d'un peuple un peu policé, sans avoir préparé une satisfaisante réponse à cette objection commune. 7°. Que les Chinois ont d'assez bonnes manufactures en étoffes & en porcelaines ; mais que s'ils excellent par la matière, ils pèchent absolument par le goût & la forme ; qu'ils en feront encore long-temps aux Magots ; qu'ils ont de belles couleurs & de mauvaises peintures ; en un mot, qu'ils n'ont pas le génie d'invention & de découvertes qui brille aujourd'hui dans l'Europe : que s'ils avoient eu des hommes supérieurs, leurs lumières auroient forcé les obstacles par la seule impossibilité de rester captives ; qu'en général, l'esprit d'orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qu'il trouve établi, moins avide de nouveautés que l'es-

prit d'occident. Ce qui doit rendre particulièrement à la Chine les usages plus constans , le gouvernement plus uniformes , les loix plus durables ; mais que les sciences & les arts demandant une activité plus inquiète , une curiosité qui ne se lasse point de chercher , une sorte de capacité de se satisfaire , nous y sommes plus propres , & qu'il n'est pas étonnant que , quoique les Chinois soient les plus anciens , nous les ayons devancés de si loin : V. *les Mémoires de l'Acad. année 1727. L'Histoire de la Philo. de Bruck. Butsing. Leibnitz. Le P. le Comte. Les Mém. des Missi. étrang. &c. Et les Mém. de l'Acad. des Inscript.*



# PHILOSOPHIE

## DES CYNIQUES.

**L**E Cynisme sortit de l'école de Socrate , & le Stoïcisme de l'école d'Antisthène. Ce dernier dégoûté des hypothèses sublimes que Platon & les autres philosophes de la même secte se glorifioient d'avoir apprises de leur divin maître , se tourna tout-à-fait du côté de l'étude des mœurs & de la pratique de la vertu , & il ne donna pas en cela une preuve médiocre de la bonté de son jugement. Il falloit plus de courage pour fouler aux pieds ce qu'il pouvoit y avoir de fastueux & d'imposant dans les idées socratiques , que pour marcher sur la pourpre du manteau de Platon. Antisthène , moins connu que Diogene son disciple , avoit fait le pas difficile :

Il y avoit au midi d'Athènes , hors des murs de cette ville , non loin du Lycée , un lieu un peu plus élevé , dans le voisinage d'un petit bois. Ce lieu s'appelloit *Cynosarge*. La superstition d'un citoyen alarmé de ce qu'un chien s'étoit emparé des viandes qu'il avoit offertes à ses Dieux domestiques , & les avoit portées dans cet endroit , y avoit élevé un temple à Hercule , à l'instigation d'un oracle qu'il avoit interrogé sur ce prodige. *La superstition des anciens transformoit tout en prodiges , & leurs oracles ordonnoient toujours ou des autels , ou des sacrifices.* On sacrifioit aussi dans ce temple à Hébé , à Alcène , & à Jolas. Il y avoit aux environs un gymnase particulier pour les étrangers & pour les *ensans illégitimes*. On donnoit ce nom , dans Athènes , à ceux qui

étoient nés d'un pere Athénien & d'une mere étrangere. C'étoit là qu'on accordoit aux esclaves la liberté, & que des juges examinoient & decidoient les contestations occasionnées entre les citoyens par des naissances suspectes ; & ce fut aussi dans ce lieu qu'Antisthene, fondateur de la secte Cynique, s'établit & donna ses premières leçons. On prétend que ses disciples en furent appelés Cyniques, nom qui leur fut confirmé dans la suite, par la singularité de leurs mœurs & de leurs sentimens, & par la hardiesse de leurs actions & de leurs discours. Quand on examine de près la bizarrerie des Cyniques, on trouve qu'elle consistoit principalement à transporter au milieu de la société les mœurs & l'état de la nature. Ou ils ne s'apperçurent point, ou ils se soucierent peu du ridicule qu'il y avoit à affecter parmi les hommes corrompus & délicats, la conduite & les discours de l'innocence des premiers temps, & la rusticité des siècles de l'animalité.

Les Cyniques ne demeurèrent pas long-temps renfermés dans le Cynosarque. Ils se répandirent dans toutes les provinces de la Grece, bravant les préjugés, prêchant la vertu, & attaquant le vice sous quelque forme qu'il se présentât. Ils se montrèrent particulièrement dans les lieux sacrés & sur les places publiques. Il n'y avoit en effet que la publicité qui pût pallier la licence apparente de leur philosophie. L'ombre la plus légère de secret, de honte & de ténèbres, leur auroit attiré dès le commencement des dénominations injurieuses & de la persécution. Le grand jour les en garantit. Comment imaginer, en effet, que

les hommes pensent du mal à faire & à dire ce qu'ils font ; & disent sans aucun mystère ?

Antisthene apprit l'art oratoire de Gorgias le Sophiste ; qu'il abandonna pour s'attacher à Socrate , entraînant avec lui une partie de ses disciples. Il sépara de la doctrine du philosophe ce qu'elle avoit de solide & de substantiel ; comme il avoit démêlé des préceptes du rhéteur ce qu'ils avoient de frappant & de vrai. C'est ainsi qu'il se prépara à la pratique ouverte de la vertu & à la profession publique de la philosophie. On le vit alors se promenant dans les rues l'épaule chargée d'une besace , le dos couvert d'un mauvais manteau ; le menton hérissé d'une longue barbe , & la main appuyée sur un bâton , mettant dans le mépris des choses extérieures un peu plus d'ostentation peut-être qu'elles n'en méritoient. C'est du moins la conjecture qu'on peut tirer d'un mot de Socrate , qui voyant son ancien disciple trop fier d'un mauvais habit , lui disoit avec sa finesse ordinaire : *Antisthene , je t'aperçois à travers un trou de ta robe.* Du reste , il rejetta loin de lui toutes les commodités de la vie : il s'affranchit de la tyrannie du luxe & des richesses ; & de la passion des femmes , de la réputation & des dignités , en un mot , de tout ce qui subjugué & tourmente les hommes ; & ce fut en s'immolant lui-même sans réserve ; qu'il crut acquérir le droit de poursuivre les autres sans ménagement. Il commença par venger la mort de Socrate ; celle de Mélite & l'exil d'Anyte furent les suites de l'amertume de son ironie. La dureté de son caractère , la sévérité de ses mœurs , & les épreuves auxquelles il soumettoit ses disciples , n'empêchèrent

n'empêchèrent point qu'il n'en eût ; mais il étoit d'un commerce trop difficile pour les conserver ; bientôt il éloigna les uns : les autres se retirèrent , & Diogene fut presque le seul qui lui resta.

La secte cynique ne fut jamais si peu nombreuse & si respectable que sous Antisthène. Il ne suffisoit pas , pour être cynique , de porter une lanterne à la main , de coucher dans les rues ou dans un tonneau , & d'accabler les passans de vérités injurieuses. » Veux-tu que je sois ton maître , & mériter le nom de mon disciple , disoit Antisthène à celui qui se présentoit à la porte de son école ? commence par ne te ressembler en rien , & par ne plus rien faire de ce que tu faisois. N'accuse de ce qui t'arrivera ni les hommes , ni les Dieux. Ne porte ton desir & ton aversion que sur ce qu'il est en ta puissance d'approcher ou d'éloigner de toi. Songe que la colere , l'envie , l'indignation , la pitié , sont des foiblesses indignes d'un philosophe. Si tu es tel que tu dois être , tu n'auras jamais lieu de rougir. Tu laisseras donc la honte à celui qui , se reprochant quelque vice secret , n'ose se flatter à découvert. Sache que la volonté de Jupiter sur le cynique est qu'il annonce aux hommes le bien & le mal sans flatterie , & qu'il leur mette sans cesse sous les yeux les erreurs dans lesquelles ils se précipitent , & sur tout ne crains point la mort , quand il s'agira de dire la vérité ».

Il faut convenir que ces leçons ne pouvoient guere germer que dans des âmes d'une trempe bien forte. Mais aussi les Cyniques demandoient peut-être trop aux hommes , dans la crainte de

n'en pas obtenir assez. Peut-être seroit-il aussi ridicule d'attaquer leur philosophie par cet excès apparent de sévérité, que de leur reprocher le motif vraiment sublime, sur lequel ils en avoient embrassé la pratique. Les hommes marchent avec tant d'indolence dans le chemin de la vertu, que l'aiguillon dont on les presse ne peut être trop vif ; & ce chemin est si laborieux à suivre, qu'il n'y a point d'ambition plus louable que celle qui soutient l'homme & le transporte à travers les épines dont il est semé. En un mot, ces anciens philosophes étoient entrés dans leurs préceptes, parce qu'ils savoient par expérience qu'on se relâche toujours assez dans la pratique ; & ils pratiquoient eux-mêmes la vertu, parce qu'ils la regardoient comme la seule véritable grandeur de l'homme ; & voilà ce qu'il a plu à leurs détracteurs d'appeler vanité ; reproche vuide de sens, & imaginé par des hommes en qui la superstition avoit corrompu l'idée naturelle & simple de la bonté morale.

Les Cyniques avoient pris en aversion la culture des beaux arts. Ils comptoient tous les momens qu'on y employoit comme un temps dérobé à la pratique de la vertu & à l'étude de la morale. Ils rejettoient en conséquence des mêmes principes, & la connoissance des mathématiques & celle de la physique, & l'histoire de la nature ; ils affectoient sur-tout un mépris souverain pour cette élégance particulière aux Athéniens, qui se faisoit remarquer & sentir dans leurs mœurs, leurs écrits, leurs discours, leurs ajustemens, la décoration de leurs maisons ; en un mot, dans tout ce qui appartenoit à la vie

civile. D'où l'on voit que s'il étoit très-difficile d'être aussi vertueux qu'un Cynique, rien n'étoit plus facile que d'être aussi ignorant & aussi grossier.

L'ignorance des beaux arts & le mépris des décences, furent l'origine du discrédit où la secte tomba dans les siècles suivans. Tout ce qu'il y avoit dans les villes de la Grece & de l'Italie de bouffons, d'impudens, de mendiens, de parasites, de gloutons & de fainéans (& il y avoit beaucoup de ces gens-là sous les empereurs) prit effrontément le nom de cyniques. Les Magistrats, les prêtres, les sophistes, les poètes, les orateurs, tous ceux qui avoient été auparavant les victimes de cette espèce de philosophie, crurent qu'il étoit temps de prendre leur revanche; tous sentirent le moment; tous éleverent leurs cris à la fois; on ne fit aucune distinction dans les invectives, & le nom de cynique fut universellement abhorré. On va juger par les principales maximes de la morale d'Antisthene, qui avoit encore dans ces derniers temps quelques véritables disciples, si cette condamnation des Cyniques fut aussi juste qu'elle fut générale.

Antisthene disoit: la vertu suffit pour le bonheur. Celui qui la possède n'a plus rien à désirer, que la persévérance & la fin de Socrate.

L'exercice a quelquefois élevé l'homme à la vertu la plus sublime. Elle peut donc être d'institution & le fruit de la discipline. Celui qui pense autrement, ne connoît pas la force d'un précepte, d'une idée.

C'est aux actions qu'on reconnoît l'homme vertueux. La vertu ornera son ame assez pour

qu'il puisse négliger la fausse parure de la science, des arts & de l'éloquence.

Celui qui fait être vertueux n'a plus rien à apprendre, & toute la philosophie se résout dans la pratique de la vertu.

La perte de ce qu'on appelle gloire est un bonheur; ce sont de longs travaux abrégés.

Le sage doit être content d'un état qui lui donne la tranquille jouissance d'une infinité de choses, dont les autres n'ont qu'une contentieuse propriété. Les biens sont moins à ceux qui les possèdent, qu'à ceux qui savent s'en passer.

C'est moins, selon les loix des hommes que selon les maximes de la vertu, que le sage doit vivre dans la république.

Si le sage se marie, il prendra une femme qui soit belle, afin de faire de beaux enfans à sa femme.

Il n'y a, à proprement parler, rien d'étranger ni d'impossible à l'homme sage.

L'honnête homme est l'homme vraiment aimable.

Il n'y a d'amitié réelle qu'entre ceux qui sont unis par la vertu.

La vertu solide est un bouclier qu'on ne peut ni enlever, ni rompre. C'est la vertu seule qui répare la différence & l'inégalité des sexes.

La guerre fait plus de malheureux qu'elle n'en emporte. Consulte l'œil de ton ennemi; car il appercevra le premier ton défaut.

Il n'y a de bien réel que la vertu, de mal réel que le vice.

Ce que le vulgaire appelle des biens & des maux, sont toutes choses qui ne nous concernent en rien.

Un des arts les plus importants & les plus difficiles , c'est celui de désapprendre le mal.

On peut tout souhaiter au méchant , excepté la valeur.

La meilleure provision à porter dans un vaisseau qui doit périr , c'est celle qu'on sauve toujours avec soi du naufrage.

Ces maximes fussent pour donner une idée de la sagesse d'Antisthene ; ajoutons-y quelques-uns de ses discours sur lesquels on puisse s'en former une de son caractère. Il disoit à celui qui lui demandoit par quel motif il avoit embrassé la philosophie : *c'est pour vivre bien avec moi* ; à un prêtre qui l'initioit aux mystères d'Orphée , & qui lui vantoit le bonheur de l'autre vie : *pourquoi ne meurs-tu donc pas ?* Aux Thébains énor-gueillis de la victoire de Leuctres ; *qu'ils ressembloient à des écoliers tout fiers d'avoir battu leur maître* : d'un certain Isménias dont on parloit comme d'un bon flûteur : *que pour cela même il ne valoit rien ; car s'il valoit quelque chose , il ne seroit pas si bon flûteur.*

D'où l'on voit que la vertu d'Antisthene étoit chagrine. Ce qui arrivera toujours , lorsqu'on s'opiniâtrera à se former un caractère artificiel & des mœurs factices. Je voudrois bien être Caton ; mais je crois qu'il m'en coûteroit beaucoup , à moi & aux autres , avant que je le fusse devenu. Les fréquens sacrifices que je serois obligé de faire au personnage sublime que j'aurois pris pour modèle , me rempliroient d'une bile âcre & caustique qui s'épancheroit à chaque instant au dehors. Et c'est-là peut-être la raison pour laquelle quelques sages & certains dévots austères



sont si sujets à la mauvaise humeur. Ils ressentent sans cesse la contrainte d'un rôle qu'ils se sont imposé , & pour lequel la nature ne les a point faits ; & ils s'en prennent aux autres du tourment qu'ils se donnent à eux-mêmes. Cependant il n'appartient pas à tout le monde de se proposer Ca-ton pour modele.

Diogene , disciple d'Antisthene , naquit à Sinope , ville de Pont , la troisieme année de la quatre-vingt-onzieme olympiade. Sa jeunesse fut dissolue. Il fut banni pour avoir rogné les especes. Cette aventure fâcheuse le conduisit à Athenes , où il n'eut pas de peine à goûter un genre de philosophie qui lui promettoit de la célébrité , & qui ne lui prescrivoit d'abord que de renoncer à des richesses qu'il n'avoit point. Antisthene , peu disposé à prendre un faux monnoyeur pour disciple , le rebuta ; irrité de son attachement opiniâtre , il se porta même jusqu'à le menacer de son bâton. *Frappe* , lui dit Diogene ; *tu ne trouveras point de bâton assez dur pour m'éloigner de toi , tant que tu parleras.* Le banni de Sinope prit , en dépit d'Antisthene , le manteau , le bâton & la besace : c'étoit l'uniforme de la secte. Sa conversion se fit en un moment. En un moment il conçut la haine la plus forte pour le vice , & il professa la frugalité la plus austere. Remarquant un jour une souris qui ramassoit les miettes qui se détachent de son pain ; & moi aussi , s'écria-t-il , *je peux me contenter de ce qui tombe de leurs tables.*

Il n'eut pendant quelque temps aucune demeure fixe ; il vécut , reposa , enseigna , conversa par-tout où le hasard le promena. Comme

On différoit trop à lui bâtir une cellule qu'il avoit demandée, il se réfugia, dit-on, dans un tonneau, espece de maison à l'usage des gueux, long-temps avant que Diogene les mît à la mode parmi ses disciples. La sévérité avec laquelle les premiers Cénobites se sont traités par esprit de mortification, n'a rien de plus extraordinaire que ce que Diogene & ses successeurs exécuterent pour s'endurcir à la philosophie. Diogene se rouloit en été dans les sables brûlans; il embrassoit en hiver des statues couvertes de neige; il marchoit les pieds nus sur la glace; pour toute nourriture il se contentoit quelquefois de brouter la pointe des herbes. Qui osera s'offenser après cela de le voir dans les jeux isthmiques se couronner de sa propre main, & de l'entendre lui-même se proclamer vainqueur de l'ennemi le plus redoutable de l'homme, la *volupté*.

Son enjouement naturel résista presque à l'austérité de sa vie. Il fut plaisant, vif, ingénieux, éloquent. Personne n'a dit autant de bon mots. Il faisoit pleuvoir le sel & l'ironie sur les vicieux. Les Cyniques n'ont point connu cette espece d'abstraction de la charité chrétienne, qui consiste à distinguer le vice de la personne. Les dangers qu'il courut de la part de ses ennemis, & auxquels il ne paroît point qu'Antisthene, son maître, ait jamais été exposé, prouvent bien que le ridicule est plus difficile à supporter que l'injure. Ici, on répondoit à ses plaisanteries avec des pierres; là, on lui jettoit des os comme à un chien. Par-tout on le trouvoit également insensible. Il fut pris dans le trajet d'Athenes à Egine, conduit en Crete, & mis à l'encan avec d'autres

esclaves. Le crieur public lui ayant demandé ce qu'il savoit : *commander aux hommes*, lui répondit Diogene ; & *tu peux me vendre à celui qui a besoin d'un maître*. Un Corinthien appelé *Xenias*, homme de jugement sans doute , l'accepta à ce titre , profita de ses leçons , & lui confia l'éducation de ses enfans. Diogene en fit autant de petits Cyniques ; & en très-peu de temps ils apprirent de lui à pratiquer la vertu , à manger des oignons , à marcher les pieds nus , à n'avoir besoin de rien , & à se moquer de tout. Les mœurs des Grecs étoient alors très-corrompues. Libre dans son métier de précepteur , il s'appliqua de toute sa force à réformer les mœurs des Corinthiens. Il se montra donc dans leurs assemblées publiques ; il y harangua avec sa franchise & sa véhémence ordinaires ; & il réussit presque à en bannir les méchans , sinon à les corriger. Sa plaisanterie fut plus redoutée que les loix. Personne n'ignore son entretien avec Alexandre ; mais ce qu'il importe d'observer , c'est qu'en traitant Alexandre avec la dernière hauteur , dans un temps où la Grece entiere se prosternoit à ses genoux , Diogene montra moins encore de mépris pour la grandeur prétendue de ce jeune ambitieux , que pour la lâcheté de ses compatriotes. Personne n'eut plus de fierté dans l'ame , ni de courage dans l'esprit , que ce philosophe. Il s'éleva au dessus de tout événement , mit sous ses pieds toutes les terreurs , & se joua indistinctement de toutes les folies. A peine eut-on publié le décret qui ordonnoit d'adorer Alexandre sous le nom de *Bacchus de l'Inde* , qu'il demanda lui à être adoré sous le nom de *Sérapis de Grece*.

Cependant ses ironies perpétuelles ne restèrent point sans quelque espece de représaille. On le noircit de mille calomnies, qu'on peut regarder comme la monnoie de ses mots. Il fut accusé de son temps, & traduit chez la postérité comme coupable de l'obscénité la plus excessive. Son tonneau ne se représente encore aujourd'hui à notre imagination prévenue, qu'avec un cortège d'images deshonnêtes ; on n'ose regarder au fond. Mais les bons esprits qui s'occuperont moins à chercher dans l'histoire ce qu'elle dit, que ce qui est la vérité, trouveront que les soupçons qu'on a répandus sur ses mœurs n'ont eu d'autre fondement que la licence de ses principes. L'histoire scandaleuse de Laïs est démentie par mille circonstances ; & Diogene mena une vie si frugale & si laborieuse, qu'il put aisément se passer de femmes, sans user d'aucune ressource honteuse.

Voilà ce que nous devons à la vérité & à la mémoire de cet indécent, mais très-vertueux philosophe. De petits esprits, animés d'une jalousie basse contre toute vertu qui n'est pas renfermée dans leur secte, ne s'acharneront que trop à déchirer les sages de l'antiquité, sans que nous les secondions. Faisons plutôt ce que l'honneur de la philosophie & même de l'humanité doit attendre de nous : réclamons contre ces voix imbécilles, & tâchons de relever, s'il se peut, dans nos écrits les monumens que la reconnoissance & la vénération avoient érigés aux philosophes anciens, que le temps a détruits, & dont la superstition voudroit encore abolir la mémoire.

Diogene mourut à l'âge de 90 ans. On le trouva sans vie, enveloppé dans son manteau. Le mi-

nistère public prit soin de sa sépulture. Il fut inhumé vers la porte de Corinthe, qui conduisoit à l'Isthme. On plaça sur son tombeau une colonne de marbre de Paros, avec le chien symbole de la fesse; & ses concitoyens s'empressèrent à l'envi d'éterniser leurs regrets, & de s'honorer eux-mêmes, en enrichissant ce monument d'un grand nombre de figures d'airain. Ce sont ces figures froides & muettes qui déposent avec force contre les calomniateurs de Diogene; & c'est elles que j'en croirai, parce qu'elles sont sans passion.

Diogene ne forma aucun système de morale; il suivit la méthode des philosophes de son temps. Elle consistoit à rappeler toute leur doctrine à un petit nombre de principes fondamentaux qu'ils avoient toujours présens à l'esprit, qui dictoient leurs réponses, & qui dirigeoient leur conduite. Voici ceux du philosophe Diogene.

Il y a un exercice de l'ame & un exercice du corps. Le premier est une source féconde d'images sublimes qui naissent dans l'ame, qui l'enflamment & qui l'élèvent. Il ne faut pas négliger le second, parce que l'homme n'est pas en santé, si l'une des deux parties dont il est composé est malade.

Tout s'acquiert par l'exercice; il n'en faut pas même excepter la vertu. Mais les hommes ont travaillé à se rendre malheureux, en se livrant à des exercices qui sont contraires à leur bonheur, parce qu'ils ne sont pas conformes à leur nature.

L'habitude répand de la douceur jusques dans le mépris de la volupté.

On doit plus à la nature qu'à la loi.

Tout est commun entre le sage & ses amis. Il est au milieu d'eux comme l'Etre bienfaisant & suprême au milieu de ses créatures.

Il n'y a point de société sans loi. C'est par la loi que le citoyen jouit de sa ville, & le républicain de sa république. Mais si les loix sont mauvaises, l'homme est plus malheureux & plus méchant dans la société que dans la nature.

Ce qu'on appelle *gloire* est l'appas de la sottise, & ce qu'on appelle noblesse en est le masque.

Une république bien ordonnée seroit l'image de l'ancienne ville du monde.

Quel rapport essentiel y a-t-il entre l'astronomie, la musique, la géométrie, & la connoissance de son devoir, & l'amour de la vertu ?

Le triomphe de foi est la consommation de toute philosophie.

La prérogative du philosophe est de n'être surpris par aucun événement.

Le comble de la folie est d'enseigner la vertu, d'en faire l'éloge, & d'en négliger la pratique.

Il seroit à souhaiter que le mariage fût un vain nom, & qu'on mît en commun les femmes & les enfans.

Pourquoi seroit-il permis de prendre dans la nature ce dont on a besoin, & non pas dans un temple ?

L'amour est l'occupation des désœuvrés.

L'homme dans l'état d'imbécillité, ressemble beaucoup à l'univers dans son état naturel.

Le médisant est la plus cruelle des bêtes féroces, & le flatteur la plus dangereuse des bêtes privées.

Il faut résister à la fortune par le mépris , à la loi par la nature , aux passions par la raison.

Aie les bons pour amis , afin qu'ils t'encouragent à faire le bien ; & les méchans pour ennemis , afin qu'ils t'empêchent de faire le mal.

Tu demandes aux Dieux ce qui te semble bon , & ils t'exauceroient peut-être , s'il n'avoient pitié de ton imbécillité.

Traite les grands comme le feu , & n'en sois jamais ni trop éloigné , ni trop près.

Quand je vois la philosophie & la médecine , l'homme me paroît le plus sage des animaux , disoit encore Diogene ; quand je jette les yeux sur l'astrologie & la divination , je n'en trouve point de plus fou ; & il me semble , pouvoit-il ajouter , que la superstition & le despotisme en ont fait le plus misérable.

Les succès du voleur Harpalus ( c'étoit un des lieutenans d'Alexandre ) m'inclineroient presque à croire , ou qu'il n'y a point de Dieux , ou qu'ils ne prennent aucun souci de nos affaires.

Parcourons maintenant quelques-uns de ses bons mots. Il écrivit à ses compatriotes : *Vous m'avez banni de votre ville , & moi je vous relègue dans vos maisons. Vous restez à Sinope , & je m'en vais à Athenes. Je m'entretiendrai tous les jours avec les plus honnêtes gens , pendant que vous serez dans la plus mauvaise compagnie.* On lui disoit un jour , *on se moque de toi Diogene ;* & il répondoit , *& moi je ne me sens point moqué.* Il dit à quelqu'un qui lui remontoit dans une maladie , qu'au lieu de supporter la douleur , il feroit beaucoup mieux de s'en débarrasser en se donnant la mort , lui sur-tout qui paroissoit tant mépriser

la vie : *Ceux qui savent ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire dans le monde, doivent y demeurer ; & c'est à toi d'en sortir, qui parbîs ignorer l'un & l'autre.* Il disoit de ceux qui l'avoient fait prisonnier : *Les lions sont moins les esclaves de ceux qui les nourrissent, que ceux-ci ne sont les valets des lions.* Consulté sur ce qu'on feroit de son corps après sa mort : *vous le laisserez, dit-il, sur la terre.* Et sur ce qu'on lui représenta qu'il demeureroit exposé aux bêtes féroces & aux oiseaux de proie : *Non, repliqua-t-il, vous n'aurez qu'à mettre auprès de moi mon bâton.* J'omets ses autres bons mots qui sont assez connus.

Ceux-ci suffisoient pour montrer que Diogene avoit le caractère tourné à l'enjouement, & qu'il y avoit plus de tempérament encore que de philosophie dans cette insensibilité gaie & tranquille, qu'il a poussée aussi loin qu'il est possible à la nature humaine de la porter ; c'étoit, dit Montagne dans son style énergique & original qui plaît aux personnes du meilleur goût, lors même qu'il paroît trivial, *une espèce de ladrerie spirituelle, qui a un air de santé que la philosophie ne méprise pas.* Il ajoute dans un autre endroit : *ce cynique qui baguenaudoit à part soi, & hochoit du nez le grand Alexandre, nous estimans des mouches ou des vessies pleines de vent, étoit bien juge plus aigre & plus poignant que Timon, qui fut surnommé le haïsseur des hommes ; car ce qu'on hait, on le prend à cœur : celui-ci nous souhaitoit du mal, étoit passionné du desir de notre ruine, fuyoit notre conversation comme dangereuse ; l'autre nous estimoit si peu, que nous ne puissions ni le troubler, ni l'altérer par notre contagion ; s'il nous lais-*



soit de compagnie , c'étoit pour le dédain de notre commerce , & non pour la crainte qu'il en avoit ; il ne nous tenoit capables , ni de lui bien , ni de lui mal faire.

Il y eut encore des cyniques de réputation après la mort de Diogene. On peut compter de ce nombre.

*Xéniade* , dont il avoit été l'esclave. Celui-ci jetta les premiers fondemens du scepticisme , en soutenant *que tout étoit faux , que ce qui paroissoit de nouveau naissoit de rien , & que ce qui dispa-roissoit retournoit à rien.*

*Onésicrite* , homme puissant & considéré d'Alexandre. Diogene Laërce raconte qu'Onésicrite , ayant envoyé le plus jeune de ses fils à Athenes , où Diogene professoit alors la philosophie , cet enfant eut à peine entendu quelques-unes de ses leçons , qu'il devint son disciple ; que l'éloquence du philosophe produisit le même effet sur son frere aîné , & qu'Onésicrite lui-même ne put s'en défendre.

Ce *Phocion* , que Démosthene appelloit *la coignée de ses périodes* , qui fut surnommé *l'homme de bien* , que tout l'or de Philippe ne pût corrompre , qui demandoit à son voisin , un jour qu'il avoit harangué avec les plus grands applaudissemens du peuple , s'il n'avoit point dit de sottises.

*Stilpon* de Megare & d'autres hommes d'état.

*Monime* de Syracuse , qui prétendoit que nous étions *trompés sans cesse par des simulacres* ; système dont Malebranche n'est pas éloigné , & que Berkley a suivi.

Cratès de Thebes , celui qui ne se vengea d'un soufflet qu'il avoit reçu d'un certain Nicodromus ,

qu'en faisant écrire au bas de sa joue enflée du soufflet : *c'est de la main de Nicodrom*, *NICODROMUS FECIT* ; allusion plaisante à l'usage des peintres. Cratès sacrifia les avantages de la naissance & de la fortune à la pratique de la philosophie cynique. Sa vertu lui mérita la plus haute considération dans Athenes. Il connut la force de cette espece d'autorité publique , & il en usa pour rendre ses compatriotes meilleurs. Quoiqu'il fût laid de visage & bossu , il inspira la passion la plus violente à Hipparchia , sœur du philosophe Métrocle. Il faut avouer à l'honneur de Cratès qu'il fit jusqu'à l'indécence inclusivement , tout ce qu'il falloit pour détacher une femme d'un goût un peu délicat , & à l'honneur d'Hipparchia , que la tentative du philosophe fut sans succès. Il se présenta nu devant elle , & lui dit , en lui montrant sa figure contrefaite & ses vêtemens déchirés : *voilà l'époux que vous demandez , & voilà tout son bien*. Hipparchia épousa son cynique bossu , prit la robe de philosophe , & devint aussi indécente que son mari , s'il est vrai que Cratès lui ait proposé de consommer le mariage sous le portique , & qu'elle y ait consenti. Mais ce fait , n'en déplaît à Sextus-Empiricus , à Apulée , à Théodoret , à Lactance , à S. Clément d'Alexandrie , & à Diogene Laërce , n'a pas l'ombre de la vraisemblance ; il ne s'accorde , ni avec le caractère d'Hipparchia , ni avec les principes de Cratès , & ressemble tout-à-fait à ces mauvais contes dont la méchanceté se plaît à flétrir les grands noms , & que la crédulité sotte adopte avec avidité & accrédite avec joie.

*Métrocle* , frere d'Hipparchia & disciple de Cra-

tès. On fait à celui-ci un mérite d'avoir en mourant condamné ses ouvrages au feu ; mais si l'on juge de ses productions par la foiblesse de son esprit & la pusillanimité de son caractère , on ne les estimera pas dignes d'un meilleur sort.

*Théombrote & Cléomene* , disciples de Métrocle.

*Démétrius* d'Alexandrie , disciple de Théombrote. *Timarque* de la même ville , & *Echecle* d'Ephese , disciples de Cléomene. *Ménédeme* , disciple d'Echecle. Le cynisme dégénéra dans celui-ci en frénésie ; il se déguisoit en Typhisione , prenoit une torche à la main , & couroit les rues , en criant que *les Dieux des enfers l'avoient envoyé sur la terre pour discerner les bons des méchants.*

*Ménédeme* le frénétique eut pour disciple *Ctésibius* de Chalcis , homme d'un caractère badin & d'un esprit gai qui , plus philosophe peut-être qu'aucun de ses prédécesseurs , sut plaire aux grands sans se prostituer , & profiter de leur familiarité pour leur faire entendre la vérité & goûter la vertu.

*Ménippe* , le compatriote de Diogene. Ce fut un des derniers Cyniques de l'école ancienne ; il se rendit plus recommandable par le genre d'écrire , auquel il a laissé son nom , que par ses mœurs & sa philosophie. Il étoit naturel que Lucien qui l'avoit pris pour son modèle en littérature , en fit son héros en morale. Ménippe faisoit le commerce , composoit des satyres & prêtoit sur gage. Dévoré de la soif d'augmenter ses richesses , il confia tout ce qu'il en avoit amassé à des marchands qui le volèrent. Diogene brisa sa tasse , lorsqu'il eut reconnu qu'on pouvoit boire dans le creux de sa main. Cratès ven-  
dit

dit son patrimoine, & en jetta l'argent dans la mer, en criant : *je suis libre*. Un des premiers disciples d'Antisthene auroit plaisanté de la perte de sa fortune, & se seroit reposé sur cet argent qui faisoit commettre de si vilaines actions, du soin de le venger de la mauvaise foi de ses associés ; le cynique usurier en perdit la tête, & se pendit.

Ainsi finit le cynisme ancien. Cette philosophie reparut quelques années avant la naissance de Jesus-Christ, mais dégradée. Il manquoit aux Cyniques de l'école moderne les ames fortes, & les qualités singulieres d'Antisthene, de Cratès & de Diogene. Les maximes hardies que ces philosophes avoient avancées, & qui avoient été pour eux la source de tant d'actions vertueuses ; outrées, mal-entendues par leurs derniers successeurs, les précipiterent dans la débauche & le mépris. Les noms de *Carnéade*, de *Musonius*, de *Demonax*, de *Démétrius* & d'*Ænomais*, de *Crescence*, de *Pérégrin* & de *Salluste*, sont toutefois parvenus jusqu'à nous ; mais ils n'y sont pas tous parvenus sans reproche & sans tache.

Nous ne savons rien de Carnéade le Cynique. Nous ne savons que peu de chose de Musonius. Julien a loué la patience de ce dernier. Il fut l'ami d'Appollonius de Thyane & de Démétrius ; il osa affronter le monstre à figure d'homme, & à tête couronnée, & lui reprocher ses crimes. Néron le fit jeter dans les fers & conduire aux travaux publics de l'isthme, où il acheva sa vie à creuser la terre & à faire des ironies. La vie & les actions de Démétrius ne nous sont guere mieux connues que celles des deux philosophes précé-

dens ; on voit seulement que le sort de Musonius ne rendit pas Démétrius plus réservé. Il vécut sous quatre empereurs , devant lesquels il conserva toute l'aigreur cynique , & qu'il fit quelquefois pâlir sur le trône. Il assista aux derniers momens du vertueux Thrasea. Il mourut sur la paille , craint des méchans , respecté des bons & admiré de Sénèque. Œnomaüs fut l'ennemi déclaré des prêtres & des faux cyniques. Il se chargea de la fonction de dévoiler la fausseté des oracles , & de démasquer l'hypocrisie des prétendus philosophes de son temps ; fonction dangereuse ; mais Démétrius pensoit apparemment qu'il peut y avoir du mérite , mais qu'il n'y a aucune générosité à faire le bien sans danger. Demonax vécut sous Hadrien , & put servir de modèle à tous les philosophes ; il pratiqua la vertu sans ostentation , & reprit le vice sans aigreur ; il fut écouté , respecté & chéri pendant sa vie , & préconisé par Lucien même après sa mort. On peut regarder Crescence comme le contraste de Demonax , & le pendant de Pérégrin. Je ne sais comment on a placé au rang des philosophes un homme souillé de crimes & couvert d'opprobres , rampant devant les grands , insolent avec ses égaux , craignant la douleur jusqu'à la pusillanimité , courant après la richesse , & n'ayant du véritable cynique que le manteau qu'il déshonorait. Tel fut Crescence. Pérégrin commença par être adultère , pédéraste & parricide , & finit par devenir cynique , chrétien , apostat & fou. La plus louable action de sa vie , c'est de s'être brûlé tout vif : qu'on juge par-là des autres. Saluste , le dernier des cyniques , étudia l'éloquence

dans Athenes , & professa la philosophie dans Alexandrie. Il s'occupa particulièrement à tourner le vice en ridicule , & décrier les faux cyniques , & à combattre les hypotheses de la philosophie Platonicienne.

Concluons de cet abrégé historique , qu'aucune secte de philosophes n'eut , s'il m'est permis de m'expliquer ainsi , une physionomie plus décidée que le cynisme. On se faisoit académicien , éclectique , cyrénaïque , pyrrhonien , sceptique ; mais il falloit naître cynique. Les faux cyniques furent une populace de brigands travestis en philosophes ; & les cyniques anciens de très-honnêtes gens qui ne méritèrent qu'un reproche qu'on n'encourt pas communément : c'est d'avoir été des *enthousiastes de vertu*. Mettez un bâton à la main de certains cénobites du mont Athos , qui ont déjà l'ignorance , l'indécence , la pauvreté , la barbe , l'habit grossier , la besace & la sandale d'Antisthene ; supposez-leur ensuite de l'élévation dans l'ame , une passion violente pour la vertu , & une haine vigoureuse pour le vice , & vous en ferez une secte de cyniques. *Voyez Bruck: Stanl. & l'Hist. de la Philos.*

# S E C T E

## C Y R É N A Ï Q U E.

**O**N vit éclore dans l'école socratique , de la diversité des matieres dont Socrate entretenoit ses disciples , de sa maniere presque sceptique de les traiter , & des différens caracteres de ses auditeurs , une multitude surprenante de systêmes opposés , une infinité de sectes contraires qui en sortirent toutes formées ; comme on lit dans le poëte , que les héros Grecs étoient sortis tout armés du cheval de Troye ; ou plutôt comme la mythologie raconte , que naquirent des dents du serpent , des soldats qui se mirent en pieces sur le champ même qui les avoit produits. Aristippe fonda dans la Lybie , & répandit dans la Grece & ailleurs , la secte Cyrénaïque , Euclide , la Mégarique ; Phedon , la Cynique , &c.

La secte cyrénaïque dont il s'agit ici , prit son nom de Cyrene , ville d'Afrique , & la patrie d'Aristippe , fondateur de la secte. Ce philosophe ne fut ennemi , ni de la richesse , ni de la volupté , ni de la réputation , ni des femmes , ni des hommes , ni des dignités. Il ne se piqua , ni de la pauvreté d'Antisthene , ni de la frugalité de Socrate , ni de l'insensibilité de Diogene. Il invitoit ses élèves à jouir des agrémens de la société & des plaisirs de la vie , & lui-même ne s'y refusoit pas. La commodité de sa morale donna mauvaise opinion de ses mœurs ; & la considération qu'on eut dans le monde pour lui & pour ses sectateurs excita la jalousie des autres philosophes : *tanta*

*ne animis cælestibus , &c.* On méfinterpréta la familiarité dont il ufoit avec fes jeunes élèves , & l'on répandit fur fa conduite fecrette des foupçons qui feroient plus sérieux aujourd'hui qu'ils ne l'étoient alors.

Cette efpece d'intolérance philosophique le fit sortir d'Athenes ; il changea plusieurs fois de féjour , mais il conserva par-tout les mêmes principes. Il ne rougit point à Egine de se montrer entre les adorateurs les plus affidus de Laïs , & il répondoit aux reproches qu'on lui en faisoit , *qu'il pouvoit posséder Laïs sans cesser d'être philosophe , pourvu que Laïs ne le possédât pas ;* & comme on se propofoit de mortifier son amour-propre en lui insinuant que la courtisanne se vendoit à lui & se donnoit à Diogene , il disoit : *je l'achete pour m'en servir , & non pour empêcher qu'un autre ne s'en serve.* Quoi qu'il en foit de ces petites anecdotes , dont un homme sage fera toujours très-référvé , soit à nier , soit à garantir la vérité , je ne comprends guere par quel travers d'esprit on permettoit à Socrate le commerce d'Aspasie , & l'on reprochoit à Aristippe celui de Laïs. Ces femmes étoient toutes deux fameuses par leur beauté , leur esprit , leurs lumieres & leur galanterie. Il est vrai que Socrate professoit une morale fort austere , & qu'Aristippe étoit un philosophe très-voluptueux ; mais il n'est pas moins constant que les philosophes n'avoient alors aucune répugnance à recevoir les courtisannes dans leurs écoles , & que le peuple ne leur en faisoit aucun crime.

Aristippe se montra de lui-même à la cour de Denis , où il réussit beaucoup mieux que Pla-



ton que Dion y avoit appelé. Personne ne fut comme lui se plier aux temps, aux lieux & aux personnes; jamais déplacé, soit qu'il vécut avec éclat sous la pourpre & dans la compagnie des rois, soit qu'il enseignât obscurément dans l'ombre & la poussière d'une école. Je n'ai garde de blâmer cette philosophie versatile; j'en trouve même la pratique, quand elle est accompagnée de dignité, pleine de difficultés & fort au dessus des talens d'un homme ordinaire. Il me paroît seulement qu'Aristippe manquoit à Socrate, à Diogene & à Platon, & s'abaissoit à un rôle indigne de lui, en jettant du ridicule sur ces hommes respectables, devant des courtisans oisifs & corrompus, qui ressentoient une joie maligne à les voir dégradés; parce que cet avilissement apparent les consolait un peu de leur petitesse réelle. N'est-ce pas en effet une chose bien humiliante à se représenter, qu'une espèce d'amphithéâtre élevé par le philosophe Aristippe, où il se met aux prises avec les autres philosophes de l'école de Socrate, les donne & se donne lui-même en spectacle à un tyran & à ses esclaves?

Il faut avouer cependant qu'on ne remarque pas dans le reste de sa conduite, ce défaut de jugement avec lequel il laissoit échapper si mal-à-propos le mépris bien ou mal-fondé qu'il avoit pour les autres sectes. Ce philosophe prit autant de faces différentes, que le caractère féroce de Denis; il fut, selon les circonstances, ou le mépriser, ou le réprimer, ou le vaincre, ou lui échapper, employant alternativement, ou la prudence, ou la fermeté, ou l'esprit, ou la liberté, & en imposant toujours au maître & à ses

courtisans. Il fit respecter la vertu , entendre la vérité , & rendre justice à l'innocence , sans abuser de sa considération , sans avilir son caractère , sans compromettre sa personne. Quelque forme qu'il prit , on lui remarqua toujours l'ongle du lion qui distinguoit l'élève de Socrate.

Aristippe cultiva particulièrement la morale , & il comparoit ceux qui s'arrêtoient trop longtemps à l'étude des beaux arts , aux amans de Pénelope , qui négligeoient la maîtresse de la maison pour s'amuser avec ses femmes. Il entendoit les mathématiques , & il en faisoit cas. Ce fût lui qui dit à ses compagnons de voyage , en appercevant quelques figures de géométrie sur un rivage inconnu où la tempête les avoit jettés : *sourage mes amis , voici des pas d'hommes*. Il estima singulièrement la dialectique , sur-tout appliquée à la philosophie morale.

Il pensoit que nos sensations ne peuvent jamais être fausses ; qu'il est possible d'errer sur la nature de leur cause , mais non sur leurs qualités & sur leur existence.

Que ce que nous croyons appercevoir hors de nous est peut-être quelque chose , mais que nous l'ignorons.

Qu'il faut dans le raisonnement rapporter tout à la sensation , & rien à l'objet , ou à ce que nous prenons pour tel.

Qu'il n'est pas démontré que nous éprouvions tous les mêmes sensations , quoique nous convenions tous dans les termes.

Que par conséquent en dispute rigoureuse , il est mal de conclure de soi à un autre , ou du *soi* du moment présent , au *soi* d'un moment à venir.

Qu'entre les sensations , il y en a d'agréables , de fâcheuses & d'intermédiaires.

Et que dans le calcul du bonheur & du malheur , il faut tout rapporter à la douleur & au plaisir , parce qu'il n'y a que cela de réel ; & sans avoir aucun égard à leurs causes morales , compter pour du mal les fâcheuses , pour du bien les agréables , & pour rien les intermédiaires.

Ces principes servoient de base à sa philosophie. Et voici les inductions qu'ils en tiroient , rendues à peu près dans la langue de nos géomètres modernes.

Tous les instans où nous ne sentons rien , sont zéro pour le bonheur & pour le malheur.

Nous n'avons de sensations à faire entrer en compte dans l'évaluation de notre bonheur & de notre malheur , que le plaisir & la peine.

Une peine ne diffère d'une peine , & un plaisir ne diffère d'un plaisir , que par la durée & par le degré.

Le *momentum* de la douleur & de la peine , est le produit instantané de la durée par le degré.

Ce sont les sommes des *momentum* de peine & de plaisir passé , qui donnent le rapport du malheur au bonheur de la vie.

Les Cyrénaïques prétendoient que le corps fournissoit plus que l'esprit dans la somme des *momentum* de plaisir.

Que l'insensé n'étoit pas toujours mécontent de son existence , ni le sage toujours content de la sienne.

Que l'art du bonheur consistoit à évaluer ce qu'une peine qu'on accepte doit rendre de plaisir.

Qu'il n'y avoit rien qui fut en soi peine & plaisir.

Que la vertu n'étoit à souhaiter qu'autant qu'elle étoit ou un plaisir présent, ou une peine qui devoit rapporter plus de plaisir.

Que le méchant étoit un mauvais négociant, qu'il étoit moins à propos de punir que d'instruire de ses intérêts,

Qu'il n'y avoit rien en soi de juste & d'injuste, d'honnête & de deshonnête.

Que de même que la sensation ne s'appelloit *peine* ou *plaisir* qu'autant qu'elle nous attachoit à l'existence, ou nous en détachoit; une action n'étoit juste ou injuste, honnête ou deshonnête, qu'autant qu'elle étoit permise ou défendue par la coutume ou par la loi,

Que le sage fait tout pour lui-même, parce qu'il est l'homme qu'il estime le plus; & que quelque heureux qu'il soit, il ne peut se dissimuler qu'il mérite de l'être encore davantage.

Aristippe eut deux enfans, un fils indigne de lui qu'il abandonna; une fille qui fut célèbre par sa beauté, ses mœurs & ses connoissances. Elle s'appelloit *Areté*. Elle eut un fils nommé *Aristippe*, dont elle fit elle-même l'éducation, & qu'elle rendit par ses leçons digne du nom qu'il portoit.

Aristippe eut pour disciples Théodore, Synale, Antipater, & sa fille Areté. Areté eut pour disciple son fils Aristippe. Antipater enseigna la doctrine Cyrénaïque à Epimide, Epimide à Peribate; & Peribate à Hégésias & à Anniceris, qui fonderent les sectes Hégésiaques & Annicériennes dont nous allons parler.

Hégésias, surnommé le Pisithanate, étoit telle-

ment convaincu que l'existence est un mal , préféreroit si sincèrement la mort à la vie , & s'en exprimeroit avec tant d'éloquence , que plusieurs de ses disciples se défirent au sortir de son école. Ses principes étoient les mêmes que ceux d'Aristippe ; ils instituèrent l'un & l'autre un calcul moral , mais ils arrivoient à des résultats différens. Aristippe disoit qu'il étoit indifférent de vivre ou de mourir , parce qu'il étoit impossible de savoir si la somme des plaisirs feroit à la fin de la vie , plus grande ou plus petite que la somme des peines ; & Hégésias qu'il falloit mourir , parce qu'encore qu'il ne put être démontré que la somme des peines feroit à la fin de la vie plus grande que celle des plaisirs , il y avoit cent mille à parier contre un qu'il en arriveroit ainsi , & qu'il n'y avoit qu'un fou qui dût jouer ce jeu-là : cependant Hégésias le jouoit dans le moment même qu'il parloit ainsi.

La doctrine d'Anniceris différoit peu de celle d'Epicure ; il avoit seulement quelques sentimens assez singuliers. Il pensoit , par exemple , qu'on ne doit rien à ses parens pour la vie qu'on en a reçue ; qu'il est beau de commettre un crime pour le salut de la patrie ; & que de souhaiter avec ardeur la prospérité de son ami , c'est craindre pour soi secrètement les suites de son adversité.

Théodore l'Athée jetta par son pyrrhonisme le trouble de la division dans la secte Cyrénaïque. Ses adversaires trouverent qu'il étoit plus facile de l'éloigner que de lui répondre ; mais il s'agissoit de l'envoyer dans quelque endroit où il ne pût nuire à personne. Après y avoir sérieu-

fement réfléchi , ils le reléguèrent du fond de la Lybie dans Athenes. Les juges de l'Aréopage lui auroient bientôt fait préparer la ciguë , sans la protection de Démétrius de Phalere. On ne fait si Théodore nia l'existence de Dieu , ou s'il en combattit seulement les preuves ; s'il n'admit qu'un Dieu , ou s'il n'en admit point du tout : ce qu'il y a de certain , c'est que le magistrat & les prêtres n'entrèrent point dans ces distinctions subtiles ; que les magistrats s'aperçurent seulement qu'elles troubloient la société ; les prêtres , qu'elles renversoient leurs autels ; & qu'il en coûta la vie à Théodore & à quelques autres.

On a attribué à Théodore des sentimens très-hardis , pour ne rien dire de plus. On lui fait soutenir que l'homme prudent ne doit point s'exposer pour le salut de la patrie ; parce qu'il n'est pas raisonnable que le sage périsse pour les fous ; qu'il n'y a rien en soi ni d'injuste ni de deshonnête ; que le sage sera dans l'occasion voleur , sacrilege , adultere ; & qu'il ne rougira jamais de se servir d'une courtisane en public. Mais le savant & le judicieux Bruchher traite toutes ces imputations de calomnieuses ; & rien n'honore plus son cœur que le respect qu'il porte à la mémoire des anciens philosophes , & son esprit , que la manière dont il les défend. N'est-il pas en effet bien intéressant pour l'humanité & pour la philosophie , de persuader aux peuples que les meilleurs esprits qu'ait eu l'antiquité , regardoient l'existence d'un Dieu comme un préjugé , & la vertu comme un vain nom !

Eyemere le Cyrénaïque fut encore un de ceux que les prêtres du Paganisme accusèrent d'impiété ,

parce qu'il indiquoit sur la terre les endroits où l'on avoit inhumé leurs Dieux.

Bion le Boristhénite passa pour un homme d'un esprit excellent & d'une piété fort suspecte. Il fut cynique sous Cratès ; il devint cyrénaïque sous Théodore ; il se fit péripatéticien sous Théophraste , & finit par prendre de ces sectes ce qu'elles avoient de beau , & par n'être d'aucune. On lui remarqua la fermeté d'Aristhène , la politesse d'Aristippe ; & la dialectique de Socrate. Il étoit né de parens très-obscurs , & ne s'en cachoit pas. On l'accuse d'avoir traité de sottise la continence de Socrate avec Alcibiade ; mais on n'a qu'à consulter l'auteur que nous avons déjà cité , pour connoître quel degré de foi il faut accorder à ces anecdotes scandaleuses , & à quelques autres de la même nature. Les prêtres du Paganisme ne pouvoient supporter qu'on accordât de la probité aux convaincus de leur temps ; ou ils leurs reprochoient comme des crimes les mêmes foibleesses qu'ils se pardonnoient , ou ils en accusoient leur façon de penser , quoi qu'avec des sentimens plus orthodoxes , ils ne fissent pas mieux qu'eux ; ou ils les calomnioient sans pudeur , lorsqu'ils en étoient réduits à cette ressource : *c'est toujours montrer de la piété envers les Dieux*, disoient-ils , *que de dénigrer à tort & à travers ces hommes pervers.*

Tels furent les principaux philosophes cyrénaïques. Cette secte ne dura pas longtemps. Et comment auroit-elle duré ? Elle n'avoit point d'école en Grece ; elle étoit divisée en Lybie , soupçonnée d'athéisme par les prêtres , accusée de corruption par les autres philosophes , & persécutée

tée par les magistrass. Elle exigeoit un concours de qualités , qui se rencontrent si rarement dans la même personne ; qu'il n'y a jamais eu que son fondateur qui les ait bien réunies ; & elle ne se soutenoit que par quelques transfuges des Stoïciens, que la douleur défabusoit de l'apathie. *Voyez Bruck. Steidl. hist. de la phil.*



# PHILOSOPHIE

## ÉCLECTIQUE.

**L'**ÉCLECTIQUE est un philosophe qui foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot, tout ce qui subjugue la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le temoignage de son expérience & de sa raison; & de toutes les philosophies qu'il a analysées sans égard & sans partialité; s'en faire une particulière & domestique qui lui appartienne. Je dis une *philosophie particulière & domestique*, parce que l'ambition de l'éclectique est moins d'être le précepteur du genre humain; que son disciple; de réformer les autres, que de se réformer lui-même; & de connoître la vérité, que de l'enseigner. Ce n'est point un homme qui plante ou qui sème; c'est un homme qui recueille & qui crible. Il jouiroit tranquillement de la récolte qu'il auroit faite, il vivroit heureux, & mourroit ignoré, si l'enthousiasme, la vanité, ou peut-être un sentiment plus noble, ne le faisoit sortir de son caractère.

Le sectaire est un homme qui a embrassé la doctrine d'un philosophe; l'éclectique, au contraire, est un homme qui ne connoît point de maître: ainsi quand on dit des éclectiques que ce fut une secte de philosophes, on assemble deux idées contradictoires, à moins qu'on ne veuille entendre aussi

par le terme de *secte*, la collection d'un certain nombre d'hommes qui n'ont qu'un seul principe commun, celui de ne soumettre leurs lumières à personne, de voir par leurs propres yeux, & de douter plutôt d'une chose vraie, que de s'exposer, faute d'examen, à admettre une chose fautive.

Les éclectiques & les sceptiques ont eu cette conformité, qu'ils n'étoient d'accord avec personne; ceux-ci, parce qu'ils ne convenoient de rien; les autres, parce qu'ils ne convenoient que de quelques points. Si les éclectiques trouvoient dans le scepticisme des vérités qu'il falloit reconnoître, ce qui leur étoit contesté même par les sceptiques; d'un autre côté, les sceptiques n'étoient point divisés entr'eux: au lieu qu'un éclectique adoptant assez communément d'un philosophe, ce qu'un autre éclectique en rejettoit, il en étoit de sa secte comme de ces sectes de religion, ou il n'y a pas deux individus qui aient rigoureusement la même façon de penser.

Les sceptiques & les éclectiques auroient pu prendre pour devise commune, *nullius addictus jurare in verba magistri*; mais tels éclectiques qui n'étoient pas si difficiles que les sceptiques, faisoient leur profit de beaucoup d'idées, que ceux-ci méprisoient, y auroient ajouté cet autre mot, par lequel ils auroient rendu justice à leurs adversaires, sans sacrifier une liberté de penser dont ils étoient si jaloux: *nullum philosophum tam fuisse inanem qui non viderit ex vero aliquid*. Si l'on réfléchit un peu sur ces deux especes de philosophes, on verra combien il étoit naturel de les comparer; on verra que le scepticisme étant la

pierre de touche de l'éclectisme , l'éclectique devroit toujours marcher à côté du sceptique pour recueillir tout ce que son compagnon ne réduiroit point en une poussière inutile par la sévérité de ses essais.

Il s'ensuit de ce qui précède , que l'éclectisme pris à la rigueur n'a point été une philosophie nouvelle , puisqu'il n'y a point de chef de secte qui n'ait été plus ou moins éclectique ; & conséquemment que les éclectiques sont parmi les philosophes , ce que sont les souverains sur la surface de la terre , les seuls qui soient restés dans l'état de nature où tout étoit à tous. Pour former son système, Pythagore mit à contribution les théologiens de l'Egypte, les gymnosophistes de l'Inde, les artistes de la Phénicie , & les philosophes de la Grece. Platon s'enrichit des dépouilles de Socrate , d'Héraclite , d'Anaxagore. Zénon pilla le Pythagorisme , le Platonisme , l'Héraclitisme , le Cynisme : tous entreprirent de longs voyages. Or, quel étoit le but de ces voyages , sinon d'interroger les différens préceptes , de ramasser les vérités éparées sur la surface de la terre , & de revenir dans sa patrie remplis de la sagesse de toutes les nations ? Mais comme il est presque impossible à un homme qui parcourt beaucoup de religions , de ne pas chanceler dans la sienne , il est très-difficile à un homme de jugement , qui fréquente plusieurs écoles de philosophie , de s'attacher exclusivement à quelque parti , & de ne pas tomber dans l'éclectisme ou dans le scepticisme.

Il ne faut pas confondre l'éclectisme avec le sincrétisme. Le sincrétiste est un véritable sectaire ;  
il

il s'est enrôlé sous des étendards dont il n'ose presque s'écarter. Il a un chef dont il porte le nom : ce sera si l'on veut, ou Platon, ou Aristote, ou Descartes, ou Newton, il n'importe. La seule liberté qu'il se soit réservée, c'est de modifier les sentimens de son maître, de resserrer ou d'étendre les idées qu'il en a reçues, d'en emprunter quelques autres d'ailleurs, & d'étayer le système quand il menace ruine. Si vous imaginez un pauvre insolent qui, mécontent des haillons dont il est couvert, se jette sur les passans les mieux vêtus, arrache à l'un sa casaque, à l'autre son manteau, & se fait de ces dépouilles un ajustement bizarre de toutes couleurs & de toutes pièces, vous aurez un emblème assez exact du sincrétiste. Luther, cet homme que j'appellerois volontiers, *magnus autoritatis contemptor osorque*, fut un vrai sincrétiste en matière de religion. Reste à savoir si le sincrétisme en ce genre est une action vertueuse ou un crime, & s'il est prudent d'abandonner indistinctement les objets de la raison & de la foi au jugement de tout esprit.

Le sincrétisme est tout au plus un apprentissage de l'éclectisme : Cardan & Jordanus-Brunus n'allèrent pas plus loin ; si l'un avoit été plus censé, & l'autre plus hardi, ils auroient été les fondateurs de l'éclectisme moderne ; le chancelier Bacon eut cet honneur, parce qu'il sentit, & qu'il osa se dire à lui-même, que la nature ne lui avoit pas été plus ingrate qu'à Socrate, Epicure, Démocrite, & qu'elle lui avoit aussi donné une tête. Rien n'est si commun que des sincrétistes ; rien n'est si rare que des éclectiques. Ce-

Tome I.

V

lui qui reçoit le système d'un autre éclectique ; porte aussi-tôt le titre d'éclectique. Il a paru de temps en temps quelques vrais éclectiques ; mais le nombre n'en a jamais été assez grand pour former une secte ; & je puis assurer que dans la multitude des philosophes qui ont porté ce nom ; à peine en comptera-t-on cinq ou six qui l'aient mérité.

L'éclectique ne rassemble point au hasard des vérités ; il ne les laisse point isolées ; il s'opiniâtre bien moins encore à les faire cadrer à quelque plan déterminé ; lorsqu'il a examiné & admis un principe, la proposition dont il s'occupe immédiatement après , ou se lie évidemment à ce principe , ou ne s'y lie point du tout , ou lui est opposée. Dans le premier cas , il la regarde comme vraie ; dans le second , il suspend son jugement jusqu'à ce que des notions intermédiaires qui séparent la proposition qu'il examine du principe qu'il a admis , lui démontrent sa liaison ou son opposition avec ce principe : dans le dernier cas , il la rejette comme fautive. Voilà la méthode de l'éclectique. C'est ainsi qu'il parvient à former un tout solide , qui est proprement son ouvrage , d'un grand nombre de parties qu'il a rassemblées & qui appartiennent à d'autres ; d'où l'on voit que Descartes , parmi les modernes , fut un grand éclectique.

L'éclectisme qui avoit été la philosophie des bons esprits depuis la naissance du monde , ne forma une secte & n'eut un nom que vers la fin du second siècle , & le commencement du troisième. La seule raison qu'on en puisse apporter , c'est que jusqu'alors les sectes s'étoient ,

pour ainsi dire , succédées ou souffertes , & que l'éclectisme ne pouvoit guere sortir de leur conflit ; ce qui arriva lorsque la religion Chretienne commença à les allarmer toutes par la rapidité de ses progrès , & à les révolter par une intolérance qui n'avoit point encore eu d'exemple. Jusqu'alors , on avoit été pyrrhonien , sceptique , cynique , stoïcien , platonicien , épicurien , sans conséquence. Quelle sensation ne dut point produire au milieu de ces tranquilles philosophes , une nouvelle école qui établissoit pour premier principe , qu'hors de son sein il n'y avoit ni probité dans ce monde , ni salut dans l'autre ; parce que sa morale étoit la seule morale , & que son Dieu étoit le seul vrai Dieu ! Le soulèvement des prêtres , du peuple , & des philosophes , auroit été général , sans un petit nombre d'hommes froids , tels qu'il s'en trouve toujours dans les sociétés , qui demeurent long-temps spectateurs indifférens , qui écoutent , qui pesent , qui n'appartiennent à aucun parti , & qui finissent par se faire un système conciliateur , auquel ils se flattent que le grand nombre reviendra.

Telle fut à peu près l'origine de l'éclectisme. Mais par quel travers inconcevable arriva-t-il , qu'en parlant d'un principe aussi sage que celui de recueillir de tous les philosophes , *tres , rutilus-ve fuat* , ce qu'on y trouveroit de plus conforme à la raison , on négligea tout ce qu'il falloit choisir , on choisit tout ce qu'il falloit négliger , & l'on forma le système d'extravagance le plus monstrueux qu'on puisse imaginer , système qui dura plus de quatre cens ans , qui acheva d'inonder la surface de la terre de pratiques

superstitieuses , & dont il est resté des traces qu'on remarquera peut-être éternellement dans les préjugés populaires de presque toutes les nations. C'est ce phénomène singulier que nous allons développer.

*Tableau général de la Philosophie Ecclésiastique.*

La philosophie éclectique , qu'on appelle aussi le platonisme réformé , & la philosophie alexandrine , prit naissance à Alexandrie en Egypte , c'est-à-dire , au centre des superstitions. Ce ne fut d'abord qu'un sincrétisme de pratiques religieuses , adopté par les prêtres de l'Egypte qui , n'étant pas moins crédules sous le regne de Tibère qu'au temps d'Hérodote , parce que le caractère d'esprit qu'on tient du climat change difficilement , avoient toujours l'ambition de posséder le système d'extravagance le plus complet qu'il y eut en ce genre. Ce sincrétisme passa de là dans la morale & dans les autres parties de la philosophie. Les philosophes assez éclairés pour sentir le foible des différens systèmes anciens , mais trop timides pour les abandonner , s'occupèrent seulement à les réformer sur les découvertes du jour , ou plutôt à les défigurer sur les préjugés courans : c'est ce qu'on appella *platoniser* , *pythagoriser* , &c.

Cependant le christianisme s'étendoit ; les Dieux du paganisme étoient décriés ; la morale des philosophes devenoit suspecte ; le peuple se rendoit en foule dans les assemblées de la religion nouvelle ; les disciples même de Platon & d'Aristote s'y laissoient quelquefois entraîner ;

Les philosophes fincrétistes s'en scandalisèrent, leurs yeux se tournèrent avec indignation & jalousie, sur la cause d'une révolution qui rendoit leurs écoles moins fréquentées ; un intérêt commun les réunit avec les prêtres du Paganisme, dont les temples étoient de jour en jour plus déserts ; ils écrivirent d'abord contre la personne de J. C. sa vie, ses mœurs, sa doctrine, & ses miracles ; mais dans cette ligue générale, chacun se servit des principes qui lui étoient propres : l'un accordoit ce que l'autre nioit, & les Chrétiens avoient beau jeu pour nuire à ces philosophes en contradiction les uns avec les autres, & les diviser ; ce qui ne manqua pas d'arriver : les objets purement philosophiques furent alors entièrement abandonnés ; tous les esprits se jetterent du côté des matieres theolégues ; une guerre intestine s'alluma dans le sein de la philosophie : le christianisme ne fut pas plus tranquille au dedans de lui-même ; une fureur d'appliquer les notions de la philosophie à des dogmes mystérieux, qui n'en permettoient point l'usage, fureur conçue dans les disputes des écoles, fit éclore une foule d'hérésies qui déchirerent l'église. Cependant le sang des martyrs continuoit de fructifier ; la religion chrétienne de se repandre malgré les obstacles, & la philosophie de perdre sans cesse son crédit. Quel parti prirent alors les philosophes ? Celui d'introduire le fincrétisme dans la théologie païenne, & de parodier une religion qu'ils ne pouvoient étouffer. Les Chrétiens ne reconnoissoient qu'un Dieu ; les fincrétistes, qui s'appellerent alors éclectiques, n'admirent qu'un premier principe. Le Dieu des Chrétiens étoit



en trois personnes , le Pere, le Fils, le St. Esprit. Les éclectiques eurent aussi leur Trinité ; le premier principe, l'entendement divin , & l'ame du monde intelligible. Le monde étoit éternel , si l'on en croyoit Aristote ; Platon le disoit engendré ; Dieu l'avoit créé, selon les Chrétiens. Les éclectiques en firent une émanation du premier principe ; idée qui concilioit les trois systêmes, & qui ne les empêchoit pas de prétendre comme auparavant , que rien ne se fait de rien. Le christianisme avoit des anges , des archanges , des démons , des saints , des ames , des corps , &c. Les éclectiques, d'émanations en émanations, tirèrent du premier principe autant d'êtres correspondans à ceux-là : des Dieux , des démons , des héros , des ames & des corps ; ce qu'ils renfermerent dans ce vers admirable , dont le sens est : *De-là s'é-  
lance une abondance infinie d'êtres de toute espece.* Les Chrétiens admettoient la distinction du bien & du mal moral, l'immortalité de l'ame , un autre monde , des peines & des récompenses à venir. Les éclectiques se conformerent à leur doctrine dans tous ces points. L'épicuréisme fut pros crit d'un commun accord ; & les éclectiques conser- verent de Platon, le monde intelligible, le monde sensible , & la grande révolution des ames à travers différens corps , selon le bon ou mauvais usage qu'elles avoient fait de leurs facultés dans celui qu'elles quittoient. Le monde sensible n'é- toit, selon eux , qu'une toile peinte qui nous sé- paroît du monde intelligible ; à la mort la toile tomboit , l'ame faisoit un pas sur son orbe , & elle se trouvoit à un point plus voisin , ou plus éloigné du premier principe , dans le sein du-

quel elle rentroit à la fin , lorsqu'elle s'en étoit rendu digne par les purifications théurgiques & rationnelles. Il s'en faut bien que les idéalistes de nos jours aient poussé leur extravagance aussi loin que les éclectiques du troisieme & du quatrieme siecle : ceux-ci en étoient venus à admettre exactement l'existence de tout ce qui n'est pas , & à nier l'existence de tout ce qui est. Qu'on en juge sur les derniers mots de l'entretien d'Eusebe avec Julien : *il n'y a de réel que ce qui existe par soi-même ( ou les idées ) ; tout ce qui frappe les sens n'est que fausse apparence , & l'œuvre du prestige , du miracle , & de l'imposture.* Les Chrétiens avoient différens cultes, Les éclectiques imaginèrent les deux théurgies ; ils supposèrent des miracles ; ils eurent des extases ; ils conférèrent l'enthousiasme , comme les Chrétiens conféroient le St. Esprit ; ils crurent aux visions , aux apparitions , aux exorcismes , aux révélations , comme les Chrétiens y croyoient ; ils pratiquerent des cérémonies extérieures , comme il y en avoit dans l'église ; ils allierent la prêtrise avec la philosophie ; ils adresserent des prieres aux Dieux ; ils les invoquerent , ils leur offrirent des sacrifices ; ils s'abandonnerent à toutes sortes de pratiques , qui ne furent d'abord que fantasques & extravagantes , mais qui ne tarderent pas à devenir criminelles. Quand la superstition cherche les ténèbres , & se retire dans des lieux souterrains pour y verser le sang des animaux , elle n'est pas éloignée d'en répandre de plus précieux : quand on a cru lire l'avenir dans les entrailles d'une brebis , on se persuade bientôt qu'il est gravé en caracteres beaucoup plus clairs dans le cœur d'un

homme. C'est ce qui arriva aux théurgistes pratiques, leur esprit s'égara, leur ame devint féroce, & leurs mains sanguinaires. Ces excès produisirent deux effets opposés. Quelques Chrétiens séduits par la ressemblance qu'il y avoit entre leur religion & la philosophie moderne, trompés par les mensonges que les éclectiques débitaient sur l'efficacité & les prodiges de leurs rites, mais entraînés sur-tout à ce genre de superstition par un tempérament pusillanime, curieux, inquiet, ardent, sanguin, triste & mélancolique, regarderent les docteurs de l'église comme des ignorans en comparaison de ceux-ci, & se précipiterent dans leurs écoles. Quelques éclectiques au contraire qui avoient le jugement sain, à qui toute la théurgie pratique ne parut qu'un mélange d'absurdités & de crimes, qui ne virent rien dans la théurgie rationnelle qui ne fût prescrit d'une manière beaucoup plus claire, plus raisonnable & plus précise dans la morale chrétienne, & qui, venant à comparer le reste de l'éclectisme spéculatif avec les dogmes de notre religion, ne penserent pas plus favorablement des émanations que des théurgies, renoncèrent à cette philosophie, & se firent baptiser : les uns se convertissent, les autres apostasient, & les assemblées des Chrétiens & les écoles du paganisme se remplissent de transfuges. La philosophie des Eclectiques y gagna moins que la théologie des Chrétiens n'y perdit : celle-ci se mêla d'idées sophistiques, que ne proscrivit pas sans peine l'autorité qui veille sans cesse dans l'église à ce que la pureté de la doctrine s'y conserve inaltérable. Lorsque les empereurs eurent embrassé le chris-

tianisme , & que la profession publique de la religion païenne fut défendue , & les écoles de la philosophie éclectique fermées ; la crainte de la persécution fut une raison de plus pour les philosophes de rapprocher encore davantage leur doctrine de celle des Chrétiens ; ils n'épargnerent rien pour donner le change sur leurs sentimens , & aux peres de l'église , & aux maîtres de l'état. Ils insinuerent d'abord que les apôtres avoient altéré les principes de leur chef ; que malgré cette altération , ils différoient moins par les choses , que par la maniere de les énoncer : *Christum nescio quid aliud scripsisse , quam christianum docebant , nihilque sensisse contra Deos suos , sed eos potius magico ritu coluisse* ; que Jesus-Christ étoit certainement un grand philosophe , & qu'il n'étoit pas impossible qu'initié à tous les mysteres de la théurgie , il n'eût opéré les prodiges qu'on en racontoit , puisque ce don extraordinaire n'avoit pas été refusé à la plupart des Eclectiques du premier ordre. Porphyre disoit : *sunt spiritus terreni minimi , loco quodam malorum daemonum subiecti potestati ; ab his sapientes hebræorum quorum unus etiam iste Jesus fuit , &c.* Ils attribuoient cet oracle à Apollon qui , interrogé sur Jesus-Christ , avoit répondu : *mortalis erat secundum carnem philosophus ille miraculosis operibus clarus*. Alexandre-Sévère mettoit au nombre des personnages les plus respectables par leur sainteté , *inter animas sanctiores* , Abraham , Orphée , Apollonius & Jesus-Christ. D'autres ne cessoient de crier : *discipulos ejus de illo fuisse revera mentitos , dicendo illum Deum , per quem facta sunt omnia , cum nihil aliud quam homo fuerit , quam vir excel-*

*lentissima sapientia.* Ils ajoutoient : *ipse vero pius , & in cælum sicut pii , concessit ; ita hunc quidem non blasphemabis ; misereberis autem hominum demerentiam.* Porphyre se trompa ; ce qui fait grande pitié à un philosophe , c'est un Eclectique tel que Porphyre , qui en est réduit à ces extrémités. Cependant les Eclectiques réussirent par ces voies obliques à en imposer aux Chrétiens , & à obtenir du gouvernement un peu plus de liberté ; l'église même ne balança pas à élever à la dignité de l'épiscopat Synesius qui reconnoissoit ouvertement la célèbre Hypatia pour sa maîtresse en philosophie ; en un mot , il y eut un temps où les Eclectiques étoient presque parvenus à se faire passer pour Chrétiens , & où les Chrétiens n'étoient pas éloignés de s'avouer Eclectiques. C'étoit alors que S. Augustin disoit des philosophes : *si hanc vitam illi philosophi rursus agere potuissent , viderent profecto cujus autoritate facilius consuleretur hominibus , & paucis mutatis verbis , christiani fierent , sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum platonici fecerunt.* L'illusion dura d'autant plus long-temps , que les Eclectiques pressés par les Chrétiens , & s'enveloppant dans les distinctions d'une métaphysique très-subtile à laquelle ils étoient rompus , rien n'étoit plus difficile que de les faire entrer entièrement dans l'église , ou que de les en tenir évidemment séparés ; ils avoient tellement quintessencié la théologie païenne , que prosternés aux pieds des idoles , on ne pouvoit les convaincre d'idolâtrie ; il n'y avoit rien à quoi ils ne fissent face avec leurs émanations. Etoient-ils matérialistes ? ne l'étoient-ils pas ? C'est ce qui n'est pas même au-

jourd'hui facile à décider. Y a-t-il quelque chose plus voisin de la monade de Leibnitz, que les petites sphères intelligentes, qu'ils appelloient *yunges* : & comme s'exprimoient les défenseurs de cette opinion : *intellecta yunges à patre, intelligent & ipsæ, consiliis ineffabilibus motæ, ut intelligent* Voilà le symbole des élémens des êtres, selon les Eclectiques ; voilà ce dont tout est composé, & le monde intelligible, & le monde sensible, & les esprits créés, & les corps. La définition qu'ils donnent de la mort a tant de liaison avec le système de l'harmonie préétablie de Leibnitz, que M. Bruker n'a pu se dispenser d'en convenir. Plotin dit : *l'homme meurt, ou l'ame se sépare du corps, quand il n'y a plus de force dans l'ame qui l'attache au corps ; & cet instant arrive : perditur harmonia quam olim habens, habebat & anima*. Et M. Bruker ajoute : *en vero harmoniam præstabilitam inter animam & corpus jam Plotino in parte notam*.

On fera d'autant moins surpris de ces ressemblances, qu'on connoîtra mieux la marche défordonnée & les écarts du génie poétique, de l'enthousiasme, de la métaphysique & de l'esprit systématique. Qu'est-ce que le talent de la fiction dans un poète, sinon l'art de trouver des causes imaginaires à des effets réels & donnés ? Quel est l'effet de l'enthousiasme dans l'homme qui en est transporté, si ce n'est de lui faire apercevoir entre des êtres éloignés des rapports, que personne n'y a jamais vus ni supposés ? Où ne peut point arriver un métaphysicien qui, s'abandonnant entièrement à la méditation, s'occupe profondément de Dieu, de la nature, de

l'espace & du temps ? A quel résultat ne sera point conduit un philosophe qui poursuit l'explication d'un phénomène de la nature à travers un long enchaînement de conjectures ? Qui est-ce qui connoît toute l'immensité du terrain que ces différens esprits ont battu , la multitude infinie des suppositions singulieres qu'ils ont faites , la foule d'idées qui se sont présentées à leur entendement , qu'ils ont comparées , & qu'ils se sont efforcés de lier. J'ai entendu raconter plusieurs fois à un de nos premiers philosophes , que s'étant occupé pendant long-temps d'un phénomène de la nature , il avoit été conduit par une très-longue suite de conjectures , à une explication systématique de ce phénomène , si extravagant & si compliqué , qu'il étoit demeuré convaincu qu'aucune tête humaine n'avoit jamais rien imaginé de semblable. Il lui arriva cependant de retrouver dans Aristote précisément le même système de raison. Si ces rencontres des modernes avec les anciens , des poètes , tant anciens que modernes , avec les philosophes , & des poètes avec les philosophes entr'eux , sont déjà si fréquentes , combien les exemples n'en seroient-ils pas plus communs , si nous n'avions perdu aucunes des productions de l'antiquité , ou s'il y avoit en quelque-endroit du monde un livre magique qu'on pût toujours consulter , & où toutes les pensées des hommes allaient se graver au moment où elles existent dans l'entendement ? La ressemblance des idées éclectiques avec celles de Leibnitz , n'est donc pas un phénomène qu'il faille admettre sans précaution , ni rejeter sans examen ; & la seule conséquence équitable qu'on en puisse tirer , dans la suppo-

sition que cette ressemblance soit réelle, c'est que les hommes d'un siècle ne different guere des hommes d'un autre siècle; que les mêmes circonstances amènent presque nécessairement les mêmes découvertes, & que ceux qui nous ont précédé avoient vu beaucoup plus de choses, que nous n'avons généralement de disposition à le croire.

Après ce tableau général de l'éclectisme, nous allons donner un abrégé historique de la vie & des mœurs des principaux philosophes de cette secte : d'où nous passerons à l'exposition des points fondamentaux de leur système.

### *Histoire de l'Eclectisme.*

La philosophie éclectique fut sans chef & sans nom; elle fut *anonyme*, suivant l'expression grecque, jusqu'à Potamon d'Alexandrie. L'histoire de ce Potamon est fort brouillée : on est très-incertain sur le temps où il parut; on ne fait rien de sa vie; on fait très-peu de chose de sa philosophie. Trois auteurs en ont parlé, Diogene Laërce, Suidas & Porphyre. Ce dernier dit à l'occasion de Plotin : *sa maison étoit pleine de jeunes garçons & de jeunes filles. C'étoient les enfans des citoyens les plus considérés par leur naissance & par leur fortune. Telle étoit la confiance qu'ils avoient dans les lumieres & la vertu de ce philosophe, qu'ils n'avoient rien de mieux à faire en mourant, que de lui recommander ce qu'ils laissoient au monde de plus cher; de ce nombre étoit Potamon, qu'il se plaisoit à entendre sur une philosophie dont il jettoit les fondemens, sur une philosophie qui consiste à fondre plusieurs systèmes en un. C'est une*



énigme très-incompréhensible proposée par Porphyre à tous ceux qui liront ces mots ; il regne dans ce passage une confusion sur laquelle il n'est pas possible d'avoir aucune lumière satisfaisante ; on ne fait si le mot grec, traduit par ceux-ci , *de ce nombre* , se rapporte aux peres ou aux enfans : si c'est aux peres , il est clair que Potamon étoit contemporain de Plotin ; si c'est des enfans , il étoit postérieur à ce philosophe. Le reste du passage ne présente pas moins de difficultés ; ou, pour mieux dire , il ne nous paroît présenter aucun sens bien déterminé : car , qu'a voulu dire Porphyre, par les mots que nous avons rendu par ceux-ci , *qu'il se plaisoit à entendre sur une philosophie dont il jettoit les fondemens , ou qui consiste à fondre plusieurs systèmes en un*. Suidas dit de son Potamon , qu'il vécut avant & sous le regne d'Auguste (*ante & post regnum Augusti.*) En ce cas , ou cet auteur s'est trompé dans cette occasion , comme il lui est arrivé dans beaucoup d'autres , ou le Potamon dont il parle n'est pas le fondateur de la secte éclectique : car Diogene Laërce dit de celui-ci , *qu'il avoit tiré de chaque philosophie ce qui lui convenoit , qu'il en avoit formé sa philosophie , & que cet éclectisme étoit nouveau*. Voilà le passage auquel il faut s'en tenir ; il l'emporte par la clarté sur celui de Porphyre , & par l'autorité sur celui de Suidas. D'où il s'ensuit que Potamon naquit sous Alexandre-Sévère , & que sa philosophie se répandit sur la fin du second siècle & le commencement du troisième. En effet , si l'éclectisme étoit antérieur à ces temps , comment seroit-il arrivé à Gallien , à Sextus-Empiricus , à Plutarque sur-tout , qui a fait mention

des sectes les plus obscures , de ne rien dire de celle-ci ?

Potamon pouvoit avoir autant de sens qu'il en falloit pour jeter les fondemens de l'éclectisme ; mais il lui manquoit , & l'impartialité nécessaire pour faire un bon choix parmi les principes des autres philosophes , & des qualités personnelles , telles que l'enthousiasme , l'éloquence , l'esprit & même un extérieur intéressant , sans lesquelles on réussit difficilement à s'attacher à un grand nombre d'auditeurs. Il avoit d'ailleurs pour le platonisme une prédilection incompatible avec son système ; ils se renfermoient entièrement dans les matieres purement philosophiques ; & graces aux querelles des Chrétiens & des Païens , qui étoient alors plus violentes qu'elles ne l'ont jamais été , les seules matieres de religion étoient à la mode. Telles furent les causes principales de l'obscurité dans laquelle la philosophie de Potamon tomba , & du peu de progrès qu'elle fit.

Potamon soutenoit , *en métaphysique* , que nous avons dans nos facultés intellectuelles , un moyen sûr de connoître la vérité ; & que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies ; *en physique* , qu'il y a deux principes de la production générale des êtres ; l'un passif , ou la matiere ; l'autre actif , ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguoit dans les corps naturels , le lieu & les qualités ; & il demandoit d'une substance , quelle qu'elle fût , quelle en étoit la cause , quels en étoient les élémens , quelle étoit sa constitution & sa forme , & en quel endroit elle avoit été produite ? Il réduisoit toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse

qu'il étoit possible ; ce qui , selon lui , excluait l'abus , mais non l'usage des biens & des plaisirs.

Ammonius Saccas , disciple & successeur de Potamon , étoit d'Alexandrie. Il professa la philosophie éclectique sous le regne de l'empereur Commode. Son éducation fut chrétienne ; mais un goût décidé pour la philosophie régnante , ne tarda pas à l'entraîner dans les écoles du paganisme. A peine eut-il reçu les premières leçons de l'éclectisme , qu'il sentit qu'une religion telle que la sienne étoit incompatible avec ce système. En effet , le christianisme ne souffre aucune exception ; rejeter un de ses dogmes , c'est n'en admettre aucun. Ammonius apostasia , & revint à la religion autorisée par les loix , ce qu'ils appelloient *retourner à son prince* ; c'est-à-dire , qu'à parler exactement il n'en avoit point ; car celui à qui l'on demande , *qu'elle est sa religion* , & qui répond , *la religion du prince* , se montre plus courtisan que religieux. Ammonius l'Eclectique n'écrivit point , ce qui le distingue de l'Ammonius d'Eusebe. Il imposa à ses disciples un profond silence sur la nature & l'objet de ses leçons. Il craignit que les disputes , qui ne manquoient pas de s'élever entre ses disciples & les autres philosophes , n'augmentassent le mépris de la philosophie & le scandale des petits esprits ; ce qui est très-conforme à ce que nous lisons de lui dans Hiérocles : *cum hætenus magna inter Platonicos & Aristotelicos , cæterosque philosophos extitissent contentiones , quorum insania eo usque erat provecta , ut scripta quoque præceptorum suorum depravarent , quo magis viros hos inter se pugnantes sisterent , æstu quodam raptus ad philosophiam*

*Philosophiam Ammonius, rejectis, quæ philosophiæ contemptui erant & opprobrio, opinionum dissentionibus, perpurgatisque & resectis, quæ utrinque excreverant nugis, in præcipuis quibusque & maxime necessariis dogmatibus concordem esse Platonis & Aristotelis philosophiam demonstravit; sicque philosophiam à contentionibus liberam suis discipulis tradidit.* Ammonius dit donc à ses disciples : » Commençons par nous séparer de ces autres oisifs, » dont nous n'avons aucun secours à attendre » dans la recherche de la vérité ; ils se sont amusés assez long-temps aux dépens d'Aristote & » de Platon ; méditons dans le silence ces précepteurs du genre humain. Attachons-nous particulièrement à ce qui peut étendre l'esprit, purifier l'ame, élever l'homme au dessus de sa condition, & l'approcher des immortels. Que ces sources fécondes de doctrine, ne nous fassent, ni mépriser, ni négliger celles où nous espérons de puiser encore une seule goutte d'instruction solide. Tout ce que les hommes ont produit de bon, nous appartient. Si la secte intolérante qui nous persécute aujourd'hui, peut nous procurer quelques lumières sur Dieu, sur l'origine du monde, sur l'ame, sur sa condition présente, sur son état à venir, sur le bien, sur le mal moral, profitons-en. Aurions-nous la mauvaise honte de rejeter des principes qui tendroient à nous rendre meilleurs ; parce qu'ils seroient renfermés dans les livres de nos ennemis ? Mais, avant tout, engageons-nous à ne révéler notre philosophie, à ces hommes que le torrent de la superstition entraîne, que quand ils seront capables d'en pro-

» fiter ; que le serment en soit fait à la face du  
» ciel ». Cette philosophie conciliatrice , paisible  
& secrète , qui s'imposoit un silence rigoureux ,  
& qui étoit toujours disposée à écouter & à  
s'instruire , plut beaucoup aux hommes sensés. Elle  
fut aussi favorisée par le gouvernement , qui ne  
demandoit pas mieux que de voir les esprits se por-  
ter de ce côté ; non qu'il se souciât beaucoup que  
telle secte prévalût sur telle autre ; mais parce qu'il  
n'ignoroit pas que tous ceux qui entroient dans  
l'école d'Ammonius étoient perdus pour celle de  
Jesus-Christ. Ammonius eut un grand nombre de  
disciples. Ils garderent , du moins pendant la vie  
de leur maître , un silence si religieux sur sa doc-  
trine , que nous n'en parlons que par conjec-  
ture. Cependant Ammonius s'étant proposé de  
donner à l'éclectisme toute la faveur possible , il  
est certain qu'il eut de l'indulgence pour le goût  
dominant de son temps , & que ses leçons furent  
mêlées de théologie & de philosophie. Ce mê-  
lange monstrueux produisit dans la suite les plus  
mauvais effets. L'éclectisme dégénéra , sous les  
successeurs d'Ammonius , en théurgie abomina-  
ble. Ce ne fut plus qu'un rituel extravagant d'exor-  
cismes , d'incantations , d'évocations & d'opéra-  
tions nocturnes , superstitieuses , souterraines &  
magiques , & ses disciples ressemblèrent moins à  
des philosophes qu'à des forciers.

Denis Longin , ce rhéteur célèbre de qui nous  
avons un traité du sublime , fut un des philoso-  
phes de l'école d'Ammonius. Longin voyagea ;  
les voyages étoient beaucoup selon l'esprit de la  
secte éclectique. Il conféra avec les orateurs , les  
philosophes , les grammairiens , & tous ceux qui ,

de son temps , avoient quelque réputation dans les lettres. Il eût passé pour un grand philosophe, s'il n'eût pas été le premier philologue du monde : mais il excella tellement dans les lettres , qu'on ne parla pas de lui comme philosophe. Eupapius nous le donne encore comme un homme profondément versé dans l'histoire. Il l'appelle *Bibliotheca vivens* , *Bibliothèque vivante* , éloge qu'on a donné depuis à tant d'autres. Il eut pour disciples Porphyre & Zénobie , reine d'Orient. L'honneur d'enseigner la philosophie & les lettres à une reine , lui coûta la vie. Zénobie , seule maîtresse du trône des Palmiréniens , après le meurtre d'Edenathe , son mari , envahit l'Égypte & quelques provinces de l'empire. Aurelien marcha contr'elle , la vainquit , & la fit prisonnière. Longin , soupçonné d'avoir mal conseillé Zénobie , fut condamné à mort par l'empereur. Il apprit l'ordre de son supplice avec fermeté , & il employa l'art dans lequel il excelloit à relever le courage de ses complices , & à les détacher de la vie. Il avoit beaucoup écrit ; les fragmens qui nous restent de son traité du sublime , fussent pour nous montrer quelle étoit la trempe de son esprit.

Herennius & Origène sont les deux éclectiques de l'école d'Ammonius , que l'histoire de la secte nous offre immédiatement après Longin. Nous ne savons d'Herennius qu'une chose , c'est qu'il viola le premier le secret qu'il avoit juré à Ammonius , & qu'il entraîna par son exemple Origène & Plotin à divulguer la philosophie éclectique. Cet Origène n'est point celui des Chrétiens. L'éclectique mourut âgé de 70 ans ;

peu de temps avant la fin du regne des empereurs Gallus & Volusien.

Voici un des plus célèbres défenseurs de l'école ammonienne, c'est Plotin; Porphyre son condisciple & son ami nous a laissé sa vie. Mais quel fond peut-on faire sur le recit d'un homme qui s'étoit proposé de mettre Plotin en parallèle avec Jesus-Christ, & qui étoit assez peu philosophe pour s'imaginer qu'il les placeroit de niveau dans la mémoire des hommes, en attribuant des miracles à Plotin? Si l'on rendoit justice à Porphyre sur cette misérable supercherie, loin d'ajouter foi aux miracles de Plotin, on regarderoit son historien, malgré toute la violence avec laquelle on fait qu'il s'est déchaîné contre la religion chrétienne, comme peu convaincu de la fausseté des miracles de Jesus-Christ. Plotin naquit dans une des deux Lycopolis d'Egypte, la treizieme année du regne d'Alexandre-Sévère, & se livra à l'étude de la philosophie à l'âge de 28 ans. Il suivit les maîtres les plus célèbres d'Alexandrie; mais il sortit chagrin de leurs écoles. C'étoit une homme mélancolique & superstitieux: comme les philosophes qu'il avoit écoutés faisoient assez peu de cas des maîtres de son pays, il les regarda comme des gens qui promettoient la sagesse sans la posséder. Le dégoût de leurs principes le conduisit dans l'école d'Ammonius. A peine eut-il entendu celui-ci disserter *du grand principe & de ses émanations*, qu'il s'écria: *voilà l'homme que je cherchois*. Il étudia sous Ammonius pendant onze ans; il ne se détermina à quitter son école que pour parcourir l'Inde & la Perse, & s'instruire plus à fond des rêveries

mystiques , & des opérations théurgiques des mages & des gymnosophistes ; car il prenoit ces choses pour la véritable science. Une circonstance qu'il regarda comme favorable à son dessein , ce fut le départ de l'empereur Gordien , pour son expédition contre les Parthes : mais Gordien fut tué dans la Mésopotamie , & notre philosophe risqua plusieurs fois de perdre la vie avant que d'avoir regagné Antioche. Il passa d'Antioche à Rome ; il avoit alors 40 ans ; il se trouvoit sur un grand théâtre ; rien ne l'empêchoit de s'y montrer que le serment qu'il avoit fait à Ammonius ; l'indiscrétion d'Herennius leva cet obstacle ; Plotin se croyant dégagé de son serment par le parjure d'Herennius , professa publiquement l'éclectisme pendant dix ans , mais seulement de vive voix , sans rien dicter. On l'interrogeoit , & il répondoit. Cette maniere de philosopher devenant de jour en jour plus bruyante , par les disputes qu'elle excitoit entre ses disciples , & plus fatigante pour lui par la nécessité où il se trouvoit à chaque instant de répondre aux mêmes questions , il prit le parti d'écrire. Il commença la première année de Gallien , & la dixième il avoit composé 21 ouvrages sur différens sujets. On ne se les procuroit pas facilement : pour conserver encore quelques vestiges de la discipline philosophique d'Ammonius , on ne les communiquoit qu'à des élèves bien éprouvés , qu'aux éclectiques d'un jugement sain & d'un âge avancé. C'étoit , comme on le verra dans la suite , tout ce que la métaphysique peut avoir de plus entortillé & de plus obscur , la dialectique , de plus subtil & de plus ardu , un



un peu de morale, & beaucoup de fanatisme & de théurgie. Mais s'il y avoit peu de danger à lire Plotin, il y en avoit beaucoup à l'entendre. La présence d'un auditoire nombreux élevoit son esprit, sa bile s'enflammoit; il voyoit en grand; on se laissoit insensiblement entraîner & séduire par la force des idées & des images, qu'il déployoit en abondance; on partageoit son enthousiasme; & comme l'on jugeoit de la vérité & de la beauté de ce qu'on venoit d'entendre par la violence de l'émotion qu'on en avoit éprouvé, on s'en retournoit convaincu que Plotin étoit le premier homme du monde; & en effet, c'étoit une tête de la trempe de celle de nos Cardans, de nos Kircher, de nos Malbranches, de ces hommes moins utiles que rares; *quorum ingenium miro ardore inflammatum, & nescio qua ambitione ductum, se se judicii habenis coerceri ægre fert & indignatur; qui objectorum magnitudine capti & abrepti sibi sæpe ipsi non sunt presentes; ex hominum numero qui non quid dicant sentiant ve perpendunt, sed cogitationum vividissimarum fertilissimarumque fluctibus obvoluti, amplectuntur, quid quid æstuanti imaginationi occurrit altum, singulare & ab aliis diversum, fundamentosulantur aliquo vel nullo, dummodo mentibus aliorum attonitis offeratur aliquid portentosum & enorme.* Voilà ce que Plotin possédoit dans un degré surprenant, sa figure d'ailleurs étoit imposante & noble. Tous les mouvemens de son ame venoient se peindre sur son visage; & lorsqu'il parloit, il s'échappoit de son regard, de son geste, de son action & de toute sa personne, une persuasion dont il étoit difficile de se défendre, sur-

tout quand on portoit de son côté quelques dispositions naturelles à l'enthousiasme. C'est ce qui arriva à un certain Rogatien ; les discours de Plotin lui échauffèrent tellement la tête , qu'il abandonna le soin de ses affaires , chassa ses domestiques , méprisa des dignités auxquelles il étoit désigné , & tomba dans une misère affreuse , mais au milieu de laquelle il eut le bonheur de conserver sa frénésie.

Avec des qualités telles que celles que l'histoire accorde à Plotin , on ne manque pas de disciples ; aussi en eut-il beaucoup , parmi lesquels on nomme quelques femmes. Ses vertus lui méritèrent la considération des citoyens les plus distingués ; ils lui confièrent en mourant la fortune & l'éducation de leurs enfans. Pendant les 26 ans qu'il vécut à Rome , il fut l'arbitre d'un grand nombre de différens qu'il termina avec tant d'équité , que ceux même qu'il avoit condamnés devinrent ses amis. Il fut honoré des grands. L'empereur Galien & sa femme Salonime en firent un cas particulier. Il ne leur demanda jamais qu'une grace qu'il n'obtint pas ; c'étoit la souveraineté d'une petite ville de la Campanie qui avoit été ruinée , & du petit territoire qui en dépendoit. La ville devoit s'appeller *Platonopoliste* ou *la ville de Platon*. Plotin s'engageoit à s'y renfermer avec ses amis , & à y réaliser la république de ce philosophe : mais il arriva alors ce qui arriveroit encore aujourd'hui ; les courtisans tournèrent ses projets en ridicule , traduisirent Plotin comme une espèce de fou , en dégoutèrent l'empereur , & empêchèrent qu'une expérience très-intéressante ne fût tentée.

Ce philosophe vivoit durement, ainsi qu'il convenoit à un homme qui regardoit ce monde comme le lieu de son exil, & son corps comme la prison de son âme ; il professoit la philosophie sans relâche ; il abusoit trop de sa santé pour se bien porter, & il en faisoit trop peu de cas pour appeller les médecins quand il étoit indisposé ; il fut attaqué d'un esquinancie, dont il mourut à l'âge de 66 ans, la seconde année du regne de l'empereur Claude. Il disoit en mourant : *equidem jam enitor quod in nobis divinum est, ad divinum ipsum quod vigeat in universo, adjungere* ; « je m'efforce de rendre à l'âme du monde, la participation divine que j'en tiens séparée ». Il admettoit la métempsycose, comme une manière de se purifier ; mais il mourut convaincu que son âme étoit devenue si pure par l'étude continuelle de la philosophie, qu'elle alloit rentrer dans le sein de Dieu, sans passer par aucune épreuve nouvelle. Sa philosophie fut généralement adoptée, & l'école d'Alexandrie le regarda comme son chef, quoiqu'il eût eu pour prédécesseurs Ammonius & Potamon.

Amélius, successeur de Plotin, avoit passé ses premières années sous l'institution du Stoïcien Eusimaque. Il s'attacha ensuite à Plotin. Il travailla pendant 14 ans à débrouiller le chaos des idées moitié philosophiques, moitié théurgiques, de ce vertueux & singulier fanatique. Il écrivit beaucoup ; & quand ses ouvrages n'auroient servi qu'à reconcilier Porphyre avec l'éclectisme de Plotin, ils n'auroient pas été inutiles au progrès de la secte.

Porphyre, cet ennemi si fameux du nom Chré-

rien , naquit à Tyr la douzieme année du règne d'Alexandre-Sévère; 233 ans après la naissance de J. C. il apostasia pour quelques coups de bâton que des Chrétiens lui donnerent mal-à-propos. Il étudia à Athenes sous Longin, qui l'appella Porphyre, Malchus, son nom de famille, paroissoit trop dur à l'oreille du rhéteur. Malchus, ou Porphyre avoit alors dix-huit ans. Il étoit déjà très-versé dans la philosophie & dans les lettres. A l'âge de 20 ans il vint à Rome étudier la philosophie sous Plotin. Une extrême sobriété, de longues veilles, des disputes continuelles lui brûlerent les sens, & tournerent son esprit à l'enthousiasme & à la mélancolie. J'observerai ici en passant, qu'il est impossible en poésie, en peinture, en éloquence, en musique, de rien produire de sublime sans enthousiasme. L'enthousiasme est un mouvement violent de l'ame, par lequel nous sommes transportés tout au milieu des objets que nous avons à représenter; alors nous voyons une scene entiere se passer dans notre imagination, comme si elle étoit hors de nous : elle y est en effet; car tant que dure cette illusion, tous les êtres présens sont anéantis, & nos idées sont réalisées à leur place; ce ne sont que nos idées que nous appercevons; cependant nos mains touchent des corps, nos yeux voient des êtres animés, nos oreilles entendent des voix. Si cet état n'est pas de la folie, il en est bien voisin. Voilà la raison pour laquelle il faut un très-grand soin pour balancer l'enthousiasme. L'enthousiasme n'entraîne que quand les esprits ont été préparés & soumis par la force de la raison; c'est un principe que les poètes ne doivent jamais perdre de vue

dans leurs fictions , & que les hommes éloquens ont toujours observé dans leurs mouvemens oratoires. Si l'enthousiasme prédomine dans un ouvrage , il répand dans toutes ses parties , je ne fais quoi de gigantesque , d'incroyable & d'énorme. Si c'est la disposition habituelle de l'ame , & la pente acquise au naturel du caractère , on tient des discours alternativement insensés & sublimes ; on se porte à des actions d'un héroïsme bisarre , qui marque en même-temps la grandeur , la force & les désordres de l'ame. L'enthousiasme prend mille formes diverses : l'un voit les cieux ouverts sur sa tête , l'autre les enfers s'ouvrir sous ses pieds : celui-ci se croit au milieu des esprits célestes , il entend leurs divins concerts , il en est transporté ; celui-là s'adresse aux furies , il voit leurs torches allumées , il est frappé de leurs cris ; elles le poursuivent ; il fuit effrayé devant elles. Porphyre n'étoit pas éloigné de cet état enchanteur ou terrible , lorsque Plotin , qui le suivoit à la piste , l'atteignit ; il étoit assis à la pointe du promontoire de Lilybée ; il versoit des larmes ; il tiroit de profonds soupirs de sa poitrine ; il avoit les yeux fixement attachés sur les eaux ; il repouffoit les alimens qu'on lui présentoit ; il craignoit l'approche d'un homme ; il vouloit mourir ; il étoit dans un accès d'enthousiasme , qui grossissoit à son imagination les miseres de la nature humaine , & qui lui représentoit la mort comme le plus grand bonheur d'un être qui pense , qui sent , qui a le malheur de vivre. Voici un autre enthousiaste ; c'est Plotin , qui fortement frappé du péril ou il apperçoit son disciple & & son ami , éprouve sur le champ un autre ex-

ces d'enthousiasme qui sauve Porphyre de la fureur tranquille & sourde dont il est possédé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que celui-ci se prend pour un homme sensé : écoutez-le ; *studium nunc istud ô Porphyri tuum , non sanæ montis est , sed animi atrâ bile furentis*. Un troisieme qui eût été témoin , de sang froid , de l'action outrée & du ton emphatique de Plotin , n'auroit-il pas été tenté de lui rendre à lui-même son apostrophe , & de lui dire en imitant son action & son emphase : *studium nunc istud , ô Plotine , tuum honestæ revera mentis est , sed animi splendâ bile furentis*. Au reste , si un accès d'enthousiasme peut être réprimé , c'est par un autre excès d'enthousiasme. La véritable éloquence seroit en pareil cas foible , & resteroit sans effet : il faut un choc plus violent , & la secousse d'un instrument plus analogue. Porphyre follement persuadé que le christianisme rend les hommes méchans & misérables ( méchans , disoit-il , en multipliant les devoirs à l'infini , & en pervertissant l'ordre des devoirs ; misérables en remplissant les ames de remords & de terreurs ) écrivit quinze livres pour les détromper. Je crains bien que Théodose ne leur ait fait trop d'honneur par l'édit qui les supprima ; & j'oserois , presque assurer sur les fragmens qui nous sont restés dans les peres qui l'ont réfuté , qu'il y avoit beaucoup plus d'éloquence & d'enthousiasme que de bon sens & de philosophie. Il m'a semblé que l'enthousiasme étoit une maladie épidémique particuliere à ce temps , qui n'avoit pas entièrement épargné les hommes les plus respectables par leurs talens , leurs connoissances , leurs états & leurs mœurs. L'un croyoit

avoir répondu à Porphyre , lorsqu'il lui avoit dit qu'il étoit *l'ami intime du diable* ; un autre prenoit , sans s'en appercevoir , le ton de Porphyre , lorsqu'il l'appelloit *impie , blasphémateur , fou , calomniateur , impudent , hypocrite*. La cause du christianisme étoit trop bonne , & les peres avoient trop de raisons pour accumuler tant d'injures. Cet endroit ne fera pas le seul de cet article où nous aurons lieu de remarquer , pour la consolation des ames foibles & la nôtre , que dans les plus grands saints , l'homme perce toujours par quelqu'endroit. Porphyre vécut beaucoup plus long-temps qu'on ne pouvoit l'espérer d'un homme de son caractère. Il atteignit l'âge de soixante & douze ans , & ne mourut que l'an 305 de J. C.

Jamblique , disciple de Porphyre , fut une des lumieres principales de l'école d'Alexandrie. Le paganisme menaçoit ruine de toutes parts , lorsque ce philosophe théurgiste parut ; il combattit pour ses Dieux , & ne combattit pas sans succès. C'est une chose remarquable que l'aversion presque générale des philosophes éclectiques pour le christianisme , & leur attachement opiniâtre à l'idolâtrie. Pouvoit-il donc y avoir un système plus ridicule que celui de la mythologie ? S'il étoit naturel que le sacrifice exigé dans la religion chrétienne , de l'esprit de l'homme par des mysteres , de son corps , par des jeûnes & des mortifications , de son cœur , par une abnégation entière de soi-même , en éloignât des hommes charnels & des raisonneurs orgueilleux , l'étoit-il qu'un Potamon , un Ammonius , un Longin , un Plotin , un Jamblique , ou fermaient les yeux sur les absurdités de l'histoire de Jupiter , ou ne

les apperçussent point ? Jamblique étoit de Chalcis, ville de Céléfyrie ; il descendoit de parens illustres : il eut pour instituteur Anatolius , philosophe d'un mérite peu inférieur à Porphyre. Il fut d'un caractère doux , un peu renfermé , ne s'ouvrant guere qu'à ses disciples ; moins éloquent que Porphyre ; & l'éloquence ne devoit pas être comptée pour peu de chose dans des écoles où l'on professoit particulièrement la théurgie , système auquel il étoit impossible de donner quelques couleurs séduisantes , sans le secours du sublime & de l'enthousiasme : cependant il ne manqua pas d'auditeurs , mais il les dut moins à ses connoissances qu'à son affabilité. Il avoit de la gaieté avec ses amis , & le charme de sa société ne pouvoit plus l'en détacher. L'histoire ne nous a rien raconté de nos mystiques , que nous ne retrouvions dans celle de Jamblique. Il avoit des extases , son corps s'élevoit dans les airs pendant ses entretiens avec les Dieux ; ses vêtemens s'éclairaient de lumière , il prédisoit l'avenir , il commandoit aux démons , il évoquoit des génies du fond des eaux. Jamblique écrivit beaucoup ; il laissa la vie de Pythagore , une exposition de son système théologique , des exhortations à l'étude de l'éclectisme , un traité des sciences mathématiques , un commentaire sur les institutions arithmétiques de Nicomaque , une exposition des mystères Egyptiens. Parmi ces ouvrages , il y en a plusieurs où on auroit peine à reconnoître un prétendu faiseur de miracles ; mais qui reconnoîtroit Newton dans un commentaire sur l'apocalypse ? Et qui croiroit que cet homme qui a assemblé tout Londres dans une



église, pour être témoin des résurrections qu'il promet d'opérer, est le géometre Fatio ? Jamblique mourut l'an de J. C. 333, sous le règne de Constantin. La conversion de ce Prince à la religion chrétienne, fut un événement fatal pour la philosophie ; les temples du paganisme furent renversés, les portes des écoles ecclésiastiques fermées, les philosophes dispersés : il en coûta même la vie à quelques-uns de ceux qui osèrent braver les conjonctures.

Tel fut le sort de Sopatre, disciple de Jamblique ; il étoit d'Apamée, ville de Syrie : Eunape en parle comme d'un homme éloquent dans ses écrits & dans ses discours. Il ajoute que l'étendue de ces connoissances lui avoit acquis parmi les Grecs la réputation du premier philosophe de son temps. Voici le fait tel qu'on le lit dans Eunape. Constantinople ou Byzance ( car c'est la même ville sous deux noms différens ) fournissoit anciennement l'Attique des vivres, & il est incroyable la quantité de grains que cette province de la Grece en tiroit ; mais il arriva dans ces temps, que les vaisseaux qui venoient chargés d'Egypte, & que toutes les provisions qu'on tiroit de la Syrie, de la Phénice, de l'Asie entière, & d'une infinité d'autres contrées nourricières de l'empire, ne purent suffire aux besoins de la multitude innombrable de prisonniers que l'Empereur avoit rassemblés dans Byzance, & cela par la vanité puérile de recueillir au théâtre un plus grand nombre d'applaudissemens ; & de quelle sorte encore, & de quelles gens ? D'une populace pleine de vin, d'hommes à qui l'ivresse ne permettoit ni de parler, ni de se tenir debout,

de barbares & d'étrangers qui savoient à peine prononcer son nom. Mais telle étoit la situation du port de Constantinople, que couvert par des montagnes, il n'y avoit qu'un seul vent qui favorisât l'entrée; & ce vent ayant cessé de souffler, & suspendu trop long-temps l'arrivée des vivres dans une conjoncture où la ville, qui régorgoit d'habitans, en avoit le besoin le plus pressant, la famine se fit sentir. On se rendit à jeun au théâtre; & comme il n'y avoit presque point de gens ivres, il y eut peu d'applaudissemens, au grand étonnement de l'empereur, qui n'avoit pas rassemblé tant de bouches pour qu'elles restassent muettes. Les ennemis de Sopatre & des philosophes, attentifs à saisir toutes les occasions de les desservir & de les perdre, crurent en avoir trouvé une très-favorable dans ce contre-temps : *c'est ce Sopatre, dirent-ils au crédule empereur, cet homme que vous avez comblé de tant de bienfaits, & qui est parvenu par sa politique à s'asseoir sur le trône à côté de vous; c'est lui qui, par les secrets de sa philosophie malfaisante, tient les vents enchaînés, & s'oppose à votre triomphe & à votre gloire, tandis qu'il vous séduit par les faux éloges qu'il vous prodigue.* L'empereur irrité ordonne la mort de Sopatre, & le malheureux philosophe tombe sur le champ frappé d'un coup de hache. Hélas ! il étoit arrivé à la cour dans le dessein de défendre la cause des philosophes, & d'arrêter, s'il étoit possible, la persécution qu'on exerçoit contre eux. Il avoit présumé quelques succès de la force de son éloquence & de la droiture de ses intentions, & en effet, il avoit réussi au delà de ses espérances : l'empereur l'avoit

admis au nombre de ses favoris , & les philosophes commençoient à prendre crédit à la cour ; les courtisans à s'en allarmer , & les intolérans à s'en plaindre. Ceux-ci s'étoient apparemment déjà rendus redoutables au prince même , qu'ils avoient entraîné dans leurs sentimens , puisqu'il paroît que Sopatre fut une victime qu'il leur immola malgré lui ; afin de calmer les murmures qui commençoient à s'élever. » Pour dissiper les soupçons qu'on pourroit avoir que celui qui avoit accueilli favorablement un hiérophante , un théurgiste , ne fût un néophite équivoque , il se détermina ; ( dit Suidas ) à faire mourir le philosophe Sopatre » ; *ut fidem faceret se non amplius religioni gentili addictum esse*. Ablabius ; courtisan vil, sans naissance, sans ame, sans vertus ; un de ces hommes faits pour capter la faveur des grands par toute sorte de voies ; & pour les déshonorer ensuite par de mauvais conseils qu'ils leur donnent en échange des bienfaits qu'ils en reçoivent , étoit devenu jaloux de Sopatre , & ce fut cette jalousie qui accéléra la perte du philosophe. Pourquoi faut-il que tant de rois commandent toujours , & ne lisent jamais ?

Edésius étoit de Cappadoce ; sa famille étoit considérée , mais elle n'étoit pas opulente. Il se livra à l'étude de la philosophie dans Athenes ; où on l'avoit envoyé pour y apprendre quelque art lucratif : c'étoit répondre aussi mal qu'il étoit possible aux intentions de ses parens , qui auroient donné pour une piece d'or tous les livres de la république de Platon. Cependant sa sagesse , sa modération , son respect , sa patience , ses discours , parvinrent à reconcilier son pere avec

avec la philosophie ; le bon-homme conçut enfin qu'une science qui rendoit son fils heureux sans les richesses , étoit préférable à des richesses qui n'avoient jamais fait le bonheur de personne sans cette science. La réputation de Jamblique appella Edésius en Syrie ; Jamblique le chérit , l'instruisit & lui conféra même le grand don , le don par excellence , le don d'enthousiasme. Les théurgistes ne pouvoient donner de meilleures preuves du cas infini qu'ils faisoient de la religion chrétienne , que de s'attacher à la copier en tout. Les apôtres avoient conféré le St. esprit , ou cette qualité divine en vertu de laquelle on persuade fortement ce dont on est fortement persuadé : les éclectiques parodierent ces effets avec leur enthousiasme. Cependant la persécution que l'Empereur exerçoit contre les philosophes , augmentoit de jour en jour ; Edésius épouvanté eut recours aux opérations de la théurgie , pour être éclairci sur son sort : les Dieux lui promirent ou la plus grande réputation , s'il demeureroit dans la société ; ou une sagesse qui l'égaleroit aux Dieux , s'il se retiroit d'entre les hommes. Edésius se disposoit à prendre ce dernier parti , lorsque ses disciples s'assemblerent en tumulte, l'entourerent, le prièrent, le conjurèrent, le menacerent , & l'empêcherent d'aller , par une crainte indigne d'un philosophe , se réléguer dans le fond d'une forêt , & de priver les hommes des exemples de sa vertu & des préceptes de sa philosophie, dans un temps où la superstition , disoient-ils , s'avançoit à grand pas , & entraînoit la multitude des esprits. Edésius établit son école à Pergame : Julien le consulta , l'honora de son

estime, & le combla de présens : la promesse des Dieux qu'il avoit consultés s'accomplit ; son nom se répandit dans la Grece, on se rendit à Pergame de toutes les contrées voisines. Il avoit un talent particulier pour humilier les esprits fiers & transcendans, & pour encourager les esprits foibles & timides. Les ateliers des artistes étoient les endroits qu'il fréquentoit le plus volontiers au sortir de son école ; ce qui prouve que l'enthousiasme & la théurgie n'avoient point éteint en lui le goût des connoissances utiles. Il professa la philosophie jusques dans l'âge le plus avancé.

Eustathe, disciple de Jamblique & d'Edésius, fut un homme éloquent & doux, sur le compte duquel on a débité beaucoup de sottises. J'en dis autant de Sosipatra ; des vieillards la demanderent à son pere, & lui prouverent par des miracles qu'il ne pouvoit en conscience la leur refuser : le pere cede sa fille, les vieillards s'en emparent, l'initient à tous les mysteres de l'éclectisme & de la théurgie, lui conferent le don d'enthousiasme, & disparaissent, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étoient devenus. J'en dis autant d'Antonin, fils de Sosipatra ; je remarquerai seulement de celui-ci, qu'il ne fit point de miracles, parce que l'Empereur n'aimoit pas que les philosophes en fissent. Il y eut un moment où la frayeur pensa faire ce qu'on devoit attendre du sens commun ; ce fut de séparer la philosophie de la théurgie, & de renvoyer celle-ci aux diseurs de bonne aventure, aux saltinbanques, aux frippons & aux prestigitateurs. Eusebe de Minde en Carie, qui parut alors sur la scene, distingua les deux especes de purifica-

tions que la philosophie éclectique recommandoit également ; il appella l'une *théurgique* , & l'autre *rationnelle* , & s'occupa sérieusement à décrier la première ; mais les esprits en étoient trop infectés : c'étoit une trop belle chose que de commercer avec les Dieux , que d'avoir les démons à son commandement , que de les appeler à soi par des incantations , ou de s'élever à eux par l'extase , pour qu'on pût facilement détromper les hommes d'une science qui s'arrogeoit ces merveilleuses prérogatives. S'il y avoit un homme alors auprès duquel la philosophie d'Eusebe devoit réussir , c'étoit l'empereur Julien ; cependant il n'en fut rien : Julien quitta ce philosophe sensé , pour se livrer aux deux plus violens théurgistes que la secte éclectique eût encore produit , Maxime d'Ephese & Chrysantius.

Maxime d'Ephese étoit né de parens nobles & riches ; il eut donc à fouler aux pieds les espérances les plus flatteuses , pour se livrer à la philosophie : c'est un courage trop rare pour ne pas lui en faire un mérite. Personne ne fut plus évidemment appelé à la théurgie & à l'éclectisme , si l'on regarde l'éloquence comme le caractère de la vocation. Maxime paroissoit toujours agité par la présence intérieure de quelque démon ; il mettoit tant de force dans ses pensées , tant d'énergie dans son expression , tant de noblesse & de grandeur dans ses images , je ne fais quoi de si frappant & de si sublime même , dans sa déraison , qu'il ôtoit à ses auditeurs la liberté de le contredire : c'étoit Apollon sur son trépied , qui maîtrisoit les ames & commandoit aux esprits. Il étoit savant ; des connoissances profondes &

variées fournissoient un aliment inépuisable à son enthousiasme : il eut Edésius pour maître , & Julien pour disciple. Il accompagna Julien dans son expédition de Perse : Julien périt , & Maxime tomba dans un état déplorable ; mais son ame se montra toujours supérieure à l'adversité. Valentinien & Valens irrités par les Chrétiens , le font charger de chaînes , & jeter dans le fond d'un cachot : on ne l'en tire que pour l'exposer sur un théâtre , il y paroît avec fermeté. On l'accuse , il répond sans manquer à l'empereur , & sans se manquer à lui-même. On prétendoit le rendre responsable de tout ce qu'on reprenoit dans la conduite de Julien , il intéressa l'empereur même à rejeter cette accusation : *s'il est permis , disoit-il , d'accuser un sujet de tout ce que son souverain peut avoir fait de mal , pourquoi ne le louera-t-on pas de tout ce qu'il aura fait de bien ?* On cherchoit à le perdre , chose surprenante ! on n'en vint point à bout. Dans l'impossibilité de le convaincre , on lui rendit la liberté ; mais comme on étoit persuadé qu'il s'étoit servi de son crédit auprès de Julien pour amasser des trésors , on le condamna à une amende exorbitante qu'on réduisit à très-peu de chose , ceux qu'on avoit chargé d'en poursuivre le paiement , n'ayant trouvé à notre philosophe que sa bésace & son bâton. La présence d'un homme avec lequel on avoit de si grands torts , étoit trop importune pour qu'on la souffrit ; Maxime fut relégué dans le fond de l'Asie , où de plus grands malheurs l'attendoient. La haine implacable de ses ennemis l'y suivit. A peine est-il arrivé au lieu de son exil , qu'il est saisi , emprisonné , & livré à l'inhumanité de ces

hommes que la justice emploie à tourmenter les coupables , qui corrompus par ses persécuteurs , inventerent pour lui des supplices nouveaux : ils en firent alternativement l'objet de leur brutalité & de leur fureur. Maxime lassé de vivre , demanda du poison à sa femme , qui ne balançoit pas à lui en apporter ; mais avant que de le lui présenter , elle en prit la plus grande partie & tomba morte : Maxime lui survécut. On cherche , en lisant l'histoire de ce philosophe , la cause de ses nouveaux malheurs, & l'on n'en trouve point d'autre que d'avoir déplu aux défenseurs de certaines opinions dominantes ; leçon terrible pour les philosophes , gens raisonnateurs qui leur ont été & qui leur seront suspects dans tous les temps. La providence qui sembloit avoir oublié Maxime depuis la mort de Julien , laissa tomber enfin un regard de pitié sur ce malheureux. Eléarque, homme de bien , que par hasard Valens avoit nommé préfet en Asie , trouva en arrivant dans sa province le philosophe exposé sur un chevallet , & prêt à expirer dans les tourmens : il vole à son secours , il le délivre , il lui procure tous les soins dont il étoit pressé dans le déplorable état où on l'avoit réduit : il l'accueille , il l'admet à sa table , il le reconcilie avec l'empereur , il fait subir à ses ennemis la peine du Talion , il le rétablit dans le peu de fortune qu'il devoit à la commisération de ses amis & de ses parens ; il y ajoute des bienfaits , & le renvoie triomphant à Constantinople , où la considération générale du peuple & des grands sembloit lui assurer du moins quelque tranquillité pour les dernières années de sa vie ; mais il n'en fut pas ainsi. Des



mécontens formerent une conspiration contre Valens ; Maxime n'étoit point du nombre , mais il avoit eu malheureusement d'anciennes liaisons avec la plupart d'entr'eux. On le soupçonna d'avoir eu connoissance de leur dessein ; ses ennemis insinuerent à l'empereur qu'il avoit été consulté , en qualité de théurgiste , & le proconsul Festus eut ordre de l'arrêter & de le faire mourir , ce qui fut exécuté. Telle fut la fin tragique d'un des plus habiles & des plus honnêtes hommes de son siècle , à qui l'on ne peut reprocher que son enthousiasme & sa théurgie. Festus ne lui survécut pas beaucoup long-temps , son esprit s'altéra , il crut en songe voir Maxime qui le traînoit par les cheveux devant les juges des enfers ; ce songe le suivoit par-tout , il en perdit tout-à-fait le jugement , & mourut fou. Le peuple oubliant les disgraces cruelles auxquelles les Dieux avoient abandonné Maxime pendant sa vie , regarda la mort de Festus comme un exemple éclatant de leur justice. Festus étoit odieux , Maxime n'étoit plus , la vénération qu'on lui portoit étoit d'autant plus grande : le moyen que le peuple ne vît pas du surnaturel dans le songe du proconsul , & dans une mort qui le surprend , sans aucune cause apparente , au milieu de ses prospérités ! On n'est pas communément assez instruit pour savoir qu'un homme menacé de mort subite , sent de loin des mouvemens avant-coureurs de cet événement ; ce sont des atteintes sourdes qu'il néglige , parce qu'il n'en prévoit ni n'en craint les suites ; ce sont des frissons passagers , des inquiétudes vagues , de l'abattement , de l'agitation , des accès de pusillanimité. Qu'au

milieu de ces approches secrètes un homme superstitieux & méchant ait la conscience chargée de quelque crime atroce , & récent, il en voit les objets , il en est obsédé ; il prend les obsessions pour la cause de son mal-aise : & au lieu d'appeller un médecin , il s'adresse aux Dieux : cependant le germe de mort qu'il portoit en lui-même se développe & le tue , & le peuple imbécille crie au prodige. C'est faire injure à l'Être suprême , c'est s'exposer même à douter de son existence , que de chercher dans les afflictions & les prospérités de ce monde , des marques de la justice ou de la bonté divine. Le méchant peut avoir tout, excepté la faveur du ciel.

Prisque , ami & condisciple de Maxime , étoit de Thesprotie. Il avoit beaucoup étudié la philosophie des anciens ; il s'accordoit avec Eusebe de Minde à regarder la théurgie comme la honte de l'éclectisme ; mais né taciturne , renfermé , ennemi des disputes scholastiques , ayant à-peu-près du vulgaire l'opinion qu'il en faut avoir , c'est-à-dire , n'en faisant pas assez de cas pour lui dire la vérité , ce fut un homme peu propre à s'attacher des disciples & à répandre ses opinions. Cette manière de philosopher tranquille & retirée , jetta sur lui une obscurité salutaire , les ennemis de la philosophie l'oublierent. Les autres, éclectiques en furent réduits , ou à se donner la mort à eux-mêmes , ou à perdre la vie dans les tourmens ; Prisque ignoré acheva tranquillement la sienne dans les temples déserts du paganisme.

Chrysanthius , disciple d'Edésius , & instituteur de Julien , joignit l'étude de l'art oratoire à celle de la philosophie : *c'est assez pour soi* , disoit-il ,

de connoître la vérité ; mais pour les autres il faut encore savoir la dire & la faire aimer. La philanthropie est le caractère distinctif de l'homme de bien ; il ne doit pas se contenter d'être bon , il doit travailler à rendre ses semblables meilleurs ; la vertu ne le domine pas assez fortement , s'il peut la contenir au dedans de lui-même. Lorsque la vertu est devenue la passion d'un homme , elle remplit son ame d'un bonheur qu'il ne sauroit cacher , & que les méchans ne peuvent feindre. C'est à la vertu qu'il appartient de faire des enthousiastes , c'est elle seule qui connoît le prix des biens, des dignités & de la vie , puisqu'il n'y a qu'elle qui sache quand il convient de les perdre ou de les conserver. La théurgie si fatale à Maxime , servit utilement à Chrysanthius ; ce dernier s'en tint avec fermeté à l'inspection des victimes & aux regles de la divination , qui lui annonçoient les plus grands malheurs s'il quittoit sa retraite ; ni les instances de Maxime , ni les invitations réitérées de l'empereur , ni des députations expresses , ni les prières d'une épouse qu'il aimoit tendrement , ni les honneurs qu'on lui offroit , ni le bonheur qu'il pouvoit se promettre , ne purent l'emporter sur ses sinistres pressentimens , & l'attirer à la cour de Julien. Maxime partit, résolu , disoit-il , de faire violence à la nature & aux destins. Julien se vengea des refus de Chrysanthius , en lui accordant le pontificat de Lydie , où il l'exhortoit à relever les autels des Dieux , & à rappeler dans leurs temples les peuples que le zèle de ses prédécesseurs en avoit éloignés. Chrysanthius philosophe & pontife , se conduisit avec tant de discrétion dans sa fonction délicate , qu'il n'excita pas même le mur-

mure des intolérans ; aussi ne fut-il point enveloppé dans les troubles qui suivirent la mort de Julien. Il demeura isolé , mais tranquille au milieu des ruines de la secte éclectique & du paganisme ; il fut même protégé des empereurs Chrétiens. Il se retira dans Athenes , où il montra qu'il étoit plus facile à un homme comme lui de supporter l'adversité , qu'à la plupart des autres hommes de bien user du bonheur. Il employoit ses journées à honorer les Dieux , à lire les auteurs anciens , à inspirer le goût de la théurgie , de l'éclectisme & de l'enthousiasme à un petit nombre de disciples choisis , & à composer des ouvrages de philosophie. Les tendons de ses doigts s'étoient retirés à force d'écrire. La promenade étoit son unique délassement ; il le prenoit dans les rues spacieuses , marchant lentement , gravement , & s'entretenant avec ses amis. Il évita le commerce des grands , non par mépris , mais par goût. Il mit dans son commerce avec les hommes tant de douceur & d'aménité , qu'on le soupçonna d'affecter un peu ces qualités. Il parloit bien ; on le louoit sur-tout de savoir prendre le ton des choses. S'il ouvroit la bouche , tout le monde restoit en silence. Il étoit ferme dans ses sentimens : ceux qui ne le connoissoient pas assez s'exposoit facilement à le contredire ; mais ils ne tarديوient pas à sentir à quel homme ils avoient affaire. Nous serions étonnés qu'avec ces qualités de cœur & d'esprit , Chrysanthius ait été le plus grand défenseur du paganisme , si nous ne savions combien le mystère de la croix est une étrange folie pour des esprits orgueilleux. Il jouissoit à l'âge de 80 ans

d'une santé si vigoureuse , qu'il étoit obligé d'observer des saignées de précaution ; Eunape étoit son médecin ; cependant une de ces saignées , faite imprudemment en l'absence d'Eunape , lui coûta la vie : il fut saisi d'un froid & d'une langueur dans tous les membres , qu'Oribase dissipa pour le moment par des fomentations chaudes , mais qui ne tarderent pas à revenir , & qui l'emportèrent.

Julien , le fleau du christianisme , l'honneur de l'éclectisme , & un des hommes les plus extraordinaires de son siècle , fut élevé par les soins de l'empereur Constance ; il apprit la grammaire de Nicoclès & l'art oratoire d'Eubole : ses premiers maîtres étoient tous Chrétiens , & l'Eunuque Mardonius avoit l'inspection sur eux. Il ne s'agit ici , ni du conquérant , ni du politique , mais du philosophe. Nous préviendrons seulement ceux qui voudront se former une idée juste de ses qualités , de ses défauts , de ses projets , de sa rupture avec Constance , de ses expéditions contre les Parthes , les Gaulois & les Germains , de son retour à la religion de ses aïeux , de sa mort prématurée & des événemens de sa vie , de se méfier également , & des éloges que la flatterie lui a prodigués dans l'histoire profane , & des injures que le ressentiment a vomies contre lui dans l'histoire de l'église. C'est ici qu'il importe sur-tout de suivre une règle de critique qui , dans une infinité d'autres conjonctures , conduiroit à la vérité plus sûrement qu'aucun témoignage ; c'est de laisser à l'écart ce que les auteurs ont écrit d'après leurs passions & leurs préjugés , & d'examiner , d'après notre propre expérience , ce qui

est vraisemblable. Pour juger avec indulgence ou avec sévérité du goût effréné de Julien pour les cérémonies du paganisme ou de la théurgie, ce n'est point avec les yeux de notre siècle qu'il faut considérer ces objets ; mais il faut se transporter au temps de cet empereur , & au milieu d'une foule de grands hommes , tous entêtés de ces doctrines superstitieuses ; se sonder soi-même , & voir sans partialité dans le fond de son cœur , si l'on eût été plus sage que lui. On craignoit de bonne heure qu'il n'abandonnât la religion chrétienne ; mais l'on étoit bien éloigné de prévoir que la médiocrité de ses maîtres occasionneroit infailliblement son apostasie. En effet , lorsque l'exercice assidu de ses talens naturels l'eut mis au dessus de ses instituteurs , la curiosité le porta dans les écoles des philosophes. Ses maîtres , fatigués d'un disciple qui les embarrassoit , ne répondirent pas avec assez de scrupule à la confiance de Constance. Il fréquenta à Nicomédie ce Libanius avec lequel l'empereur avoit si expressément défendu qu'il ne s'entretint , & qui se plaignoit si amèrement d'une défense qui ne lui permettoit pas , disoit-il , *de répandre un seul grain de bonne semence dans un terrain précieux dont on abandonnoit la culture à un misérable rhéteur , parce qu'il avoit le talent si petit & si commun de médire des Dieux.* Les disputes des Catholiques entr'eux & avec les Ariens , acheverent d'étouffer dans son cœur le peu de christianisme que les leçons de Libanius n'en avoient point arraché. Il vit le philosophe Maxime. On prétend que l'empereur n'ignora pas ses démarches inconsidérées , mais que les qualités supérieures de Julien commençant à

l'inquiéter, il imagina, par un pressentiment qui n'étoit pas trop juste, que pour la tranquillité de l'empire & pour la sienne propre, il valoit mieux que cet esprit ambitieux se tournât du côté des lettres & de la philosophie, que du côté du gouvernement & des affaires publiques. Julien embrassa l'éclectisme. Comment se feroit-il garanti de l'enthousiasme avec un tempérament bilieux & mélancolique, un caractère impétueux & bouillant, & l'imagination la plus prompte & la plus ardente? Comment auroit-il senti toutes les puérilités de la théurgie & de la divination, tandis que les sacrifices, les évocations & tous les prestiges de ces especes de doctrines ne cessioient de lui promettre la souveraineté? Il est bien difficile de rejeter en doute les principes d'un art qui nous appelle à l'empire; & ceux qui méditeront un peu profondément sur le caractère de Julien, sur celui de ses ennemis, sur les conjonctures dans lesquelles il se trouvoit, sur les hommes qui l'environnoient, seront peut-être plus étonnés de sa tolérance que de sa superstition. Malgré la fureur du paganisme dont il étoit possédé, il ne répandit pas une goutte de sang chrétien; & il feroit à couvert de tout reproche, si pour un prince qui commande à des hommes qui pensent autrement que lui en matière de religion, c'étoit assez que de n'en faire mourir aucun. Les Chrétiens demandoient à Julien un entier exercice de leur religion, la liberté de leurs assemblées & de leurs écoles, la participation à tous les honneurs de la société, dont ils étoient des membres utiles & fidèles; & en cela ils avoient juste raison. Les Chrétiens n'exigeoient

point de lui qu'il contraignît par la force les païens à renoncer aux faux Dieux, ils n'avoient garde de lui en accorder le droit; ils lui reprochoient au contraire, sinon la violence, du moins les voies indirectes & sourdes dont il se servoit pour déterminer les Chrétiens à renoncer à Jesus-Christ. *Abandonnez à elle-même*, lui disoient-ils, *l'œuvre de Dieu : les loix de notre église ne sont point les loix de l'empire, ni les loix de l'empire les loix de notre église. Punissez-nous, s'il nous arrive jamais d'enfreindre celles-là ; mais n'imposez à nos consciences aucun joug. Mettez-vous à la place d'un de vos sujets Païens, & supposez à votre place un prince Chrétien : que penseriez-vous de lui, s'il employoit toutes les ressources de la politique pour vous attirer dans nos temples ? Vous en faites trop, si l'équité ne vous autorise pas ; vous n'en faites pas assez, si vous avez pour vous cette autorité. Quoi qu'il en soit, si Julien eût réfléchi sur ce qui lui étoit arrivé à lui-même, il eût été convaincu qu'au lieu d'interdire l'étude aux Chrétiens, il n'avoit rien de mieux à faire que de leur ouvrir les écoles de l'éclectisme : ils y auroient été infailliblement attirés par l'extrême conformité des principes de cette secte avec les dogmes du christianisme ; mais il ne lui fut pas donné de tendre un piège si dangereux à la religion. La providence qui répandit cet esprit de ténèbres sur son ennemi, ne protégea pas le christianisme d'une manière moins frappante, lorsqu'elle fit sortir des entrailles de la terre les tourbillons de flammes qui dévorèrent les Juifs qu'il employoit à creuser les fondemens de Jérusalem, dont il se proposoit de relever le temple & les murs, Ju-*



lien , trompé derechef dans la malice de ses projets , consumma la prophétie qu'il se proposoit de rendre mensongere , & l'endurcissement fut sa punition & celle de ses complices. Il persévéra dans son apostasie ; les Juifs qu'il avoit rassemblés se disperferent comme auparavant ; Ammien-Marcellin , qui nous a transmis ce fait , n'abjura point le paganisme ; & Dieu voulut qu'un des miracles les plus grands & les plus certains qui se soient jamais faits , qui met en défaut la malheureuse dialectique des philosophes de nos jours , & qui remplit de trouble leurs ames incrédules , ne convertit personne dans le temps où il fut opéré. On raconte de cet empereur superstitieux , qu'assistant un jour à une évocation de démons , il fut tellement effrayé à leur apparition , qu'il fit le signe de la croix , & qu'aussi-tôt les démons s'évanouirent. Je demanderois volontiers à un Chrétien s'il croit ce fait ou non ? s'il le nie , je lui demanderai encore si c'est , ou parce qu'il ne croit pas aux démons , ou parce qu'il ne croit pas à l'efficacité des évocations ? mais s'il croit aux démons , il ne peut être assez convaincu de l'efficacité du signe de la croix ; & pourquoi douterait-il de l'efficacité des évocations , tandis que les livres saints lui en offrent plusieurs exemples ? Il ne peut donc se dispenser d'admettre le fait de Julien , & conséquemment la plupart des prodiges de la théurgie. Et quelle raison auroit-il de nier ces prodiges ? J'avoue , pour moi , que je n'accuserai point un bon dialecticien bien instruit des faits , de trop présumer de ses forces , s'il s'engageoit avec le pere Balthus , de démontrer à l'auteur des oracles , & à tous ceux qui pensent

comme lui, qu'il faut, ou donner dans un pyrrhonisme général sur tous les faits surnaturels, ou convenir de la vérité de plusieurs opérations théurgiques. Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'histoire de Julien ; ce que nous pourrions ajouter d'intéressant seroit hors de notre objet. Julien mourut à l'âge de trente-trois ans. Il faut se souvenir, en faisant son histoire, qu'une grande qualité naturelle prend le nom d'un grand vice ou d'une grande vertu, selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait ; & qu'il n'appartient qu'aux hommes sans préjugés, sans intérêt & sans partialité de prononcer sur ces objets importants.

Eunape fleurit au temps de Théodose ; disciple de Maxime & de Chrysanthius, voilà les maîtres sous lesquels il avoit étudié l'art oratoire & la philosophie Alexandrine. Les empereurs exerçoient alors la persécution la plus vive contre les philosophes. Il se présenteroit ici un problème singulier à résoudre ; c'est de savoir pourquoi la persécution a fait fleurir le christianisme & éteint l'éclectisme ? Les philosophes théurgistes étoient des enthousiastes : comment n'en a-t-on pas fait de martyrs ? Les croyoit-on moins convaincus de la vérité de la théurgie, que les Chrétiens de la vérité de la résurrection ? Oui, sans doute. D'ailleurs, quelle différence d'une croyance publique à un système de philosophie ? d'un temple à un école ? d'un peuple à un petit nombre d'hommes choisis ? de l'œuvre de Dieu aux projets des hommes ? La théurgie & l'éclectisme ont passé ; la religion chrétienne dure & durera dans tous les siècles. Si un système de connoissances hu-

maines est faux , il se rencontre tôt ou tard un fait , une observation qui le renverse. Il n'en est pas ainsi des notions qui ne tiennent à rien de ce qui se passe sur la terre ; il ne se présente dans la nature aucun phénomène qui les contredise ; elles s'établissent dans les esprits presque sans aucun effort , elles y durent sans prescription. La seule révolution qu'elles éprouvent , c'est de subir une infinité de métamorphoses , entre lesquelles il n'y en a jamais qu'une qui puisse les exposer ; c'est celle qui , leur faisant prendre une forme naturelle , les rapprocheroit des limites de notre foible raison , & les soumettroit malheureusement à notre examen. Tout est perdu , & lorsque la théologie dégénère en philosophie , & lorsque la philosophie dégénère en théologie : c'est un monstre ridicule qu'un composé de l'une & de l'autre.

Or , telle fut la philosophie de ces temps ; systèmes de purifications théurgiques & rationnelles , qu'Horace n'auroit pas mieux représenté , quand il l'auroit eu en vue au commencement de son *art poétique* ; n'étoit-ce pas en effet une tête d'homme , un cou de cheval , des plumes de toute espèce , les membres de toutes sortes d'animaux , *undique collatis ut turpiter atrum desinat in piscem , mulier formosa superne* ? Eunape séjourna à Athenes , voyagea en Egypte , & se transporta par-tout où il crut voir les ténèbres , qui dirigeoient ses pas , où des bruits lointains & quelques lueurs intermittentes lui annoncoient le séjour des hommes ; il devint médecin , naturaliste , orateur , philosophe & historien. Il nous reste de lui :

lui un commentaire sur les vies des sophistes, qu'il faut lire avec précaution.

Hiérocès succéda à Eunape ; il professa la philosophie Alexandrine dans Athenes, à peu près sous le règne de Théodose le jeune. Sa tête étoit un chaos d'idées platoniciennes, aristotéliques & chrétiennes ; & ses cahiers ne prouvoient clairement qu'une chose, c'est que le véritable éclectisme demandoit plus de jugement que beaucoup de gens n'en avoient. Ce fut sous Hiérocès que cette philosophie passa d'Alexandrie dans Athenes. Plutarque, fils de Nestorius, l'y professa publiquement après la mort d'Hiérocès. C'étoit toujours un mélange de dialectique & de morale, d'enthousiasme & de théurgie : *humanum caput & cervix equina*. Plutarque laissa sa chaire en mourant à Syrianus, qui eut pour successeur Hermès ou Hermeas, bon homme s'il en fut ; c'est lui qui prouvoit un jour à un Egyptien moribond, que l'âme étoit mortelle, par un argument assez semblable à celui d'un Luthérien mal instruit, qui diroit à un Catholique ou à un Protestant, à qui il se proposeroit de faire croire l'impanation : *nous admettons tous les deux l'existence du diable : eh bien, mon cher ami, que le diable t'emporte, si ce que je vous dis n'est pas vrai*. Hermeas avoit un frère qui n'étoit pas si honnête homme que lui, mais qui avoit plus d'esprit. Hermeas enseigna l'éclectisme à Edésia sa femme, à l'arithméticien Dominus, & à Protus, le plus fou de tous les éclectiques. Il s'étoit rempli la tête de gymnosophistes, de notions hermétiques, orphéiques, pythagoriciennes, platoniques & aristotéliennes ; il s'étoit appliqué aux mathématiques, à la gram-

maire & à l'art oratoire ; il joignoit à toutes ces connoissances acquises , une forte dose d'enthousiasme naturel. En conséquence , personne n'a jamais commercé plus assidument avec les Dieux , n'a débité tant de merveilles & de sublime , & n'a fait plus de prodiges. Il n'y avoit que l'enthousiasme qui pût rapprocher des idées aussi disparates que celles qui remplissoient la tête de Proclus , & les rendre éloquentes sans le secours des liaisons. Lorsque les choses sont grandes , le défaut d'enchaînement empêche de leur donner de l'élévation. Il est inconcevable combien le dessein de balancer les miracles du christianisme par d'autres miracles , a fait débiter de rêveries , de mensonges & de puérilités aux philosophes de ce temps. Un philosophe éclectique se regardoit comme un pontife universel , c'est-à-dire , comme le plus grand menteur qu'il y eût au monde : *dicere philosophum* , dit le sophiste Marinus , *non unius cujusdam civitatis , neque caterarum tantum gentium institutorum ac rituum curam egere sed esse in universum totius mundi sacrorum antistitem.* Voilà le personnage que Proclus prétendoit représenter : aussi il faisoit pleuvoir quand il lui plaisoit , & cela par le moyen d'un yunge , ou petite sphere ronde ; il faisoit venir le diable ; il faisoit en aller les maladies : que ne faisoit-il pas ? *Qua omnia cum habuerunt finem ut purgatus dæsecatusque , & natiuitatis suæ victor , ipse aditæ sapientiæ feliciter penetraret ; & contemplator factus beatorum ac reuera existentium spectaculorum , non amplius prolaxis dissertationibus indigeret ad colligendam sibi earum rerum sapientiam ; sed simplici intuitu fruens & mentis actu spectans exemplar mero*

*his divina ; assequeretur virtutem quam nemo prudentiam dixerit , sed sapientiam.* J'ai rapporté ce long passage mot pour mot , où l'on retrouve les mêmes prétentions absurdes , les mêmes extravagances , les mêmes visions , le même langage que dans nos mystiques & nos quiétistes ; afin de démontrer que l'entendement humain est un instrument plus simple qu'on ne l'imagine , & que la succession des temps ramène sur la surface de la terre jusqu'aux mêmes folies & à leur idiome.

Proclus eut pour successeur son disciple Marinus , qui eut pour successeurs & pour disciples Hégias , Isidore & Zénodote , qui eut pour disciple & pour successeur Damascius , qui ferma la grande chaîne platonicienne. Nous ne savons rien d'important sur Marinus. La théurgie déplut à Hégias ; il la regardoit comme une pédanterie de Sabbat. Zénodote prétendoit être éclectique , sans prendre la peine de lire : *toutes ces lectures , disoit-il , donnent beaucoup d'opinions & presque point de connoissances.* Quant à Damascius , voici le portrait que Photius nous en a laissé : *fuisse Damascium summe impium quoad religionem , c'est-à-dire , qu'il eut le malheur de n'être pas Chrétien ; & novis atque anilibus fabulis scriptionem suam replevisse ; c'est-à-dire , qu'il avoit rempli sa philosophie de révélations , d'extases , de guérisons , de maladies , d'apparitions & autre sottises théurgiques : sanctam que fidem nostram , quamvis timide , testetur , allatravisse.* Les Païens injurioient les Chrétiens ; les Chrétiens le leur rendoient quelquefois. La cause des premiers étoit trop mauvaise ; les seconds étoient trop ulcérés des maux qu'on leur avoit faits , pour qu'ils pussent ni les

uns, ni les autres se contenir dans les bornes étroites de la modération. Si les temples du paganisme étoient renversés, les autels détruits & les Dieux mis en pieces, la terre étoit encore trempée & fumante du sang Chrétien : *eis etiam, quos ob eruditionem summis laudibus extulerat, rursus detraxisse* ; c'étoit alors comme aujourd'hui. On ne disoit le bien que pour faire croire le mal : *seque eorum judicem constituendo, nullum non pertrinxisse ; in singulis quos laudarat aliquid desiderando, & quos in celum evexerat, humi rursus alidendo*. C'est ainsi qu'il en usoit avec ses bons amis. Je ne crois pas qu'il eut tant de modération avec les autres.

Les éclectiques comptèrent aussi des femmes parmi leurs disciples. Nous ne parlerons pas de toutes ; mais nous mériterions les plus justes reproches de la partie de l'espece humaine à laquelle nous craignons le plus de déplaire, si nous passions sous silence le nom de la célèbre & trop malheureuse Hypatie. Hypatie naquit à Alexandrie sous le regne de Théodose le jeune ; elle étoit fille de Théon, contemporain de Pappus son ami, & son émule en mathématiques. La nature n'avoit donné à personne, ni une ame plus élevée, ni un génie plus heureux qu'à la fille de Théon. L'éducation en fit un prodige. Elle apprit de son pere la géométrie & l'astronomie ; elle puisa dans la conversation & dans les écoles des philosophes célèbres, qui fleurissoient alors dans Alexandrie, les principes fondamentaux des autres sciences. De quoi ne vient-on point à bout avec de la pénétration & de l'ardeur pour l'étude ? Les connoissances prodigieu-

ses qu'exigeoit la profession ouverte de la philosophie ecclésiastique , n'effrayèrent point Hypatie , elle se livra toute entière à l'étude d'Aristote & de Platon , & bientôt il n'y eut personne dans Alexandrie qui possédât comme elle ces deux philosophes. Elle n'eut pas plutôt approfondi leurs ouvrages , qu'elle entreprit l'examen des autres systèmes philosophiques ; cependant elle cultivoit les beaux arts & l'art oratoire. Toutes les connoissances qu'il étoit possible à l'esprit humain d'acquérir , réunies dans cette femme à une éloquence enchanteresse , en firent un phénomène surprenant ; je ne dis pas pour le peuple qui admire tout , mais pour les philosophes mêmes , qu'on étonne difficilement. On vit arriver dans Alexandrie une foule d'étrangers qui s'y rendoient de toutes les contrées de la Grece & de l'Asie , pour la voir & l'entendre. Peut-être n'eussions-nous pas parlé de sa figure & de son extérieur , si nous n'avions eu à dire qu'elle joignoit la vertu la plus pure à la beauté la plus touchante. Quoiqu'il n'y eût dans la capitale aucune femme qui l'égâlât en beauté , & que les philosophes & les mathématiciens de son temps lui fussent très-inférieurs en mérite , c'étoit la modestie même. Elle jouissoit d'une considération si grande , & l'on avoit conçu une si haute opinion de sa vertu que , quoiqu'elle eût inspiré de grandes passions , & qu'elle rassemblât chez elle les hommes les plus distingués par les talens , l'opulence & les dignités , dans une ville partagée en deux factions , jamais la calomnie n'osa soupçonner ses mœurs , ni attaquer sa réputation. Les Chrétiens & les Païens qui nous ont transmis son histoire



& ses malheurs , n'ont qu'une voix sur sa beauté , ses connoissances & sa vertu ; & il regne tant d'unanimité dans leurs éloges , malgré l'opposition de leurs croyances , qu'il seroit impossible de connoître , en comparant leurs récits , quelle étoit la religion d'Hypatie , si nous ne savions pas d'ailleurs qu'elle étoit païenne. La providence avoit pris tant de soin à former cette femme , que nous l'accuserions peut-être de n'en avoir pas pris assez pour la conserver , si mille expériences ne nous apprennent à respecter la profondeur de ses desseins. Cette considération même dont elle jouissoit à si juste titre parmi ses concitoyens , fut l'occasion de sa perte.

Celui qui occupoit alors le siege patriarchal d'Alexandrie , étoit un homme impérieux & violent ; cet homme entraîné par un zele mal-entendu pour sa religion , ou plutôt jaloux d'augmenter son autorité dans Alexandrie , avoit médité d'en bannir les Juifs. Un différent survenu entr'eux & les Chrétiens , à l'occasion des spectacles publics , lui parut une conjoncture propre à servir ses vues ambitieuses. Il n'eut pas de peine à émouvoir un peuple naturellement porté à la révolte. Le préfet , chargé par état de la police de la ville , prit connoissance de cet affaire , & fit saisir & appliquer à la torture un des partisans des plus séditieux du patriarche ; celui-ci outré de l'injure qu'il croyoit faite à son caractère & à sa dignité , & de l'espece de protection que le magistrat sembloit accorder aux Juifs , envoie chercher les principaux de la synagogue , & leur enjoint de renoncer à leurs projets , sous peine d'encourir tout le poids de son

indignation. Les Juifs, loin de redouter ses menaces, excitent de nouveaux tumultes, dans lesquels il y eut même quelques citoyens massacrés. Le patriarche ne se contenant plus, rassemble un grand nombre de Chrétiens, marche droit aux synagogues, s'en empare, chasse les Juifs d'une ville où ils étoient établis depuis le regne d'Alexandre-le-Grand, & abandonne leurs maisons au pillage. On présumera sans peine que le préfet ne vit pas tranquillement un attentat commis évidemment sur ses fonctions, & la ville privée d'une multitude de riches habitans. Ce magistrat & le patriarche portèrent en même temps cette affaire devant l'empereur ; le patriarche se plaignant de l'excès des Juifs, & le préfet de l'excès du patriarche. Dans ces entrefaites, cinq cens moines du mont de Nitrie persuadés qu'on en vouloit à la vie de leur chef, & qu'on méditoit la ruine de leur religion, accourent furieux, attaquent le préfet dans les rues, & non content de l'accabler d'injures, le blessent à la tête d'un coup de pierre. Le peuple indigné se rassemble en tumulte, met les moines en fuite, saisit celui qui avoit jetté la pierre & le livre au préfet, qui le fait mourir à la question. Le patriarche enleve le cadavre, lui ordonne des funérailles, & ne rougit point de prononcer en l'honneur d'un moine séditieux un panégyrique, dans lequel il l'élève au rang des martyrs. Cette conduite ne fut pas généralement approuvée ; les plus sensés d'entre les Chrétiens, en sentirent & en blâmerent toute l'indiscrétion. Mais le patriarche s'étoit trop avancé pour en demeurer là. Il avoit fait quelques démarches pour se recon-

cilier avec le préfet. Ces tentaves ne lui avoient pas réussi, & il portoit au dedans de lui-même le ressentiment le plus vif contre ceux qu'il soupçonnoit de l'avoir traversé dans cette occasion; Hypatie en devint l'objet particulier. Le patriarche ne put lui pardonner ses liaisons étroites avec le préfet, ni peut-être l'estime qu'en faisoient tous les honnêtes gens; il irrita contre elle la populace. Un certain Pierre, lecteur dans l'église d'Alexandrie, un de ces vils esclaves sans doute, tels que les hommes en place n'en ont malheureusement que trop autour d'eux, qui attendent avec impatience, & saisissent toujours avec joie l'occasion de commettre quelque grand forfait qui les rende agréables à leur supérieur; cet homme donc amène une troupe de scélérats, & se met à leur tête; ils attendent Hypatie à sa porte, fondent sur elle comme elle se disposoit à rentrer, la saisissent, l'entraînent dans l'église qu'on appelle Césarée, la dépouillent, l'égorgent, coupent ses membres par morceaux, & les réduisent en cendres. Tel fut le sort d'Hypatie, l'honneur de son sexe, l'étonnement du nôtre.

L'empereur auroit fait rechercher & punir les auteurs de cet assassinat, si la faveur & l'intrigue ne s'en étoient point mêlées; l'historien Socrate & le sage M. Fleuri qu'on en croira facilement, disent que cette action violente qui indigné de gens qui portent le nom Chrétien, & qui professent notre foi, couvrit des déshonneur l'église d'Alexandrie & son patriarche. Je ne prononcerai point, ajoute M. Bruker dans son histoire critique de la philosophie, s'il en faut rassembler toute l'horreur sur cet homme; je fais qu'il y a

des historiens qui ont mieux aimé la rejeter sur une populace effrénée : mais ceux qui connoîtront bien la hauteur du caractère de l'impétueux patriarche, croiront le traiter assez favorablement, en convenant que s'il ne trempa pas ses mains dans le sang innocent d'Hypatie, du moins il n'ignora pas entièrement le dessein qu'on avoit formé de le répandre. M. Bruker oppose à l'innocence du patriarche des présomptions assez fortes, telles que le bruit public, le caractère impétueux de l'homme, le rôle turbulent qu'il a fait de son temps, la canonisation du moine de Nitrie, & l'impunité du lecteur Pierre. Ce fait est du regne de Théodose le jeune, & de l'an 415 de J. C.

La secte éclectique ancienne finit à la mort d'Hypatie : c'est une époque bien triste. Cette philosophie s'étoit répandue successivement en Syrie, dans l'Egypte, & dans la Grèce. On pourroit encore mettre au nombre de ces platoniciens réformés, Macrobe, Chalcidius, Ammian-Marcellin, Dexippe, Themistius, Simplicius, Olimpiodore, & quelques autres ; mais à considérer plus attentivement Olimpiodore, Simplicius, Themistius & Dexippe, on voit qu'ils appartiennent à l'école péripatéticienne, Macrobe au platonisme, & Chalcidius à la religion chrétienne.

L'éclectisme, cette philosophie si raisonnable, qui avoit été pratiquée par les premiers génies long-temps avant que d'avoir un nom, demeurera dans l'oubli jusqu'à la fin du seizième siècle. Alors la nature, qui étoit restée si long-temps engourdie & comme épuisée, fit un effort, pro-

duisit enfin quelques hommes , jaloux de la prérogative la plus belle de l'humanité , la liberté de penser par soi-même ; & l'on vit renaître la philosophie éclectique sous Jordanus-Brunus de Nole , & Jérôme Cardan.

Nous ne finirions point , si nous entreprenions d'exposer ici les travaux de ces grands hommes , de suivre l'histoire de leurs pensées , & de marquer ce qu'ils ont fait pour le progrès de la philosophie en général , & pour celui de la philosophie éclectique moderne en particulier. Nous aimons mieux renvoyer ce qui les concerne aux articles de leurs noms , nous bornant à ébaucher en peu de mots le tableau du renouvellement de la philosophie éclectique.

Le progrès des connoissances humaines est une route tracée, d'où il est presque impossible à l'esprit humain de s'écarter. Chaque siècle à son genre & son espèce de grands hommes. Malheur à ceux qui destinés par leurs talens naturels à s'illustrer dans ce genre , naissent dans le siècle suivant , & sont entraînés par le torrent des études régnantes à des occupations littéraires , pour lesquelles ils n'ont point reçu la même aptitude ; ils auroient travaillé avec succès & facilité ; ils se seroient fait un nom ; ils travaillent avec peine , avec peu de fruit , sans gloire , & meurent obscurs. S'il arrive à la nature , qui les a mis au monde trop tard , de les ramener par hasard à ce genre épuisé dans lequel il n'y a plus de réputation à se faire , on voit par les choses dont ils viennent à bout , qu'ils auroient égalé les premiers hommes dans ce genre , s'ils en avoient été les contemporains. Nous n'avons aucun recueil

d'académie qui n'offre en cent endroits la preuve de ce que j'avance. Qu'arriva-t-il donc au renouvellement des lettres parmi nous ? On ne songea point à composer des ouvrages : cela n'étoit pas naturel ; tandis qu'il y en avoit tant de composés qu'on n'entendoit pas : aussi les esprits se tournerent-ils du côté de l'art grammatical, de l'érudition, de la critique, des antiquités, de la littérature. Lorsqu'on fut en état d'entendre les auteurs anciens, on se proposa de les imiter, & l'on écrivit des discours oratoires, & des vers de toute espece. La lecture des philosophes produisit aussi son genre d'émulation ; on argumenta, on bâtit des systêmes, dont la dispute découvrit bientôt le fort & le foible : ce fut alors qu'on sentit l'impossibilité & d'en admettre, & d'en rejeter aucun en entier. Les efforts que l'on fit pour relever celui auquel on s'étoit attaché, en réparant ce que l'expérience journaliere détruisoit, donna naissance au Sincrétisme. La nécessité d'abandonner à la fin une place qui tomboit en ruine de tous côtés, de se jeter dans une autre qui ne tarδοit pas à éprouver le même sort, & de passer ensuite de celle-ci dans une troisième, que le temps détruisoit encore, détermina enfin d'autres entrepreneurs ( pour ne point abandonner ma comparaison ) à se transporter en rase campagne, afin d'y construire des matériaux de tant de places ruinées, auxquels on reconnoîtroit quelque solidité, une cité durable, éternelle, & capable de résister aux efforts qui avoient détruit toutes les autres : ces nouveaux entrepreneurs s'appellerent *éclectiques*. Ils avoient à peine jetté les premiers fondemens, qu'ils apperçurent

qu'il leur manquoit une infinité de matériaux ; qu'ils étoient obligés de rébuter les plus belles pierres , faute de celles qui devoient les lier dans l'ouvrage ; ils se dirent entre eux : *mais ces matériaux qui nous manquent sont dans la nature , cherchons-les donc* ; ils se mirent à les chercher dans le vague des airs , dans les entrailles de la terre , au fond des eaux , & c'est ce qu'on appella *cultiver la philosophie expérimentale*. Mais avant que d'abandonner le projet de bâtir & que de laisser ces matériaux épars sur la terre , comme autant de pierres d'attente , il fallut s'assurer par combinaison , qu'il étoit absolument impossible d'en former un édifice solide & régulier , sur le modele de l'univers qu'ils avoient devant les yeux : car ces hommes ne se proposent rien de moins que de trouver le porte-feuille du grand architecte , & les plans perdus de cet univers ; mais le nombre de ces combinaisons est infini. Ils en ont déjà essayé un grand nombre avec assez peu de succès , cependant ils continuent toujours de combiner : on peut les appeller *éclectiques systématiques*.

Ceux qui convaincus non seulement qu'il nous manque des matériaux , mais qu'on ne fera jamais rien de bon de ceux que nous avons dans l'état où ils sont , s'occupent sans relâche à en rassembler de nouveaux ; ceux qui pensent au contraire qu'on est en état de commencer quelque partie du grand édifice , ne se lassent point de les combiner , & ils parviennent à force de temps & de travail à soupçonner les carrieres d'où l'on peut tirer quelques-unes des pierres dont ils ont besoin. Voilà l'état où les choses en sont en phi-

lophilosophie , où elles demeureront encore longtemps , & où le cercle que nous avons tracé les ramèneroit nécessairement , si par un événement qu'on ne conçoit guere , la terre venoit à se couvrir de longues & épaisses ténèbres , & que les travaux en tout genre fussent suspendus pendant quelques siècles.

D'où l'on voit qu'il y a deux sortes d'éclectisme ; l'un expérimental , qui consiste à rassembler les vérités connues & les faits donnés , & à en augmenter le nombre par l'étude de la nature ; l'autre systématique , qui s'occupe à comparer entr'elles les vérités connues , & à combiner les faits donnés , pour en tirer ou l'explication d'un phénomène , ou l'idée d'une expérience. L'éclectisme expérimental est le passage des hommes laborieux , l'éclectisme systématique est celui des hommes de génie ; celui qui les réunira , verra son nom placé entre les noms de Démocrite , d'Aristote & de Bacon.

Deux causes ont retardé le progrès de cet éclectisme ; l'une nécessaire , inévitable & fondée dans la nature des choses ; & l'autre accidentelle & conséquente à des événemens que le temps pouvoit , ou ne pas amener , ou amener dans des circonstances moins défavorables. Je me conforme dans cette distinction à la manière commune d'envisager les choses , & je fais abstraction d'un système qui n'entraîneroit que trop facilement un homme qui réfléchit avec profondeur ou précision , à croire que tous les événemens dont je vais parler , sont également nécessaires. La première des causes du retardement de l'éclectisme moderne , est la route que suit naturelle-



ment l'esprit humain dans les progrès, & qui l'occupe invinciblement pendant des siècles entiers à des connoissances qui ont été & qui seront dans tous les temps antérieures à l'étude de la philosophie. L'esprit humain a son enfance & sa vérité : plutôt au ciel qu'il n'eût pas aussi son déclin, sa vieillesse & sa caducité. L'érudition, la littérature, les langues, les antiquités, les beaux arts, sont les occupations de ses premières années & de son adolescence ; la philosophie ne peut être que l'occupation de sa virilité, & la consolation ou le chagrin de sa vieillesse : cela dépend de l'emploi du temps & du caractère ; or, l'espèce humaine a le sien ; & elle aperçoit très-bien, dans son histoire générale, les intervalles vuides, & ceux qui sont remplis de transactions qui l'honorent ou qui l'humilient. Quant aux causes du retardement de la philosophie ecclésiastique, dont nous formons une autre classe, il suffit d'en faire l'énumération. Ce sont les disputes de la religion qui occupent tant de bons esprits ; l'intolérance de la superstition qui en persécute & décourage tant d'autres ; l'indigence qui jette un homme de génie du côté opposé à celui où la nature l'appelloit ; les récompenses mal placées qui l'indignent & lui font tomber la plume des mains ; l'indifférence du gouvernement qui dans son calcul politique fait entrer pour infiniment moins qu'il ne vaut, l'éclat que la nation reçoit des lettres & des arts d'agrément, & qui négligeant les progrès des arts utiles, ne fait pas sacrifier une somme aux tentatives d'un homme de génie qui meurt avec ses projets dans sa tête, sans qu'on puisse conjectu-

rer si la nature réparera jamais cette perte : car dans toute la suite des individus de l'espèce humaine qui ont existé & qui existeront, il est impossible qu'il y en ait deux qui se ressemblent parfaitement; d'où il s'ensuit pour ceux qui savent raisonner, que toutes les fois qu'une découverte utile attachée à la différence spécifique qui distinguoit tel individu de tous les autres, & qui le constituoit tel, ou n'aura pas été faite, ou n'aura point été publiée, elle ne se fera plus; c'est autant de perdu pour les progrès des sciences & des arts, pour le bonheur & la gloire de l'espèce. J'invite ceux qui seront tentés de regarder cette considération comme trop subtile, d'interroger là-dessus quelques-uns de nos illustres contemporains; je m'en rapporte à leur jugement. Je les invite à jeter les yeux sur les productions originales, tant anciennes que modernes, en quelques genres que ce soit, à méditer un moment sur ce que c'est que l'originalité; & à me dire s'il y a deux originaux qui se ressemblent; je ne dis pas exactement, mais à des petites différences près. J'ajouterai encore la protection mal placée; qui abandonne les hommes de la nation, ceux qui la représentent avec dignité parmi les nations subsistantes, ceux à qui elle devra son rang parmi les peuples à venir, ceux qu'elle révere dans son sein, & dont on s'entretient avec admiration dans les contrées éloignées, à des malheureux condamnés aux personnalités qu'ils font, ou par la nature qui les a produits médiocres & méchans, ou par une dépravation de caractère qu'ils doivent à des circonstances telles que la mauvaise éducation, la

mauvaise compagnie , la débauche , l'esprit d'intérêt , & la petitesse de certains hommes pusillanimes qui les redoutent , qui les flattent , qui les irritent peut-être , qui rougissent d'en être les protecteurs déclarés , mais que le public à qui rien n'échappe , finit par compter au nombre de leurs protégés. Il semble que l'on se conduise dans la république littéraire par la même politique cruelle qui regnoit dans les démocraties anciennes , où tout citoyen qui devenoit trop puissant , étoit exterminé. Cette comparaison est d'autant plus juste que , quand on eut sacrifié par l'ostracisme quelques honnêtes gens , cette loi déshonora ceux qu'elle épargnoit. J'écrivois les réflexions le 11 Février 1755 , au retour des funérailles d'un de nos grands hommes , désolé de la perte que la nation & les lettres faisoient en sa personne , & profondément indigné des persécutions qu'il avoit essuyées. La vénération que je portois à sa mémoire , gravoit sur son tombeau ces mots que j'avois destinés quelque temps auparavant à servir d'inscription à son grand ouvrage de l'esprit des loix : *alto quæsitæ calo lucem , ingemuit quæ reperta*. Puissent-ils passer à la postérité , & lui apprendre qu'alarmé du murmure d'ennemis qu'il redoutoit , & sensible à des injures périodiques , qu'il eût méprisées sans doute , sans le sceau de l'autorité dont elles lui paroissoient revêtues , la perte de la tranquillité de cet homme né sensible , fut la triste récompense de l'honneur qu'il venoit de rendre à l'univers !

Jusqu'à présent , on n'a guère appliqué l'éclectisme qu'à des matières de philosophie ; mais il n'est

n'est pas difficile de prévoir à la fermentation des esprits, qu'il va devenir plus général. Je ne crois pas, peut-être même n'est-il pas à souhaiter, que les premiers effets soient rapides ; parce que ceux qui sont versés dans la pratique des arts ne sont pas raisonneurs, & que ceux qui ont l'habitude de raisonner, ne sont ni assez instruits, ni assez disposés à s'instruire de la partie mécanique. Si l'on met de la précipitation dans la réforme, il pourra facilement arriver qu'en voulant tout corriger, on gâtera tout. Le premier mouvement est de se porter aux extrêmes. J'invite les philosophes à s'en méfier ; s'ils sont prudents, ils se résoudront à devenir disciples en beaucoup de genres, avant que de vouloir être maîtres ; ils hazarderont quelques conjectures, avant que de poser des principes. Qu'ils songent qu'ils ont affaire à des especes d'automates, auxquels il faut communiquer une espece d'impulsion, d'autant plus ménagée, que les plus estimables d'entr'eux sont les moins capables d'y résister. Ne seroit-il pas raisonnable d'étudier d'abord les ressources de l'art, avant que de prétendre aggrandir ou resserrer ses limites ? C'est faute de cette initiation, qu'on ne fait ni admirer ni reprendre. Les faux amateurs corrompent les artistes ; les demi-connoisseurs les découragent : je parle des arts libéraux. Mais tandis que la lumière qui fait effort en tout sens, pénétrera de toutes parts, & que l'esprit du siècle avancera la révolution qu'il a commencée, les arts mécaniques s'arrêteront où ils en sont, si le gouvernement dédaigne de s'intéresser à leurs progrès d'une manière plus utile. Ne seroit-il pas à souhaiter qu'ils eussent leur

*Tome I.*

A a

académie ? Croit-on que les cinquante mille francs que le gouvernement emploieroit par an à la fonder & à la soutenir, fussent mal employés ? Quant à moi, il m'est démontré qu'en 20 ans de temps il en sortiroit cinquante volumes in-4°. Où l'on trouveroit à peine 50 lignes inutiles ; les inventions dont nous sommes en possession, se perfectionneroient ; la communication des lumières en feroit nécessairement naître de nouvelles, & recouvrer d'anciennes qui sont perdues ; & l'état présenteroit à 40 malheureux citoyens qui se sont épuisés de travail, & à qui il reste à peine du pain pour eux & pour leurs enfans, une ressource honorable & le moyen de continuer à la société des services plus grands peut-être encore que ceux qu'ils lui ont rendus en consigniant dans des mémoires les observations précieuses qu'ils ont faites pendant un grand nombre d'années. De quel avantage ne seroit-il pas pour ceux qui se destineroient à la même carrière, d'y entrer avec toute l'expérience de ceux qui n'en sortent qu'après y avoir blanchi ? Mais faute de l'établissement que je propose, toutes ces observations sont perdues, toute cette expérience s'évanouit, & les arts mécaniques restent toujours enfans.

Après avoir donné un abrégé historique de la vie des principaux éclectiques, il nous reste à exposer les points fondamentaux de leur philosophie. C'est la tâche que nous nous sommes imposée dans le reste de cette article. Malgré l'attention que nous avons eu d'en écarter tout ce qui nous a paru inintelligible ( quoique peut-être il ne l'eût pas été pour d'autres ) il s'en

fait beaucoup que nous ayons réussi à répandre sur ce que nous avons conservé , une clarté que quelques lecteurs pourront désirer. Au reste , nous conseillons à ceux à qui le jargon de la philosophie scholastique ne sera pas familier , de s'en tenir à ce qui précède , & à ceux qui auront les connoissances nécessaires pour entendre ce qui suit , de ne pas s'en estimer davantage.

### *Philosophie des Eclectiques.*

*Principes de la dialectique des Eclectiques.* Cette partie de leur philosophie n'est pas sans obscurité ; ce sont des idées aristotéliques si quintessenciées & si raffinées , que le bon sens s'en est évaporé , & qu'on se trouve à tout moment sur les confins du verbiage : au reste , on est presque sûr d'en venir là , toutes les fois qu'on ne mettra aucune sobriété dans l'argumentation , & qu'on la poussera jusqu'où elle peut aller. C'étoit une des ruses du scepticisme. Si vous suiviez le sceptique , il vous égareroit dans des ténèbres inextricables ; si vous refusiez de le suivre , il tiendroit de votre pusillanimité des inductions assez vraisemblables , & contre votre these en particulier , & contre la philosophie dogmatique , en général. Les Eclectiques disoient.

1. On ne peut appeller véritablement être , que ce qui exclut absolument la qualité la plus contraire à l'entité , la privation d'entité.

2. Il y a dans le premier être , des qualités qui ont pour principes l'unité ; mais l'unité ne se comptant point parmi les genres , elle n'empêche point l'être premier d'être premier , quoiqu'on dise de lui qu'il est un.

A a 2

3. C'est par la raison que tout ce qui est un, n'est ni même, ni semblable, que l'unité n'empêche pas l'être premier d'être le premier genre, le genre suprême.

4. Ce qu'on apperçoit d'abord, c'est l'existence, l'action, & l'état; ils sont dans le sujet; en eux-mêmes, ils sont trois.

Voilà les fondemens sur lesquels Plotin élève son système de dialectique. Il ajoute.

5. Le nombre, la quantité, la qualité, ne sont pas des êtres premiers entre les êtres; ils sont postérieurs à l'essence : car il faut commencer par être possible.

6. La féité ou le soi, la quiddité ou le ce, l'indentité, la diversité, ou l'altérité, ne sont pas, à proprement parler, les qualités de l'être; mais ce sont ses propriétés, des concomitans nécessaires de l'existence actuelle.

7. La relation, le lieu, le temps, l'état, l'habitude, l'action ne sont point genres premiers; ce sont des accidens qui marquent composition ou défaut.

Le retour de l'entendement sur son premier acte lui offre nombre, c'est-à-dire, un & plusieurs; force, intensité, remission, puissance, grandeur, infini, quantité, qualité, quiddité, similitude, différence, diversité, &c. d'où découlent une infinité d'autres notions. L'entendement se joue en allant de lui-même aux objets, & en revenant des objets à lui-même.

9. L'entendement occupé de ses idées, où l'intelligence est inhérente, a je ne sais quoi de plus général qu'elle.

10. Après l'entendement, je descends à l'ame

qui est une en soi , & en chaque partie d'elle-même à l'infini. L'intelligence est une de ses qualités ; c'est l'acte pur d'elle une en soi, ou d'elle, une en chaque partie d'elle-même à l'infini.

11. Il y a cinq genres analogues, les uns aux autres, tant dans le monde intelligible que dans le monde corporel.

12. Il ne faut pas confondre l'essence avec la corporéité, ou matérialité; celle-ci enferme la notion des flux, & on l'appellerait plus exactement génération.

13. Les cinq genres du monde corporel, qu'on pourroit réduire à trois, sont la substance, l'accident qui est dans la substance, l'accident dans lequel est la substance, le mouvement, & la relation. *Accident* se prend évidemment ici pour mode; & *l'accident dans lequel est la substance*, est selon toute apparence, *le lieu*.

14. La substance est une espèce de base, de suppôt; elle est par elle-même, & non par un autre; c'est un tout, ou une partie: si c'est une partie, c'est la partie d'un composé qu'elle peut compléter, & qu'elle complete, tant que le tout est tout.

15. Il est essentiel à une substance qu'on ne puisse dire d'elle qu'elle est un sujet. *Sujet se prend ici logiquement.*

16. On seroit conduit à la division des substances génériques en espèces, par les sensations, ou par la considération des qualités simples ou composées, par les formes, les figures, & les lieux.

17. C'est le nombre de la grandeur qui constitue la quantité; c'est la relation qui constitue



le temps & l'espece. Il ne faut point compter ces êtres parmi les quantités.

18. Il faut considérer la qualité en elle-même dans son mouvement & dans son sujet.

19. Le mouvement sera ou ne sera pas un genre, selon la maniere dont on l'envisagera ; c'est une progression de l'être, la nature de l'être restant, la même changeant.

20. L'idée de progression commune à tout mouvement, entraîne l'idée d'exercice d'une puissance ou force.

21. Le mouvement dans les corps est une tendance d'un corps vers un autre, qui doit être sollicité au mouvement. Il ne faut pas confondre cette tendance avec les corps mus.

22. Pour rencontrer la véritable distribution des mouvemens, il vaut mieux s'attacher aux différences intérieures, qu'aux différences extérieures, & distinguer les forces en forces animées & forces inanimées ; ou mieux encore, en forces animées par l'art ou par la sensation.

23. Le repos est une privation, à moins qu'il ne soit éternel.

24. Les qualités actives & passives, ne sont que des manieres différentes de se mouvoir.

25. Quant à la relation, elle suppose pluralité d'êtres considérés par quelque qualité qui naît essentiellement de la pluralité.

*Principes de la Métaphysique des Eclectiques.*  
Autre labyrinthe d'idées sophistiques, où Plotin se perd lui-même, & où le lecteur nous pardonnera bien de nous égarer quelquefois. Les Eclectiques disoient,

1. Il y a les choses & leur principe ; le prin-

cipè est au dessus des choses ; sans le principe , les choses ne feroient pas. Tout procede de l'être principe ; cependant c'est sans mouvement , division , ni multiplication de lui-même. Voilà la source des émanations éclectiques.

2. Ce principe est l'auteur de l'essence & de l'être ; il est premier ; il est un ; il est simple : c'est la cause de l'existence intelligible. Tout émane de lui , & le mouvement & le repos ; cependant il n'a besoin , ni de l'un , ni de l'autre. Le mouvement n'est point en lui , il n'y a rien en quoi il puisse se reposer.

3. Il est indéfinissable. On l'appelle *infini*, parce qu'il est un ; parce que l'idée de limite n'a rien d'analogue avec lui , & qu'il n'y a rien à quoi elle aboutisse : mais son infinitude n'a rien de commun avec celle de la matiere.

4. Comme il n'y a rien de meilleur que le principe de tout ce qui est , il s'ensuit que ce qu'il y a de meilleur est.

5. Il est de la nature de l'excellent de se suffire à soi-même. Qu'appellerons-nous donc *excellent*, si ce n'est ce qui étoit avant qu'il y eût rien , c'est-à-dire , avant que le mal fût ?

6. L'excellent est la source du beau ; il en est l'extrême ; il doit en être la fin.

7. Ce qui n'a qu'une raison d'agir n'en agit pas moins librement : car l'unité de motif n'offre point l'idée de privation ; quand cette unité émane de la nature de l'être , c'est un corollaire de son excellence. Le premier principe est donc libre.

8. La liberté du premier principe n'a rien de

semblable dans les êtres émanés de lui. Il en faut dire autant de ses attributs.

9. Si rien n'est au dessus de ce qui étoit avant tout, il ne faut point remonter au delà ; il faut s'arrêter à ce premier principe , garder le silence sur sa nature , & tourner toutes ses recherches sur ce qui en est émané.

10. Ce qui est identique avec l'essence , prédomine sans ôter la liberté ; l'acte est essentiel , sans être contraint.

11. Lorsque nous disons du premier principe qu'il est juste , excellent , miséricordieux , &c. Cela signifie que sa nature est toujours une , & la même.

12. Le premier principe posé , d'autres causes sont superflues ; il faut descendre de ce principe à l'entendement , ou à ce qui conçoit , & de l'entendement à l'ame : c'est là l'ordre naturel des êtres. Le genre intelligible est borné à ces objets ; il n'en renferme ni plus , ni moins , parce qu'il y a diversité entr'eux. Il n'y a pas davantage , parce que la raison démontre que l'énumération est complète. Le premier principe , tel que nous l'admettons , ne peut être simplifié ; & l'entendement est , mais simplement , c'est-à-dire , sans qu'on puisse dire qu'il soit , ou en repos , ou en mouvement. De l'idée , de l'entendement à l'idée de raison , & de celle-ci à l'idée d'ame , il y a procession interrompue ; on ne conçoit aucune nature moyenne entre l'ame & l'entendement. Plotin file ces notions avec une subtilité infinie , & les dirige contre les gnostiques , dont il bouleverse les éons & toutes les familles divines. Mais ce n'étoit-là que la moitié de son but ; il en dé-

duit encore une trinité hypostatique , qu'il oppose à celle des Chrétiens.

13. Il a un centre commun avec les attributs divins : ces attributs sont autant de rayons qui en émanent ; ils forment une sphere au delà des limites de laquelle rien n'est lumineux : tout veut être éclairé.

14. Il n'y a que l'être simple , premier & immobile qui puisse expliquer comment tout est émané de lui ; c'est à lui qu'il faut s'adresser pour s'en instruire , non par une priere vocale , mais par des élans réitérés qui portent l'ame au delà des espaces ténébreux qui la séparent du principe éternel dont elle est émanée. Voilà le fondement de l'enthousiasme éclectique.

15. Lorsqu'on applique le terme de génération à la production des principes divins , il en faut écarter l'idée du temps. Il s'agit ici de transactions qui se sont passées dans l'éternité.

16. Ce qui émane du premier principe , s'en émane sans mouvement. S'il y avoit mouvement dans le premier principe , l'être émané seroit le troisieme être mu , & non pas le second. Cette émanation se fait sans qu'il y ait dans le premier principe , ni répugnance , ni consentement.

17. Le premier principe est au centre des êtres qui s'en émanent , en repos , comme le soleil au centre de la lumiere & du monde.

18. Ce qui est fécond & parfait , engendre de toute éternité.

19. L'ordre de perfection fuit l'ordre d'émanation ; l'être de la premiere émanation est l'être le plus parfait après le principe : cet être fut l'entendement.

20. Toute émanation tend à son principe ; c'est un centre où il a été nécessaire qu'elle se reposât pendant toute la durée , où il n'y avoit d'être qu'elle & son principe : alors ils étoient réunis , mais distingués , car l'une n'étoit pas l'autre.

21. L'émanation première est l'image la plus parfaite du premier principe ; elle est de lui , sans intermede.

22. C'est de cette émanation la première , la plus pure , la plus digne du premier principe , qui en est la vive image , qui lui ressemble plus que la lumière au corps lumineux , que sont émanés tous les êtres , toute la sublimité des idées , tous les Dieux intelligibles.

23. Le premier principe d'où tout est émané , réabsorbe tout ; c'est en rappelant les émanations dans son sein ; qu'il les empêche de dégénérer en matière.

24. L'entendement ou la première émanation ne peut être stérile si elle est parfaite. Qu'a-t-elle donc engendré ? L'âme , seconde émanation moins parfaite que la première , plus parfaite que toutes les émanations qui l'ont suivie.

25. L'âme est un hypostase du premier principe ; elle y est inhérente , elle en est éclairée , elle la représente , elle est féconde à son tour , & laisse échapper d'elle des êtres à l'infini.

26. Ce qui entend est différent de ce qui est entendu ; mais de ce que l'un entend , l'autre est entendu sans être identiques , ils sont co-existans ; & celui qui entend a en soi tout ce qu'il peut avoir de ressemblance & d'analogie avec ce qu'il entend : d'où il s'ensuit.

27. Qu'il y a je ne sais quoi de suprême qui

n'entend rien ; une première émanation qui entend ; une seconde qui est entendue , & qui conséquemment n'est pas sans ressemblance & sans affinité avec ce qui entend.

28. Où il y a intelligence , il y a multitude. L'intelligent ne peut être ce qu'il y a de premier, de simple & d'un.

29. L'intelligent s'applique à lui-même & à sa nature ; s'il rentre dans son sein , & qu'il y consume son action , il en découlera la notion de duité , de pluralité & celle de tous les nombres.

30. Les objets des sens sont quelque chose ; ce sont les images d'êtres ; l'entendement connoît , & ce qui est en lui , & ce qui est hors de lui , & il fait que les choses existent , sans quoi il n'y auroit point d'images.

31. Les intelligibles different des sensibles , comme l'entendement differe des sens.

32. L'entendement est en même-temps une infinité de choses dont il est distingué.

33. Autant que le monde a de principes divers de fécondité , autant il a d'âmes différentes , autant il y a d'idées dans l'entendement divin.

34. Ce que l'on entend devient intime ; il s'institue une espece d'unité entre l'entendement & la chose entendue.

35. Les idées sont d'abord dans l'entendement ; l'entendement en acte ou intelligence , s'applique aux idées. La nature de l'entendement & des idées est donc une ; si nous les divisons , si nous en faisons des êtres essentiellement différens , c'est une suite de la marche de notre esprit & de la manière dont nous acquérons nos connoissances. Voilà le principe fondamental de la doctrine des idées innées.

36. L'entendement divin agit sur la matière par ses idées , non d'une action extérieure & mécanique , mais d'une action intérieure & générale , qui n'est toutefois , ni identique avec la matière , ni séparée d'elle.

37. Les idées irrationnelles sont dans l'entendement divin ; mais elles n'y sont pas sous une forme irrationnelle.

38. Il y a deux espèces de Dieux dans le ciel incorporel ; les uns intelligibles , les autres intelligens : ceux-ci sont les idées , ceux-là des entendemens béatifiés par la contemplation des idées.

39. Le troisième principe émané du premier est l'âme du monde.

40. Il y a deux Vénus , l'une fille du ciel , l'autre fille de Jupiter & de Dioné ; celle-ci préside aux amours des hommes ; l'autre n'a point eu de mère : elle est née avant toute union corporelle , car il ne s'en fait point dans les cieux. Cette Vénus céleste est un esprit divin ; c'est une âme aussi incorruptible que l'être dont elle est émanée ; elle réside au dessus de la sphère sensible ; elle dédaigne de la toucher du pied : que dis-je du pied , elle n'a point de corps ; c'est un pur esprit , c'est une quintessence de ce qu'il y a de plus subtil ; inférieure , mais co-existante à son principe. Ce principe vivant la produisit ; elle en fut un acte simple ; il étoit avant elle ; il l'a aimée de toute éternité ; il s'y complait ; son bonheur est de la contempler.

41. De cette âme divine en sont émanées d'autres , quoiqu'elle soit une ; les âmes qui en sont émanées , sont des parties d'elle-même qui pénètrent tout.

42. Elle se repose en elle-même , rien ne l'agite & ne la distrait ; elle est toujours une , entière & par-tout.

43. Il n'y point eu de temps où l'ame manquât à cet univers ; il ne pouvoit durer sans elle ; il a toujours été ce qu'il est. L'existence d'une masse informe ne se conçoit pas.

44. S'il n'y avoit point de corps , il n'y auroit point d'ame. Un corps est le seul lieu où une ame puisse exister ; elle n'a aucun mouvement progressif sans lui ; elle se meut , dégénère & prend un corps en s'éloignant de son principe , comme un feu allumé sur une haute montagne , dont l'état va toujours en s'affaiblissant jusqu'où les ombres commencent.

45. Le monde est un grand édifice , co-existant avec l'architecte : mais l'architecte & l'édifice ne sont pas un , quoiqu'il n'y ait pas un molécule de l'édifice où l'architecte ne soit présent. Il a fallu que ce monde fût ; il a fallu qu'il fût beau ; il a fallu qu'il le fût autant qu'il étoit possible.

46. Le monde est animé , mais il est plutôt en son ame , que son ame est en lui ; elle le renferme ; il lui est intime ; il n'y a pas un point où elle soit appliquée , & qu'elle n'informe.

47. Cette ame si grande par sa nature , suit le monde par-tout ; elle est par-tout où il est.

48. La perfection des êtres , auxquels l'ame du monde est présente , est proportionnée à la distance du premier principe.

49. La beauté des êtres est en raison de l'énergie de l'ame en chaque point ; ils ne sont que ce qu'elle les fait.



50. L'ame est comme assoupie dans les êtres émanés : mais ce qui s'allie à un autre tend à se l'assimuler ; c'est ainsi qu'elle vivifie autant qu'il est en elle , ce qui de soi n'est point vivant.

51. L'ame se laisse diriger sans effort ; on la captive en lui offrant quoi que ce soit qu'elle puisse supporter, & qui la contraigne à céder une portion d'elle-même ; elle n'est pas difficile sur ce qu'on lui expose , un miroir n'admet pas plus indistinctement la représentation des objets.

La nature universelle contient en soi la raison d'une infinité de phénomènes ; & elle les produit , quand on fait la révoquer.

Voilà les principes d'où Plotin & les Eclectiques déduisirent leur enthousiasme , leur trinité & leur théurgie spéculative & pratique ; voilà le labyrinthe dans lequel ils s'égarèrent. Si l'on veut en suivre tous les détours , on conviendra qu'il leur en auroit coûté beaucoup moins d'efforts pour rencontrer la vérité.

*Principes de la psychologie des Eclectiques.* Ce que l'on enseignoit dans l'école Alexandrine , sur la nature de l'ame de l'homme ; n'étoit , ni moins obscur , ni plus solide que ce qu'on y débitoit sur la nature du premier principe , de l'entendement divin , & de l'ame du monde.

1. L'ame de l'homme & l'ame du monde ont la même nature , ce sont comme les deux sœurs.

2. Cependant les ames des hommes ne sont pas à l'ame du monde , ce que les parties sont au tout , autrement l'ame du monde divisée ne seroit pas toute entière par-tout.

3. Il n'y a qu'une ame dans le monde , mais

chaque homme a la sienne. Ces ames different, parce qu'elles n'ont pas été des écoulemens de l'ame universelle. Elles y reposoient seulement, en attendant des corps, par l'ame universelle qui les domine toutes.

4. Les essences vraies ne résident que dans le monde intelligible ; c'est aussi le séjour des ames ; c'est de-là qu'elles passent dans notre monde : ici, elles sont unies à des corps ; là, elles en attendent & n'en ont point encore.

5. L'entendement est la plus importante des essences vraies. Il n'en est, ni divisé, ni discret. Les ames lui sont co-existantes dans le monde intelligible ; aucun intervalle ne les sépare ni de lui, ni les unes des autres. Si les ames éprouvent une sorte de division, ce n'est que dans ce monde, où leur union avec les corps les rend susceptibles de mouvement. Elles sont présentes, absentes, éloignées, étendues ; l'espace qu'elles occupent a ses dimensions ; on y distingue des parties, mais elles sont indivisibles.

6. Les ames ont d'autres différences que celles qui résultent de la diversité des corps : elles ont chacune une manière propre de sentir, d'agir, de penser. Ce sont les vestiges des vies antérieures. Cela n'empêche point qu'elles n'aient conservé des analogies qui les portent les unes vers les autres. Ces analogies sont aussi dans les sensations, les actions, les passions, les pensées, les goûts, les desirs, &c.

7. L'ame n'est ni matérielle, ni composée, autrement on ne pourroit lui attribuer, ni la vie, ni l'intelligence.

8. Il y a des ames bonnes, il y en a de mau-

vaïses. Elles forment une chaîne de différens ordres. Il y a des ames du premier, du second, du troisieme ordre, &c. Cette inégalité est en partie originelle, en partie accidentelle.

9. L'ame n'est point dans le corps, comme l'eau dans un vase. Le corps n'en est point le sujet ; ce n'est point non plus un tout dont elle soit une partie ; nous savons seulement qu'elle y est présente, puisqu'elle l'anime.

10. A parler exactement, l'ame est moins dans le corps que le corps n'est dans l'ame. Entre les fonctions de l'homme, la faculté de sentir & de végéter est du corps ; celle d'appercevoir & de réfléchir est de l'ame.

11. Les puissances de l'ame sont toutes sous chaque partie du corps ; mais l'exercice en chaque point est analogue à la nature de l'organe.

12. L'ame séparée du corps ne reste point ici, où il n'y a point de lieu pour elle : elle rentre dans le sein du principe d'où elle est émanée. Les places n'y sont pas indifférentes : la raison & la justice les distribuent.

13. L'ame ne prend point les formes des corps : elle ne souffrent rien des objets. S'il se fait une impression sur le corps, elle s'en apperçoit, & appercevoir c'est agir.

14. L'ame est la raison dernière des choses du monde intelligible, & la première raison des choses de celui-ci. Alternativement citoyenne de l'une & de l'autre, elle ne fait que se ressouvenir de ce qui se passoit dans l'un, quand elle croit apprendre ce qui se passe dans l'autre.

15. C'est l'ame qui constitue le corps. Le corps ne vit point ; il se dissout. La vie & l'indissolubilité ne sont que de l'ame.

16.

16. Le commerce de l'ame avec le corps élève à l'existence de quelque être , qui n'est , ni le corps , ni l'ame ; qui réside en nous ; qui n'a point été créé ; qui ne périt point , & par lequel tout persévère & dure.

17. Cet être est le principe du mouvement. C'est lui qui constitue la vie du corps , par une qualité qui lui est essentielle , qu'il tient de lui-même , & qu'il ne perd point. Les platoniciens l'appelloient *antoquinésie*.

18. Les ames sont alliées par le même principe éternel & divin qui leur est commun.

19. Le vice & la peine leur sont accidentels. Celui qui a l'ame pure ne doute point de son immortalité.

20. Il regne entre les ames la même harmonie que dans l'univers. Elles ont leurs révolutions , comme les astres ont leur apogée & leur périégée. Elles descendent du monde intelligible dans le monde matériel , & remontent du monde matériel dans le monde intelligible ; de là vient qu'on lit au ciel leurs destinées.

21. Leur révolution périodique est un enchaînement de transformations , à travers lesquelles elles passent d'un mouvement , tantôt accéléré , tantôt retardé. Elles descendent du sein du premier principe jusqu'à la brute , & remontent de la matière brute jusqu'au premier principe.

22. Dans le point de leur orbe le plus élevé , il leur reste de la tendance à descendre ; dans le point le plus bas il leur en reste à remonter. Dans le premier cas , c'est le caractère d'émanation qui ne peut jamais être détruit : dans le second ,

c'est le caractère d'émanation divine qui ne peut jamais être effacé.

23. L'ame , en qualité d'être créé , souffre & se détériore ; en qualité d'être éternel , elle reste la même , sans souffrir , sans s'améliorer , ni se détériorer. Elle est différente ou la même , selon qu'on la considère dans un point distinct de sa révolution ; elle se détériore en descendant du premier principe vers le point le plus bas de son orbe ; elle s'améliore en remontant de ce point vers le premier principe.

24. Dans son périégée , elle est comme morte. Le corps qu'elle informe est une espèce de sépulchre où elle conserve à peine la mémoire de son origine. Ses premiers regards vers le monde intelligible qu'elle a perdu de vue , & dont elle est séparée par des espaces immenses , annoncent que son état stationnaire va finir.

25. La liberté cesse , lorsque la violence de la sensation ou de la passion ôte tout usage de la raison : on la recouvre à mesure que la sensation ou la passion perd de sa force. On est parfaitement libre , lorsque la passion & la sensation gardent le silence , & que la raison parle seule ; c'est l'état de contemplation : alors l'homme s'aperçoit , se juge , s'accuse , s'absout , se réforme sur ce qu'il observe dans son entendement. Ainsi , la vertu n'est autre chose qu'une obéissance habituelle de la volonté à la lumière & aux conseils de l'entendement.

26. Tout acte libre change l'état de l'ame ; soit en bien , soit en mal , par l'addition d'un nouveau mode. Le nouveau mode ajoute la détériore toujours lorsqu'elle descend dans sa révo-

lution , s'éloignant du premier principe , s'attachant à ce qu'elle rencontre, en conservant en elle le simulacre. Ainsi , dans la contemplation qui l'améliore , & qui la ramene au premier principe, il faut qu'il y ait abstraction de corps & de tout ce qui y est analogue. C'est le contraire dans tout acte de la volonté qui altère la pureté originelle & première de l'ame ; elle fuit l'intelligible ; elle se livre au corporel ; elle se matérialise de plus en plus ; elle s'enfonce dans ce tombeau ; l'énergie de l'entendement pur , & de l'habitude contemplative s'évanouit-il ? l'ame se perd dans un enchaînement de métamorphoses qui la défigurent de plus en plus , & d'où elle ne reviendrait jamais , si son essence n'étoit indestructible. Reste cette essence vivante , & avec elle une sorte de mémoire ou de conscience ; ces germes de la contemplation éclosent dans le temps , & commencent à tirer l'ame de l'abyme des ténèbres où elle s'est précipitée , & à l'élancer vers la source de son émanation ou vers Dieu.

27. Ce n'est , ni par aucune des manières d'apercevoir les choses de ce monde , que nous nous élevons à la connoissance & à la participation de Dieu ; c'est par la présence intime de cet être à notre ame , lumière bien supérieure à toute autre. Nous parlons de Dieu ; nous nous en entretenons ; nous en écrivons ; ces exercices excitent l'ame , la dirigent , la préparent à sentir la présence de Dieu ; mais c'est autre chose qui la lui communique.

28. Dieu est présent à tous , quoiqu'il paroisse absent de tous. Sa présence n'est sensible qu'aux ames qui ont établi entr'elles , & cet être excel-

B b 2

lent , quelqu'analogie , quelque similitude , & qui par des purifications réitérées , se sont restituées dans l'état de pureté originelle & première qu'elles avoient au moment de l'émanation : alors elles voient Dieu , autant qu'il est visible par sa nature.

29. Alors les voiles qui les enveloppoient sont déchirées , les simulacres qui les obsédoient & les éloignoient de la présence divine se sont évaporés. Il ne leur reste aucune ombre qui empêche la lumière éternelle de les éclairer & de les remplir.

30. L'occupation la plus digne de l'homme , est donc de séparer son ame de toutes les choses sensibles , de la ramener profondément en elle-même , de l'isoler & de la perdre dans la contemplation jusqu'à l'entier oubli d'elle-même & de tout ce qu'elle connoît. *Le quietisme est bien ancien , comme on voit.*

31. Cette profonde contemplation n'est pas notre état habituel , mais c'est le seul où nous atteignons la fin de nos desirs , & ce repos délicieux où cessent toutes les dissonances qui nous environnent , & qui nous empêchent de goûter la divine harmonie des choses intelligibles. Nous sommes alors à la source de vie , à la région des vérités , au centre de tout bien , à l'océan d'où les ames s'élèvent sans cesse , sans que ces émanations éternelles l'épuisent , car Dieu n'est point une masse : c'est-là que finissent ses passions , son ignorance & ses inquiétudes ; c'est-là qu'il vit , qu'il entend , qu'il est libre , & qu'il aime : c'est-là que nous devons hâter notre retour , foulant aux pieds tous les obstacles qui nous

retiennent, écartant tous ces phénomènes trompeurs qui nous égarent & qui nous jouent, & bénissant le moment heureux qui nous rejoint à notre principe, & qui rend au tout éternel son émanation.

32. Mais il faut attendre ce moment. Celui qui portant sur son corps une main violente l'accéléleroit, auroit au moins une passion ; ils emporteroit encore avec lui quelque vain simulacre. Le philosophe ne chassera donc point son âme ; il attendra qu'elle forte, ce qui arrivera lorsque son domicile dépérissant, l'harmonie constituée de toute éternité entr'elle & lui cessera. *On retrouve ici des vestiges du léibnitianisme.*

33. L'âme séparée du corps reste dans ses révolutions à travers les cieux, ce qu'elle a le plus été pendant cette vie, ou rationnelle, ou sensitive, ou végétale. La fonction qui la dominoit dans le monde corporel, la domine encore dans le monde intelligible ; elle tient ses autres puissances inertes, engourdies & captives. Le mauvais n'anéantit pas le bon, mais ils co-existent subordonnés.

34. Exerçons donc notre âme dans ce monde à s'élever aux choses intelligibles, si nous ne voulons pas qu'accompagnée dans l'autre de simulacres vicieux, elle ne soit précipitée de rechef du centre des émanations, condamnée à la vie sensible, animale ou végétale, & assujettie aux fonctions brutales d'engendrer & de croître.

35. Celui qui aura respecté en lui la dignité de l'espèce humaine, renaîtra homme : celui qui l'aura dégradée, renaîtra bête ; celui qui l'aura abrutie, renaîtra plante. Le vice dominant dé-



terminera l'espèce. Le tyran planera dans les airs sous la forme de quelque oiseau de proie.

*Principes de Cosmologie des Eclectiques.* Voici ce qu'on peut tirer de plus clair de notre inintelligible philosophe Plotin.

1. La matière est la base & le support des modifications diverses. Cette notion a été jusqu'à présent commune à tous les philosophes ; d'où il s'ensuit qu'il y a de la matière dans le monde intelligible même ; car il y a des idées qui sont modifiées ; or , tout monde suppose un sujet. D'ailleurs , le monde intelligible n'étant qu'une copie du monde sensible , la matière doit avoir sa représentation dans l'un , puisqu'elle a son existence dans l'autre ; or , cette représentation suppose une toile matérielle , à laquelle elle soit attachée.

2. Les corps mêmes ont dans ce monde sensible un sujet qui ne peut être corps ; en effet , leurs transmutations ne supposent point de diminution , autrement les essences se réduiroient à rien ; car il n'est pas plus difficile d'être réduit à rien qu'à moins ; d'ailleurs , ce qui renaît ne peut renaître de ce qui n'est plus.

3. La matière première n'a rien de commun avec les corps , ni figure , ni qualité , ni grandeur , ni couleur ; d'où il s'ensuit qu'on ne peut donner qu'une définition négative.

4. La matière , en général , n'est point une quantité , les idées de grandeur , d'unité , de pluralité , ne lui sont point applicables , parce qu'elle est indéfinie ; elle n'est jamais en repos ; elle produit une infinité d'espèces diverses , par une fermentation intestinale qui dure toujours & qui n'est jamais stérile,

5. Le lieu est postérieur d'origine à la matière & au corps ; il ne lui est donc pas essentiel : les formes ne sont donc pas des attributs nécessaires de la quantité corporelle.

6. Qu'on ne s'imagine pas sur ces principes , que la matière est un vain nom : elle est nécessaire ; les corps en sont produits. Elle devient alors le sujet de la qualité & de la grandeur , sans perdre ses titres d'invisible & d'indéfinie.

7. C'est n'avoir ni sens , ni entendement , que de rapporter l'essence & la production de l'univers au hasard.

8. Le monde a toujours été. L'idée qui en étoit le modèle , ne lui est antérieure que d'une période d'origine & non de temps. Comme il est très-parfait , il est la démonstration la plus évidente de la nécessité & de l'existence d'un monde intelligible ; & ce monde intelligible n'étant qu'une idée , il est éternel , inaltérable , incorruptible , un.

9. Ce n'est point par induction , c'est par nécessité que l'univers existe. L'entendement agissoit sur la matière , qui lui obéissoit sans efforts ; & toutes choses naïssent.

10. Il n'y a nul effet contradictoire dans la génération d'un être par le développement de son germe ; il y a seulement une multitude de forces opposées les unes aux autres , qui réagissent & se balancent. Ainsi dans l'univers une partie est l'antagoniste d'une autre ; celle-ci veut , celle-là le refuse ; elles disparaissent quelquefois les unes & les autres dans ce conflit , pour renaître , s'entrechoquer , & disparaître encore ; & il se forme un enchaînement éternel de générations

& des destructions qu'on ne peut reprocher à la nature, parce que ce seroit une folie que d'attaquer un tout dans une de ses parties.

11. L'univers est parfait ; il a tout ce qu'il peut avoir ; il se suffit à lui-même : il est rempli des Dieux, de démons, d'ames justes, d'hommes que la vertu rend heureux, d'animaux, & de plantes. Les ames justes répandues dans la vaste étendue des cieux, donnent le mouvement & la vie aux corps célestes.

12. L'ame universelle est immuable. L'état de tout ce qui est digne, après elle, de notre admiration & de nos hommages, est permanent. Les ames circulent dans les corps, jusqu'à ce que exaltées & portées hors de l'état de génération, elles vivent avec l'ame universelle. Les corps changent continuellement de forme, & sont alternativement ou des animaux, ou les plantes qui les nourrissent.

13. Il n'y a point de mal absolu : l'homme injuste laisse à l'univers sa bonté ; il ne l'ôte qu'à son ame, qu'il dégrade dans l'ordre des êtres. C'est la loi générale à laquelle il est impossible de se soustraire.

14. Cessons donc de nous plaindre de cet univers, tâchons donc d'être bons ; plaignons les méchans, & laissons à la raison universelle des choses le soin de les punir & de tirer avantage de leur malice.

15. Les hommes ont les Dieux au dessus d'eux, & les animaux au dessous ; & ils sont libres de s'élever à l'état des Dieux par la vertu, ou de s'abaisser par le vice à la condition des animaux.

16. La raison universelle des choses a distri-

buë à chacune toute la bonté qu'il lui convenoit. Si elle a placé de Dieux au dessus des démons, des démons au dessus des ames, des ames au dessus des hommes, des hommes au-dessus des animaux, ce n'est ni par choix, ni par prédilection ; la nature de son ouvrage l'exigeoit, ainsi que l'enchaînement & la nécessité des transmutations le démontrent.

17. Le monde renfermant tout ce qui est possible, ne pouvant ni rien perdre, ni rien acquérir, il durera éternellement tel qu'il est.

18. Le ciel, & tout ce qu'il contient est éternel. Les astres brillent d'un feu inépuisable, uniforme & tranquille. Il n'y a dans la nature aucun lieu aussi fort que l'ame, qui lie toutes les choses.

18. C'est l'ame des cieux qui peuple la terre d'animaux ; elle imprime au limon un ombre de vie, & le limon sent, respire, & se meut.

20. Il n'y a dans les cieux que du feu ; mais ce feu contient de l'eau, de la terre, de l'air, en un mot, toutes les qualités des autres éléments.

21. Comme il est de la nature de la chaleur, de s'élever, la source de feux célestes ne tarira jamais. Il ne s'en peut rien dissiper sans efforts, & le mouvement circulaire y ramene tout ce qui s'en dissipe.

22. Les astres changent dans leurs aspects & dans leurs mouvemens ; mais leur nature ne change point.

23. C'est parce que les astres annoncent l'avenir, que leur marche est réglée, & qu'ils portent les empreintes des choses. L'univers est plein

de signes ; le sage les connoît & en tire des inductions : c'est une suite nécessaire de l'harmonie universelle.

24. L'ame du monde est le principe des choses naturelles, & elle a parsemé l'étendue des cieux de corps lumineux qui l'embellissent & qui annoncent les destinées.

25. L'ame qui s'éloigne du premier principe, est soumise à la loi des cieux dans ses différens changemens de domicile ; il n'en est pas ainsi de l'ame qui s'en rapproche ; elle fait elle-même sa destinée.

26. L'univers est un être vivant qui a son corps & son ame ; & l'ame de l'univers, qui n'est attachée à aucun corps particulier, exerce une influence générale sur les ames attachées à des corps.

27. L'influence céleste n'engendre point les choses ; elle dispose seulement la matière aux phénomènes, la raison universelle les fait éclore.

28. La raison universelle des êtres n'est point une intelligence, mais une force intestine & agitatrice qui opère sans dessein, & qui exerçant son énergie de quelque point central, met tout en mouvement, comme on voit des ondulations naître dans un fluide les unes des autres, & s'étendre à l'infini.

29. Il faut distinguer dans le monde les Dieux des démons. Les Dieux sont sans passions, les démons ont des passions : ils sont éternels comme les Dieux, mais inférieurs d'un degré ; dans l'échelle universelle des êtres, ils tiennent le milieu entre nous & les Dieux.

30. Il n'y a point de démons dans le monde intelligible : ce qu'on appelle des *démons*, sont des Dieux.

31. Ceux qui habitent la région du monde sensible, qui s'étend jusqu'à la lune ; sont des Dieux visibles, des Dieux du second ordre ; ils sont aux Dieux intelligibles, ce que la splendeur est aux étoiles.

32. Ces démons sont des sympathies émanées de l'ame qui fait le bien de l'univers ; elle les a engendrées, afin que chaque partie eût dans le tout la perfection & l'énergie qui lui conviennent.

33. Les démons ne sont point des êtres corporels, mais ils mettent en action l'air, le feu & les élémens : s'ils étoient corporels, ce seroit des animaux sensibles.

34. Il faut supposer une matiere générale intelligible, qui soit un véhicule, un intermede entre la matiere sensible & les êtres auxquels elle est subordonnée.

35. Il n'y a point d'élémens que la terre ne contienne. La génération des animaux & la végétation des plantes démontrent que c'est un animal ; & comme la portion d'esprit qu'elle renferme est grande, on est bien fondé à la prendre pour une divinité ; elle ne se meut point d'un mouvement de translation, mais elle n'est pas incapable de se mouvoir. Elle peut sentir, parce qu'elle a une ame, comme les astres en ont une, comme l'homme a la sienne.

*Principes de la Théologie Ecclésiastique*, tels qu'ils sont répandus dans les ouvrages de Jamblique, le théologien par excellence de la secte.

1. Il y a des Dieux : nous portons en nous-mêmes la démonstration de cette vérité. La connoissance en est innée : elle existe dans notre en-

tendement , antérieure à toute induction , à tout préjugé , à tout jugement. C'est une conscience simultanée de l'union nécessaire de notre nature avec sa cause génératrice ; c'est une conséquence immédiate de la co-existence de cette cause avec notre amour pour le bon , le vrai & le beau.

2. Cet espece de contact intime de l'ame & de la divinité ne nous est pas subordonné ; notre volonté ne peut , ni l'altérer , ni l'éviter , ni le nier , ni le prouver. Il est nécessairement en nous ; nous le sentons , & il nous convainc de l'existence des Dieux par ce que nous sommes , quelque chose que nous soyons.

3. Mais l'idée des compagnons immortels des Dieux ne nous est , ni moins intime , ni moins innée , ni moins perceptible que celle des Dieux. La connoissance naturelle que nous avons de leur existence est immuable , parce que leur essence ne change point. Ce n'est point non plus une pure vérité de conséquence & d'induction : c'est une notion simple , pure & première puisée de toute éternité dans le sein de la divinité , à laquelle nous sommes restés unis dans le temps par ce lien indissoluble.

4. Il y a des Dieux , des démons & des héros , & ces êtres célestes sont distribués en différentes classes. Les ressemblances & les différences qui les distinguent & qui les rapprochent , ne nous sont connues que par analogie. Il faut , par exemple , que la bonté leur soit une qualité commune , parce qu'elle est essentielle à leur nature. Il en est autrement des ames , qui participent seulement à cet attribut par communication.

5. Les Dieux & les ames sont les deux extrêmes des choses célestes. Les héros constituent l'ordre intermédiaire. Ils sont supérieurs en excellence, en nature, en puissance, en vertu, en beauté, en grandeur, & généralement en toute qualité, aux ames qu'ils touchent immédiatement & avec lesquelles ils ont de la ressemblance & de la sympathie par la vie qui leur a été commune. Il faut encore admettre une sorte de génies subordonnés aux Dieux, & ministres de leur bienfaisance dont ils sont épris, & qu'ils imitent. Ils sont le milieu à travers lequel les êtres célestes prennent une forme qui nous les rend visibles; le véhicule qui porte à nos oreilles les ineffables, & à notre entendement l'incompréhensible; la glace qui fait passer dans notre ame des images qui n'étoient point faites pour y pénétrer sans son secours.

6. Ce sont ces deux classes qui forment le lien & le commerce des Dieux & des ames, qui rendent l'enchaînement des choses célestes indissoluble continu, qui facilitent aux Dieux le moyen de descendre jusqu'aux hommes, des hommes jusqu'aux derniers êtres de la nature, & à ces êtres de remonter jusqu'aux Dieux.

7. L'unité, une existence plus parfaite que celle des êtres inférieurs, l'immutabilité, la puissance de mouvoir sans perdre l'immobilité, la providence, sont encore des qualités communes des Dieux. On peut conjecturer par la différence des extrêmes, quelle est celle des intermédiaires. Les actions des Dieux sont excellentes, celles des ames sont parfaites. Les Dieux peuvent tout, également, en même-temps, sans obstacle & sans dé-



lai ; il y a des choses qui sont impossibles aux ames ; il leur faut du temps pour toutes celles qu'elles peuvent ; elles ne les exécutent que séparément & avec peine. La divinité produit sans effort , & gouverne : l'ame se tourmente pour engendrer , & sert. Tout est soumis aux Dieux , jusqu'aux actions & à l'existence des ames : ils voyent les essences des choses , & le terme des mouvemens de la nature. Les ames passent d'un effet à un autre , & s'élèvent par degré. La divinité est incompréhensible , incommensurable , illimitée. Les ames éprouvent toutes sortes de passions & de formes. L'intelligence préside à tout , la raison universelle des êtres est présente aux Dieux sans nuage & sans réserve , sans raisonnement & sans induction , par un acte pur , simple & invariable. L'ame n'en est éclairée qu'imparfaitement & par intervalle. Les Dieux ont donné les loix à l'univers : les ames suivent les loix données par les Dieux.

8. C'est la vie que l'ame a reçue dans le commencement , & le premier mouvement de sa volonté , qui ont déterminé l'espece d'être organique qu'elle informeroit , & la tendance qu'elle auroit à se perfectionner ou à se détériorer.

9. Les choses excellentes & universelles contiennent en elles la raison des choses moins bonnes & moins générales. Voilà le fondement des révolutions des êtres , de leurs émanations , de l'éternité , de leur principe élémentaire , de leur rapport indélébile avec les choses célestes , de leur dépravation , de leur perfectibilité , & de tous les phénomènes de la nature humaine.

10. Les Dieux ne sont attachés à aucune par-

tie de l'univers : ils sont présens même aux choses de ce monde : ils contiennent tout & rien ne les contient : ils sont par-tout : tout en est rempli. Si la divinité s'empare de quelque substance corporelle, du ciel, de la terre, d'une ville sacrée, d'un bois, d'une statue ; son empire & sa présence s'en répandent au dehors, comme la lumière s'échappe en tout sens du soleil. La substance en est pénétrée. Elle agit au dedans & à l'extérieur, de près & au loin, sans affoiblissement & sans interception. Les Dieux ont ici bas différens domiciles, selon leur nature ignée terrestre, aérienne, aquatique. Ces distinctions & celles des dons qu'on en doit attendre, sont les fondemens de la théurgie & des évocations.

L'ame est impassible, mais sa présence dans un corps rend passible l'être composé. Si cela est vrai de l'ame, à plus fort raison des héros, des démons, & des Dieux.

11. Les démons & les Dieux ne sont pas également affectés de toutes les parties d'un sacrifice ; il y a le point important, la chose énergique & secrète : ils ne sont pas non plus également sensibles à toutes sortes de sacrifices. Il faut aux uns des symboles, aux autres ou des victimes, ou des représentations, ou des hommages, ou des bonnes œuvres.

12. Les prières sont superflues. La bienfaisance des Dieux, qui connoît nos véritables besoins, est attentive à prévenir nos demandes. Les prières ne sont qu'un moyen de s'élever vers les Dieux, & d'unir son esprit au leur. C'est ainsi que le prêtre se garantit des passions, conserve sa pureté, &c.

13. Si l'idée de la colere des Dieux étoit mieux connue , on ne chercheroit point à l'appaiser par des sacrifices. La colere céleste n'est point un ressentiment de la part des Dieux , dont la créature ait à craindre quelque mauvais effet ; c'est une aversion de sa part pour leur bienfaisance. Les Holocaustes ne sont utiles que quand elles sont la marque de la résipiscence. C'est un pas que le coupable a fait vers les Dieux dont il s'étoit éloigné : le méchant fuit les Dieux , mais les Dieux ne le poursuivent point ; c'est lui seul qui se rend malheureux , & qui se perd par sa méchanceté.

14. Il est pieux d'attendre des Dieux tout le bien qui leur est imposé par la nécessité de leur nature. Il est impie de croire qu'on leur fait violence. Il ne faut donc s'adresser aux Dieux , que pour se rendre meilleur soi-même. Si les lustrations ont écarté de dessus nos têtes quelques calamités imminentes , c'étoit afin que nos ames n'en reçussent aucune tache.

15. Ce n'est point par des organes que les Dieux nous entendent ; c'est qu'ils ont en eux la raison & les effets de toutes les prieres des hommes pieux , & sur-tout de leurs ministres ; ils sont présens à ses hommes consacré , & nous parlons immédiatement aux Dieux pour leur intercession.

16. Les autres que nous appelons des Dieux , sont des substances très-analogues à ces êtres matériels ; mais c'est à ces êtres qu'il faut spécialement s'adresser dans les astres qu'ils informent. Ils sont tous bienfaisans ; ils s'en écoulent sur le corps des influences indélébiles. Il n'y a pas un point où

un point de l'espace où leurs vertus ne fassent sentir leur énergie ; mais leur action sur les parties de l'univers est proportionnée à la nature de ces parties. Elle répand de la diversité ; mais elle ne produit jamais aucun mal absolu.

17. Ce n'est pas que ce qui est excellent , relativement à l'harmonie universelle , ne puisse devenir nuisible à quelque partie en particulier.

18. Les Dieux intelligibles qui président aux sphères célestes, sont des êtres originaires du monde intelligible ; & c'est par l'attention qu'ils donnent à leurs propres idées , en se renfermant en eux-mêmes , qu'ils gouvernent les cieux.

19. Les Dieux intelligibles ont été les paradigmes des Dieux sensibles. Ces simulacres une fois engendrés ont conservé sans aucune attention l'empreinte des êtres divins dont ils étoient les images.

20. C'est cette ressemblance inaltérable que nous devons même regarder comme la base du commerce éternel qui regne entre les Dieux de ce monde & les Dieux du monde supérieur. C'est par cette analogie indestructible que tout ce qui en émane revient à l'être unique dont il est l'émanation , & en est réabsorbé. C'est l'indentité qui lie les Dieux entr'eux dans le monde intelligible & dans le monde sensible ; c'est la similitude qui établit le commerce des Dieux d'un monde aux Dieux de l'autre.

21. Les démons ne sont point perceptibles , soit à la vue , soit au toucher. Les Dieux sont plus forts que tout obstacle matériel. Les Dieux gouvernent le ciel , l'univers & toutes les puissances secrètes qui y sont renfermées. Les démons sont alliés & presque inséparables des êtres

qui leur ont été concédés. Les Dieux dirigent les corps sans leur être présens. Les Dieux commandent. Les démons obéissent, mais librement.

22. La génération des démons est le dernier effort de la puissance des Dieux : les héros en sont émanés comme une simple conséquence de leur existence vivante ; il en est de même des ames. Les démons ont la faculté génératrice ; c'est à eux que le soin d'unir les ames aux corps a été remis. Les héros vivifient, inspirent, dirigent, mais n'engendrent point.

23. Il a été donné aux ames, par une grace spéciale des Dieux, de pouvoir s'élever jusqu'à la sphere des anges. Alors elles ont franchi les limites qui leur étoient prescrites par leur nature. Elles la perdent, & prennent celle de la nouvelle famille dans laquelle elles ont passé.

24. Les apparitions des Dieux sont analogues à leurs essences, puissances & opérations. Ils se montrent toujours tels qu'ils sont. Ils ont leurs signes propres, leurs caractères & leurs mouvemens distinctifs, leurs formes fantastiques particulières : & le fantôme d'un Dieu n'est point celui d'un démon, ni le fantôme d'un démon, celui d'un ange, ni le fantôme d'un ange, celui d'un archange, & il y a des spectres d'ames de toutes sortes de caractères. L'aspect des Dieux est consolant ; celui des archanges, terrible ; celui des anges, moins sévère ; celui des héros, attrayant ; celui des démons, épouvantable. Il y a dans ces apparitions encore une infinité d'autres variétés relatives au rang de l'être, à son autorité, à son génie, à sa vitesse, à sa lenteur, à sa grandeur, à son cortège, à son influence...

*Jamblique détaille toutes ces choses avec l'exaëtitude la plus minutieuse , & nos naturalistes n'ont pas mieux vu les chenilles , les mouches , les pucerons , que notre philosophe ecclésiastique , les Dieux , les anges , les archanges , les démons , & les génies de toutes les especes qui voltigent dans le monde intelligible , & dans le monde sensible. Si l'on commet quelque faute dans l'évocation théurgique , alors on a vu un autre spectre que celui qu'on évoquoit. Vous comptiez sur un Dieu , & c'est un démon qui vous vient. Au reste , ce n'est point la connoissance des choses saintes qui sanctifie. Tout homme peut se sanctifier ; mais il n'est donné d'évoquer les Dieux qu'aux théurgistes , aux hommes merveilleux qui tiennent dans leurs mains le secret des deux mondes.*

25. La prescience nous vient d'en haut ; elle n'a rien en soi ni d'humain , ni de physique. Il n'en est pas ainsi de la révélation. C'est une voix foible qui se fait entendre à nous , sur le passage de la veille au sommeil. Cela prouve que l'ame a deux vies , l'une unie avec le corps , l'autre séparée. D'ailleurs , comme sa fonction est de contempler , & qu'elle contient en elle la raison de tous les possibles , il n'est pas surprenant que l'avenir lui soit connu. Elle voit les choses futures dans leurs raisons préexistantes. Si elle a reçu des Dieux une pénétration sublime , un pressentiment exquis , une longue expérience , la facilité d'observer , le discernement , le génie , rien de ce qui a été , de ce qui est , & de ce qui sera n'échappera à sa connoissance.

26. Voici les vrais caracteres de l'enthousiasme divin. Celui qui l'éprouve est privé de l'u-

sage commun de ses sens , sa veille ne ressemble point à celle des autres hommes ; son action est extraordinaire ; il ne se possède plus ; il ne pense plus & ne parle plus par lui-même ; la vie qui l'environne est absente pour lui ; il ne sent point l'action du feu , ou il n'en n'est point offensé ; il ne voit ni ne redoute la hache levée sur sa tête ; il est transporté dans des lieux inaccessibles ; il marche à travers la flamme ; il se promène sur les eaux , &c. . . Cet état est l'effet de la divinité qui exerce tout son empire sur l'âme de l'enthousiaste , par l'extrémité des organes du corps ; il est alors le ministre d'un Dieu qui l'obsède , qui le poursuit , qui le tourmente , qui en arrache des voix , qui vit en lui , qui s'est emparé de ses mains , de ses yeux , de sa bouche , & qui le tient élevé au dessus de la nature commune.

27. On a consacré la poésie & la musique aux Dieux. En effet , il y a dans les chants & dans la versification , toute la variété qu'il convient d'introduire dans les hymnes qu'on destine à l'évocation des Dieux. Chaque Dieu à son caractère. Chaque évocation a sa fortune & exige sa mélodie. L'âme avoit entendu l'harmonie des cieux , avant que d'être exilée dans un corps. Si quelques accens analogues à ces accens divins dont elle ne perd jamais entièrement la mémoire , viennent à la frapper , elle tressaillit , elle s'y livre , elle en est transportée. *Jamblique se précipite ici dans toutes les especes de divinations , sottises magnifiques à travers lesquelles nous n'avons pas le courage de le suivre.* On peut voir dans cet auteur , ou dans l'histoire critique de la philosophie de Mr. Brucker , toutes les rêveries de l'éclectisme

théologique sur la puissance des Dieux, sur l'illumination, sur les invocations, la magie, les prêtres, & la nécessité de l'action de la fumée des victimes sur les Dieux, &c.

28. La justice des Dieux n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle, & de son état présent. Les Dieux la définissent relativement à ses existences successives & à l'universalité de nos vies.

29. La plupart des hommes n'ont point de liberté, & sont enchaînés par le destin, &c.

*Principe de la Théogonie éclectique.* 1. Il est un Dieu de toute la nature, le principe de toute génération, la cause des puissances élémentaires, supérieur à tous les Dieux, en qui tout existe, immatériel, incorporel, maître de la nature, subsistant de toute éternité par lui-même, premier, indivisible & indivisé, tout par lui-même, tout en lui-même, antérieur à toutes choses, même aux principes universaux & aux causes générales des êtres, immobile, renfermé dans la solitude de son unité, la source des idées, des intelligibles, des possibilités, se suffisant, pere des essences & de l'entité, antérieur au principe intelligible. Son nom est Noétarque.

2. Emeth est après Noétarque; c'est l'intelligence divine qui se connoît elle-même, d'où toutes les intelligences sont émanées, qui les ramène toutes dans son sein, comme dans un abyme. Les Egyptiens plaçoient Eïcton avant Emeth, c'étoit la première idée exemplaire; on adoroit Eïcton par le silence.

Après ces Dieux, viennent Amein, Ptha, &c

C c 3



Osiris, qui président à la génération des êtres apparens, Dieux, conservateurs de la sagesse, & ses ministres dans les temps ou elle engendroit les êtres & produisoit la force secrete des causes.

4. Il y a quatre puissances mâles & quatre puissances femelles au dessus des élémens & de leurs vertus. Elle résident dans le soleil. Celle qui dirige la nature dans ses fonctions génératrices a son domicile dans la lune.

5. Le ciel est divisé en deux, ou quatre, ou trente-six régions, & ces régions en plusieurs autres ; chacune à sa divinité ; & toutes sont subordonnées à une divinité qui leur est supérieure. De ces principes, il faut descendre à d'autres, jusqu'à ce que l'univers entier soit distribué à des puissances qui émanent les unes des autres, & toutes d'une premiere.

6. Cette premiere puissance tira la matiere de l'essence, & l'abandonna à l'intelligence qui en fabriqua des spherres incorruptibles. Elle employa ce qu'il y avoit de plus pur à cet ouvrage ; elle fit du reste des choses corruptibles & l'universalité des corps.

7. L'homme à deux ames ; l'une qu'il tient du premier intelligible, & l'autre qu'il a reçu dans le monde sensible. Chacune a conservé des caracteres distinctifs de son origine. L'ame du monde intelligible, retourne sans cesse à sa source, & les loix de la fatalité ne peuvent rien sur elle ; l'autre est asservie aux mouvemens des mondes.

8. Chacun a son démon, il préexistoit à l'union de l'ame avec le corps. C'est lui qui l'a unie à un corps. Il la conduit, il l'inspire. C'est toujours un bon génie. Les mauvais génies sont sans district.

9. Ce démon n'est point une faculté de l'ame ; c'est un être distingué d'elle & d'un ordre supérieur au sien , &c.

*Principes de la Philosophie morale des Eclectiques.*  
Voici ce qu'on en recueillera de plus généralement admis , en feuilletant les ouvrages de Porphyre & de Jamblique.

1. Il ne se fait rien de rien ; ainsi l'ame est une émanation de quelque principe plus noble.

2. Les ames existoient avant que d'être unies à des corps. Elles sont tombées & l'exil a été leur châtement. Elles ont depuis leur chute passé successivement en différens corps , où elles ont été retenues comme dans des prisons.

3. C'est par une enchaînement de crimes & d'impiétés, qu'elles ont rendu leur esclavage plus long & plus dur. C'est à la philosophie à l'adoucir & à le faire cesser. Elle a deux moyens ; la purification rationnelle , & la purification théurgique , qui élèvent les ames successivement à quatre différens degrés de perfection , dont le dernier est la théopatie.

4. Chaque degré de perfection a ses vertus. Il y a quatre vertus cardinales , la prudence , la force , la tempérance & la justice ; chaque vertu a ses degrés.

5. Les qualités physiques qui ne sont que des avantages de conformation , & dont l'usage le plus noble seroit d'être employée comme des instrumens , pour s'élever aux autres qualités , sont au dernier rang.

6. Les qualités morales & politiques , sont celles de l'homme sensé qui , supérieur à ses passions , après avoir travaillé long-temps à se rendre heu-

reux par la pratique de la vertu, s'occupe à procurer le même bonheur à ses semblables. Ces qualités sont pratiques.

7. Les qualités spéculatives sont celles qui constituent proprement le philosophe; il ne se contente pas de faire le bien, il descend encore en lui-même, il s'y renferme, & médite, afin de connoître la vérité des principes par lesquels il se conduit.

8. Les qualités expurgatives ou sanctifiantes, ce sont toutes celles qui élèvent l'homme au dessus de sa condition, par la privation de tout ce qui est au delà des besoins de la nature les plus étroits. Dans cet état, l'homme a sacrifié tout ce qui peut l'attacher à cette vie; son corps lui devient un fardeau onéreux; il en souhaite la dissolution; il est mort philosophiquement. Or, la mort philosophique parfaite est le point de la perfection humaine le plus voisin de la vie des Dieux.

9. Les qualités spéculatives consistent dans la contemplation habituelle du premier principe, & dans l'imitation la plus approchée de ses vertus.

10. Les qualités théurgiques sont celles par lesquelles on est digne, dès ce monde, de commercer avec les Dieux, les démons, les héros, & les ames libres.

11. L'homme peut avec le secours des seules forces qu'il a reçu de la nature, s'élever successivement de la dégradation la plus profonde, jusqu'au dernier degré de perfection; car la loi de la nécessité n'a point d'empire invincible sur l'énergie du principe divin qu'il porte en lui-même.

me, & avec lequel il n'y a point d'obstacle qu'il ne puisse surmonter.

12. Si la séparation de l'ame & du corps s'est faite avant que l'ame ne se soit relevée de son état d'avilissement, & qu'elle ait emporté avec elle des traces secretes de dépravation ; elle éprouve le supplice des enfers , en rentrant dans un nouveau corps qui devient pour elle une prison plus cruelle que le corps qu'elle a quitté, qui l'éloigne davantage de son premier principe, & qui rend sa grande révolution plus longue & plus difficile.

Voici ce que nous avons trouvé de plus important & de moins obscur dans la philosophie des *éclectiques* anciens. Pour s'en instruire à fond, il faut aller puiser dans les sources, & feuilleter ce qui reste de Plotin, de Porphyre, de Julien, de Jamblique, d'Ammian, Marcellin, &c.... sans oublier l'histoire critique de la philosophie de M. Brucker, & la foule des auteurs tant anciens que modernes, qui y sont cités.

\* \* \*

**P H I L O S O P H I E****D E S****É G Y P T I E N S .**

**L'**HISTOIRE de l'Egypte est en général un chaos où la chronologie , la religion & la philosophie sont particulièrement remplies d'obscurités & de confusion.

Les Egyptiens voulurent passer pour les peuples les plus anciens de la terre , & ils en imposèrent sur leur origine. Leurs prêtres furent jaloux de conserver la vénération qu'on avoit pour eux , & ils ne transmirent à la connoissance des peuples , que le vain & pompeux étalage de leur culte. La réputation de leur sagesse prétendue devenoit d'autant plus grande , qu'ils en faisoient plus de mystère , & ils ne la communiquèrent qu'à un petit nombre d'hommes choisis , dont ils s'assurèrent la discrétion par les épreuves les plus longues & les plus rigoureuses.

Les Egyptiens eurent des rois , un gouvernement , des loix , des sciences , des arts , longtemps avant que d'avoir aucune écriture ; en conséquence , des fables accumulées pendant une longue suite de siècles , corrompirent leurs traditions. Ce fut alors qu'ils recoururent à l'hyéroglyphe ; mais l'intelligence n'en fut , ni assez facile , ni assez générale pour se conserver.

Les différentes contrées de l'Egypte souffrirent de fréquentes inondations , ses anciens monumens furent renversés , ses premiers habitans se dispersèrent , un peuple étranger s'établit dans ses

provinces désertes ; des guerres qui succéderent, répandirent parmi les nouveaux Egyptiens, des transfuges de toutes les nations circonvoisines. Les connoissances, les coutumes, les usages, les cérémonies, les idiomes se mêlerent & se confondirent. Le vrai sens de l'hyérogliphe, confié aux seuls prêtres, s'évanouit ; on fit des efforts pour le retrouver. Ces tentatives donnerent naissance à une multitude incroyable d'opinions & de sectes. Les historiens écrivirent les choses comme elles étoient de leur temps ; mais la rapidité des événemens jetta dans leurs écrits une diversité nécessaire. On prit ces différences pour des contradictions ; on chercha à concilier sur une même date, ce qu'il falloit rapporter à plusieurs époques. On étoit égaré dans un labyrinthe de difficultés réelles ; on en compliqua les détours pour soi-même & pour la postérité, par les difficultés imaginaires qu'on se fit.

L'Egypte étoit devenue une énigme indéchiffrable pour l'Egyptien même, voisin encore de la naissance du monde, selon notre chronologie. Les pyramides portoient, au temps d'Hérodote, des inscriptions dans une langue & des caractères inconnus ; le motif qu'on avoit eu d'élever ces masses énormes, étoit ignoré. A mesure que les temps s'éloignoient, les siècles se projettoient les uns sur les autres ; les événemens, les noms, les hommes, les époques, dont rien ne fixoit la distance, se rapprochoient imperceptiblement, & ne se distinguoient plus ; toutes les transactions sembloient se précipiter pêle-mêle dans un abyme obscur, au fond duquel les hyérophantes faisoient apercevoir à l'imagination des naturels

& à la curiosité des étrangers , tout ce qu'il falloit qu'ils y vissent pour la gloire de la nation & pour leur intérêt.

Cette supercherie soutint leur ancienne réputation. On vint de toutes les contrées du monde connu chercher la sagesse en Egypte. Les prêtres Egyptiens eurent pour disciples , Moïse , Orphée , Linus , Platon , Pythagore , Démocrite , Thalès , en un mot , tous les philosophes de la Grece. Ces philosophes , pour accréditer leurs systèmes , s'appuyèrent de l'autorité des Hiérophantes. De leur côté , les Hiérophantes profitèrent du témoignage même des philosophes , pour s'attribuer leurs découvertes. Ce fut ainsi que les opinions qui divisoient les sectes de la Grece , s'établirent successivement dans les gymnases de l'Egypte. Le platonisme & le pythagorisme surtout y laissèrent des traces profondes ; ces doctrines porterent des nuances plus ou moins fortes sur celles du pays. Les nuances qu'elles affectèrent d'en prendre acheverent la confusion. Jupiter devint Osiris ; on prit Typhon pour Pluton. On ne vit plus de différence entre l'Adès & l'Amenthès. On fonda de part & d'autre l'identité sur les analogies les plus légères. Les philosophes de la Grece ne consulterent là-dessus que leur sécurité & leurs succès ; les prêtres de l'Egypte , que leur intérêt & leur orgueil. La sagesse versatile de ceux-ci changea au gré des conjonctures. Maîtres des livres sacrés , seuls initiés à la connoissance des caractères dans lesquels ils étoient écrits , séparés du reste des hommes , & renfermés dans des séminaires dont la puissance des souverains faisoit à peine entr'ouvrir les portes , rien ne les

compromettoit. Si l'autorité les contraignoit à admettre à la participation de leurs mystères quelque esprit naturellement ennemi du mensonge & de la charlatannerie, ils le corrompoient & le déterminoient à seconder leurs vues, ou ils le rebutoient par des devoirs pénibles & un genre de vie austère. Le Néophyte le plus zélé étoit forcé de se retirer, & la doctrine ésotérique ne transpiroit jamais.

- Tel étoit à peu près l'état des choses en Egypte, lorsque cette contrée fut inondée de Grecs & de Barbares qui y entrèrent à la suite d'Alexandre; source nouvelle de révolutions dans la théologie & la philosophie égyptiennes. La philosophie orientale pénétra dans les sanctuaires d'Egypte, quelques siècles avant la naissance de Jésus-Christ. Les notions Judaïques & Cabalistiques s'y introduisirent sous les Ptolémées. Au milieu de cette guerre intestine & générale que la naissance du christianisme suscita entre toutes les sectes des philosophes, l'ancienne doctrine égyptienne se défigura de plus en plus. Les Hiérophantes devenus Syncretistes, chargerent leur théologie d'idées philosophiques, à l'imitation des philosophes qui remplissoient leur philosophie d'idées théologiques. On négligea les livres anciens. On écrivit le système nouveau en caractères sacrés; & bientôt ce système fut le seul dont les Hiérophantes conserverent quelque connoissance. Ce fut dans ces circonstances que Sanchoniaton, Manéthon, Asclépiade, Paléfaté, Chéremon, Hécatee publièrent leurs ouvrages. Ces auteurs écrivoient d'une chose que ni eux, ni personne n'entendoient déjà plus. Qu'on juge



par-là de la certitude des conjonctures de nos auteurs modernes , Kircher , Marsham & Witfius , qui n'ont travaillé qu'après des monumens mutilés , & que sur les fragmens très-suspects des disciples des derniers Hiérophantes.

Theut , qu'on appelle aussi *Thoyt* & *Thoot* , passe pour le premier fondateur de la sagesse égyptienne. On dit qu'il fut chef du conseil d'Osiris ; que ce prince lui communiqua ses vues ; que Thoot imagina plusieurs arts utiles ; qu'il donna des noms à la plupart des êtres de la nature ; qu'il apprit aux hommes à conserver la mémoire des faits par la voie du symbole ; qu'il publia des loix ; qu'il institua les cérémonies religieuses ; qu'il observa le cours des astres ; qu'il cultiva l'olivier ; qu'il inventa la lyre & l'art palestrique , & qu'en reconnoissance de ses travaux , les peuples de l'Egypte le placerent au rang des Dieux , & donnerent son nom au premier mois de leur année.

Ce Theut fut un des Hermès de la Grece , & c'est au sentiment de Cicéron , le cinquieme Mercure des Latins. Mais , à juger de l'antiquité de ce personnage par les découvertes qu'on lui attribue , Marsham a raison de prétendre que Cicéron s'est trompé.

L'Hermès , fils d'Agathodemon & pere de Tat , ou le second Mercure , succede à Thoot dans les annales historiques ou fabuleuses de l'Egypte. Celui-ci perfectionna la théologie , découvrit les premiers principes de l'arithmétique & de la géométrie , sentit l'inconvénient des images symboliques , leur substitua l'hiéroglyphe , & éleva des colonnes sur lesquelles il fit graver dans les nouveaux caracteres qu'il avoit inventés , les choses

qu'il crut dignes de passer à la postérité ; ce fut ainsi qu'il se proposa de fixer l'inconstance de la tradition ; les peuples lui dressèrent des autels & célébrèrent des fêtes en son honneur.

L'Egypte fut désolée par des guerres intestines & étrangères. Le nil rompit ses digues, il se fit des ouvertures qui submergerent une grande partie de la contrée. Les colonnes d'Agathodemon furent renversées ; les sciences & les arts se perdirent ; & l'Egypte étoit presque retombée dans sa première barbarie, lorsqu'un homme de génie s'avisa de recueillir les débris de la sagesse ancienne ; de rassembler les monumens dispersés ; de rechercher la clef des Hiéroglyphes, d'en augmenter le nombre & d'en confier l'intelligence & le dépôt à un college de prêtres. Cet homme fut le troisième fondateur de la sagesse des Egyptiens. Les peuples le mirent aussi au nombre des Dieux, & l'adorèrent sous le nom d'*Hermès Trismégiste*.

Tel fut donc, selon toute apparence, l'enchaînement des choses. Le temps qui efface les défauts des grands hommes & qui relève leurs qualités, augmenta le respect que les Egyptiens portoient à la mémoire de leurs fondateurs, & ils en firent des Dieux. Le premier de ces Dieux inventa les arts de nécessité. Le second fixa les événemens par des symboles. Le troisième substitua au symbole l'hiéroglyphe plus commode ; & s'il m'étoit permis de pousser la conjecture plus loin, je ferois entrevoir le motif qui détermina les Egyptiens à construire leurs pyramides ; & pour venger ces peuples des reproches qu'on leur a faits, je représenterois ces masses énormes dont a tant

blâmé la vanité , la pesanteur , les dépenses & l'inutilité , comme les monumens destinés à la conservation des sciences , des arts & de toutes les connoissances utiles à la nation Egyptienne.

En effet , lorsque les monumens du premier ou du second Mercure eurent été détruits , de quel côté se durent porter les vues des hommes pour se garantir de la barbarie dont on les avoit retirés , conserver les lumieres qu'ils acquéroient de jour en jour , prévenir les suites des révolutions fréquentes auxquelles ils étoient exposés dans ces temps reculés où tous les peuples sembloient se mouvoir sur la surface de la terre , & obvier aux événemens destructeurs dont la nature de leur climat les menaçoit particulièrement ? Fût-ce de chercher un autre moyen , ou de perfectionner celui qu'ils possédoient ? Fût-ce d'assurer de la durée à l'hiérogliphe , ou de passer de l'hiérogliphe à l'écriture ? Mais l'intervalle de l'hiérogliphe à l'écriture est immense. La métaphysique qui rapprocheroit ces découvertes , & qui les enchaîneroit l'une à l'autre , seroit mauvaise. La figure symbolique est une figure de la chose. Il y a le même rapport entre la chose & l'hiérogliphe : mais l'écriture est une expression des voix. Ici le rapport change ; ce n'est plus un art inventé qu'on perfectionne , c'est un nouvel art qu'on invente , & un art qui a ce caractère particulier que l'invention eût dû être totale & complete. C'est une observation de M. Duclos , de l'Académie Françoisse , qui me paroît avoir jetté sur cette matiere un coup d'œil plus philosophique qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Le génie rare , capable de réduire à un nombre  
borné

borné l'infinie variété des sons d'une langue, de leur donner des signes, de fixer pour lui-même la valeur de ces signes, & d'en rendre aux autres l'intelligence commune & familière, ne s'étant point rencontrée chez les Egyptiens, dans la circonstance où il leur auroit été le plus utile; ces peuples, pressés entre l'inconvénient & la nécessité d'attacher la mémoire des faits à des monumens, ne durèrent naturellement penser qu'à en construire d'assez solides pour résister éternellement aux plus grandes révolutions. Tout semble concourir à fortifier cette opinion; l'usage antérieur de confier à la pierre & au relief l'histoire des connoissances & des transactions; les figures symboliques qui subsistent encore au milieu des plus anciennes ruines du monde, celles de Persépolis où elles représentent les principes du gouvernement ecclésiastique & civil; les colonnes sur lesquelles Theut grava les premiers caractères hiéroglyphiques; la forme des nouvelles pyramides sur lesquelles on se proposa, si ma conjecture est vraie, de fixer l'état des sciences & des arts en Egypte; leurs angles propres à marquer les points cardinaux du monde, & qu'on a employés à cet usage; la dureté de leurs matériaux qui n'ont pu se tailler au marteau, mais qu'il a fallu couper à la scie; la distance des carrieres d'où ils ont été tirés, aux lieux où ils ont été mis en œuvre; la prodigieuse solidité des édifices qu'on en a construits; leur simplicité, dans laquelle on voit que la seule chose qu'on se soit proposée, c'est d'avoir beaucoup de solidité & de surface; le choix de la figure pyramidale ou d'un corps qui a une base immense & qui se termine en point.

*Tome I.***D d**

te ; le rapport de la base à la hauteur ; les frais immenses de la construction ; la multitude d'hommes & la durée du temps que ce travail a consommés ; la similitude & le nombre de ces édifices ; les machines dont ils supposent l'invention ; un goût décidé pour les choses utiles , qui se reconnoît à chaque pas qu'on fait en Egypte ; l'inutilité prétendue de toutes ces pyramides comparées avec la haute sagesse des peuples. Tout bon esprit qui passera ces circonstances , ne doutera pas un moment que ces monumens n'aient été construits pour être couverts un jour de la science politique , civile & religieuse de la contrée ; que cette ressource ne soit la seule qui ait pu s'offrir à la pensée , chez des peuples qui n'avoient point encore d'écriture , & qui avoient vu leurs premiers édifices renversés ; qu'il ne faille regarder les pyramides comme bibles de l'Egypte , dont les temps & les révolutions avoient peut-être détruit les caractères plusieurs siècles avant l'invention de l'écriture ; que c'est la raison pour laquelle cet événement ne nous a point été transmis ; en un mot , que ces masses , loin d'éterniser l'orgueil ou la stupidité de ces peuples , sont des monumens de leur prudence & du prix inestimable qu'ils attachoient à la conservation de leurs connoissances. Et la preuve qu'ils ne se sont point trompés dans leur raisonnement , c'est que leur ouvrage a résisté pendant une suite innombrable de siècles , à l'action destructive des éléments qu'ils avoient prévus , & qu'il n'a été endommagé que par la barbarie des hommes contre laquelle les sages Egyptiens , ou n'ont point pensé à prendre des précautions , ou ont senti

l'impossibilité d'en prendre de bonnes. Tel est notre sentiment sur la construction des pyramides de l'Egypte ; il seroit bien étonnant que , dans le grand nombre de ceux qui ont écrit de ces édifices , personne n'eût rencontré une conjecture qui se présente si naturellement.

Si l'on fait remonter l'institution des prêtres Egyptiens jusqu'au temps d'Hermès Trismégiste , il n'y eut dans l'état aucun ordre de citoyens plus ancien que l'ordre ecclésiastique ; & si l'on examine avec attention quelques-unes des loix fondamentales de cette institution , on verra combien il étoit impossible que l'ordre des Hiérophantes ne devînt pas nombreux , puissant , redoutable , & qu'il n'entraînât pas tous les maux dont l'Egypte fut désolée.

Il n'en étoit pas dans l'Egypte ainsi que dans les autres contrées du monde païen , où un temple n'avoit qu'un prêtre & qu'un Dieu. On adoroit dans un seul temple *Egyptien* un grand nombre de Dieux. Il y avoit un prêtre au moins pour chaque Dieu , & un séminaire de prêtres pour chaque temple. Combien n'étoit-il pas facile de prendre trop de goût pour un état où l'on vivoit aisément sans rien faire ; où placé à côté de l'autel , on partageoit l'hommage avec l'idole , & l'on voyoit les autres hommes prosternés à ses pieds ; où l'on en imposoit aux souverains mêmes ; où l'on étoit regardé comme ministre d'en haut & l'interprete de la volonté du ciel ; où le caractère sacré dont on étoit revêtu permettoit beaucoup d'injustices , & mettoit presque toujours à couvert du châtiment ; où l'on avoit la confiance des peuples ; où l'on dominoit sur les familles

D d 2

dont on possédoit les secrets ; en un mot , où l'on réunissoit en sa personne , la considération , l'autorité , l'opulence , la fainéantise & la sécurité. D'ailleurs , il étoit permis aux prêtres *Egyptiens* , d'avoir des femmes , & il est d'expérience que les femmes des ministres sont très-fécondes.

Mais , pour que l'Hiérophantisme engloutît tous les autres états , & ruinât plus sûrement encore la nation , la prêtrise égyptienne fut une de ces professions dans lesquelles les fils étoient obligés de succéder à leurs pères. Le fils d'un prêtre étoit prêtre né ; ce qui n'empêchoit point qu'on ne pût entrer dans l'ordre ecclésiastique sans être de famille sacerdotale. Cet ordre enlevoit donc continuellement des membres aux autres professions , & ne leur en restituoit jamais aucun.

Mais il en étoit des biens & des acquisitions ainsi que des personnes. Ce qui avoit appartenu une fois aux prêtres ne pouvoit plus retourner aux laïcs. La richesse des prêtres alloit toujours en croissant comme leur nombre. D'ailleurs , la masse des superstitions lucratives d'une contrée suit la proportion de ses prêtres , de ses devins , de ses augures & de ses diseurs de bonne aventure , & de tous ceux en général qui tirent leur subsistance de leur commerce avec le ciel.

Ajoutons à ces considérations qu'il n'y avoit peut-être sur la surface de la terre aucun sol plus favorable à la superstition que l'Égypte. Sa fécondation étoit un prodige annuel. Les phénomènes qui accompagnoient naturellement l'arrivée des eaux , leur séjour & leur retraite portoient les esprits à l'étonnement. L'émigration régulière des lieux bas vers les lieux hauts ; l'oïiveté de cette

demeure ; le temps qu'on y donnoit à l'étude de l'astronomie ; la vie sédentaire renfermée qu'on y menoit ; les météores , les exhalaisons , les vapeurs sombres & mal-saines qui s'éleverent de la vase de toute une vaste contrée trempée d'eau , & frappée d'un soleil ardent , les monstres qu'on y voyoit éclore ; une infinité d'événemens produits dans le mouvement général de toute l'Egypte s'enfuyant à l'arrivée de son fleuve , & redescendant des montagnes à mesure que les plaines se découvroient ; tant de causes ne pouvoient manquer de rendre cette nation superstitieuse ; car la superstition est par-tout une suite nécessaire des phénomènes surprenans dont les raisons sont ignorées.

Mais lorsque dans une contrée le rapport de ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien , va toujours en diminuant , il faut à la longue que les bras qui s'occupent ne puissent plus suppléer à l'inaction de ceux qui demeurent oisifs , & que la condition de la fainéantise y devienne onéreuse à elle-même. Ce fut aussi ce qui arriva en Egypte ; mais le mal étoit alors trop grand pour y remédier. Il fallut abandonner les choses à leur torrent. Le gouvernement en fut ébranlé. L'indigence & l'esprit d'intérêt engendrèrent parmi les prêtres l'esprit d'intolérance. Les uns prétendirent qu'on adorât exclusivement les grues ; d'autres voulurent qu'il n'y eût de vrai Dieu que le crocodile. Ceux-ci ne prêcherent que le culte des chats , & anathématisèrent le culte des oignons. Ceux-là condamnerent les mangeurs des fèves à être brûlés comme des impies. Plus ces articles de croyance étoient ridicules , plus les prêtres y



mirent de chaleur. Les séminaires se souleverent les uns contre les autres ; les peuples crurent qu'il s'agissoit du renversement des autels & de la ruine de la religion, tandis qu'au fond il n'étoit question entre les prêtres que de s'attirer la confiance & les offrandes des peuples. On prit les armes, on se battit, & la terre fut arrosée de sang.

L'Egypte fut superstitieuse dans tous les temps ; parce que rien ne nous garantit entièrement de l'influence du climat, & qu'il n'y a guere de notions antérieures dans notre esprit à celles qui nous viennent du spectacle journalier du fol que nous habitons. Mais le mal n'étoit pas aussi général sous les premiers dépositaires de la sagesse trimégiste, qu'il le devint sous les derniers hiérophantes.

Les anciens prêtres de l'Egypte prétendoient que leurs Dieux étoient adorés même des barbares. En effet, le culte en étoit répandu dans la Chaldée, dans presque toutes les contrées de l'Asie, & l'on en retrouve aujourd'hui des traces très-distinctes parmi les cérémonies religieuses de l'Inde. Ils regardoient Osiris, Isis, Orus, Hermès, Anubis, comme des ames célestes qui avoient généreusement abandonné le séjour de la félicité suprême, pris un corps humain, & accepté toute la misere de notre condition, pour converser avec nous, nous instruire de la nature du juste & de l'injuste, nous communiquer les sciences & les arts, nous donner des loix & nous rendre plus sages & moins malheureux. Ils se disoient descendans de ces êtres immortels, & les héritiers de leur divin esprit : doctrine excellente à débiter aux peuples ; aussi n'y avoit-il ancien-

nement aucun culte superstitieux dont les ministres n'eussent quelque prétention de cette nature; ils réunirent quelquefois la souveraineté avec le sacerdoce. Ils étoient distribués en différentes classes employées à différens exercices , & distinguées par des marques particulières. Ils avoient renoncé à toute occupation manuelle & profane. Ils erroient sans cesse entre les simulacres des Dieux , la démarche composée , l'air austère , la contenance droite , & les mains renfermées sous leurs vêtemens. Une de leurs fonctions principales étoit d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable pour les usages du pays ; & ils avoient un assez grand intérêt à bien remplir ce devoir du sacerdoce. Ils observoient le ciel pendant la nuit ; ils avoient des purifications pour le jour. Ils célébroient un office qui consistoit à chanter quelques hymnes le matin , à midi , l'après-midi & le soir. Ils remplissoient les intervalles par l'étude de l'arithmétique , de la géométrie & de la physique expérimentale . . . . Leur vêtement étoit propre & modeste ; c'étoit une étoffe de lin. Leur chaussure étoit une nate de jonc. Ils pratiquoient sur eux la circoncision. Ils se rasoient tout le corps. Ils s'abluoient d'eau froide trois fois par jour. Ils buvoient peu de vin. Ils s'interdisoient le pain dans les temps de purification , ou ils y mettoient de l'hyssope. L'huile & le poisson leur étoient absolument défendus. Ils n'osoient pas même semer des fèves. Voici l'ordre & la marche de leurs processions.

Les chantres étoient à la tête , ayant à la main quelque symboles de l'art musical. Les chantres étoient particulièrement versés dans les deux li-

vres de Mercure qui renfermoient les hymnes des Dieux & les maximes des rois.

Ils étoient suivis des tireurs d'horoscopes portant la palme & le cadran solaire, les deux symboles de l'astrologie judiciaire. Ceux-ci étoient savans dans les quatre livres de Mercure sur les mouvemens des astres, leur lumière, leur coucher, leur lever, les conjonctions, & les oppositions de la lune & du soleil.

Après les tireurs d'horoscopes, marchoient les scribes des choses sacrées, une plume sur la tête, l'écriture, l'encrier & le jonc à la main. Ils avoient la connoissance de l'hiéroglyphe, du cours du soleil, de la lune & des autres planetes, de la topographie de l'Egypte & des lieux consacrés, des mesures & de quelques autres objets relatifs à la politique & à la religion.

Après les horoscopistes venoient ceux qu'on appelloit les *Stotites*, avec les symboles de la justice & les coupes de libations. Ils n'ignoroient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la discipline des temples, le culte divin, les prémices, les hymnes, les prières, les fêtes, les pompes publiques, & autres matieres qui composoient dix des livres de Mercure.

Les prophetes fermoient la procession. Ils avoient la poitrine nue; ils portoient dans leur sein découvert l'*hydia*; ceux qui veilloient aux pains sacrés les accompagnoient. Les prophetes étoient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des Dieux & à l'esprit des loix; ils présidoient à la répartition des impôts, & les livres sacerdotaux qui contenoient leur science étoient au nombre de dix.

Toute la sagesse égyptienne formoit quarante-deux volumes, dont les six derniers, à l'usage des Pastophores, traitoient de l'anatomie, de la médecine, des maladies, des remèdes, des instrumens, des yeux & des femmes. Ces livres étoient gardés dans les temples. Les lieux où ils étoient déposés n'étoient accessibles qu'aux anciens d'entre les prêtres. On n'initioit que les naturels du pays, qu'on faisoit passer auparavant par de longues épreuves. Si la recommandation d'un souverain contraignoit à admettre dans un séminaire quelque personnage étranger, on n'épargnoit rien pour le rebuter. On enseignoit d'abord au Néophyte l'épistotographie, ou la forme & la valeur des caractères ordinaires. Delà, il passoit à la connoissance de l'écriture sainte ou de la science du sacerdoce, & son cours de théologie finissoit par des traités de l'hiéroglyphe, ou du style lapidaire qui se divisoit en caractères parlans, symboliques, imitatifs & allégoriques.

Leur philosophie morale se rapportoit principalement à la commodité de la vie & à la science du gouvernement. Si l'on considère qu'au sortir de leur école, Thalès sacrifie aux Dieux, pour avoir trouvé le moyen de décrire le cercle & de mesurer le triangle; & que Pythagore immola cent bœufs, pour avoir découvert la propriété du quarré de l'hypothénuse, on n'aura pas une haute opinion de leur géométrie. Leur astronomie se réduisoit à la connoissance du lever & du coucher des astres, des aspects des planètes, des solstices, des équinoxes, des parties du zodiaque; connoissances qu'ils appliquoient à des calculs astrologiques, & généthliques. Eu-

doxe publia les premières idées systématiques sur le mouvement des corps célestes : Thalès prédit la première éclipse ; soit que le dernier en eût inventé la méthode, soit qu'il l'eût apprise en Egypte, qu'étoit-ce que l'astronomie égyptienne ? Il y a toute apparence que leurs observations ne devoient leur réputation qu'à l'inexactitude de celles qu'on faisoit ailleurs. La gamme de leur musique avoit trois tons, & leur lyre trois cordes. Il y avoit long-temps que Pythagore avoit cessé d'être leur disciple, lorsqu'il s'occupoit encore à chercher les rapports des intervalles des sons. Un long usage d'embaumer les corps auroit dû perfectionner leur médecine ; cependant ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'ils avoient des médecins pour chaque partie du corps & pour chaque maladie. C'étoit du reste un tissu de pratiques superstitieuses, très-commodes pour pallier l'inefficacité des remèdes & l'ignorance du médecin. Si le malade ne guérissoit pas, c'est qu'il avoit la conscience en mauvais état. Tout ce que Borrichius a débité de leur chimie, n'est qu'un délire érudit ; il est démontré que la question de la transmutation des métaux n'avoit point été agitée avant le règne de Constantin. On ne peut nier qu'ils n'aient pratiqué de temps immémorial, l'astrologie judiciaire ; mais les en estimerons-nous beaucoup d'avantage ? Ils ont eu d'excellens magiciens, témoin leur querelle avec Moïse en présence de Pharaon, & la métamorphose de leurs verges en serpens. Ce tour de forcier est un des plus forts dont il soit fait mention dans l'histoire. Ils ont eu deux théologies, l'une ésotérique, & l'autre

exotérique. La première consistoit à n'admettre d'autre Dieu que l'univers, d'autres principes des êtres que la matière & le mouvement. Osiris étoit le soleil, la lune étoit Isis. Ils disoient, qu'au commencement tout étoit confondu : le ciel & la terre n'étoient qu'un ; mais dans le temps les élémens se séparèrent. L'air s'agita ; sa partie ignée portée au centre, forma les astres & alluma le soleil. Son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement. Il se roula sur lui-même, & la terre parut. Le soleil échauffa cette masse inerte ; les germes qu'elles contenoit fermentèrent, & la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses. Chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenoit. Le monde, ajoutaient-ils, a ses révolutions périodiques, à chacune desquelles il est consumé par le feu. Il renaît de sa cendre, pour subir le même sort & la fin d'une autre révolution. Les révolutions n'ont point eu de commencement & n'auront point de fin. La terre est un globe sphérique. Les astres sont des amas de feu. L'influence de tous les corps célestes conspire à la production & à la diversité des corps terrestres. Dans les éclipses de lune, ce corps est plongé dans l'ombre de la terre. La lune est une espèce de terre planétaire.

Les Egyptiens persisterent dans le matérialisme, jusqu'à ce qu'on leur en eut fait sentir l'absurdité. Alors ils reconnurent un principe intelligent, l'âme du monde, présent à tout, animant tout, & gouvernant tout selon des loix immuables. Tout ce qui étoit, en émanoit ; tout ce qui cessoit d'être, y retournoit : c'étoit la source & l'abyme des existences. Ils furent successi-

vement déistes, platoniciens, manichéens, selon les conjonctures & les systèmes dominans. Ils admirent l'immortalité de l'ame. Ils prièrent pour les morts. Leur Amenthès fut une espede d'enfer ou d'élysée. Ils faisoient aux moribonds la recommandation de l'ame en ces termes : *sol omnibus imperans, vos tui universi qui vitam hominibus largimini, me accipite; & diis eternis contubernalem futurum reddite*. Selon eux, les ames des justes rentroient dans le sein du grand principe, immédiatement après la séparation d'avec les corps. Celle des méchans se purifioient ou se dépravoient encore d'avantage en circulant dans le monde sous des nouvelles formes. La matiere étoit éternelle; elle n'avoit été ni émanée, ni produite, ni créée. Le monde avoit eu un commencement, mais la matiere n'avoit point commencé & ne pouvoit finir. Elle existoit par elle-même, ainsi que le principe immatériel. Le principe immatériel étoit l'être éternel qui informe; la matiere étoit l'être éternel qui est informé. Le mariage d'Osiris & Isis étoit une allégorie de ce système. Osiris & Isis engendrerent Orus, ou l'univers, qu'ils regardoient comme l'acte du principe actif appliqué au principe passif.

La maxime fondamentale de leur théologie exotérique, fut de ne rejeter aucune superstition étrangere; conséquemment il n'y eut point de Dieu persécuté sur la surface de la terre, qui ne trouvât un asyle dans quelque temple égyptien; on lui en ouvroit les portes, pourvu qu'il se laissât habiller à la maniere du pays. Le culte qu'ils rendirent aux bêtes, & à d'autres êtres de la nature, fut une suite assez naturelle de l'hé-

rogliphe : les figures hiéroglyphiques représentées sur la pierre, désignerent dans les commencemens différens phénomènes de la nature ; mais elles devinrent pour le peuple des représentations de la divinité, lorsque l'intelligence en fut perdue & qu'elles n'eurent plus de sens ; de-là cette foule des Dieux de toute espèce dont l'Égypte étoit remplie ; de-là ces contestations sanglantes qui s'éleverent entre les prêtres, lorsque la partie laborieuse de la nation ne fut pas en état de fournir à ses propres besoins, & en même-temps aux besoins de la portion oisive.

*Summus utrimque inde furor, vulgo quod numina vicinorum odit uterque locus, cum solos dicat habendos esse deos quos ipse colit.*

Ce seroit ici le lieu de parler des antiquités Égyptiennes, & des auteurs qui ont écrit de la théologie & de la philosophie des Égyptiens : mais la plupart des auteurs ont disparu dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie ; ce qui nous en reste est apocryphe, si l'on en excepte quelques fragmens conservés en citations dans d'autres ouvrages. Sanchoniaton est sans autorité. Manéthon étoit de Diospolis ou de Sébennis ; il vécut sous Ptolémée-Philadelphe. Il écrivit beaucoup de l'histoire de la philosophie & de la théologie des Égyptiens. Voici le jugement qu'Eusebe a porté de ses ouvrages. *Ex columnis*, dit Eusebe, *in syriadicâ terrâ positis, quibus sacrâ dialecto sacrae erant notæ insculptæ a Thoot, primo, mercurio ; post diluvium verò ex sacrâ linguâ in græcâ notis ibidem sacris versæ fecerunt ; interque libros in adita ægyptia relata ab Agasho demone, altero Mercurio Patre Tat ; unde ipse ait libros scriptos ab*



*avo Mercurii Trismegisti. . . .* Quel fond pourrions nous faire sur cette traduction de traduction de symboles en hieroglyphes, d'hieroglyphes en caracteres *Egyptiens* sacrés, de caracteres *Egyptiens* sacrés en lettres grecques sacrées, de lettres grecques sacrées en caractère ordinaire, quand l'ouvrage de Manéthon seroit parvenu jusqu'à nous ?

La table Isiaque est une des antiquités *Egyptiennes* les plus remarquables. Pierre Bembe la tira d'entre les mains d'un ouvrier qui l'avoit jettée parmi d'autres mitrailles. Elle passa de-là dans le cabinet de Vinicus, duc de Mantoue. Les Impériaux s'emparèrent de Mantoue en 1630, & la table Isiaque disparut dans le sac de cette ville : un médecin du duc de Savoye la recouvra long-temps après, & la renferma parmi les antiquités de son souverain, où elle existe apparemment. Voyez-en la description *au mot Isiaque*. Que n'a-t-on point vu dans cette table ? C'est un nuage où les figures se sont multipliées, selon qu'on avoit plus d'imagination & de connoissances. Rudbeck y a trouvé l'alphabet des Lapons; Fabricius les signes du Zodiaque & les mois de l'année; Herwart les propriétés de l'aimant & la polarité de l'aiguille aimantée; Kircher, Pignorius, Witsius, tout ce qu'ils ont voulu; ce qui n'empêchera pas ceux qui viendront après eux d'y voir encore tout ce qu'ils voudront; c'est un morceau admirable pour ne laisser aux modernes, de leurs découvertes, que ce qu'on ne jugera pas digne d'être attribué aux anciens.

*Fin du premier Tome.*













